

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**Il était une fois -
05 - La jeune fille
à la tour**

Eloisa James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



POUR elle

ELOISA JAMES

*La
jeune fille
à la tour*

IL ÉTAIT UNE FOIS - 5

AVENTURES & PASSIONS

ELOISA
JAMES

IL ÉTAIT UNE FOIS – 5

La jeune fille
à la tour

Présentation de l'éditeur :

De passage à Londres, le duc de Kinross succombe au charme de la ravissante Edith Gilchrist. Parée de toutes les qualités nécessaires à une épouse, elle joue en prime divinement bien du violoncelle. Quelques baisers volés leur promettent déjà mille délices. Pourquoi faire traîner les fiançailles ? Le mariage est rondement célébré. Mais, contre toute attente, la nuit de noces se passe mal. La jeune femme s'isole dans la plus haute chambre du château de Craigievar. Et Gowan se retrouve face à un sacré défi : conquérir le cœur et le corps de la Belle de la Tour... sa duchesse.

Diplômée de Harvard, spécialiste de Shakespeare, elle est professeur à l'Université de New York et auteur de romances historiques traduites dans le monde entier. Il était une fois, sa dernière série, s'inspire des contes de fées.

Couverture : Piaude d'après : Premier plan © Elisabeth Ansley / Trevillion Images. Lune © Trish Mistic / Arcangel Images

© Eloisa James, 2013

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2014

***Du même auteur
aux Éditions J'ai lu***

LES SŒURS ESSEX

- 1 – Le destin des quatre sœurs
N° 8315
- 2 – Embrasse-moi, Annabelle
N° 8452
- 3 – Le duc apprivoisé
N° 8675
- 4 – Le plaisir apprivoisé
N° 8786

LES PLAISIRS

- 1 – Passion d'une nuit d'été
N° 6211
- 2 – Le frisson de minuit
N° 6452
- 3 – Plaisirs interdits
N° 6535

IL ÉTAIT UNE FOIS

- 1 – Au douzième coup de minuit
N° 10163
- 2 – La belle et la bête
N° 10166
- 3 – La princesse au petit pois
N° 10510
- 4 – Une si vilaine duchesse
N° 10602

*Ce livre est dédié à un groupe très particulier
de femmes excentriques et hilarantes
baptisé les Duchesses.
Elles ont illuminé ma vie de leurs rires.
Merci, mesdames !*

2 mai 1824, 20 Curzon Street, Londres. Hôtel particulier du comte de Gilchrist.

Dans la mesure du possible, Gowan Stoughton de Craigievar, duc de Kinross, chef du clan MacAulay, évitait les endroits pleins d'Anglais. Ces derniers débitaient des potins à n'en plus finir, avec dans le crâne plus de cérumen que de cervelle, comme disait son père autrefois – et Shakespeare avant lui.

Le voilà pourtant qui s'apprêtait à faire son entrée dans un bal au cœur de Londres au lieu de jeter sa ligne dans un loch des Highlands, ce qu'il aurait préféré de très loin. La vie était ainsi faite, la sienne en tout cas : la pêche à l'épouse avait pris le pas sur celle au saumon.

À l'instant où il fut annoncé, une kyrielle de jeunes femmes se tournèrent vers lui, dévoilant avec un bel ensemble des rangées de dents aussi parfaites qu'étincelantes. Des sourires un peu trop guindés à son goût, sans doute un réflexe lié à son titre. Après tout, il était un noble sans attaches, plutôt bien fait de sa personne. Et propriétaire d'un château.

Ses hôtes, le comte et la comtesse de Gilchrist, l'attendant au pied de l'escalier, il échappa pour un temps à l'assaut des donzelles. Gowan appréciait Gilchrist – un homme sévère, mais juste, au regard maussade presque écossais. À la différence de la plupart des aristocrates, tous deux s'intéressaient à la finance et le comte était un investisseur hors pair. Étant tous deux gouverneurs, lui à la Banque d'Écosse, Gilchrist à celle d'Angleterre, ils avaient échangé une abondante correspondance ces deux dernières années, même s'ils s'étaient rarement rencontrés.

— Milord, permettez-moi de vous présenter mon épouse, dit lord Gilchrist.

À la surprise de Gowan, celle-ci était beaucoup plus jeune que le comte – pas plus de trente ans. Avec ses lèvres pleines et sensuelles, sa gorge opulente sertie dans un corsage froufroutant de soie rose, elle avait tout de ces aristocrates qui se plaisent à ressembler à des danseuses d'opéra. Gilchrist, lui, évoquait plutôt un prêtre austère. Un couple bien mal assorti.

La comtesse lui parlait de sa belle-fille, Edith. Gowan s'inclina et exprima son plaisir ineffable à l'idée de rencontrer la jeune demoiselle.

Edith. Quel affreux prénom !

Seule une pipelette pouvait porter un prénom pareil. Une folle vieux jeu aux oreilles d'éléphant. Bref, une *Anglaise*.

Sans crier gare, lady Gilchrist glissa son bras sous le sien et l'entraîna dans la salle de bal adjacente. Il parvint tout juste à réprimer un mouvement de recul. Lorsqu'il était jeune, une armée de serviteurs vibronnait toujours autour de lui, ajustant ses vêtements, lui essuyant la bouche à table. Mais depuis ses quatorze ans, il ne tolérait de telles familiarités qu'en cas d'absolue nécessité.

Il veillait à maintenir une barrière physique entre le monde et lui, même s'il était très rarement seul. Il ne regrettait pas ce manque d'intimité ; il considérait comme une perte de temps, par exemple, de s'habiller sans écouter simultanément le rapport de son secrétaire. Or, s'il y avait une chose que Gowan détestait, c'était perdre son temps. L'existence était déjà bien trop courte. Quelle idiotie de croire qu'elle était éternelle, ce que devait, selon lui, penser ces gens qui paressaient dans leur bain ou passaient des heures à lire de la poésie. Par inclination et habitude personnelles, il mettait un point d'honneur à entreprendre le plus de choses possibles à la fois.

Le bal de ce soir en était un exemple parfait : avant sa rencontre avec des banquiers à Brighton le lendemain, il voulait l'avis de Gilchrist sur l'épineuse question de l'émission du billet d'une livre. Le comte donnait un bal où se bousculeraient les jeunes filles à marier. Et Gowan était en quête d'une épouse – pas une quête désespérée, juste urgente. Bref, il ferait d'une pierre deux coups.

Seul problème, il répugnait à épouser une Anglaise. Certes, un noble écossais avait toujours une bonne raison de se lier à l'une des plus grandes familles d'Angleterre, mais leur progéniture n'en demeurerait pas moins *anglaise*. Tout le monde savait qu'il s'agissait d'une race indolente. Les femmes de la haute société passaient leur temps à boire du thé et à lire des romans, tandis qu'au nord du royaume, les Écossaises de condition comparable trouvaient naturel de diriger un domaine d'un millier de moutons tout en élevant quatre enfants.

Sa propre grand-mère avait travaillé toute sa vie du matin au soir sans se plaindre. S'il fallait à tout prix lire, c'était pour faire fonctionner son cerveau, répétait-elle à qui voulait l'entendre. La Bible et Shakespeare, à quoi s'ajoutaient les essais de Montaigne pour le divertissement. À tous points de vue, sa défunte fiancée avait été coulée dans le même moule, ce qui n'avait rien d'étonnant car sa grand-mère en personne avait arrangé le mariage. Mlle Rosaline Partridge était morte d'une fièvre contractée lors de ses visites aux pauvres. Dans son cas, la vertu avait été bien mal récompensée. Sa nouvelle fiancée serait belle, d'une innocence virginale et de bonne éducation, cela allait de soi. Mais surtout, la future duchesse de Kinross ne pouvait être une perte de temps.

Lady Gilchrist l'entraîna à travers la salle de bal vers un salon plus petit.

Un rapide coup d'œil lui apprit qu'en termes de richesse ou de titre, aucun célibataire présent ne lui arrivait à la cheville. Et dans tout Londres, il n'avait sans doute pas plus de trois prétendants sérieux à redouter. Inutile par conséquent de perdre son temps à courtiser l'élue, une fois son choix fait. Le mariage était un marché comme un autre : quand il aurait trouvé la candidate idéale, il ne lui resterait qu'à surenchérir sur ses rivaux.

La comtesse l'attira d'un côté de la pièce et s'arrêta devant une jeune fille qu'elle lui présenta comme sa belle-fille.

Le duc de Kinross eut l'impression que le temps s'arrêtait : le passé n'était déjà plus qu'un souvenir, et cette vision bouleversait son avenir à jamais.

Lady Edith n'avait pas sa place dans une salle de bal londonienne surchauffée. Elle semblait détachée des contingences de ce monde, rêvant peut-être de son royaume secret sous une colline magique. Ses yeux étaient pareils à des émeraudes liquides, aussi profonds et sombres qu'un loch un jour de tempête. Elle avait des courbes délicieuses et une blonde chevelure aux reflets d'or qu'il rêva d'emblée de libérer avant de lui faire l'amour sur un lit de bruyère.

Mais c'était son regard qui le fascinait véritablement. Il croisait le sien avec un désintérêt courtois, une sérénité rêveuse fort éloignés de l'enthousiasme fébrile avec lequel les jeunes filles de la haute société le regardaient d'ordinaire.

Gowan ne se considérait pas comme enclin aux plaisirs de la chair. Selon lui, un duc n'avait pas le droit de succomber à la luxure. Il avait vu des hommes de sa connaissance tomber aux pieds de femmes dotées d'un sourire aguicheur et d'une chute de reins remarquable, et en avait conçu de la pitié pour eux, comme maintenant pour lord Gilchrist avec la belle plante qui lui tenait lieu d'épouse.

Mais en cet instant, alors qu'il contemplait lady Edith, l'amour et sa servante, la poésie, prirent tout leur sens dans son esprit. Un vers de *Roméo et Juliette* lui revint en mémoire, comme s'il avait été écrit pour cette occasion : *jusqu'à ce soir, je n'avais vu la vraie beauté...*

Peut-être Shakespeare était-il utile à quelque chose, après tout.

La bouche rose de lady Edith s'incurva en un sourire ravissant. Elle effectua une profonde révérence.

— Votre Grâce, c'est un plaisir de vous rencontrer.

Pour Gowan, c'était comme si la comtesse avait cessé d'exister ; d'ailleurs, tous les gens présents dans la pièce s'étaient étrangement fondus dans le papier peint.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit-il avec une sincérité absolue. Me ferez-vous l'honneur de cette danse ? ajouta-t-il, la main tendue.

Son invitation fut accueillie avec une réserve charmante, si éloignée de l'habituel empressément frétilant qui ne lui inspirait que répulsion. Il ne désirait rien davantage que voir ces yeux sereins s'illuminer pour *lui*, y lire

l'admiration, l'adoration même.

Elle inclina la tête et glissa la main dans la sienne. Spontanément, il l'attira plus près.

Une fois dans la salle de bal, Edith se révéla une partenaire pleine de grâce. Et silencieuse.

La danse ne cessait de les séparer, pour mieux les réunir ; ils étaient arrivés au tout dernier rang lorsque Gowan se rendit compte qu'ils n'avaient toujours pas échangé un mot. Et lady Edith ne semblait pas ressentir le besoin – ou l'envie – de lui parler. Pourtant, c'était le silence le plus agréable qui fût, dut-il admettre, non sans surprise.

Ils pivotèrent sur eux-mêmes et entreprirent de remonter la salle. Il s'efforça de trouver quelque chose à dire, mais rien ne lui vint. Il maîtrisait pourtant à la perfection l'art de la conversation ; avec quelques mots choisis, il savait mettre à l'aise tout un salon de gens intimidés par sa présence ducale.

Or, d'après son expérience, les jeunes filles de la haute société n'avaient besoin d'aucun encouragement. D'ordinaire, elles enchaînaient les sourires béats avec dans les yeux des nuées d'étoiles, tandis que leurs bouches débitaient des inanités par tombereaux entiers.

Gowan n'était pas un imbécile. Il avait conscience qu'un miracle venait de s'accomplir. Tout chez Edith était exquis : son silence reposant, sa sérénité, son visage enchanteur, sa façon de danser, comme si ses pieds effleuraient à peine le sol. Elle ferait une duchesse de Kinross parfaite. Il imaginait déjà les portraits qu'il commanderait : un de la duchesse seule et, plus tard, un portrait d'eux quatre, ou cinq – il lui laisserait le choix du nombre d'enfants – qu'il ferait suspendre au-dessus de la cheminée monumentale dans le grand salon de son château.

La danse prit fin et les premiers accords d'une valse lui succédèrent. Lady Edith lui fit la révérence.

— Voulez-vous m'accorder une deuxième danse ?

Les mots avaient jailli de sa bouche avec une spontanéité qui ne lui ressemblait pas.

Elle le regarda et, pour la première fois, il entendit le son de sa voix :

— Celle-ci est promise à lord Beckwith, je le crains...

— Non, la coupa-t-il.

Jamais, de sa vie, il n'avait fait montre d'une pareille impolitesse. Les yeux de sa partenaire s'agrandirent.

— Non ?

— Valsez avec moi.

Il lui tendit la main. Après une brève hésitation, elle s'en empara. Avec délicatesse, comme s'il apprivoisait un oiseau, il posa son autre main sur sa taille. Qui aurait imaginé que ces inepties romantiques sur les brûlures de l'âme au contact de l'être aimé étaient *vraies* ?

Tandis qu'ils dansaient, Gowan avait vaguement conscience que toute l'assemblée les observait. Le duc de Kinross avait dansé deux fois à la suite

avec la fille de Gilchrist ; la nouvelle aurait fait le tour de la capitale d'ici au lendemain matin. Il s'en moquait. Son cœur battait au rythme de la musique tandis qu'il étudiait sa cavalière. Elle était absolument divine. Sa bouche avait une courbe naturelle, comme si elle gardait un baiser ou un sourire en réserve – un qu'elle n'avait encore jamais offert.

Leurs corps se mouvaient en parfaite harmonie avec la musique. Jamais, de sa vie, Gowan n'avait aussi bien dansé. Ils tournoyaient avec éclat, telles les étincelles d'un feu, sans prononcer un mot ni l'un ni l'autre. Il lui traversa l'esprit que les mots n'étaient pas nécessaires. C'était par la danse elle-même qu'ils s'exprimaient.

Puis une autre pensée suivit : il ne s'était jamais rendu compte de sa solitude. Jusqu'à maintenant.

Après les derniers accords, il salua sa partenaire. Lorsqu'il se redressa, lord Beckwith se tenait près d'eux, impatient.

— Milord, il me semble que vous avez confondu ma danse avec la vôtre, dit-il d'un ton glacial, en offrant son coude à lady Edith avec brusquerie.

Celle-ci se tourna vers Gowan et prit congé de lui avec un sourire poli avant de glisser son bras sous celui de lord Beckwith.

Gowan fulminait. En bon Écossais qu'il était, il n'avait que faire de ce genre de simagrées. Désireux de montrer ses sentiments à cette femme, il n'avait qu'une envie : l'attirer derrière un pilier pour l'embrasser.

Mais elle n'était pas sa femme... *Pas encore*. En attendant, il lui fallait respecter les règles de la bienséance. Il regarda sa future épouse attaquer la prochaine danse au bras du vicomte.

Gowan était plus fortuné que Beckwith. Plus séduisant aussi. À moins qu'Edith ne préfère les hommes secs comme des brindilles. En toute franchise, il ne pouvait dire qu'elle avait regardé Beckwith avec désir. Ce qui était préférable, bien sûr, car quel homme voudrait d'une épouse à la sensualité débridée qui convoiterait des inconnus ? Mais il brûlait les étapes...

Il décida qu'il passerait la voir le lendemain matin. En Angleterre, courtiser une jeune fille impliquait de se rendre trois ou quatre fois à son domicile, de l'emmener en promenade, puis de demander sa main à son père.

Sa décision arrêtée, il se mit en quête du comte et aborda le sujet du billet d'une livre.

— Je rendrai visite demain matin à votre fille avant de poursuivre ma route jusqu'à Brighton pour discuter de nos conclusions avec la banque Pomfrey, annonça Gowan, une fois leur travail achevé.

Le regard de Gilchrist était on ne peut plus approbateur, et il comprit alors que ce dernier l'avait invité à ce bal pour une raison qui n'avait rien à voir avec la question du remboursement des billets émis par le gouvernement contre des souverains en or.

Ce soir-là, Gowan n'invita aucune autre jeune fille à danser. Il n'en avait nulle envie, et tenait encore moins à regarder Edith danser avec d'autres hommes. À cette seule pensée, ses mâchoires se crispaient.

La jalousie était la ruine de ses compatriotes. C'était la face sombre de leur plus grande vertu – la loyauté. Un Écossais demeurerait fidèle jusqu'à la mort. À la différence de ces Anglais volages, jamais il ne se détournerait de l'élue de son cœur pour fréquenter d'autres lits.

Même s'il avait conscience d'être exagérément possessif, il ne supportait pas l'idée de regarder Edith passer de cavalier en cavalier en attendant qu'il annonce à la face du monde qu'elle était sienne. Plutôt que de ronger son frein en maudissant ses soupirants, il préféra regagner son domicile où il rédigea un courrier à l'intention de son avoué londonien, Jelves. Il y indiquait qu'il prévoyait de se marier dans un avenir proche et ordonnait à Jelves d'établir une proposition d'accord qu'il lui délivrerait en main propre à la première heure le lendemain.

Cette tâche occuperait sans doute le juriste toute la nuit, aussi Gowan prit-il note de lui octroyer une prime.

Il se leva à l'aube et passa plusieurs heures à travailler. Au réveil, son opinion au sujet de lady Edith n'avait pas changé – non pas qu'il se souvînt d'être jamais revenu sur une décision importante une fois celle-ci prise. Un Jelves hagard se présenta à l'heure prévue, et tous deux discutèrent longuement des conditions du contrat de mariage. Le document qu'ils rédigèrent ensuite était, fit remarquer l'avoué avec nervosité, peut-être excessivement généreux.

— Lady Edith sera ma duchesse, rétorqua Gowan, le regard glacial. Pourquoi lésinerais-je sur ce dont ma moitié héritera à ma mort ou profitera de mon vivant ? Nous autres Écossais ne traitons pas nos épouses avec le manque de respect dont vous êtes coutumiers dans ce pays. Même si nous ne devons avoir qu'une fille, celle-ci héritera de la majorité de mes biens.

Il ne devait pas être loin de montrer les dents, car Jelves n'insista pas et prit congé sans demander son reste.

Gowan s'aperçut qu'il était en retard. Bigre. Il lui fallait avoir quitté Londres et être sur la route d'ici à deux heures au plus tard, car une tablée entière de banquiers l'attendrait à Brighton. Ordonnant à son escorte de le suivre dans une deuxième voiture, il demanda à son cocher de se rendre chez les Gilchrist dans Curzon Street.

Le majordome le débarrassa de sa redingote, l'informa que la comtesse et lady Edith descendraient bientôt et l'introduisit dans un salon spacieux et élégant qui, pour l'heure, ressemblait davantage à un club masculin.

La pièce était en effet pleine de gentlemen qui discutaient, un bouquet à la main. Il n'en reconnut que la moitié. Beckwith était présent, vêtu d'une redingote orange ornée de boutons criards. Lord Pimrose-Finsbury était là également, serrant entre ses doigts un délicat bouquet de violettes. Ce dernier n'avait qu'un titre à vie, mais possédait une bonne partie de Marylebone.

Gowan ressentit un pincement de contrariété ; l'idée ne lui était pas venue d'envoyer un domestique acheter des fleurs.

— Si vous voulez bien vous joindre aux visiteurs de la matinée, Votre

Grâce, lui suggéra le majordome. Les rafraîchissements seront servis d'ici peu.

Gowan n'en fit rien et, pivotant sur ses talons, regagna le vestibule d'un pas martial.

— Vous préférez laisser une carte de visite ? s'enquit le majordome sur ses talons.

— Je préférerais parler à lord Gilchrist. Dites-moi, quand lady Edith a-t-elle fait son entrée dans le monde ? s'enquit-il à brûle-pourpoint.

Le majordome réprima un froncement de sourcils.

— Hier soir, Votre Grâce. C'était sa première apparition en société.

De toute évidence, Gowan n'avait pas été le seul à imaginer Edith à ses côtés au premier regard. Mais désormais, il savait pourquoi Gilchrist l'avait prié d'assister à ce bal : l'invitation incluait la main de sa fille. Cette compétition ridicule prendrait fin s'il choisissait d'accepter l'offre tacite du comte.

— Je souhaite parler à lord Gilchrist, s'il est disponible, déclara-t-il.

Ce n'était pas une requête. Gowan ne demandait jamais ; il exigeait. Une requête manquait de distinction – une attitude indigne d'un duc. De toute façon, il parvenait toujours à ses fins. Il en irait de même pour la main de lady Edith.

2

C'était une poussée de fièvre qui avait assuré à lady Edith Gilchrist le plus grand succès mondain de la saison. Si elle n'avait pas été aussi affreusement malade lors de ce bal qui signait son entrée dans le monde, peut-être aurait-elle été beaucoup moins populaire. Mais tandis que sa tête était comme une gourde vide, elle s'était contentée de se laisser dériver à travers la salle de bal et de sourire. Une formule qui s'était révélée une extraordinaire réussite.

À la moitié de la soirée, elle avait déjà dansé avec tous les beaux partis de la capitale, et deux fois avec le duc de Kinross, lord Beckwith et lord Mendelson. À un moment, sa belle-mère, Layla, l'avait prise à part pour lui annoncer que lady Jersey l'avait déclarée la débutante la plus charmante de la saison. Apparemment, la reine des dames patronnesses d'Almack était prête à fermer les yeux sur le fait qu'à dix-neuf ans, Edith était plus âgée que ne le voulait la tradition. Elle s'était contentée de sourire, tout en s'efforçant de garder son équilibre.

Le lendemain matin, lorsqu'elle entra dans la bibliothèque où l'attendait son père, les négociations concernant son avenir conjugal étaient déjà achevées.

Le teint blême, les yeux larmoyants, elle garda les paupières baissées durant toute l'entrevue, sourit quand on lui adressa la parole, et se contenta pour toute réponse d'un docile « bien sûr, père » et d'un chaste « je serais honorée de vous épouser, Votre Grâce ».

— En vérité, Edie, qui eût cru que tu parviendrais à séduire un duc ? déclara Layla lorsqu'elle l'eut raccompagnée à sa chambre. Cette fièvre était une bénédiction.

Le duc en question était écossais – un mauvais point pour lui –, mais d'après Layla, c'était aussi le plus grand propriétaire terrien de toute l'Écosse, ce qui l'élevait au rang d'Anglais à titre honorifique et faisait de lui le parti le plus recherché de tout le pays.

Gémissant, Edie se laissa tomber à plat ventre sur son lit. Son crâne l'élançait douloureusement, elle était au bord de défaillir, et n'était même pas sûre de savoir à quoi ressemblait son fiancé. Il avait une belle voix, mais était trop grand à son goût. Trop imposant. Au moins il n'était pas roux. Elle n'aimait pas les roux.

— Ce n'est pas très gentil, bougonna-t-elle, la tête dans son oreiller.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Cette pâleur d'héroïne romantique et ces perles dans tes cheveux étaient du plus bel effet. Et sourire au lieu de parler, quelle idée fabuleuse. Tes cavaliers étaient sous le charme.

— Vous ne le trouvez pas un peu impulsif ? marmonna Edie.

Layla écarta les rideaux et ouvrit la fenêtre. Edie adorait sa chambre claire et spacieuse qui donnait côté jardin. Mais elle détestait l'habitude qu'avait sa belle-mère de s'y percher pour fumer des cigarillos.

— Vous ne pouvez pas fumer une de ces horreurs ici, s'écria-t-elle. L'odeur me répugne et je suis *malade* !

Elle avait beau avoir le visage enfoui dans son oreiller, elle savait pertinemment que Layla ne lui prêtait aucune attention. Elle l'entendit s'installer sur son perchoir favori et allumer son cigarillo à la chandelle avant de rejeter la fumée vers le jardin – croyant ainsi l'empêcher d'entrer dans la chambre, ce qui n'était pas le cas.

— Il n'est pas impossible que je vomisse, prévint Edie, qui déplaça sa joue sur un endroit plus frais de la taie.

— Mais non. Tu as la fièvre, pas l'estomac dérangé.

Edie renonça.

— Mon futur mari est soit impulsif, soit idiot. Je ne l'ai quasiment pas regardé et je me rappelle à peine à quoi il ressemble.

— Pas impulsif, rectifia Layla. Viril. Déterminé.

— Idiot, alors.

— Enfin voyons, Edie, tu es sublime, tout le monde le sait. Il avait sans doute entendu parler de toi bien avant hier soir. Tout Londres ne parle que de l'Exquise Edie qui fait enfin son entrée dans le monde.

— N'oubliez pas ma Merveilleuse Dot, rétorqua Edie d'un ton acerbe. Elle importe davantage que la forme de mon nez.

— Il n'a nul besoin de ta dot. Tu n'as pas idée du nombre de jeunes filles qui ont essayé de lui mettre le grappin dessus. Il a été fiancé à une jeune Écossaise de bonne famille – les Capon... ou les Partridge... bref, un nom d'oiseau de ce genre. Elle est morte il y a un an, et depuis, personne n'avait réussi à retenir son regard. Bien sûr, il a porté le deuil plusieurs mois.

— Comme c'est triste. Peut-être soigne-t-il son cœur brisé.

— Ils étaient fiancés depuis le berceau, paraît-il, et personne, y compris le duc, ne la connaissait vraiment.

— C'est quand même triste, je trouve.

— Ne sois pas si sensible, Edie. À l'évidence, le duc a tiré un trait sur cette histoire depuis que tu lui as tourné la tête.

Layla se tut un instant, sans doute pour souffler un rond de fumée par la fenêtre.

— C'est plutôt romantique, tu ne trouves pas ?

— Lui ai-je vraiment tourné la tête ? Parce qu'il ne m'a guère semblé fou amoureux, même si j'avais la vue si trouble que je distinguais à peine ses

traits.

— Son expression en disait long, crois-moi.

— Figurez-vous que nous n'avons pas échangé un mot durant tout le temps où nous avons dansé, fit remarquer Edie qui se contorsionna afin de rafraîchir sa joue brûlante sur une autre partie de l'oreiller. N'agitez donc pas ce cigare ainsi, ma chambre est tout enfumée !

— Désolée.

Mourir d'influenza ou épouser un homme qu'elle avait à peine vu. De ces deux maux, lequel serait le pire ? se demanda Edie

— À quoi ressemble-t-il ? s'enquit-elle. Et pourriez-vous, s'il vous plaît, sonner Mary ? J'ai une migraine effroyable.

— Je vais te préparer une compresse froide.

— Non. Je vous interdis de bouger de cette fenêtre avant d'avoir fini cette horreur.

— Comment diable puis-je sonner Mary, dans ce cas ?

Même le visage dans son oreiller, Edie savait que Layla n'avait pas bougé.

— Vous manquez singulièrement d'instinct maternel, se plaignit-elle.

— C'est vrai, admit Layla avec flegme. Et c'est aussi bien, vu les circonstances.

Après le décès de la mère d'Edie, lord Gilchrist était resté seul des années – jusqu'à ce qu'il perde la tête à trente-six ans et tombe amoureux de Layla. Au début, Edie n'avait guère apprécié sa belle-mère. À treize ans, elle avait été révoltée que son père épouse une jeune fille qui en avait tout juste sept de plus qu'elle, et dont la bouche cramoisie et les formes généreuses clamaient sa sensualité.

Or, deux ans plus tard, elle avait surpris Layla en pleurs, et découvert combien elle souffrait de ne pouvoir donner un héritier à son mari. Par la suite, elles étaient devenues presque amies. Depuis, hélas, toujours aucun enfant à l'horizon ! Ces derniers temps, Layla s'était mise à fumer et avait adopté une sorte de désinvolture provocante.

— C'était maladroit de ma part, s'excusa Edie. Je suis navrée.

— Il n'y a pas de mal. J'aurais sans doute été une affreuse mère de toute façon.

— Bien sûr que non. Vous êtes drôle et gentille. Et si vous jetiez ce cigarillo pour me faire une compresse froide, je vous vouerais un amour éternel.

Layla soupira.

— L'avez-vous éteint ?

— Oui.

Un instant plus tard, sa belle-mère lui tapota l'épaule.

— Retourne-toi donc, que je puisse appliquer la compresse.

Edie obéit.

— Vous aussi, vous étiez superbe hier soir, Layla.

Celle-ci entreprenait sans cesse des régimes aminçissants, mais Edie trouvait ses formes pulpeuses magnifiques.

Layla sourit.

— Merci, ma chérie. Veux-tu que je sonne Mary, afin qu'elle t'aide à te changer et te coucher ?

— Non, je suis trop fatiguée.

Avec sa nonchalance coutumière, Layla se contenta de draper la serviette humide sur son front, puis retraversa la chambre.

— Êtes-vous en train d'allumer un autre cigarillo ?

— Non, pas du tout. Je suis assise devant la cheminée, comme une belle-mère digne de ce nom. Peut-être devrais-je apprendre la tapisserie, afin de parfaire l'illusion. Je ne suis pas tout à fait sûre que ton futur époux appréciera mes qualités, disons, plus excentriques. Je dois paraître respectable si je veux être autorisée à te rendre visite.

— Pourquoi dites-vous cela ? s'inquiéta Edie. Serait-il du genre guindé ?

— Je ne le connais pas plus que toi.

— Mais au moins vous n'aviez pas la fièvre. Vous l'avez vu clairement.

— Il est peut-être un tantinet guindé, reconnu Layla. Mais rien dont tu n'aies déjà l'habitude avec ton père.

Un filet d'eau dégouлина le long du cou d'Edie. La sensation était agréable sur sa peau brûlante.

— J'espérais éviter d'épouser un homme ressemblant à père.

— Ton père n'est pas si épouvantable que cela.

— Si. Il n'est jamais à la maison et vous sort rarement. Vous dites que c'est différent quand vous êtes seuls tous les deux, je sais, mais au dîner il passe son temps à me sermonner. Ce qui est plutôt injuste dans la mesure où je ne lui donne jamais la moindre raison d'être contrarié. Il devrait se montrer plus reconnaissant. La dernière fois que je l'ai vue, votre mère m'a raconté par le menu la fuite de Juliet Fallesbury avec un valet de chambre.

Layla pouffa de rire.

— Ma mère adore cette histoire, d'autant que le valet en question a un nom à coucher dehors. Tu sais, Edie, il serait peut-être bon que tu apprennes à te rebeller un peu. Il n'est pas naturel d'accepter dans la joie et la bonne humeur d'épouser un parfait inconnu.

— Je ne suis pas joyeuse, fit remarquer Edie.

— Mais tu ne te rebelles pas non plus. J'ai peur que tu ne laisses ton mari avoir gain de cause tout le temps et qu'il ne devienne un monstrueux dictateur.

Edie perçut dans le ton de Layla comme une mise en garde, mais elle se sentait trop mal pour réfléchir au problème, si tant est qu'il y en eût un autre que les habitudes dictatoriales de son père.

— Je serais capable de m'enfuir, assura-t-elle. Je me déguiserais en homme et je rejoindrais un orchestre, Imaginez-vous, Layla, qu'il existe des personnes qui consacrent leur journée à jouer de la musique. Et qui, le soir,

jouent encore, mais devant un public.

Quelques notes du prélude de la *suite pour violoncelle n° 1 en sol majeur* de Bach résonnèrent dans sa tête. La fièvre faisait scintiller l'arpège, comme si la musique était une fine couche d'huile sur l'eau.

— Ce que je veux dire, c'est que tu devrais t'affirmer davantage, Edie. Les hommes ne sont pas faciles à vivre, loin de là.

— Père ne m'a jamais rien refusé que je désirais vraiment.

— Il est vrai qu'il t'a autorisée à rester à la maison et à jouer du violoncelle bien après l'âge auquel tu aurais dû faire ton entrée dans le monde.

Les notes s'insinuèrent de nouveau dans l'esprit d'Edie. Les accords brisés du prélude de Bach. Ils étaient censés être faciles, comme un exercice de base, et pourtant...

La voix de sa belle-mère la ramena à la conversation.

— Le fait est que ton père est terrifié à l'idée de te laisser partir. Qui jouera en duo avec lui ? Qui parlera sans fin de musique avec lui ? N'as-tu donc pas pitié de moi ? Je veux bien écouter jouer du violoncelle, mais en parler... C'est d'un ennui à mourir. Et pourtant, je m'apprête à endurer les commentaires de ton père sur le maniement de l'archet ou l'accord de l'instrument.

— Le violoncelle est la seule chose que nous ayons en commun lui et moi. Je ne me rappelle quasiment pas avoir discuté d'autre chose avec lui. Et me voilà sur le point d'épouser un homme qui ne connaît sans doute rien à la musique.

Si Edie n'avait été si mal en point, elle aurait laissé exploser une indignation légitime, mais elle s'apitoyait déjà tellement sur son sort qu'il ne lui restait plus d'énergie pour se lamenter à propos de son futur mariage avec un béotien.

— J'ai l'impression d'avoir des œufs à la coque à la place des yeux.

— Je suis désolée, ma chérie. Veux-tu que j'envoie chercher le médecin ?

— Non. Il me donnera du laudanum, ce qui ne sera d'aucune utilité. Les narcotiques ne guérissent pas la fièvre.

— J'aime bien le laudanum, observa Layla. Je n'en ai pris qu'une fois, mais je n'ai jamais oublié cette impression de flotter sur un nuage en toute insouciance.

— Il faudra que je m'assure qu'on ne vous en prescrive plus. Vous développeriez sans doute une accoutumance, comme Mme Fitzhugh. J'ai lu dans le *Bell's Messenger* que l'autre jour, elle s'est effondrée dans la salle de bal et que son mari a dû la porter à l'extérieur.

— Une raison suffisante pour éviter d'en prendre. Je ne suis pas certaine que ton père réussirait à me soulever dans ses bras sans tituber.

— Auriez-vous la gentillesse de tremper de nouveau la compresse dans la cuvette ?

Layla s'exécuta.

— Kinross a-t-il donné une quelconque explication à cette demande pour le moins précipitée ? reprit Edie.

— Il a eu le coup de foudre, voilà tout, s'empressa de répondre sa belle-mère qui replaça le linge mouillé sur son front. Un seul regard à ta chevelure dorée, sans parler du reste de ta personne, lui a suffi pour décider de s'épargner toute rivalité.

Sa voix sonnait faux.

— La vérité, Layla.

— J'ai cru comprendre qu'il avait des affaires importantes à régler. Il est parti pour Brighton juste après sa conversation avec ton père.

— Des affaires à régler, répéta Edie. De quel genre ?

— Au sujet de la livre sterling. N'y réfléchis pas trop, ma chérie, lui conseilla Layla.

Edie l'entendit ouvrir la petite boîte en étain qui renfermait ses cigarillos.

— Qu'a-t-il dit exactement ? insista-t-elle.

— Oh, je t'en prie, il y a tellement plus intéressant ! Kinross est considéré comme l'une des plus grandes fortunes d'Écosse. Imagine un peu, il est arrivé avec deux voitures en grand équipage. Huit valets, tous en livrée. Je l'ai vu par la fenêtre. Tu vas vivre comme une reine. D'après ton père, il habite dans un château.

— Un château ? Mais n'aurait-il pu prendre la peine de m'emmener en promenade avant de faire de moi sa châtelaine ? N'aurait-il pu avoir la patience d'attendre que nous ayons au moins partagé un repas ? Et si je lapais ma soupe à grand bruit ou suçais les os de poulet ? Des enfants illégitimes l'attendent-ils à la maison, croyez-vous ?

— J'en doute. Le plus important c'est que, ses parents étant tous deux décédés ; tu n'auras pas à affronter une féroce belle-maman écossaise.

— Franchement, que peut-il y avoir de plus important que de faire la cour à sa future épouse ?

— Il te faut considérer la question selon un point de vue masculin, Edie. Ton père apprécie beaucoup le duc.

— À votre avis, Kinross daignera-t-il revenir à Londres avant notre mariage ?

— De Brighton, il se rendra au mariage du comte de Chatteris. Nous le verrons là-bas.

— Chatteris épouse l'une des filles Smythe-Smith, n'est-ce pas ? marmonna Edie.

— Honoria. Elle est plutôt charmante. Je sais que tu ne la trouves pas bonne musicienne...

— La question ne se pose même pas. Elle est atroce.

— Peut-être, mais elle est aussi d'une extrême gentillesse.

— Je n'aime pas les réceptions. Je ne trouve jamais le temps de travailler mon violoncelle.

— Ton père attend de toi que tu te comportes comme une vraie dame maintenant que tu as fait ton entrée dans le monde, Edie. Cela implique une pratique réduite de la musique en dehors de la maison.

Edie étouffa un juron. Sa séance de travail était déjà tombée à l'eau la veille à cause de la fièvre, sans parler des préparatifs pour le bal. Elle jouait rarement moins de cinq heures par jour et n'avait aucune intention de modifier ses habitudes.

— Et si mon mariage s'achève comme le vôtre ?

— Il n'y a rien à redire à mon mariage, assura Layla.

Edie l'entendit souffler la fumée par la fenêtre.

— Vous faites chambre à part, fit-elle remarquer.

— Dans la bonne société, tous les couples font chambre à part.

— Ce n'était pas votre cas au début, insista Edie. Je voyais souvent père vous embrasser, et une fois, je l'ai même surpris alors qu'il vous jetait sur son épaule et montait à l'étage pratiquement au pas de course.

Un silence gêné s'ensuivit.

— Tu n'aurais pas dû voir cela.

— Pourquoi ? À vos yeux, je n'étais qu'une petite peste, mais au fond je me réjouissais de voir père si heureux. Grisé, presque.

— Eh oui, c'est la loi du mariage. Grisé un instant, indifférent le suivant.

— Je n' imagine pas Kinross grisé, et vous ?

— Aurais-tu imaginé ton père ainsi si tu n'en avais pas eu la preuve ?

— Non, en effet.

— Ce n'était qu'un moment de folie passagère, commenta tristement Layla. Jonas a fini par reprendre ses esprits et se rendre compte que je n'étais qu'une pauvre écervelée. Et maintenant, c'est fini.

— Vous n'êtes pas une pauvre écervelée, voyons !

— Je l'ai entendu de sa bouche, pas plus tard qu'hier soir.

— Père a dit cela ?

Incrédule, Edie ôta la compresse de son front et se redressa sur ses oreillers, les yeux plissés. Elle voyait trouble et une douleur sourde lui martelait le crâne, mais cela ne l'empêchait pas de percevoir l'abattement de sa jeune belle-mère.

Cette dernière écrasa son cigarillo et rangea son porte-cigares en verre rose dans la boîte en étain.

— Je vais sonner Mary afin que tu ôtes ce corset et te mettes au lit. Désires-tu un bain froid ?

— Oui, répondit Edie. Mais d'abord répondez-moi : êtes-vous vraiment malheureuse ?

— Simple moment de dépression, assura Layla, qui vint se percher au bord du lit. Tu vas me manquer et cette idée me rend nerveuse. Laisse-moi tâter ton front.

— Maintenant que je suis presque une femme mariée, allez-vous me dire exactement où père se rend le soir ? A-t-il une maîtresse ?

— Je n'ai jamais osé lui poser la question, avoua Layla qui se mordit la lèvre inférieure. En fait, je ne veux pas savoir. Seigneur, ton front est brûlant. Il faut absolument te rafraîchir.

Elle se pencha pour tirer sur le cordon de la sonnette.

— À quoi ressemble Kinross ? De près, je veux dire ? demanda Edie dont l'esprit fiévreux vagabondait d'un sujet à l'autre.

— Féroce ment masculin. Un bel homme dans toute sa splendeur virile. Des épaules larges, des cuisses musclées. J'aimerais le voir en kilt. Croyez-vous qu'il en portera un à votre mariage ?

— A-t-il le sens de l'humour ? s'enquit Edie, ignorant sa question.

Elle retint son souffle, car c'était à son avis une qualité essentielle. Louée depuis son plus jeune âge pour sa beauté, elle savait combien l'aspect physique était sans grand intérêt.

Silence.

— Oh non ! gémit-elle.

— C'était une réunion très formelle, lui rappela Layla. Je ne pouvais quand même pas lancer une blague galloise et attendre sa réaction.

— Mon Dieu, je vais épouser un Écossais impulsif, taillé comme un baobab et, pour couronner le tout, dépourvu d'humour, grommela Edie, qui ponctua sa phrase d'un juron.

Layla haussa les épaules.

— Il va falloir cesser de dire des grossièretés, jeune fille. Du moins en sa présence.

— Pourquoi ?

— Il semble quelque peu protocolaire.

Edie ronchonna de plus belle :

— Quelle catastrophe ! Je vais me marier avec le portrait craché de mon satané père.

— Je me sentirai moins seule.

En route pour l'hôtel New Steine, Brighton.

À l'instant même où sa promise le traitait d'impulsif, Gowan s'adressait le même reproche. Jamais de sa vie il n'avait commis un acte aussi hasardeux. Jamais.

En fait, il ne se souvenait pas d'avoir jamais fait quoi que ce fût sur une impulsion – alors que dire de l'une des plus importantes acquisitions de son existence, pour laquelle il n'avait même pas pris la peine de se renseigner en détail au préalable ?

Pour sa défense, jamais il ne faisait lui-même un quelconque achat d'aucune sorte. Ses domestiques s'en chargeaient. Il n'avait cure de se rendre dans les boutiques pour y faire des courses. Ses chevaux étaient les seuls biens qu'il achetât en personne. Cependant, et c'était une pensée rassurante, la plupart de ses acquisitions s'étaient toujours conclues sans anicroche. Il repérait l'animal qui convenait et décidait aussitôt de la place qu'il occuperait dans son élevage.

Ce n'était certes pas très galant de mettre sa future épouse sur le même plan qu'un cheval, mais c'était la vérité. Un seul regard à lady Edith avait suffi pour qu'il sache qu'il la lui fallait. Elle et ses futurs enfants.

Partager sa couche s'annonçait des plus réjouissant. En dépit de la modestie de son regard et de ses chastes manières, elle possédait un corps aux courbes fort appétissantes, à la différence de tant d'autres jeunes donzelles qui ressemblaient à des squelettes emmaillotés dans quelques mètres de tissu. Des sacs d'os à la pelle avec leurs anglaises qui rebondissaient comme des ressorts sur leurs épaules osseuses.

Malgré sa tendance à dresser des portraits peu flatteurs d'autrui, il n'avait découvert aucun aspect négatif chez lady Edith, en dehors de son prénom qu'il n'appréciait pas. Qui l'aurait pu ? Un ange ne s'appelait pas Edith.

Sa première fiancée s'appelait Rosaline. Tous deux avaient été promis l'un à l'autre dès l'enfance. Lors de leur première rencontre, elle avait seize ans et lui, dix-neuf. Ensuite, ils avaient attendu qu'elle atteigne sa majorité, mais elle était morte quelques jours avant son anniversaire. En deux ans, il ne l'avait vue que deux fois. Pas vraiment un modèle de passion romantique.

— Votre Grâce ?

Assis en face de lui dans la voiture, Bardolph, son secrétaire particulier, paraissait agacé. Bardolph avait été l'employé de son père, et il en avait hérité au même titre que les caves à vin de la propriété, sauf qu'à la différence des vins, Bardolph ne se bonifiait pas avec le temps. Gowan contempla sa barbe taillée en pointe, un bouc qui lui évoquait clairement l'animal...

Il s'efforça de revenir au sujet en cours.

— Oui ?

— Le régisseur en chef et le directeur de la mine sont en conflit au sujet du limon produit par les excavations dans la mine d'étain de Currie qui étouffe le poisson dans la Glaschorrie, expliqua Bardolph de ce ton particulier que les gens adoptent quand leurs propos ont été ignorés une première fois.

— Cessez l'exploitation, décréta Gowan. À moins que la mine ne soit en mesure de contrôler le drainage, nous serons obligés de fermer. Six villages dépendent du poisson que donne cette rivière.

Bardolph se replongea dans son registre et Gowan dans ses pensées.

Gilchrist avait suggéré des fiançailles de cinq mois, une durée qui, a priori, lui convenait. Il n'était guère pressé d'entamer sa vie conjugale. L'installation d'une épouse au château risquait d'apporter son lot de complications. Et il détestait les complications.

Puis il songea à la peau laiteuse de lady Edith. Non, laiteux n'était pas le qualificatif adéquat. Jamais il n'avait vu un teint d'une blancheur aussi immaculée. Après réflexion, il avait conclu que le vert de ses yeux se rapprochait davantage de celui du genévrier que des eaux sombres d'un loch.

De penser ainsi à elle, il éprouva un élan possessif. Elle serait bientôt sienne : les yeux rêveurs, la peau d'albâtre, la bouche rosée et tout le reste... Pour elle, il avait négocié un contrat de mariage qui ferait défaillir Bardolph. Il avait cédé à toutes les exigences de Gilchrist. Pas question de chicaner au sujet de son épouse. Ce serait un grave manque d'éducation.

Bardolph releva la tête.

— Milord, souhaitez-vous discuter des clauses du contrat avec M. Stickney-Ellis concernant la construction du pont enjambant la Glaschorrie ? J'ai ici les dispositions établies par les entrepreneurs.

Gowan hocha la tête et s'adossa plus confortablement à la banquette. Il fallait qu'il cesse de penser à lady Edith ; sa concentration en pâtissait, une faute inacceptable. Quand il l'aurait à demeure à Craigievar, il devrait s'assurer qu'elle ne détourne pas son attention.

Il ne savait pas précisément comment sa grand-mère s'occupait du matin au soir – sans doute du travail de femme en rapport avec le linge, les malades et les paysans –, mais Gilchrist aurait intérêt à faire en sorte que sa fille soit aguerrie et efficace.

Un peu guindé, ce Gilchrist, mais un brave homme.

La voix de Bardolph lui parvint vaguement. Il l'arrêta d'un geste.

— Je préfère trois arches plutôt que deux.

Le secrétaire en prit note et parcourut des yeux le reste de la page.

Gowan se racla la gorge.

— Oui, milord ?

— Demain matin, l'annonce de mes fiançailles paraîtra dans le *Morning Post*. Jelves met la dernière main aux dispositions du contrat.

Bardolph en resta bouche bée.

— Milord, vous...

— Je suis fiancé à lady Edith Gilchrist. Lord Gilchrist a proposé de publier la nouvelle dans la presse.

— Puis-je vous présenter mes plus sincères félicitations, Votre Grâce ?

Gowan le remercia d'un signe de tête.

— Le comte a suggéré des fiançailles de cinq mois. Je vous charge de veiller à tous les arrangements. Vous serez en contact avec le représentant de lord Gilchrist.

— Certainement, milord.

— La rénovation du cabinet de toilette entre ma chambre et celle de la future duchesse devra être achevée dans les meilleurs délais.

— J'y veillerai, assura Bardolph. À présent, si vous le permettez, j'aimerais passer en revue les conditions d'élevage prévues par le régisseur pour la ferme de Dorbie. J'ai apporté le livre d'inventaire à cet effet, ajouta-t-il en produisant un volume relié de cuir.

Sur ce, il commença sa lecture à voix haute.

À son grand étonnement, Gowan peinait à demeurer attentif. Sans doute la nouveauté de cette affaire de mariage. Le plus surprenant, c'était la profonde satisfaction qu'il en retirait. Elle demeurait en filigrane dans toutes ses pensées : silencieuse, elle laissait néanmoins son empreinte. Edith était sienne désormais. Bientôt, il ramènerait cette sublime et délicieuse jeune femme chez lui. Il en concevait un sentiment qu'il avait peine à identifier, plus fort et plus profond que le désir. L'instinct de possession, peut-être. De la satisfaction. Aucun de ces termes ne convenait.

Bardolph toussota.

— Oui ?

— Comme je le disais...

Il s'écoula encore deux jours avant qu'Edie trouve la force de quitter son lit. Sur l'insistance de Layla, un médecin avait fini par être appelé. Celui-ci avait juste confirmé ce que le bon sens d'Edie lui avait suggéré : elle devait garder la chambre, rester dans l'obscurité. Et éviter de jouer du violoncelle.

— Père s'est-il enquis de ma santé ? demanda-t-elle le matin où elle se sentit suffisamment d'aplomb pour partager le petit-déjeuner avec sa belle-mère dans la chambre de celle-ci.

Le peignoir entrouvert de Layla laissait apparaître une cascade exubérante de froufrous en soie pêche.

— Non.

Sa belle-mère choisit une grappe de raisin avec autant de sérieux que s'il s'agissait d'un diamant. Elle avait dû commencer un nouveau régime amincissant.

En face d'elle, Edie avala trois cubes de fromage.

— Quel monstre, déclara-t-elle, quoique sans véritable amertume. Sa fille unique aurait pu mourir de l'influenza sans qu'il s'en aperçoive.

— Ne dis donc pas de bêtises, la réprimanda gentiment Layla qui inspectait les grappes une à une. Ma disparition à moi pourrait certes passer inaperçue, mais certainement pas celle de sa partenaire au violoncelle.

— Mangez, à la fin ! s'énerva Edie qui s'empara d'une grappe de raisin et la lâcha sur les genoux de Layla.

De retour dans sa chambre, elle s'immergea dans le bain chaud qui l'attendait et réfléchit à sa situation : elle était fiancée à un duc qu'elle serait incapable de reconnaître au milieu d'une foule. Un fait qui, devait-elle l'avouer, la troublait peu.

Depuis l'âge de cinq ans elle savait que, grâce à ses trente mille livres de dot et à son sang bleu, son mariage ne serait qu'une question de liens entre dynasties, un moyen d'assurer une descendance et de concentrer des fortunes. Elle n'en avait jamais attendu davantage que l'union de deux esprits faits pour s'entendre – avec un peu de chance.

Elle n'avait cependant nulle envie de vivre le drame permanent qui était celui du couple que formaient Layla et son père. Elle croisait les doigts pour que l'homme qui prononçait les *r* avec un grasseyement écossais si charmant se révèle un compagnon raisonnable, aussi peu enclin qu'elle aux

comportements inconséquents.

Elle avait beau trouver agaçant que Kinross ne prenne pas la peine de lui faire une cour en bonne et due forme, elle devait reconnaître que cette demande en mariage précipitée constituait plutôt un point en sa faveur. En effet, elle indiquait que rien, la concernant, n'avait joué le moindre rôle dans sa décision. Sans doute avait-il décidé de l'épouser avant d'assister au bal, et s'il avait dansé avec elle, c'était dans le seul but de s'assurer qu'elle n'avait ni bosse dans le dos ni jambe de bois.

Edie s'enfonça dans son bain jusqu'au menton. Cette explication lui semblait très rassurante. Peu lui importait que son fiancé eût un tempérament impulsif, elle préférerait penser qu'il avait pris une décision pragmatique. Pour rien au monde elle n'aurait voulu affronter la tempête émotionnelle dans laquelle son père et Layla étaient perpétuellement plongés.

Lorsqu'elle sortit enfin de son bain, la peau rosie et un peu fripée, son optimisme naturel était de retour pour la première fois depuis sa maladie. Elle savait s'y prendre avec un homme comme son père. Tout se passerait bien.

Sa belle-mère avait commis l'erreur de tomber amoureuse, sans doute parce que, dans les premiers temps, le comte l'avait courtisée avec une ardeur inattendue. S'ils ne prenaient pas l'un et l'autre la situation tant à cœur, Layla ne badinerait pas avec d'autres hommes dans l'espoir d'attirer de nouveau l'attention de son époux, et celui-ci ne se mettrait pas en colère à ce point. Kinross et elle parviendraient sûrement à éviter ce cercle vicieux en établissant quelques règles de base permettant des échanges raisonnables comme il sied entre adultes.

Pourquoi attendre leur prochaine rencontre ? se demanda-t-elle soudain. Et si elle lui exprimait ses pensées par écrit ?

Plus elle y réfléchissait, plus l'idée d'un échange épistolaire lui plaisait. Elle allait écrire à son fiancé et lui expliquer sa conception d'un mariage réussi. Il se trouvait à Brighton, fort bien. Elle enverrait un messenger lui remettre la lettre en main propre. Le voyage ne lui prendrait qu'une journée par la malle postale. Un duc qui voyageait avec deux voitures de maître et huit valets ne devrait pas être bien difficile à localiser.

Elle enfila son peignoir et attendit que sa femme de chambre ait quitté la pièce pour s'asseoir à son bureau. Ses exigences devaient être exprimées avec tact. Le respect mutuel s'imposait comme une évidence. Et aussi beaucoup de temps seule – elle n'avait pas envie d'un mari qui la traînerait partout et interromprait ses séances de violoncelle.

Le point le plus délicat était celui des maîtresses. Si elle avait bien compris, il n'était pas rare qu'un gentleman en eût une. Elle n'y voyait pas d'objection ; on pouvait difficilement décréter qu'un vœu entre inconnus, motivé par le pouvoir et l'argent, était sanctifié. D'un autre côté, elle ne voulait pas que son mari la traite avec le dédain cavalier que son père manifestait à l'égard de Layla – entre autres en découchant des nuits entières.

Et elle n'avait pas la moindre envie d'attraper une maladie à cause d'une

femme dont son époux ferait usage, si telle était la terminologie adéquate pour ce genre d'arrangement. Elle sortit une feuille de papier à lettres et réfléchit un instant. Devait-elle spécifier qu'une telle maladie serait un motif irrévocable de rupture de leurs fiançailles ?

Son père se serait sûrement renseigné à ce sujet.

Elle nota dans un coin de sa tête de s'en assurer et commença à écrire. Au bout d'une heure, elle avait noirci deux pages. Elle les relut et en fut tout à fait satisfaite.

C'était une lettre respectueuse mais franche.

Selon elle, l'honnêteté était indispensable entre mari et femme. Si seulement son père avouait à Layla qu'il l'aimait éperdument et souffrait chaque fois qu'elle jouait à la coquette avec d'autres hommes... Et si, à l'inverse, Layla avouait à son mari qu'elle manquait cruellement de tendresse et était malheureuse parce qu'elle ne pouvait concevoir...

Ils auraient alors une vie de couple digne de ce nom au lieu d'enchaîner les disputes en se jetant leurs alliances à la figure.

Elle sonna Willikins, le majordome, et lui confia la missive avec pour instruction de la faire porter à Brighton sans délai.

Le lendemain matin au petit-déjeuner, la vie conjugale de son père semblait s'être encore dégradée.

— Il n'est pas non plus rentré la nuit dernière ? s'enquit Edie, se rendant compte que Layla avait pleuré.

Une larme roula sur la joue de sa belle-mère, qui l'essuya d'un geste rageur.

— Il ne m'a épousée que parce que j'étais jeune et qu'il m'imaginait fertile. Comme je ne le suis pas, il ne voit aucune raison de rester avec moi.

— Balivernes. Avoir un héritier mâle n'a jamais été une obsession chez lui. Il apprécie beaucoup mon cousin Magnus, argumenta Edie en lui tendant un mouchoir.

— Tu te trompes. Il me déteste parce que je suis incapable d'enfanter.

— Il ne vous déteste pas, voyons.

— Et il a décidé que je lui avais été infidèle avec lord Gryphus, poursuivit Layla.

— Gryphus ? D'où père sortirait-il donc une idée aussi saugrenue ? Remarquez, Gryphus est très bel homme et je comprends qu'il puisse inspirer de la jalousie.

— Je me moque qu'il soit séduisant. Je n'ai pas rompu mon serment de mariage, bredouilla Layla, la voix cassée. J'ai juste autorisé lord Gryphus à m'inviter à dîner deux ou trois fois, rien de plus, quand ton père ne m'accompagnait pas au bal. Comment aurais-je pu me douter que les gens cancaniaient dans mon dos ?

— J'imagine que père est jaloux parce que Gryphus a votre âge.

— Jonas a cru à ces odieux commérages sans prendre la peine de me poser la question ! Et maintenant, il ne veut plus entendre parler de moi. Il me

conseille de me retirer à la campagne avec mon amant. Sauf que je n'ai pas d'amant ! s'exclama-t-elle dans un sanglot. Il me reproche mon manque de discrétion.

— C'est absurde, et je ne vais pas manquer de le lui faire remarquer.

Layla lui saisit le poignet par-dessus la table.

— Non, surtout pas. Ce ne serait pas convenable. Tu es sa fille.

Edie fronça les sourcils.

— Qui d'autre peut lui faire entendre raison à part moi ? C'est une conséquence de notre relation. Comme dans *Hamlet*. Ma préceptrice s'est efforcée pendant des années de me faire entrer cette pièce dans le crâne. Il ne m'en est pas resté grand-chose, mais je me souviens qu'Hamlet se lamentait d'être né pour remettre la fatalité en ordre. Ou quelque chose de ce genre.

— Jonas serait terriblement offensé si tu en parlais, protesta Layla. De toute façon, il ne te croira pas plus que moi.

Edie se leva et vint s'asseoir près d'elle.

— Ma pauvre chérie, quel imbécile il est, murmura-t-elle en lui entourant les épaules du bras. Il vous aime, je le sais.

— Non, il ne m'aime pas. Hier soir, je l'ai croisé dans le vestibule et il m'a déclaré qu'il aurait préféré ne jamais épouser une dinde telle que moi. *Une dinde !* Il voit quelqu'un d'autre, gémit Layla. J'en suis certaine, parce qu'il est sorti et n'a pas reparu depuis.

— Un instant, fit Edie quand Layla eut à peu près séché ses larmes. Je reviens tout de suite.

Elle sortit en hâte et se rua dans la chambre inutilisée qui lui servait à répéter. Elle prit le violoncelle sur son socle et l'emporta chez Layla.

Celle-ci s'était pelotonnée dans un angle de son sofa, réprimant de temps à autre un sanglot.

Edie s'assit sur une chaise à dossier droit et ajusta ses jupes afin de placer le violoncelle entre ses jambes. C'était de loin la position la plus adaptée au maniement de l'archet, mais, bien entendu, elle ne pouvait jouer ainsi qu'en privé. Ou devant Layla, ce qui revenait à peu près au même.

Elle s'assura que la pique était bien calée sur le parquet, puis donna un coup d'archet. Après quatre jours sans jouer, ce son était comme une bénédiction. Elle accorda l'instrument, puis commença. Deux croches et une blanche retentirent dans la chambre.

— C'est mon morceau favori ? s'enquit Layla d'une voix enrouée.

— Oui. *Dona Nobis Pacem*.

Donne-nous la paix de Bach s'écoulait de ses cordes tel le baume de Gilead, toujours majestueux, toujours mesuré, empli d'une joie contenue.

Peut-être était-ce dû à ces jours de repos forcé, mais ses doigts n'accrochèrent pas une fois, et son archet glissait sur les cordes à l'angle parfait.

À la fin du choral, elle entendit Layla prendre une profonde inspiration apaisée. Edie lui sourit, puis enchaîna aussitôt avec *L'Hiver* du concerto de

Vivaldi *Les Quatre Saisons*, la pièce qu'elle travaillait avant de tomber malade.

Alors qu'elle approchait de la fin du morceau et, pour être franche, avait complètement oublié Layla, la porte s'ouvrit. Lorsqu'elle releva les yeux, son père se tenait dans l'embrasure.

Il avait les yeux rivés sur sa femme, dont le visage était à demi masqué par sa blonde chevelure en désordre. Mais le mouchoir serré dans sa main était éloquent.

Edie éprouva presque un pincement de compassion pour son père. Grand et large de carrure, il était vraiment bel homme, quoiqu'il eût détesté s'entendre décrire aussi superficiellement. Il aimait à se considérer comme un homme d'État, plutôt qu'un mortel ordinaire.

C'était là que le bât blessait. La logique lui importait davantage que n'importe quelle émotion, même si, bien souvent lorsqu'il s'agissait de Layla, il en semblait tout à fait dépourvu.

— Belle interprétation, commenta-t-il. Pas parfaite, cependant, car le dernier mouvement se joue *allegro*. Ton jeu n'était pas assez enlevé.

En entendant la voix de son mari, Layla ne fit que se recroqueviller un peu plus sur le sofa.

— Puis-je requérir un moment en tête à tête avec mon épouse ? demanda-t-il, la voix aussi morne que son expression.

À cet instant, son regard tomba sur les jambes d'Edie, de part et d'autre de l'instrument, ses jupes lui découvrant les mollets.

— Ma fille, voyons !

Elle redressa le violoncelle et se leva. Puis, l'instrument à la main et l'archet sous le bras, elle se tourna vers sa belle-mère.

— Layla, ma chère, je serai prête quand vous déciderez de vous retirer à la campagne et de vous lancer dans une vie d'éternelle débauche.

Son père se rembrunit, mais elle passa devant lui sans un regard et sortit d'un pas aussi majestueux qu'imperturbable. Une demi-heure plus tard, après avoir demandé un autre petit-déjeuner – le premier était resté dans la chambre de Layla sans qu'elle y eût touché – et l'avoir avalé, elle entreprit de travailler les *Suites pour violoncelle* de Bach.

L'irritation ne convenait pas à la musique. À son avis, elle dégradait les notes. Elle recommençait trois ou quatre fois jusqu'à ce que celles-ci finissent par exprimer l'émotion que Bach avait mise dans l'œuvre, et non la sienne.

Elle fit une pause le temps de prendre le repas que sa femme de chambre lui apporta. Elle travaillait alors une sonate de Boccherini si difficile qu'elle devait s'arrêter sans cesse pour consulter la partition.

À 16 heures, son bras était douloureux, mais elle flottait sur un nuage. En dépit des larmes de Layla, c'était le genre de journée qu'elle préférait.

Incrédule, Gowan fixait les pages sous ses yeux. La lettre était rédigée d'une écriture ferme, trop affirmée pour une femme. Celle de sa grand-mère était délicate, ornée de quelques discrètes fioritures. Pas la moindre fioriture dans celle-ci.

Pour tout dire, elle n'avait rien de féminin.

Il plissa les yeux. Il avait peine à croire que cette lettre ait été écrite par une femme. Le ton était beaucoup trop direct, trop intransigeant.

Ce n'était pas le genre de courrier susceptible de provenir de la fleur délicate avec laquelle il avait dansé, ni de la jeune fille qui avait gardé chastement les yeux baissés lorsque son père lui avait annoncé qu'il la donnait en mariage. Il n'avait pas remarqué la moindre expression de désaccord ou de rébellion sur le doux visage de lady Edith.

Il reprit la lettre. En fait, le ton n'était pas rebelle à proprement parler. Elle lui évoquait davantage un... contrat. Oui, c'est cela ! Un contrat. Elle utilisait la formule « je vous saurais gré » alors qu'à l'évidence il s'agissait d'une clause irrévocable.

Je vous saurais gré de ne pas entretenir de maîtresse, ni de vous livrer à ce genre de batifolages jusqu'à ce que nous ayons conçu le nombre requis d'héritiers (que nous fixerons entre nous à l'amiable) et cessé toutes relations conjugales, ce qui adviendra le moment venu. Je suis plus que réticente à l'idée de contracter une maladie de nature intime.

Gowan avait déjà lu ce paragraphe quatre fois. Il recommença une cinquième. *Batifolages ? Maîtresse ? Cesser toutes relations conjugales ?* À sa mort peut-être. Le fait qu'il n'ait pas encore eu de relations physiques ne signifiait nullement qu'il n'avait pas d'intérêt pour la chose. Celui-ci était même très vif.

En réalité, il avait une liste inépuisable de découvertes à expérimenter avec son épouse. Qui, selon toutes les apparences, lui ferait l'amour selon un calendrier. Et un calendrier serré de surcroît.

N'ayant de mon côté que très peu d'intérêt pour les plaisirs de la chair, je ne vous donnerai aucun motif d'inquiétude à ce sujet.

On aurait dit une nonne. Mais bon, cette affirmation ne le préoccupait pas encore trop. Il la prenait comme un défi. La suggestion suivante était, quant à elle, beaucoup plus irritante.

Je propose que nous nous engagions à ne pas concevoir d'héritier pendant trois ans, plutôt cinq de préférence. Nous sommes tous deux jeunes et n'avons nul besoin de nous préoccuper de l'âge comme facteur de procréation. Je ne suis pas prête pour ce fardeau. Pour être franche, je n'ai tout bonnement pas le temps.

Il décortiqua longuement ce paragraphe. Elle ne désirait pas d'enfants tout de suite ? Que diable faisait-elle de ses journées pour ne pas avoir le temps ? Lui était prêt à en avoir. Sur-le-champ. À cinq ans, sa demi-sœur Susannah avait besoin de frères et sœurs.

De plus, la tâche que représentait la gestion d'un domaine tel que le sien ne serait pas plus aisée dans cinq ans.

Cela dit, il apprécia le paragraphe suivant :

Je suis certaine que vos responsabilités sont nombreuses et lourdes. Je propose que nous nous entendions pour ne pas nous interrompre mutuellement durant la journée. Il m'a été donné de remarquer que le besoin d'attention d'une épouse peut provoquer un grand malheur dans un couple. Je vous fais confiance pour ne pas considérer ma suggestion comme une insulte : puisque nous ne nous connaissons pas du tout, vous comprendrez que je me contente de formuler le simple vœu d'un mariage heureux.

Là, il était d'accord avec elle.

Mais c'était un peu oppressant. Plus qu'un peu, pour être franc. Néanmoins, s'il avait songé à écrire un courrier de ce genre – ce qu'il n'aurait jamais fait, car il y avait quelque chose de gênant à coucher tout cela sur le papier –, il aurait pu rédiger ce paragraphe-là lui-même.

Ou quelque chose d'approchant.

La fin de la lettre, en revanche, lui donnait envie de montrer les dents avec une hargne de dément.

En conclusion, je tenais à vous faire savoir que j'apprécie beaucoup la façon dont vous vous êtes dispensé de me courtoiser. Bien que d'abord surprise, après un examen plus approfondi de la question je respecte votre jugement en la matière. Je suppose que vous avez la même conception du mariage que moi : il s'agit d'un contrat établi pour le bien d'une lignée et, de manière plus générale, celui de la société. C'est une union qu'il importe de respecter et dont les deux parties doivent tirer profit, et non une relation qui donnerait lieu à des débordements d'émotion inappropriée. De mon côté, je déteste au plus haut point les conflits au sein d'un foyer. Je suis sûre que nous saurons éviter les scènes désagréables en tous genres en mettant cartes sur table avant de prononcer notre serment.

Bref, elle ne l'aimait pas, se moquait éperdument de l'aimer un jour et considérait l'amour au sein d'un couple comme pure ineptie.

La colère qu'il ressentait était déplacée, il en avait conscience. Après tout, c'était lui qui avait pour ainsi dire corrompu lord Gilchrist sans même prendre la peine de faire la cour à sa fille.

Néanmoins, il se sentait insulté.

Non, pas insulté, fou de rage. L'insulte était ce que ressentaient les âmes mesquines qui prenaient aisément la mouche, une attitude à laquelle il ne s'abaissait jamais.

Et elle n'en avait même pas encore fini.

Si vous acceptiez de répondre à ma missive, je vous serais reconnaissante au plus haut

point. Je suis certaine que vous avez des requêtes de votre côté et suis toute disposée à les examiner d'un œil attentif.

Une bouffée de colère enfla dans sa poitrine. Pensait-elle sérieusement qu'il allait déshonorer son propre mariage en prenant une maîtresse ? Examiner ses requêtes d'un œil attentif ?

Des *requêtes* ? Il était duc, morbleu. Au diable, les requêtes ! C'étaient des ordres qu'il donnait !

Gowan ne perdait presque jamais son calme. Un haussement de sourcils était plus que suffisant pour rappeler à un irresponsable qu'un duc détenait entre ses mains le pouvoir de le ruiner. D'un seul mot, il pouvait faire jeter n'importe qui au cachot. Non pas qu'il l'eût fait. Mais c'était un recours auquel son rang l'autorisait.

La colère était comme une arme émoussée, aussi incommode à manier qu'inutile. Il avait parfaitement conscience que lors des rares occasions où il s'emportait, il avait tendance à prononcer nombre de paroles virulentes qu'il regrettait ensuite.

Malheureusement, en cet instant même, la rage qui lui nouait les entrailles lui monta droit à la tête. La missive de lady Edith était irrespectueuse : envers sa personne, son titre *et* sa demande en mariage. Il s'assit à son bureau et s'empara d'une feuille à en-tête. Il commença à écrire avec tant de vigueur que sa plume transperça le papier.

Il lui avait offert le rang de duchesse. Et pas n'importe laquelle : duchesse de Kinross. L'une des familles les plus anciennes, les plus respectées d'Écosse. Un titre qui n'avait jamais été détenu par une Anglaise. Jamais.

Peut-être y avait-il une raison.

Il prit une nouvelle feuille.

Lady Edith,

Peut-être est-ce l'Écossais en moi...

Non. Il ne voulait pas qu'elle se sente mal à l'aise à cause de sa fâcheuse nationalité. Elle n'y était pour rien. Et comme c'était *lui* qui avait décidé de se rapprocher de la noblesse anglaise, il serait malvenu d'ergoter sur la naissance de la demoiselle.

Il inspira un grand coup. Il lui fallait garder le sens de l'humour. Sa fiancée semblait en être affreusement dépourvue, mais, après tout, il ne lui avait pas demandé de quel côté elle prenait la vie. Non, il s'était contenté d'un regard à ses sublimes yeux verts et avait promis à son père un arrangement digne d'une princesse.

Peut-être avait-il commis une erreur, mais il était trop tard désormais. Apparemment, il s'était fiancé à une bureaucrate austère qui détestait les enfants.

Puis le souvenir de ses courbes – et de ses yeux – lui revint en mémoire et tout son être s'en trouva soudain ragaillard. Peut-être chacun pourrait-il mener sa vie de son côté. Sauf au lit.

Cette idée en tête, il reprit sa plume.

Lady Edith,

Merci pour votre missive. Votre sincérité m'honore et j'espère que vous pardonnerez la hardiesse de mes propos. Veuillez, je vous prie, trouver ci-après mes attentes pour notre union.

1. J'entends partager votre couche toutes les nuits jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, ou au moins quatre-vingt-cinq.

2. Pour un Écossais, l'index libertin du cadran est toujours en érection sur midi. Bref, je n'interromprai mes activités de la journée que pour une seule chose.

3. Je prendrai une maîtresse quand vous prendrez un amant et pas avant.

4. Les enfants viennent comme Dieu le veut. Je n'ai aucune envie d'enfiler des boyaux de porc sur mes parties intimes, si c'est ce que vous suggérez.

5. Êtes-vous saine d'esprit ? Comme les documents des fiançailles sont signés, cette question n'est nullement une façon pour moi d'invoquer une excuse afin de recouvrer ma liberté. Considérez-la simplement comme l'expression de ma sincère curiosité.

Jamais il n'avait rédigé une lettre aussi sarcastique. Un duc n'avait guère l'occasion de faire preuve d'ironie dans sa correspondance, sauf avec ses proches. Et il se trouvait que les siens n'étaient pas nombreux.

En fait, le comte de Chatteris, au mariage duquel il allait bientôt assister, était l'une des rares personnes à l'appeler Gowan. Chatteris et lui étaient amis avant tout parce que ni l'un ni l'autre n'aimaient attirer l'attention. Des années plus tôt, quand son père vivait encore et avait l'habitude de le traîner à des réceptions au cours desquelles les enfants étaient contraints d'interpréter des saynètes pour le plus grand plaisir des adultes, Chatteris et lui avaient joué les arbres du bois de Birnam qui marchent sur le château de Dunsinane et effraient Macbeth. Depuis, liés par un pacte tacite, ils s'appréciaient mutuellement.

Il signa la missive de son titre complet : Gowan Stoughton de Craigievar, duc de Kinross, chef du clan MacAulay.

Puis il sortit la cire dont il ne faisait presque jamais usage et scella la lettre de son cachet ducal.

Très impressionnant. Exactement l'effet recherché.

6

Le père d'Edie et sa belle-mère s'étaient apparemment raccommodés. Toutefois, sans être glaciale, l'atmosphère durant les repas demeurait plutôt froide.

— Il refuse toujours de partager mon lit, confia Layla au déjeuner, quelques jours plus tard.

Le comte était censé les rejoindre, mais il ne se montra pas.

Edie soupira. Elle n'aimait pas suivre de trop près les péripéties conjugales de son père, mais à qui d'autre Layla aurait-elle pu se confier ?

— Toujours le même problème ? Il s' imagine que vous couchez avec Gryphus dès qu'il a le dos tourné ?

— Il dit qu'il me croit. Mais comme tu l'as remarqué, il ne dort pas beaucoup plus à la maison pour autant.

À cet instant, Willikins entra, un petit plateau en argent à la main.

— Parfait, se réjouit Layla, voilà l'invitation que j'attendais pour la revue du général Rutland. Mme Blossom m'a promis de me réserver une place dans sa loge.

— Une lettre pour lady Edith, annonça le majordome qui contourna la table pour la lui remettre. Un valet reviendra demain quérir votre réponse.

Edie s'empara de ladite lettre. Sans nul doute une missive digne d'un duc, écrite sur un épais papier hors de prix, fermée par un gros sceau de cire rouge.

— Un courrier de Kinross ? s'enquit Layla en posant sa fourchette. Je suppose qu'il est convenable pour des fiancés d'entretenir une correspondance, mais ma mère aurait...

Laissant Layla discourir, Edie décacheta la lettre et la lut. Puis reprit au début. « Partager votre couche » était assez clair, même si l'homme avait la folie des grandeurs. Quatre-vingt-dix ans ? ricana-t-elle en son for intérieur. Il suffisait de regarder son père – et il avait à peine la quarantaine.

La réponse de Kinross au sujet d'une maîtresse était exactement celle que toute femme souhaiterait entendre. Mais qu'était-ce que ces « boyaux de porc » ? Comment étaient-ils censés empêcher la conception ?

Ce fut le cinquième et dernier paragraphe qu'elle lut et relut encore. Son futur époux avait bel et bien le sens de l'humour. Elle appréciait son ironie. Son prochain mariage semblait prendre un tour nouveau, et tout à fait

saisissant.

— Qu'a-t-il donc à raconter ? s'enquit Layla avec curiosité, la tête calée sur la main.

— Il se vante que nous allons batifoler entre les draps jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

— Ah oui ? Peut-être n'est-il pas aussi guindé qu'il en a l'air. En fait, il semble parfait. L'exact opposé de ton père.

Edie replia la lettre et la posa près de son assiette. Ce n'était pas à proprement parler une déclaration d'amour, mais puisque c'était la première de son fiancé, elle entendait la conserver. Et y répondre.

— Peut-être pourriez-vous, père et vous, avoir une conversation raisonnable qui vous aiderait à surmonter les points de discorde dans votre couple ?

Layla releva brièvement la tête.

— J'ai cru entendre le ton moralisateur de ton père.

— Vraiment ? fit Edie, piquée au vif. J'en suis désolée.

— Le dialogue, ce n'est pas pour nous. Nous communiquons à un niveau plus intime. En d'autres termes, ces derniers temps, nous ne communiquons pas du tout.

— À ce propos, avez-vous une idée de ce que pourrait signifier « l'index libertin du cadran » ?

— Pas la moindre. Ton père serait fâché d'apprendre que ton fiancé t'écrit des grossièretés. Kinross n'a pas fait d'allusion inconvenante au moins ?

Edie eut un sourire en coin.

— Selon vous, ne dois-je pas dire à père que le duc a promis que ledit index serait toujours en érection sur midi ?

Cette fois, Layla redressa la tête avec beaucoup plus de vivacité.

— A-t-il vraiment écrit cela ? Noir sur blanc ?

— Oui.

Edie redéplia la lettre et la relut. Ce message lui plaisait de plus en plus. Si seulement elle n'avait pas eu la fièvre, elle aurait pu apprécier sa rencontre avec le duc à sa juste valeur. À bien y réfléchir, il était vexant de penser qu'elle avait peut-être charmé son futur mari en restant muette comme une carpe, ce qui n'était pas du tout dans sa nature.

À cet instant, la porte s'ouvrit et son père entra.

— Toutes mes excuses pour ce retard, dit-il. Lady Gilchrist, allez-vous mieux ? s'enquit-il, tandis qu'un valet déposait une serviette en lin sur ses genoux.

— J'ai la migraine, répondit Layla. Jonas, ce fiancé que vous avez choisi pour Edie lui a fait parvenir une missive plutôt obscène. Je crois qu'il serait...

— Pas du tout, l'interrompit Edie. Le duc de Kinross a écrit une réponse tout à fait appropriée à la lettre que je lui avais adressée.

Son père fronça les sourcils.

— C'était tout à fait inconvenant de ta part d'écrire à Sa Grâce la première. Si tu souhaites lui poser des questions, je me ferai un plaisir de les lui transmettre.

— Oui, mais, Jonas, vous aurait-il parlé à *vous* d'index libertin en érection sur midi ? insista Layla.

— *Pardon ?* tonna le comte.

Edie tressaillit.

— Le duc de Kinross faisait une simple remarque sur sa nationalité, crut-elle bon de préciser. Il m'a écrit qu'en Écosse, l'index libertin du cadran est toujours en érection sur midi.

À sa grande surprise, l'expression indignée de son père s'évanouit comme par enchantement.

— Il cite Shakespeare, expliqua-t-il en prenant sa fourchette. C'est une réplique déplaisante d'un personnage fort peu recommandable, mais de Shakespeare tout de même.

— Je n'en comprends pas la signification, avoua Edie.

— Bien sûr que non. Ce genre de tournure n'appartient pas au langage d'une jeune fille de bonne famille.

Son père reposa sa fourchette.

— J'avais l'intention de te prévenir, ma fille. Chez les Écossais, tu risques de rencontrer une atmosphère, disons, plus grivoise que celle à laquelle tu es habituée ici.

— Ainsi, *index* est un mot grivois ?

Ce n'était pas précisément le qualificatif qu'elle lui aurait attribué, mais elle avait conscience d'être peu instruite en matière d'ébats amoureux.

— Ne répète pas ce mot ! aboya son père. Il ne doit jamais sortir de la bouche d'une lady.

Layla releva la tête. Il y avait dans ses yeux une étincelle de malice, comme aux premiers temps de leur vie commune.

— Vous serez déçu de l'apprendre, Jonas, mais les femmes ont des tas de petits noms pour cet organe-là. En fonction du gabarit, on peut parler de dard ou de queue. Il y a aussi allumette, dans les cas les plus infortunés. Et, à l'opposé, gourdin ou pieu.

Elle étrécit les yeux, cherchant à voir si elle réussissait à énerver son mari.

Elle y parvint au-delà de toute espérance.

— Cette conversation est d'une vulgarité impardonnable, lâcha le comte d'une voix grinçante.

— Glaive, braquemart, obélisque, continua Layla, la mine encore plus réjouie. Edie sera bientôt une femme mariée, Jonas. Nous ne pouvons plus la traiter comme une enfant.

Edie soupira intérieurement. Voilà qu'ils se laissaient emporter de nouveau dans leurs habituels égarements. Son père aurait mieux fait d'épouser une puritaine.

Par chance, son fiancé semblait doté d'un solide sens de l'humour. Si elle s'aventurait à faire des plaisanteries grivoises sur les glaives ou les obélisques, elle avait dans l'idée qu'il en rirait. Malheureusement, elle-même risquait de ne pas saisir toutes les subtilités de ses boutades, surtout s'il les empruntait à Shakespeare. Le temps lui avait manqué pour s'intéresser à la littérature

— De quelle pièce est tirée cette citation ? demanda-t-elle.

— *Roméo et Juliette*, répondit son père.

Peut-être pourrait-elle jeter un coup d'œil à ce texte avant de répondre à Kinross. À vrai dire, elle n'avait guère le goût de la lecture.

— Changeons de sujet, intervint Layla. Je ne me sens vraiment pas bien. Peut-être ai-je une anémie ? Une forme bénigne qui me ferait défaillir à la vue d'un muffin ?

Sentant que son père contenait son agacement à grand-peine, Edie s'empessa de détourner la conversation avant qu'il ne fasse une remarque qu'il pourrait regretter – même si c'était peu probable.

— Je suis impatiente de revoir le duc de Kinross.

Elle aurait juré voir briller un désir ardent dans les yeux de son père tandis qu'il regardait Layla. Mais comment était-ce possible ? Il passait son temps à critiquer sa femme, à la rabrouer parce qu'elle ne pouvait s'empêcher de faire des remarques irréfléchies et impulsives.

— Naturellement, j'espère que le duc et toi serez heureux ensemble, déclara-t-il.

— Et j'espère que vous aurez des enfants, renchérit Layla. Des tas d'enfants !

Le silence qui s'ensuivit était si tendu qu'Edie se leva et, marmonnant quelques vagues mots d'excuse, choisit de fuir cette atmosphère pesante, chaque jour plus insupportable.

Gowan ne perdit pas son temps à attendre le courrier de Londres. Voilà qui aurait été petit et indigne de son rang. De plus, il avait confié son pli à l'un de ses plus fidèles valets avec pour ordre d'attendre la réponse. Comme il connaissait la durée exacte du trajet de Londres à Brighton, il était inutile de s'encombrer davantage l'esprit avec cette question.

Sauf que...

Les vingt-deux premières années de sa vie, il avait aisément dominé ce besoin inélégant qu'était le désir. Il détestait l'idée de devoir payer pour des rapports intimes, et un mélange de scrupules et d'honneur l'avait empêché d'accepter les avances folâtres des femmes mariées. En outre, à l'époque, il était fiancé à Rosaline et attendait qu'elle atteigne sa majorité. Bien sûr, il avait déjà ressenti du désir, mais celui-ci n'avait jamais triomphé de lui.

Jusqu'à sa rencontre avec lady Edith.

Aujourd'hui, il lâchait les rênes et son appétit charnel se révélait vorace. De jour comme de nuit, son esprit ne cessait de s'égarer vers des pensées qui feraient blêmir un prêtre. Il ne pouvait s'en empêcher, même dans des occasions qui exigeaient réflexion et sérieux, comme maintenant. Bardolph et lui travaillaient dans le salon privé du New Steine Hotel en attendant que la conférence des banquiers reprenne à la banque Pomfrey. Tout en signant avec distraction les documents que Bardolph lui présentait, il s'imaginait avec son épouse dans son château de Craigievar, là où les chefs de son clan résidaient depuis des générations. Dans le lit même où ses ancêtres avaient consommé leur mariage.

Edith était allongée sous lui, sa blonde chevelure déployée autour de sa tête telle une précieuse soie chinoise froissée. Il se penchait pour la caresser, laissait sa main courir sur la peau veloutée de son épaule nue, puis l'embrassait comme un possédé. Elle ouvrait les yeux, les paupières lourdes de désir. Tout en lui rugissait « tu es mienne » et elle...

Un raclement de gorge le ramena à un semblant de raison.

Gowan se figea, remarquant avec embarras son pantalon tendu par l'une des érections les plus vigoureuses qu'il ait jamais eues. Dieu merci, il y avait le bureau entre Bardolph et lui.

Avec une lenteur délibérée, il s'empara de la lettre qui attendait sa signature et y jeta un coup d'œil.

— Le mariage de Chatteris, dit-il.

Bardolph hocha la tête.

— Votre cadeau, un assortiment de venaison et une douzaine d'oies, a déjà été expédié du domaine. Ceci est la confirmation de l'invitation. Vous résiderez sur place à Fensmore. Je suppose que la liste des invités est si longue que bon nombre d'entre eux seront logés dans des auberges voisines.

Gowan plongea sa plume dans l'encrier. Il la tint en l'air une seconde de trop, si bien qu'une goutte s'en échappa et tacha la lettre. Son secrétaire reprit celle-ci, les lèvres pincées.

— Je voyagerai avec une escorte réduite : vous, Sandleford et Hendrich, annonça Gowan. Hier soir, j'ai fini le rapport d'Hendrich sur l'usine de textile de West Riding ; nous en discuterons durant le trajet. À Cambridge, vous pourrez regagner Londres tous les trois. Mais avant que Sandleford ne retourne au Royal Exchange, je souhaiterais avoir son opinion sur l'acquisition d'actions de cette fabrique d'éclairage en verre à Birmingham.

— Un effectif complet de valets, murmura Bardolph pour lui-même en griffonnant. Trois voitures au lieu de quatre, je dirais. Les draps et la porcelaine devront vous accompagner, même si, bien sûr, ils ne seront pas nécessaires à Fensmore.

Gowan se leva.

— Je vais faire un tour à cheval.

Bardolph afficha un de ces froncements de sourcils dont il avait le secret.

— Nous avons encore quatorze documents à examiner, milord.

Gowan quitta la pièce à grands pas sans prendre la peine de répondre. Peut-être était-ce l'Écossais en lui qui avait pris le dessus, mais il se sentait plus fort et vivant que jamais. Mots tendres et images d'ébats effrénés se bousculaient dans son esprit. Il voulait emmener sa femme dans les bois et l'allonger sur un drap blanc dans un champ de violettes. Il lui tardait d'entendre sa voix, ses cris de plaisir aussi mélodieux qu'un chant d'oiseau...

Au diable, la raison ! Au diable, cette pièce étouffante ! Au diable, ces longues lettres ennuyeuses !

Il voulait couvrir son Edith de cadeaux et, puisque rien ne lui semblait assez beau pour elle, il lui ferait tisser un riche voile brodé de fils d'or et d'argent aux couleurs du firmament et le déposerait à ses pieds.

Non, il l'y allongerait avec le même respect que si elle était Hélène de Troie, puis il lui ferait l'amour avec la plus infinie tendresse.

Bonté divine, il avait perdu l'esprit.

Son imagination débordait de métaphores décrivant une femme qu'il avait vue à peine une heure. Plus tard, cette nuit-là, il se réveilla d'un rêve dans lequel Edith lui tendait les bras, sa chevelure tombant en cascade jusqu'à sa taille tel un flot d'or liquide.

— Ah, mon adorée, déclama-t-il, les boucles de votre chevelure font de moi votre prisonnier !

Avait-il prononcé cette phrase à voix haute ? Jamais il ne s'abaîsserait à pareille niaiserie.

Il avait *réellement* perdu la tête.

Et il savait pourquoi. À l'évidence, il s'était tenu trop longtemps à l'écart des femmes et en payait maintenant le prix. L'abstinence n'était pas à conseiller à un homme. Elle ramollissait le cerveau. Pis encore, bien qu'il ne se fût jamais appesanti sur ses aptitudes sexuelles, il s'imagina soudain maladroit durant l'acte, ne sachant comment s'y prendre, se comportant comme un idiot.

Bon sang.

Puis la lettre arriva.

Votre Grâce,

C'est avec plaisir que j'ai lu votre réponse à ma demande concernant le batifolage extraconjugal. Il est flatteur de savoir que si la Nature vous a armé pour le plaisir des femmes, vous avez l'intention de me réserver ladite activité pour plus d'une soixantaine d'années.

Gowan relut le paragraphe trois fois, puis s'esclaffa. Elle avait saisi son allusion à Shakespeare et lui rendait la pareille.

Je vous écris, inquiète à la pensée que vous vous soyez fait une fausse idée de ma personne. Si j'ai beaucoup souri au bal de mes débuts, c'est parce que ce soir-là j'étais si malade que je ne pouvais me résoudre à parler.

Je me suis ouverte de ce souci à ma belle-mère, lady Gilchrist. Elle a la ferme conviction qu'il est inopportun pour un couple d'apprendre à connaître le caractère de chacun avant le mariage. Mais comme mon père et elle s'adressent à peine la parole, je la considère comme une source de conseils peu fiable en matière de bonheur conjugal.

Si Gilchrist n'avait pas été capable de jauger le tempérament de sa femme au premier coup d'œil, Gowan doutait que tout le temps du monde les aidât à mieux comprendre leurs caractères respectifs. Cela dit, il fut désolé d'apprendre qu'Edith avait été souffrante.

Je vous écris également pour vous assurer que j'ai toute ma tête, même si cette affirmation est d'une valeur discutable puisque, dans le cas contraire, j'insisterais sans doute de toute façon sur ma parfaite santé mentale. Il nous faudra donc laisser la question de mon jugement, ou de son absence, pour notre prochaine rencontre, au mariage de Chatteris. Vous me trouverez, je l'espère, saine d'esprit, mais, hélas, d'un silence moins engageant que lors de nos premières danses !

Un instant, l'image de l'ange serein avec lequel il avait dansé tenta de se matérialiser dans son esprit, mais il la chassa. Il préférerait un millier de fois être marié à une femme pétillante, qui le considérerait comme armé pour son plaisir, plutôt qu'à une petite souris docile, si reposante fût-elle.

Je dois aussi vous avouer que je trouve mon prénom dépourvu de musicalité. Je préfère Edie à Edith.

Avec les meilleures pensées de la part de votre future épouse qui a d'excellentes raisons de prier pour votre bonne santé... vu son espoir de soixante-cinq (ou soixante-dix !) années de félicité conjugale,

Edie

Fensmore, propriété du comte de Chatteris, Cambridgeshire.

Edie se rendait parfaitement compte qu'elle ne se comportait pas comme à son habitude. D'ordinaire, elle ne ressentait une violente émotion qu'en réaction à une partition musicale ou lors d'une dispute avec son père. Elle s'enorgueillissait de savoir toujours se dominer.

Mais aujourd'hui, moins d'une heure avant de retrouver le comte de Chatteris, sa fiancée et leurs invités dans le salon avant le dîner, elle était à bout de nerfs, à défaut d'une expression plus appropriée. Elle avait l'impression d'être sur le point d'exploser, trop tendue pour réussir à se calmer.

Elle arpentait sa chambre de long en large, rejetant d'emblée chaque robe que Mary lui présentait. Edie n'était pas le genre de femme qui passait son temps à se préoccuper de sa toilette, mais elle n'ignorait pas pour autant les ravages que les vêtements étaient à même de provoquer dans l'esprit des hommes.

La veille, concentrée qu'elle était sur la partition de Boccherini, elle n'avait guère prêté attention quand Mary avait préparé sa malle pour leur séjour à Fensmore. Mais maintenant que lady Honoria Smythe-Smith (future comtesse de Chatteris) l'avait informée que le duc de Kinross était déjà arrivé, elle considérait la question de sa tenue sous un angle fort différent.

Le duc serait présent au dîner, où elle le reverrait pour la première fois depuis leurs fiançailles. Cette seule pensée la rendait à nouveau toute fébrile.

N'importe quelle femme saine d'esprit détesterait l'idée de rencontrer son fiancé vêtue comme une vestale – la torche en moins – et, à l'évidence, la robe blanche bordée d'un modeste galon de dentelle confirmait cette illusion.

Après leurs échanges épistolaires, elle était à peu près certaine que Kinross voulait épouser une femme d'une sensualité audacieuse. Une femme qui savait manier des expressions comme « index libertin », expressions qu'elle-même comprenait à peine. Plus que tout, elle désirait lire le désir dans ses yeux. La luxure, même. Lorsque son regard se poserait sur elle, si son index libertin n'était pas en érection sur midi, pour exprimer la chose avec un lyrisme non dénué de truculence, elle en serait humiliée.

Elle tenait à l'éblouir.

Le plus idiot dans tout cela, c'était qu'elle n'était même pas certaine de le reconnaître. Elle était fiancée à un homme de haute stature avec un accent écossais, mais ne se souvenait pas de son visage.

Cependant, sa lettre – la fameuse lettre – était juste assez révélatrice pour qu'elle décide qu'il devait avoir les yeux rieurs. Ni débauchés ni canailles. Non, juste rieurs. Et luisants de désir.

Après avoir refusé la dernière robe présentée par Mary, un modèle d'un terne insupportable, elle se rendit à l'évidence et envoya sa femme de chambre chercher Layla à la rescousse.

— Pourriez-vous me prêter l'une de vos robes ? la supplia Edie, dès que sa belle-mère franchit le seuil. Je déteste ma garde-robe. J'ai l'air d'une cruche insipide dans ces chiffons.

— Tu sais parfaitement qu'une jeune fille ne doit porter que des couleurs claires, rétorqua Layla qui traversa la chambre et ouvrit la fenêtre.

— Interdiction de fumer ! s'écria Edith en désignant un fauteuil.

Layla soupira et alla s'asseoir.

— Je suis pour ainsi dire mariée. Kinross est là et il est hors de question que je me montre dans une ces mochetés rébarbatives.

Elle ne savait pas comment l'exprimer autrement, mais si elle ne lisait pas le désir dans les yeux de son futur mari, elle serait capable de rompre leurs fiançailles tant elle serait gênée. Elle ne pouvait s'empêcher de penser avec angoisse qu'il avait peut-être demandé sa main à cause de sa retenue trompeuse.

— Ma chère, tu es aussi fine qu'un brin d'osier, comparée à moi, objecta Layla. Je te comprends, je t'assure. Les couleurs claires ne te vont pas au teint. Le problème, c'est que nous n'avons pas le temps de faire les retouches nécessaires avant la réception.

— Nous avons la même taille. J'ai peut-être les hanches un peu moins rondes, mais nos bustes se valent.

— Mon buste est aussi exagérément opulent que mes hanches.

— Pensez ce que vous voulez, mais le mien me plaît. Et il est presque aussi épanoui que le vôtre. N'importe laquelle de vos robes m'ira, insista Edie. Vous ne comprenez donc pas ? Kinross ne m'a jamais vue sous mon vrai jour, même si j'apprécie qu'il ait choisi son épouse sur la base d'une analyse rationnelle. Oui, sincèrement, je l'approuve.

Layla leva les yeux au ciel.

— Une analyse rationnelle ? En voilà une raison absurde pour décider d'un mariage ! Une fois, ton père m'a raconté qu'après le décès de ta mère, il avait établi une liste en six points des qualités qu'il attendait de sa nouvelle comtesse, et que j'en remplissais cinq. Regarde où nous en sommes aujourd'hui.

— Quel était la sixième ?

Layla se leva et s'approcha de la pile de robes sur le lit.

— La fertilité, bien sûr, répondit-elle en les soulevant une à une. La capacité de produire des petits comtes à la douzaine. Que dis-tu de celle-ci ? La verte ? Elle est moins fade que les blanches.

— Il y a de l'amour entre père et vous, fit remarquer Edie qui préféra ignorer l'effort maladroit de Layla pour apporter à l'encolure de sa robe verte une touche de sensualité bien improbable. C'est juste que...

— Nous ne nous *apprécions* pas à notre juste valeur, termina Layla à sa place.

D'un geste brusque, elle déchira la dentelle qui bordait le col de la robe.

— Ce n'est pas mon avis. Non, je crois que vous vous appréciez. Je pense seulement que vous devriez parler davantage. Mais oublions votre déplorable union pour l'instant. J'essaie de faire en sorte que la mienne s'avère heureuse. Je ne veux pas que Kinross me prenne pour une sorte de lys insipide.

— Voilà qui est fort peu probable après la lecture de ta lettre, observa Layla. Quelle chance que ton père ait possédé ce livre de citations de Shakespeare ! À ton avis, Kinross te prend-il pour un bas-bleu qui aurait vraiment lu toutes ces pièces ?

— Si c'est le cas, il ne va pas tarder à se rendre compte de son erreur. Layla, vous saccagez cette robe !

Sa belle-mère tenait la robe verte à bout de bras, délestée de sa dentelle blanche.

— Si tu descends les manches afin de dénuder tes épaules, celle-ci pourrait être aguichante.

— Je ne veux pas être « aguichante ». Je veux être le genre de femme qui manie avec dextérité les blagues grivoises.

— Cette femme-là adorerait sans nul doute cette robe. Peut-être devrais-je quitter ton père et ouvrir une boutique.

Edie la rejoignit et lui prit le vêtement des mains.

— Je ne peux pas la porter. Regardez, vous avez déchiré la couture de l'épaule. Je ne veux pas jouer le rôle du cygne virginal, voilà tout.

— Mais tu *es* vierge, lui rappela Layla avec un soupir. Considère ceci comme une étape inévitable de la vie, comme vieillir et boire de la soupe quand on est édenté. Malheureusement, les hommes ont tendance à considérer les femmes comme un vin nouveau, bon juste avant d'être débouché.

Edith s'efforça, en vain, de comprendre la métaphore.

— Voilà pourquoi certaines femmes, la trentaine bien tassée – et mariées – ne portent encore que du blanc, continua Layla. Je considère les malheureuses enferrées dans cette illusion comme pitoyables, ni plus ni moins.

Il suffisait de voir ses toilettes audacieuses – et colorées – pour comprendre son dédain.

— Je ne nie pas ma virginité, expliqua Edie, qui retourna s'asseoir sur le tabouret devant sa coiffeuse. C'est uniquement que je ne veux pas jouer la

sage et chaste lady Edith comme lorsque j'étais malade – comme je l'ai fait toute ma vie, d'ailleurs.

— Voilà qui ne va pas plaire à ton père.

— En signant ce contrat de fiançailles, mon père a renoncé à son autorité. Et je ne veux pas que mon futur mari s'imagine avoir été invité à endosser son rôle.

— Bon point, approuva Layla. Penses-tu que Jonas me considère comme une enfant à cause de notre différence d'âge ?

Edith leva les yeux au ciel.

— L'idée ne vous était jamais venue ?

Layla rejeta la robe verte sur le lit.

— J'ai la robe qu'il te faut. Mary, retournez dans ma chambre, je vous prie, et demandez à Trotter la robe en soie lie-de-vin. C'est un sacrifice, très chère, ajouta-t-elle à l'adresse d'Edie. Je pensais la porter ce soir, mais je crois que tu en as un besoin plus urgent.

Elle s'approcha de la fenêtre.

— Ne vous avisez pas de sortir un cigarillo, la prévint Edith.

— Ce ton autoritaire est un héritage direct de ton père, me semble-t-il. Cela dit, c'est aussi bien puisqu'il te faudra donner un ordre de temps à autre quand tu seras châtelaine.

— Je m'entraîne avec vous. Désormais, il vous est interdit de fumer dans mon voisinage.

— J'essaie de m'en passer, assura Layla, qui s'appuya contre l'encadrement et regarda par la fenêtre. Cela déplaît à ton père et, ici, nous partageons la même chambre.

Edie songea à demander si cette intimité retrouvée produisait son effet, mais à cet instant Mary réapparut, les bras chargés d'un monceau de soie chatoyante.

— La voilà ! s'exclama triomphalement Layla. Cette couleur s'appelle rose de Chine. N'est-ce pas une merveille ? Plus foncé que le cinabre, plus saturé que le rouge bordeaux... enfin, cela s'en rapproche.

En un tournemain, Mary avait déshabillé Edie, ne lui laissant que sa camisole.

— Elle se porte avec une camisole, mais sans corset, précisa Layla en les rejoignant.

Mary lâcha la cascade de soie lie-de-vin par-dessus la tête d'Edie, qui trouva la sensation sur sa peau extraordinaire.

Layla ajusta elle-même le corsage.

— Tu es superbe, déclara-t-elle. Ravissante. Regarde ces fronces sublimes, là ?

Edith pivota vers le miroir et contempla son reflet. La robe tombait à la perfection, dévoilant sa gorge avec générosité. Une suite de petits plis étroits sur chaque épaule évoquait une manche sans prendre la peine d'en former une, puis la soie se déployait en plis superbes depuis la taille, et était

agrémentée d'un nœud dans le dos.

Mary s'agenouilla et guida les pieds d'Edith dans les mules à talons assorties.

— C'est injuste que nous chaussions la même pointure et que nos hanches soient si différentes, fit remarquer Layla.

Edith s'examina de profil. Cette robe l'avait propulsée dans une tout autre dimension, de la vierge effarouchée classique au style flamboyant de Layla. Elle faisait paraître ses seins plus opulents et lui allongeait les jambes. Une combinaison plutôt intéressante.

— Croyez-vous que je vais lui plaire ainsi ?

— Tu plairais à n'importe quel homme, assura Layla d'un ton sans réplique. Tu es éblouissante. Et maintenant, un peu de fard à lèvres assorti. Viens t'asseoir à ta coiffeuse.

La hauteur inhabituelle des talons perturbait l'équilibre d'Edith. Ce soir, elle ne glisserait pas avec élégance sur le parquet comme lorsqu'elle était malade ; elle se tortillerait sur ses échasses. Elle avait l'impression de tanguer, tel un bateau à l'amarrage dans un coup de vent.

L'effet obtenu était plutôt féminin, ce qui était rare chez elle. Il n'y avait assurément rien de féminin à nicher un gros instrument à cordes entre ses jambes et à en sortir des sons mélodieux en le caressant de son archet. Si une vraie dame insistait pour se livrer à une activité aussi outrancière, elle était priée de tourner les jambes sur le côté, et de jouer en amazone.

Edith s'y refusait. Elle n'était pas stupide au point de s'imaginer faire carrière. Fille d'un comte, elle jouait pour son seul plaisir, alors autant adopter la position la plus naturelle.

Le fait que son père adorât le violoncelle, qu'elle avait hérité de son instrument d'enfant, et qu'il lui eût offert un Ruggieri pour son seizième anniversaire ne pouvait faire oublier qu'elle était avant tout une aristocrate.

Il y avait comme un accord tacite entre Edie et son père. Elle avait retardé son entrée dans le monde aussi longtemps que possible, mais tous deux savaient qu'elle épouserait le parti qu'il lui choisirait. C'était une promesse, et Edith tenait toujours ses promesses, tacites ou pas.

Elle navigua jusqu'à la coiffeuse et s'y assit. Plus tôt dans l'après-midi, Mary lui avait frisé les cheveux en anglaises convenables, plus raffinées que ses boucles naturelles. Layla fondit sur elle et entreprit d'ébouriffer sa chevelure en un désordre étudié.

— Vous gâchez le dur travail de Mary, protesta Edie alors que sa belle-mère tortillait une dernière boucle.

— Mais non. Je te fais paraître un peu moins parfaite, c'est tout. La perfection terrifie les hommes. À présent, le fard à lèvres.

Peinte en rouge, la bouche d'Edie paraissait deux fois plus grande, surtout la lèvre inférieure.

— Cela ne fait-il pas un tantinet vulgaire ? risqua-t-elle. Je suis à peu près certaine que père ne va pas approuver.

Elle se ressemblait si peu que c'en était troublant. En fait, elle avait l'impression d'être passée de sainte à courtisane en un clin d'œil.

— C'est certain, acquiesça Layla. Ton père n'a jamais compris qu'une pointe de vulgarité était une bonne chose.

— Pourquoi, est-ce le cas ?

— Ça ne le serait pas si tu cherchais encore un mari, expliqua Layla. Mais maintenant, il faut que tu fasses comprendre au duc que tu seras, certes, son épouse, mais qu'il ne te possédera jamais.

Edie tourna la tête et, d'un regard, désigna la porte à Mary.

— Layla, dit-elle une fois la femme de chambre partie, cette technique que vous me recommandez ne se révèle-t-elle pas plutôt un échec entre mon père et vous ?

— Quelle technique ? s'étonna Layla.

Elle avait remonté ses cheveux en un fouillis de boucles piqueté d'émeraudes. Devant la glace, elle fit tomber une mèche qui se déroula avec une grâce désordonnée sur son épaule.

— Faire en sorte qu'un homme comprenne qu'il ne vous possédera jamais, répondit Edie. Ou du moins votre loyauté. À mon avis, voilà qui pourrait être à l'origine de certaines de vos difficultés conjugales.

Layla se renfrogna.

— Jamais je ne serais infidèle à ton père. Il devrait le savoir. Il me connaît, tout de même.

— Mais si vous ne cessez d'insinuer que vous ne lui appartenez jamais... Quand je vous observe tous les deux, je suis frappée par le côté assez primitif des hommes, de père du moins. Il vous regarde avec une expression où la souffrance se teinte de possessivité.

— Je lui ai juré pourtant que je n'ai pas couché avec Gryphus. Il devrait me croire sans condition. Je suis sa femme.

— Peut-être a-t-il besoin d'être certain que vous n'avez aucune *envie* de coucher avec un autre homme.

— Ce serait lui accorder beaucoup trop de pouvoir, répliqua Layla. Il croit déjà me posséder. Hier soir, il a exigé que je renonce à fumer !

Voilà qui ne surprenait guère Edie.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Je m'y suis refusée, bien sûr. Même si je n'ai pas fumé aujourd'hui, ajouta Layla avec une petite moue. Le mariage est plus compliqué que tu ne le penses, Edie. Si tu passes ton temps à essayer de rendre ton mari heureux, tu vas perdre la raison.

Edie l'embrassa.

— Pardonnez-moi de vous le dire, mais je serai en bonne compagnie. Vous êtes bien trop gentille pour mon grincheux de père.

Sur ce, elle prit ses gants et un châle de taffetas arachnéen.

— Descendons dîner. Je suis assez curieuse de voir à quoi ressemble mon mystérieux fiancé.

9

Gowan arriva tôt au salon et resta debout à discuter avec les membres de la très nombreuse famille Smythe-Smith, s'efforçant de ne pas laisser voir qu'il s'ennuyait à pleurer.

Au bal des Gilchrist, comme d'ailleurs la plupart du temps, il s'était habillé à l'anglaise : redingote brodée, col amidonné, pantalon de soie. Mais après l'échange de lettres animé avec Edie, il tenait à se présenter à elle sous son vrai jour, et non à se déguiser en Anglais.

Il portait le kilt des Kinross, coupé dans un tartan aux couleurs du chef du clan MacAulay. Ainsi vêtu, il se sentait à son aise. Au milieu de ces ridicules Anglais pomponnés, ses jambes nues libérées de tout carcan semblaient deux fois plus puissantes.

Marcus Holroyd, comte de Chatteris, s'arrêta à sa hauteur.

— Kinross, quel plaisir de vous voir. On vient de m'apprendre que vous êtes nouvellement fiancé.

Gowan inclina la tête.

— Oui, à lady Gilchrist.

— Toutes mes félicitations. Je crois savoir que c'est une musicienne talentueuse. Jouez-vous d'un instrument vous aussi ?

Gowan ressentit un grand embarras ; il ignorait tout des centres d'intérêt de lady Edith, sans parler de ses talents.

— Une musicienne à l'image de votre inestimable fiancée ? hasarda-t-il.

Un soir, il avait assisté à un récital chez les Smythe-Smith et espérait ne jamais avoir à subir une nouvelle cacophonie aussi dissonante. Si sa future épouse était une musicienne de ce calibre, il l'implorerait à genoux de ne plus jouer.

— Je n'ai pas eu le plaisir d'entendre lady Edith jouer, répondit Chatteris, sans trahir, ne serait-ce que par un haussement de sourcils, son soutien absolu aux talents musicaux de sa fiancée.

Il y eut de l'agitation à la porte et tous deux pivotèrent sur leurs talons.

— Voici Honoria, annonça Chatteris avec, dans le regard, un désir tranquille.

Bizarre, s'étonna Gowan tandis que son ami rejoignait sa fiancée. Dans l'aristocratie, les mariages n'étaient d'ordinaire pas arrangés pour des raisons de sentiments.

Mais où était donc lady Edith ? Il commençait à en avoir assez d'esquiver les regards lascifs de femmes qui appréciaient son kilt pour les mauvaises raisons – et semblaient curieuses de savoir ce qu'il portait dessous.

Le comte de Gilchrist fit enfin son entrée. Il s'avança vers Gowan avec une raideur un peu maladroite et le salua.

— Votre Grâce.

— Nous serons bientôt parents, lui rappela Gowan d'un ton cordial. C'est un plaisir de vous revoir, Gilchrist.

Le comte serra brièvement sa main tendue.

— J'imagine que vous serez heureux de revoir ma fille après cette séparation. C'est une bonne chose d'apprendre à mieux se connaître avant le mariage.

— En fait, nous devrions discuter de la date de la cérémonie. Je souhaiterais reconsidérer la durée de nos fiançailles.

— Je n'approuve pas les mariages précipités, objecta Gilchrist. Selon moi, un an est une durée convenable.

Gowan n'y aurait rien trouvé à redire avant cet étonnant échange épistolaire avec Edith. Mais à présent...

— J'avais mentionné ma demi-sœur orpheline, rappela-t-il au comte. Je suis réticent à l'idée de la laisser sans mère pendant un an.

Lady Gilchrist s'approcha d'eux. Gowan se tourna vers elle et s'inclina sur sa main tendue. Comme il se redressait, il surprit le regard énamouré dont le comte couvait son épouse. C'était embarrassant. Cet homme était aux pieds de sa femme, métaphoriquement parlant.

— Lady Gilchrist, c'est un plaisir de vous revoir.

— Vous devez être si impatient de revoir notre fille, dit-elle avec un sourire qui creusa une fossette sur une joue.

Lorsqu'elle affichait ce regard un peu coquin, le mélange de beauté, de sensualité et d'intelligence qui la caractérisait était proprement éblouissant.

Il lui rendit son sourire. Et remarqua le regard noir de Gilchrist. Il en fut sidéré. Cette colère ne pouvait avoir qu'une signification : le comte croyait sa femme capable de le tromper, y compris avec son propre beau-fils. Il eut pitié de lui.

Cela dut se lire sur son visage, car Gilchrist plissa les yeux et redressa le menton avec fierté.

— Lady Gilchrist, dit-il d'une voix aussi dure que le granit, où est ma fille ?

Le ton était cassant à l'extrême, pourtant l'intéressée ne trahit pas la moindre réaction.

— Edie est entrée avec moi, mais elle a rencontré cette charmante jeune femme, Iris, qui joue aussi du violoncelle. Une fille de la famille Smythe-Smith.

Elle se retourna et lança un regard à la ronde.

— Ah, la voilà !

Il y avait des jeunes filles partout, comme autant de flocons de neige dans leurs robes blanches. Le regard de Gowan passait de l'une à l'autre, sans jamais trouver la bonne. Les sourcils froncés, il continua de chercher. En vain.

Il était pourtant certain de reconnaître le doux visage de lady Edith. Ils avaient quand même dansé deux fois ensemble. Il avait eu tout le temps de graver dans sa mémoire la courbe délicate de son nez, le vert profond de ses yeux, la forme de ses pommettes.

— Peut-être ne tenez-vous pas compte du fait qu'Edie n'apprécie guère les robes blanches, bien qu'elle en porte lorsqu'elle y est obligée, suggéra lady Gilchrist, l'amusement qui perçait dans sa voix ondoyant telle une volute de fumée.

— J'ose espérer que le futur époux de ma fille la reconnaîtra dans n'importe quelle robe, lâcha Gilchrist d'un ton guindé.

Gowan ignore la pique et passa en revue chaque femme de l'assemblée. Le gloussement de lady Gilchrist lui rappelait le chant ensommeillé d'une bécasse au crépuscule.

Tout à coup, il la vit.

Sa fiancée. Sa future épouse.

Edith.

Son cœur s'emballa. Il reconnut chaque trait de son visage, ses lèvres pleines, sa blonde chevelure – comment oublier cette chevelure ? Une sublime couleur vieil or, qui lui rappelait le vin des Canaries.

Cela dit, elle ne ressemblait guère à la femme qu'il avait décidé d'épouser.

Cette femme-là était la sensualité incarnée. Ses courbes semblaient appeler les caresses masculines, sa gorge d'albâtre sertie de soie rouge était lisse et opulente. Elle discutait avec quelqu'un et riait. Comme hypnotisé par sa bouche fardée et ses boucles rassemblées en un délicieux chignon dont les reflets évoquaient le miel de jasmin, Gowan entendit Gilchrist lui parler, mais il n'écoutait pas. Le sang lui cognait aux tympans. Lors de leur première rencontre, les yeux d'Edith étaient des étangs sereins. À présent, ils pétillaient d'humour et d'intelligence. Plus rien de serein en elle – ni dans ses lèvres peintes ni dans l'arrondi parfait de sa chute de reins.

— Je comprends que vous ne l'ayez pas reconnue au premier regard, disait Gilchrist d'un ton désapprobateur. Cette robe est tout à fait inconvenante. Je ne puis m'empêcher d'y voir votre influence, lady Gilchrist.

— Il ne s'agit pas juste de mon influence, mais de ma propre robe, rétorqua son épouse. Elle est fiancée maintenant et n'a plus à respecter les conventions vestimentaires qui s'appliquent aux jeunes filles à marier.

— Si vous voulez bien m'excuser, dit Gowan en s'inclinant. Je vais aller saluer lady Edith.

— Appelez-la donc Edie, lui lança avec entrain lady Gilchrist, guère affectée par la sévérité de son mari.

Gowan ressentait la même tension qu'avant un départ à la chasse. Ainsi

donc, c'était là la femme qui lui avait écrit cette lettre. Qu'il allait épouser.

Tandis qu'il traversait la pièce, les yeux rivés sur sa promesse, son kilt caressant ses jambes nues, il se surprit à éprouver une sorte de sensation érotique inconnue dont il n'aurait même pas osé rêver.

Comme si elle avait perçu sa présence, Edith tourna la tête et leurs regards se croisèrent.

« Comment diable ai-je pu voir en elle une jeune femme chaste, timide et soumise ? » se demanda-t-il en dévorant du regard ces yeux brillants, cette bouche mobile et sensuelle. C'était comme s'il rencontrait une parfaite inconnue. Elle entrouvrit les lèvres et il sut qu'elle aussi l'avait reconnu. Non, décidément, rien à voir avec un paisible étang : lady Edith était en réalité un torrent tumultueux qui allait bouleverser sa vie.

D'instinct, il se comporta comme les hommes des Highlands devant la femme qu'ils respectaient plus que toutes les autres. À peine conscient du silence qui s'était fait dans la pièce, il s'arrêta devant sa fiancée, mit un genou à terre et prit la main qu'elle lui tendait.

— Milady, la salua-t-il d'une voix pleine d'assurance.

Il ne voyait qu'elle et savait qu'il en allait de même pour elle. D'un geste vif et décidé, il lui ôta son gant. Derrière lui, quelqu'un laissa échapper un hoquet de surprise, mais il n'y prêta pas attention. Il ne s'agissait pas d'un spectacle au bénéfice d'un public ; c'était seulement entre eux deux.

Il porta la main nue de sa fiancée à ses lèvres et y déposa un baiser. C'était un geste provocant et scandaleux.

Mais il n'en avait cure.

Edie avait l'impression d'être dans une pièce de théâtre – une situation qui la dépassait. Jusqu'à présent, rien de spectaculaire ne lui était jamais arrivé. L'événement le plus extraordinaire de sa vie, c'était lorsque son père avait invité un violoncelliste à la maison afin qu'elle joue pour lui.

En entrant dans le salon, elle s'était réjouie de voir Iris Smythe-Smith, elle-même violoncelliste plutôt douée, qui avait réussi par miracle à échapper à l'influence du quatuor familial. Puis elle avait ressenti un étrange picotement, avait tourné la tête. Et là, se dirigeant vers elle : son futur mari.

D'un seul regard, elle le vit tout entier. Il avait des jambes magnifiques, deux fois plus musclées que celles des Anglais présents dans la pièce. Son torse était impressionnant, et ses épaules paraissaient d'autant plus larges qu'il avait un plaid jeté en travers de l'une d'elles.

Quant à son visage...

Taillé à la serpe, la mâchoire puissante, c'était celui d'un guerrier. Mais le plus saisissant, c'étaient ses yeux. En eux, aucune émotion contenue : juste une ardente possessivité.

Elle avait l'impression qu'on la regardait vraiment pour la première fois de sa vie. C'était comme s'il lisait en elle à livre ouvert et voyait la femme qu'elle était véritablement. Son cœur, qui battait la chamade, semblait s'être logé dans sa gorge.

Le duc mit donc un genou à terre devant elle. Puis il lui prit la main, lui ôta son gant et lui embrassa les doigts.

L'espace d'un instant, Edith fut prise de vertige. Le simple contact de ses lèvres était comme une voluptueuse promesse. C'était le baiser qu'un chevalier errant donne à sa dame de cœur avant de s'éloigner au galop pour la protéger. Kinross s'était agenouillé devant elle, et pourtant, par ce geste, il n'avait fait qu'affirmer sa qualité d'homme né pour commander.

Puis il se releva, la dominant de toute sa hauteur. Comment avait-elle pu ne pas remarquer que cet homme était aussi grand qu'un pin écossais ? Et imposant à tous égards. Avec un petit quelque chose de barbare. Le genre d'homme qui décidait d'épouser une femme au premier regard. Et pas par pragmatisme. Cette idée était absolument choquante – et délicieuse.

— Lady Edith...

Son accent des Highlands roula sur sa peau comme une chanson

d'amour.

— Je préfère Edie, lui rappela-t-elle, oubliant de récupérer sa main avant de s'exclamer : Mais vous avez les cheveux *roux* !

Le sourcil droit du duc fit un bond.

— Depuis toujours, même si c'est sans commune mesure avec la plupart de mes compatriotes, milady.

— Je n'ai jamais aimé les cheveux roux, avoua-t-elle, sidérée parce que les siens ne lui déplaisaient pas tant que cela.

Ils avaient la couleur de l'acier noirci en surface et rougi à cœur sous la tourbe brûlante.

Le rire sonore de Gowan résonna dans le salon et, comme sur commande, les invités se détournèrent, jugeant la représentation terminée.

— Vous ignoriez que j'étais roux, et moi, que vous étiez musicienne.

— Je joue du violoncelle.

— Quel est cet instrument ? demanda-t-il, le front plissé.

— Pardon ? Vous ne savez pas ce qu'est un violoncelle ?

Le regard du duc sonda le sien, puis son rire l'enveloppa de nouveau.

— Je soupçonne que vous avez beaucoup à m'apprendre, lady Edith.

Elle fronça les sourcils.

— C'est une plaisanterie ou vous ignorez vraiment ce qu'est un violoncelle ?

— Je ne m'y connais guère en musique. Ma grand-mère n'approuvait pas les frivolités et elle rangeait la musique dans cette catégorie, je le crains.

— La musique n'a rien d'une frivolité !

— Elle ne la trouvait pas indispensable à la vie quotidienne, à la différence du gîte et du couvert.

Edith se demanda si elle devait informer son futur mari que la musique comptait plus que le pain à ses yeux. Puis décida que rien ne pressait. Quelle prestance il avait, son duc ! Son regard brillait d'émotion, et cependant, il réussissait à afficher une dignité toute ducale.

Et il était si *viril*.

Elle se rendit soudain compte que son opinion sur la musique ne lui importait pas tant que cela. Elle s'intéressait davantage à ce qu'il pensait de sa robe. Il lui tenait la main et la femme en elle ronronnait de satisfaction.

Il lui sourit, et son regard était si incandescent que son cœur s'emballa de nouveau.

— Il est temps, je crois, que nous nous dirigions vers la salle à manger, dit-il en glissant sa main au creux de son bras.

Elle n'avait même pas entendu le majordome annoncer le repas et fut surprise de découvrir que les autres invités avaient commencé à se mettre en rang.

Étrange...

Le sourire qui fleurit sur ses lèvres venait du cœur. Le duc de Kinross avait beau être l'imperturbabilité faite homme, l'espace d'un instant, elle avait

surpris une lueur de vulnérabilité dans ses yeux.

Elle n'était pas seule à être emportée par ce tourbillon enfiévré de désir mêlé de curiosité.

Ils rejoignirent les autres invités. Son père et Layla avaient pris place au début de la file. Fort de son titre, Kinross se rangea devant eux. Ils se retrouvèrent juste derrière les futurs mariés, lady Honoria Smythe-Smith et le comte de Chatteris.

Kinross se pencha vers Edith, si près que son souffle lui caressa l'oreille.

— Êtes-vous le même genre de musicienne que la future mariée et sa famille ?

Edith pouffa de rire.

— Non !

Sa proximité lui arrachait des frissons.

— Meilleure ou pire ?

Son rire redoubla.

— Et si je répondais pire ?

Elle le regarda entre ses cils, ravie de ce badinage.

Lentement, le regard du duc se fit rieur.

— Pourrais-je vous corrompre pour que vous ne jouiez pas ?

— Jamais. J'adore plus que tout au monde jouer du violoncelle. C'est aussi, vous devriez le savoir, mon seul talent.

— Vous dansez très bien.

— Cela va de pair avec la musique. J'étais terriblement malade le soir de notre rencontre. Vous en êtes-vous aperçu ?

Il secoua la tête.

— Je n'en avais aucune idée avant que vous ne me le précisiez dans votre lettre.

— J'avais la fièvre. J'avais l'impression de flotter au-dessus du parquet.

— Un phénomène que les danseurs décrivent parfois sous le terme de lévitation, dit-il en riant. Quoi qu'il en soit, je vous ai trouvée d'une grâce infinie.

— Je craignais à tout instant de perdre l'équilibre, confessa-t-elle. Le seul moment de la soirée que j'ai vraiment apprécié, ç'a été notre valse, ajouta-t-elle. Vous valsez divinement.

— Vous aussi, milady.

Son rang se manifestait dans sa prestance aristocratique, la grâce inconsciente de chacun de ses gestes, son autorité naturelle. Mais en même temps... il y avait autre chose chez Kinross. Elle inclina la tête, s'efforçant de l'identifier, mais les portes de la salle à manger s'ouvrirent et la procession s'ébranla.

Le repas fut rythmé par les conversations avec le gentleman d'un certain âge à sa gauche, et le duc à sa droite.

Lorsqu'ils ne parlaient pas ensemble, Edith ne cessait de lui glisser des regards à la dérobée. Il affichait une expression impassible, mais depuis qu'il

lui semblait avoir entrevu dans son regard une pointe de vulnérabilité, il lui tardait d'avoir une longue conversation avec lui, histoire de voir si elle était capable de provoquer à nouveau cette réaction.

Au naturel, Kinross avait les traits durs, mais lorsque leurs regards se croisaient, la férocité quittait ses yeux. Elle était cependant intriguée par cette lueur indomptée qui y demeurait. Jamais personne ne l'avait regardée ainsi.

Bien sûr, ce n'était pas la véritable Edie qu'il voyait, celle qui jouait du violoncelle. C'était Edie déguisée en Layla.

Le duc bougea la jambe. Sa cuisse frôla la sienne et s'immobilisa. C'était forcément un hasard ; jamais un gentleman ne commettrait pareille inconvenance. Il lui glissa un regard teinté de malice, puis retourna comme si de rien n'était à sa conversation. Ce n'était pas un hasard.

Elle en frémit. Inconvenant ou pas, elle adorait cela. Jamais elle n'avait ressenti ce genre de désir impétueux – ou, pour être franche, n'importe quel désir à part celui que lui inspirait un violoncelle de la main de Stradivarius. Elle s'empara de son verre, remarqua que ses doigts tremblaient et sentit le feu lui monter aux joues.

Kinross finit par écarter la jambe et se tourna vers elle.

— Avez-vous lu *Roméo et Juliette* ?

Edie fit non de la tête. Après avoir reçu sa lettre, elle avait essayé, mais n'avait pas compris grand-chose à l'intrigue. C'était sa faute ; elle avait toujours désobéi à sa préceptrice et négligé ses leçons. Elle n'avait pas le temps de lire. Seul jouer du violoncelle l'intéressait.

Une certaine avidité dans le regard du duc la fit s'agiter sur sa chaise.

— Je ne suis guère cultivée, avoua-t-elle. Vous êtes tout mon contraire, j'imagine.

— Ma grand-mère, qui m'a élevé, décriait la lecture de divertissement, mais faisait une exception pour Shakespeare. Mes précepteurs se sont surtout appliqués à m'enseigner la comptabilité à partie double et l'élevage. De ce fait, je n'ai pu entrer à l'université. Alors, croyez-moi, je suis bien moins érudit que vous ne l'imaginez.

— C'est impossible, objecta-t-elle en riant. Je connais presque tout du violoncelle et presque rien de tout le reste.

— Je m'y connais plutôt lorsqu'il s'agit d'être duc et propriétaire terrien, mais quasiment pas en matière de musique et d'art. Cependant, je me souviens d'une chose : quand Roméo voit Juliette au bal pour la première fois, il la trouve si belle qu'il en est ébloui et dit d'elle qu'elle apprend aux flambeaux à illuminer.

— Vous n'avez pu penser cela de moi. J'étais affreusement malade.

— Dans mon souvenir, vous étiez aussi un bien lumineux flambeau. J'avais l'impression de brûler à votre contact.

Edie commençait à se sentir terriblement troublée. Son regard la fascinait. Un instant, il exprimait une arrogance très ducale, l'instant d'après, c'était celui d'un libertin impertinent, empreint d'un désir si charnel qu'elle

avait l'impression que des flammes couraient sur sa peau. Et puis, il y avait cette touche discrète d'humour qui lui donnait envie d'éclater d'un rire ravi.

— Que pense Juliette de Roméo la première fois qu'elle le voit ? demanda-t-elle, se ressaisissant. Le trouve-t-elle aussi plus lumineux qu'un flambeau ?

— Oh, il lui plaît plutôt assez ! répondit Kinross. Mais sans doute n'éprouve-t-elle pas le même choc que lui.

— Pourquoi ? Qu'a ressenti Roméo ?

— La vie de cet homme est bouleversée à jamais. Il arrive à ce bal amoureux d'une autre femme...

Edie haussa les sourcils.

— C'est vrai ?

— Lui, oui, mais pas moi.

Edie ne put s'empêcher de sourire – un sourire à la Layla, se rendit-elle compte.

— Roméo se croit amoureux, et c'est alors qu'il aperçoit Juliette.

— Elle brille comme un flambeau et il en oublie aussitôt son précédent amour ?

— À peu près, oui.

Kinross laissa échapper un rire bref et un peu rauque. Edie savait déjà qu'il ne riait pas beaucoup. La vie était sérieuse pour le duc, elle le sentait d'instinct. Il était aussi passionné qu'elle – par quoi, elle n'en était pas encore certaine.

— Il est en proie à un tel désir qu'il prend le risque de l'embrasser derrière un pilier, alors que ce baiser peut signifier sa perte.

— Voilà qui semble excessif, commenta Edie.

Elle ne pouvait s'empêcher de dévorer le duc du regard. Si quelqu'un était en proie au désir ici, c'était bien elle. Mais, étrangement, elle n'en éprouvait pas le moindre embarras.

— Il se met en danger juste pour lui embrasser la main, dit-il.

— Il aurait perdu la vie pour un simple baisemain ?

— Leurs familles sont ennemies. Et, comme je vous l'ai dit, il ne s'arrête pas à sa main, ajouta le duc avec, dans le regard, un feu qui embrasa Edie. Il l'attire derrière un pilier et l'embrasse sur les lèvres. Et plus tard, il l'embrasse encore.

— Eh bien...

Elle n'en trouvait plus ses mots.

— Il aurait bien continué de l'embrasser toute la soirée, mais elle doit partir. Il ne sait même pas qui elle est. Mais ce dont il est sûr, c'est qu'elle est sienne. Plus tard cette nuit-là, Roméo saute par-dessus le mur du verger de sa demeure et risque à nouveau la mort pour trouver son balcon.

— Ah oui, j'ai entendu parler du balcon ! Juliette lui demande de l'épouser, intervint Edie.

Sa voix la charmait tant que, s'il continuait ainsi, elle allait le supplier de

l'embrasser devant toute l'assemblée.

Le duc secoua la tête. Sous la table, ses doigts s'enroulèrent autour des siens. Elle sursauta et ses joues s'enflammèrent de plus belle.

— Non, rectifia Kinross d'un air dégagé, comme s'il n'était pas en train de commettre un geste d'une scandaleuse audace, c'est mettre l'accent au mauvais endroit. Nombreux sont ceux qui considèrent Juliette comme une effrontée parce qu'elle lui demande s'il compte l'épouser. Mais tous deux connaissent la vérité.

Du pouce, il lui caressait la paume. Elle tremblait un peu.

— Elle sait et il sait, continua le duc à voix basse. Roméo a franchi ce mur parce que le baiser de Juliette comptait davantage que sa propre vie. Il grimpe au balcon et lui jure son amour. Dans cette situation, le mariage n'est rien de plus qu'une formalité.

Edith entendait le rire de Layla et le tintement des couverts. Elle aurait dû lire cette maudite pièce. Elle aurait dû se plonger dans Shakespeare. Le duc rendait la littérature beaucoup plus intéressante que sa préceptrice.

— Sans Juliette, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, poursuivit le duc. Alors quand il la croit morte, il se tue.

— Sa réaction est plutôt excessive, parvint-elle à articuler.

Quelqu'un allait certainement remarquer que son fiancé lui tenait la main. Plus loin, Layla flirtait sans retenue avec un homme qui n'était pas son mari.

— En effet, avant je pensais que Roméo était peut-être un peu fou.

Un frisson courut le long du dos d'Edie. Le duc donnait l'impression d'avoir décidé que ce Roméo était parfaitement sain d'esprit. En fait, c'était lui qui paraissait avoir perdu la tête, tant il avait l'air... vorace.

— Arrêtez, je vous prie, murmura-t-elle en libérant sa main. Vous n'avez pas le droit d'agir de la sorte.

Il lui adressa l'un de ses rares sourires.

— Je suis écossais.

— Quel est le rapport ?

— D'aucuns affirment que Roméo avait du sang écossais dans les veines.

— N'était-il pas italien ? Il m'a tout l'air d'un Italien au sang chaud.

— Que savez-vous donc des Italiens à sang chaud ?

— Rien, répondit Edie, surprise. Pourquoi ?

Il saisit son verre, but une gorgée de vin rouge.

— Les Italiens sont jaloux par nature, dit-il.

— C'est ce que j'ai entendu dire, en effet.

Une lueur glaciale s'alluma dans le regard du duc.

— Eh bien, les Italiens ne sont rien comparés aux Écossais.

Edie regarda de nouveau à la ronde. Les conversations allaient bon train autour de la table et personne n'avait encore remarqué que le duc et elle enfrenaient les règles élémentaires de savoir-vivre en conversant en tête à

tête. Sans parler du fait qu'il venait de lui reprendre la main.

Elle parvint à se dégager de son étreinte.

— Abandonnons la littérature un instant et essayons-nous à une conversation plus pragmatique. Êtes-vous en train de m'informer que vous avez l'intention d'être l'un de ces maris qui passent leur temps à accuser leur épouse d'infidélité ?

— Non, répondit-il avec un sourire amusé. Je raconte des fadaises, n'est-ce pas ?

— Peut-être un peu, concéda-t-elle.

— Nous autres, Écossais, sommes des idiots obstinés, admit-il avec bien trop d'entrain au goût d'Edie.

Elle fit un signe de tête à Layla, penchée vers son voisin de table au point que son buste effleurait la manche de celui-ci.

— Ce genre d'accusation ne m'amuse pas. Pour des raisons évidentes.

Kinross suivit la direction de son regard.

— Je crois fort improbable que votre belle-mère soit infidèle. Cette démonstration flamboyante à laquelle elle se livre est, je suppose, un effort malavisé pour attirer l'attention de son époux.

Edith ressentit comme un élan de joie. Non seulement il était sensé, mais aussi intuitif. Elle le gratifia d'un grand sourire.

— Exactement.

— Ce n'est pas parce que je ressens de la jalousie que j'ai l'intention d'agir en conséquence.

— Ah !

Elle ne pouvait s'empêcher de sourire. Mais les choses devaient être bien claires à ce sujet, car elle refusait de passer sa vie avec un homme qui la regarderait de travers chaque fois qu'elle bavarderait avec son voisin de table.

— Jamais je ne serai infidèle à mon mari, déclara-t-elle en baissant la voix, même si personne ne prêtait attention à eux.

Jamais elle n'aurait imaginé voir une flamme aussi ardente dans le regard d'un homme.

— Ni moi à ma femme, assura-t-il.

— Donc, si un Italien au sang chaud se présente à votre château – au fait, possédez-vous vraiment un château ?

— Oui.

— Et si cet Italien décide de me faire de l'œil pendant le dîner...

— Je l'expédierai dans le comté voisin d'un bon coup de pied dans les fesses, répondit le duc d'un ton catégorique.

Edith l'étudia un instant, puis :

— Est-ce là un comportement habituel chez vous ? Il me semble que vous dirigez un vaste domaine, et je ne peux vous imaginer dans ce rôle si vous avez un penchant pour la violence.

— Cinq domaines, en réalité. Je suis aussi juge de paix dans deux comtés. Je dirai que j'ai la réputation d'être un homme rationnel et prudent

qui envisage avec soin tous les aspects d'une question.

Edith arqua les sourcils.

Il s'inclina vers elle et lui serra plus étroitement la main.

— Sans doute est-ce juste parce que je ne vous *possède* pas encore. Loin de moi l'idée de ressasser Shakespeare, mais c'est comme Juliette lorsqu'elle déclare qu'elle a acheté un domaine d'amour, mais n'en a pas encore pris possession, souffla-t-il, et Edith eut l'étrange impression de se noyer dans ses yeux.

Puis le dé clic se fit.

— Venez-vous d'insinuer que vous m'avez *achetée* ? Aïe, se plaignit-elle en libérant sa main. Vous avez une forte poigne.

— Plutôt le contraire : c'est Juliette qui dit avoir acheté Roméo.

— Donc, c'est moi qui vous aurais acheté ?

Cette idée n'était pas pour déplaire à Edie.

— Mais vous n'avez pas encore pris possession de moi, dit-il, comme amusé par cette inversion des rôles.

Sa voix grave était celle d'un homme qui avait une confiance absolue en sa virilité. Sa chaleur faisait à Edie l'effet d'une boisson enivrante.

— Elle me plaît, cette Juliette. Savez-vous, j'ai toujours désiré un chiot à moi, mais je suppose qu'un homme fera tout aussi bien l'affaire, dit-elle en riant. Ma chambre ici, à Fensmore, a même un balcon.

Le regard qu'il lui lança la fit s'empourprer de nouveau.

— Je ne disais pas cela pour cette raison !

— La question de la possession vaut dans les deux sens. Juliette dit aussi que celui qui l'a acquise n'a pas encore joui d'elle.

— Je n'imaginai pas que les pièces de Shakespeare étaient aussi...

— Aussi... ?

Le duc but une nouvelle gorgée de vin. Tout occupé qu'il était à lui caresser le poignet, il arborait un air tranquille, serein même.

— Sensuelles, termina-t-elle après s'être raclé la gorge.

Le sourire de Kinross s'élargit.

— Dans les bonnes circonstances, lady Edith, tout peut l'être.

Edie se demanda combien de maîtresses cet homme avait eues. Sans doute murmurait-il des poèmes d'amour aux oreilles de belles Écossaises depuis ses seize ans. Elle faillit le lui demander, puis décida qu'il valait mieux laisser certaines questions sans réponses.

Elle en conçut un peu d'appréhension. Personne n'avait jamais pris la peine de lui déclamer des vers. Elle se sentait un peu ignorante et naïve en la matière.

— Vous m'avez dit que vous préféreriez qu'on vous appelle Edie, reprit-il. Elle hocha la tête.

— Je serais honoré que vous m'appeliez Gowan.

Nouveau hochement de tête d'Edith qui surprit le regard de la jeune femme assise en face d'elle. Elle les dévisageait avec une envie non

dissimulée.

— Vous avez tellement de chance, murmura-t-elle.

Edie lui sourit, puis coula un regard à Gowan. Il avait fini par se tourner vers sa voisine de droite et discutait avec elle. Sa peau avait la couleur du miel à la lueur des chandelles et ses cheveux étaient un peu en désordre. Il avait l'allure fière des descendants d'une longue lignée de guerriers.

Le trouble d'Edie était loin de s'apaiser. Ce genre d'aventure ne lui arrivait pas à *elle*. Elle passait ses journées à jouer d'un instrument de musique peu convenable et à se chamailler avec son père. Elle était certes jolie, mais pas particulièrement sensuelle. Elle n'aurait jamais imaginé qu'un homme de cette trempe, si sûr de son pouvoir de séduction, poserait un jour les yeux sur elle, car elle n'était pas de ces filles adeptes du marivaudage et des regards charmeurs. L'aurait-elle voulu qu'elle n'aurait su comment s'y prendre.

Se pouvait-il que le duc gratifie toutes les femmes – ou au moins celles qu'il avait décidé de conquérir – de cet intense jeu de séduction poétique ? Combien d'entre elles avaient-elles déjà eu droit au couplet les comparant à Juliette ?

Négligeant honteusement l'homme à sa gauche, elle attendit que Gowan finisse sa conversation pour lui avouer :

— D'ordinaire, je ne m'habille pas ainsi. J'ai l'impression que vous ne me voyez qu'en pleine mascarade. La première fois, j'étais timide et calme, toute de blanc vêtue...

— Tel en ange.

— Mais je ne suis pas un ange, enchaîna-t-elle. Je ne suis même pas particulièrement calme en dépit de ma profonde aversion pour les conflits. Et ce soir, ce n'est pas moi non plus, ajouta-t-elle en indiquant sa robe.

— Vous cherchiez à me séduire ? Je le suis.

Edie comprenait maintenant comment Casanova avait acquis sa réputation : il devait être capable de faire fondre une femme de désir d'un simple regard.

— N'exagérons pas, je n'ai rien de la reine de Babylone. Franchement, je suis bien plus ordinaire que cela.

— Je ne porte pas souvent le kilt non plus. J'aime arborer les couleurs de mon clan, mais le vent peut être affreusement glacial sur les jambes.

La remarque fit sourire Edie.

— Le kilt vous va bien.

Porté par cet homme, le kilt n'aurait déplu à aucune femme saine d'esprit.

— Et cette robe rouge est très seyante sur vous.

Il y eut entre eux un silence lourd de sous-entendus.

— J'ai très envie de tirer sur ces manches, lui murmura-t-il à brûle-pourpoint.

Edie en eut le souffle coupé.

— Et j'aimerais vous dévorer de la bouche à...

— Vous ne devez pas me parler ainsi ! siffla-t-elle, effarée. Si quelqu'un vous entend ?

— Quel beau scandale ce serait. Nous serions peut-être obligés de nous marier sur-le-champ. Dois-je provoquer un scandale, milady ?

Dans ses yeux brûlait une flamme qui n'avait rien de commun avec la simple jubilation. Une émotion farouche qui stupéfia Edie. Comment était-ce arrivé ? Qu'était donc ce trouble étrange entre eux ? Les gens tombaient-ils vraiment amoureux ainsi ? Après n'avoir conversé que quelques instants ? Pouvait-elle aimer un homme pour la seule raison qu'il était séduisant et portait bien le kilt ? Bien sûr, il était aussi intelligent, et il y avait sa voix... son rire... son humour... Et il la désirait. Il la désirait à un point inimaginable.

Oui. Elle le pouvait.

Leur hôtesse se leva ; le dîner était terminé. Les hommes allaient boire un porto dans la bibliothèque, tandis que les femmes se retireraient dans le salon de musique pour le thé.

Elle n'avait pas répondu à sa question. Le duc lui tendit la main pour l'aider à se lever.

— Je ne veux pas attendre quatre mois pour vous épouser, déclara-t-il en lui prenant les mains.

Il semblait sur le point de jeter ses responsabilités aux oubliettes pour l'embrasser.

Voilà qui causerait un beau scandale !

— Mon père n'apprécie pas les fiançailles trop brèves, lui rappela-t-elle d'une voix aussi fébrile que celle d'une gamine de seize ans.

Elle se sentait tout étourdie, comme emportée par une musique enivrante.

— Peut-être parviendrais-je à le convaincre de changer d'avis, hasarda-t-il.

Un flot de notes cristallines explosa au-dessus d'elle en un grand crescendo.

— D'accord, murmura-t-elle. D'accord.

Elle ne savait pas trop ce qu'elle venait d'approuver, mais une étincelle de joie s'alluma dans les yeux de Gowan, et elle n'en demandait pas davantage.

11

Gowan emboîta le pas aux autres messieurs sans mot dire. Il avait l'impression d'avoir été assommé et d'être revenu à lui dans un tout autre monde.

Comme dans une pièce de théâtre.

Peut-être était-il Roméo. Peut-être cette histoire finirait-elle par leur perte à tous deux. Le plus choquant, c'était qu'il pût envisager la chose sans grand émoi. Pourtant, si Edie venait à mourir...

D'où diable ces étranges pensées sortaient-elles ? Ils n'étaient même pas encore mariés. Il la connaissait à peine.

Le père d'Edie se tenait seul devant la cheminée, le regard perdu dans les flammes. Gowan accepta un verre de porto et le rejoignit.

— Je ne suis plus aussi certain que vous soyez le mari idéal pour ma fille, lâcha le comte à brûle-pourpoint.

— Vos paroles me peinent, mais je crains qu'il ne soit trop tard pour changer d'avis. J'épouserai lady Edith envers et contre tout, décréta le duc.

Mais derrière cet accès d'irritation aristocratique justifiée – pour qui se prenait le comte à mettre ainsi en doute le bien-fondé de leurs fiançailles ? – se cachait une réaction plus primitive. Edie était *à lui*, et s'il n'avait d'autre choix que de recourir aux pratiques en usage chez les anciens Pictes, s'il devait l'enlever et l'emmener en Écosse à cheval, il n'hésiterait pas une seconde.

Le comte lui décocha un regard sévère, puis se replongea dans la contemplation du feu.

— Vous vous consume de désir pour elle, n'est-ce pas ? Elle a revêtu cette robe rouge qui appartient à ma femme, et vous avez complètement perdu la tête.

— Quelque chose d'approchant, admit Gowan.

— C'est un désastre, déclara Gilchrist d'un ton sinistre. Un désastre.

Gowan voulut contester, mais le comte ne lui en laissa pas le temps.

— Je vous ai choisi précisément parce que j'étais convaincu que vous n'étiez pas homme à succomber à la passion charnelle. Je peux vous assurer d'expérience qu'elle ne constitue pas une base solide pour un mariage.

Gowan cherchait encore une réponse à ce commentaire abrupt quand le comte enchaîna :

— Ma fille est une authentique musicienne. Je voulais pour elle un mariage fondé sur la raison. Un mari qui saurait respecter son talent – que dis-je, son *génie*.

— Son génie ? répéta Gowan, qui posa son verre sur le manteau de la cheminée.

— Elle joue du violoncelle comme aucune autre femme dans ce pays, et très peu d'hommes.

Gowan n'avait jamais connu de femme violoncelliste – ni d'hommes, du reste –, mais il se garda bien d'en faire la remarque à ce père rayonnant d'une fierté mêlée d'indignation.

— Elle est plus douée que moi, et je pense que j'aurais pu faire une excellente carrière si je n'étais pas né noble. Si elle n'était pas ma fille, elle se produirait dans les plus grandes salles de concert du monde. Savez-vous qui me l'a affirmé ?

Son regard était aussi farouche que son ton. Gowan lui fit signe que non. Comment diable pourrait-il le savoir ? Il savait à peine ce qu'était un violoncelle.

— Robert Lindley en personne !

Son expression dut trahir son ignorance, car Gilchrist ajouta avec force :

— Le plus grand violoncelliste de toute l'Angleterre. Edith a joué pour lui – en privé, bien sûr –, et il m'a confié que si elle n'était pas une femme, elle égalerait son propre fils. À mon avis, elle l'égalerait aussi *lui*, et pas seulement son fils !

— Je m'y connais peu en musique, avoua Gowan après s'être raclé la gorge. Mais je suis heureux d'apprendre que ma future duchesse possède un tel talent.

Le comte voulut continuer sur sa lancée, puis se ravisa.

— Je n'avais pas le choix, finit-il par dire avec une pointe de désespoir dans la voix. Edie est mon unique enfant. Elle devait se marier.

« Que redoute-t-il de ma part ? se demanda Gowan. Que je jette le violoncelle d'Edie par la fenêtre ? » À quoi cela ressemblait-il, d'abord ? Une sorte d'instrument à cordes, supposait-il. Le seul qu'il connaissait était le traditionnel violon écossais.

Gowan n'était pas d'humeur à boire du porto, ni à poursuivre cette conversation avec Gilchrist dont la détresse allait croissant. Il y percevait une tension sous-jacente en rapport avec les relations tumultueuses qu'il avait avec son épouse – et sans le moindre lien avec Edith. En fait, s'il en jugeait par ses lettres posées et intelligentes, elle ferait une épouse idéale. Le piètre exemple de vie conjugale que lui offrait le couple formé par son père et sa belle-mère lui avait sans doute appris à estimer à sa juste valeur une relation fondée sur la raison.

Il s'inclina.

— Si vous voulez bien m'excuser, lord Gilchrist.

Le comte opina sans détacher les yeux du feu.

Gowan quitta la bibliothèque par une porte latérale et gagna les jardins où il entreprit une lente et minutieuse inspection de la propriété. Le fief des comtes de Chatteris était une imposante bâtisse de brique et de pierre, accumulation d'ajouts au fil du temps par des ancêtres intelligents, et d'autres qui l'étaient beaucoup moins.

Au bout d'une heure, il avait une idée assez précise de l'endroit avec ses deux cours, son grand parc sur l'arrière, son court de tennis, son labyrinthe d'ifs taillés... et ses balcons.

Il y en avait six. Deux donnaient sur la cour intérieure, les quatre autres sur le parc. Tous étaient accessibles, même s'il ne commettrait pas l'imprudence de risquer sa vie en escaladant le lierre. Selon lui, ceux de la cour avaient été ajoutés à une époque assez récente. Beaucoup plus anciens, les quatre balcons du parc existaient sans doute depuis la construction du château, ou peu après. De véritables balcons de Juliette.

Mais son petit doigt lui soufflait que ces derniers correspondaient aux chambres des maîtres de maison, ainsi qu'aux deux plus grandes chambres d'amis. Edith, qui n'était ni membre de la famille ni une amie proche de lady Honoria, ne se serait pas vu attribuer l'une d'elles.

Il retourna dans la cour et examina de nouveau les deux balcons aux balustrades de marbre. Ils lui paraissaient assez solides pour y accrocher une corde. Il revint d'un pas nonchalant dans les jardins, plongé dans ses pensées. Jamais il ne déshonorerait sa future duchesse, mais il n'avait pas pour autant envie de dormir sous le même toit qu'elle sans lui souhaiter bonne nuit d'un baiser. Un baiser chaste et tendre, naturellement.

Il avait l'impression d'être emporté dans un tourbillon. Rien que de penser à Edie, une faim dévorante lui empoignait l'estomac. Il se força à marcher encore une demi-heure dans les jardins, comptant sur l'air froid pour doucher ses ardeurs. Puis il regagna la bibliothèque. Chatteris lui proposa une partie de billard dans son bureau, où ils furent bientôt rejoints par un autre ami d'enfance, Daniel Smythe-Smith.

Ils jouèrent un moment en silence, puis, après un point gagnant, Chatteris se redressa.

— Je vous ai vu parler à votre fiancée pendant le dîner, lâcha-t-il.

Gowan lui jeta un coup d'œil.

— J'étais assis près de lady Edith. Il était naturel que je lui parle.

— Félicitations, dit Chatteris. Lady Edith est vraiment charmante.

Le comte expédia avec dextérité une boule dans la poche d'un des angles du fond.

— Quand le mariage est-il prévu ?

— Dans quatre mois, répondit Gowan. Ou peut-être plus tôt.

— Je ne suis pas le seul à vous avoir observé. Le père de la demoiselle n'avait pas l'air content.

Gowan haussa les épaules.

— Le comte aurait préféré que le mariage de sa fille demeure une affaire

d'un froid pragmatisme, mais les papiers sont signés.

Chatteris frappa une autre boule.

— Votre conversation ne semblait pas, disons, dépourvue d'émotion.

Gowan refusait de faire croire que son mariage était un simple arrangement, ce qui ternirait les sentiments naissant entre Edie et lui.

— Votre mariage est lui aussi d'un froid pragmatisme, comme j'ai cru le remarquer plus tôt ce soir, rétorqua-t-il.

Chatteris se contenta de sourire. Il savait exactement ce que le duc voulait dire.

— Nous sommes deux grands chanceux, répondit-il, tandis que sa boule ricochait et s'immobilisait sur le tapis. Vous aussi, ajouta-t-il à l'adresse de Smythe-Smith dont le mariage serait célébré une semaine plus tard.

Gowan visa une boule à son tour.

— Ma fiancée m'a dit qu'elle avait une chambre avec un balcon. J'imagine qu'elle donne sur votre cour intérieure.

Le comte fronça les sourcils.

— Je ne saurais le dire.

— Voyons, intervint Smythe-Smith, si lady Edith a un balcon, sa chambre doit forcément donner sur la cour intérieure, puisque mes parents ont celles qui se trouvent côté jardin. Vous ne voudriez quand même pas vous tromper et escalader le balcon de ma mère, Kinross.

Ignorant son futur beau-frère, Chatteris s'appuya contre la table,

— J'ai l'impression de vous connaître depuis toujours, Kinross.

— Depuis nos huit ans, précisa Gowan qui frappa la boule. Une réception ici même, si ma mémoire est bonne.

— Je me réjouis d'autant plus de vous voir victime de la flèche d'un enfant aux yeux bandés.

Parlait-il de Cupidon ? L'hypothèse n'était pas déraisonnable.

— C'est la paille et la poutre, rétorqua-t-il. Alors, Smythe-Smith a-t-il raison au sujet du balcon ?

— Ce n'est qu'une suggestion, répondit Chatteris, mais pourquoi ne pas choisir la solution de facilité ? À savoir, l'escalier ?

Gowan releva la tête, conscient que dans son regard luisait une espièglerie débridée que son ami n'y avait encore jamais vue.

— Je préférerais la surprendre. Nous avons parlé théâtre au dîner.

— Ah, c'est donc de *cela* que vous discutiez ? ironisa le comte. Je vous garantis que la moitié des invités pensaient que la conversation n'avait rien de littéraire.

— Je vous assure qu'elle l'était. Nous parlions de *Roméo et Juliette*.

— Hum, un balcon peut être dangereux.

— Je suis plutôt en forme.

— J'imagine que la vieille échelle avec laquelle nous jouions enfant se trouve encore dans la remise à voitures, fit remarquer Smythe-Smith, le sourire aux lèvres.

— Une échelle n'atteindrait sûrement pas pareille hauteur, riposta Gowan.

— Il s'agit d'une échelle de corde, précisa Smythe-Smith. En crin de cheval. Peut-être a-t-elle été fabriquée à cet effet, d'ailleurs.

— Voilà une suggestion que je déconseille avec vigueur, intervint Chatteris.

— Balivernes ! riposta Smythe-Smith. Vous serez marié demain. Moi, dans une semaine. Mais le pauvre Kinross a encore des mois à attendre.

Il se tourna vers Gowan, le regard pétillant de malice.

— J'enverrai un de mes valets la chercher. En toute discrétion. La femme de chambre de la demoiselle n'en saura rien.

Gowan fit un sort à la dernière boule, puis se redressa et se mit à rire.

— Vous avez fait usage de cette échelle, devina-t-il.

— Je ne ferai aucun commentaire, déclara Smythe-Smith. Les femmes ne se retireront pas avant au moins une heure. Considérez cela comme mon cadeau de mariage.

Les deux amis quittèrent la pièce. Deux hommes bigrement séduisants, dut admettre Gowan, qui se réjouit soudain qu'Edie n'ait pas fait son entrée dans le monde l'année passée ou celle d'avant. Et s'il avait fait sa connaissance sous le nom de lady Chatteris ?

Inconcevable.

Une fois mariés, il pourrait l'embrasser à la table du dîner si tel était son bon plaisir. À Craigievar, il n'y aurait personne pour lui dire non s'il ordonnait aux valets de déguerpir parce qu'il avait envie d'honorer son épouse sur la table.

Il soupira. Sa promenade dans les jardins censée apaiser ses ardeurs avait fait long feu, apparemment.

Edith se prépara pour le coucher comme dans un rêve. Elle prit un bain, enfila une chemise de nuit et un peignoir, puis s'assit sur un tabouret, tandis que Mary ôtait les épingles de son chignon.

Gowan était un curieux mélange de gravité et d'exaltation, avec juste une pointe d'ironie. Son cœur était sincère, mais c'était un homme complexe et, lui semblait-il, plutôt secret.

— Souhaitez-vous vous coucher maintenant, milady ? s'enquit Mary.

— Non, répondit Edith avec un sourire. Je dois d'abord travailler. Merci, ce sera tout.

Une fois sa femme de chambre partie, Edith prit son violoncelle et vérifia la position du chevalet. Malgré sa lassitude, il lui fallait jouer au moins une heure. Le lendemain, jour du mariage, il n'en serait pas question.

Des années plus tôt, comme elle refusait de voyager sans son violoncelle, son père lui avait fait fabriquer un étui rembourré de velours, une réplique presque identique du sien. Désormais, leurs instruments voyageaient dans une voiture séparée. Leurs étuis de protection étaient si lourds qu'il fallait deux valets pour les transporter.

Elle commença par Vivaldi. Mécontente de son interprétation de *L'Hiver*, elle s'appliqua à travailler son jeu d'archet, répétant deux phrases encore et encore jusqu'à ce qu'elle en soit satisfaite.

Puis elle reprit au début avec l'intention de rejouer toute la pièce jusqu'à la fin avant de s'accorder un repos bien mérité. Elle était si concentrée sur sa musique qu'elle sursauta lorsqu'un coup de vent s'engouffra par la porte-fenêtre ouverte et fit s'envoler plusieurs pages de sa partition. Ses doigts dérapèrent sur les cordes. Elle étouffa un juron et recommença. À ce stade, elle pouvait se passer de partition. La musique résonnait dans sa tête et les notes s'écoulaient comme de l'eau de son violoncelle.

Une brise agita de nouveau les pages, mais cette fois sa concentration ne faiblit pas. Elle était presque à la fin lorsque la porte du couloir s'ouvrit à l'improviste. Elle releva vivement la tête, agacée. Mary savait combien elle détestait être interrompue durant ses séances de travail.

Ce n'était pas Mary, mais son père avec son violoncelle. Il avait le visage fermé, le regard sombre.

De son archet, elle lui indiqua la chaise de l'autre côté de la cheminée,

près de la fenêtre. Tandis qu'il traversait la pièce, elle tira sur sa chemise de nuit qui lui couvrit de nouveau les jambes. Comme elle jouait souvent avant de se coucher, ses chemises de nuit étaient fendues assez haut sur le côté afin de lui libérer les jambes tout en restant décentement couverte.

Son père était conscient des limites du jeu en amazone. Aucune violoncelliste digne de ce nom ne pourrait tolérer cette entrave au mouvement du bras. Il s'assit et, passant l'archet sur les cordes, s'accorda avec elle.

— Le nouvel arrangement du *Concerto italien* de Bach ? suggéra-t-elle.

Les duos constituaient le cœur de leur relation depuis qu'elle était toute petite. Elle avait commencé à apprendre la musique avec acharnement pour obtenir un sourire de lui, puis avait continué une fois la passion dans le sang.

Le comte n'avait jamais été très doué pour les démonstrations d'affection, mais il venait à la nursery chaque soir sans exception pour lui apprendre à jouer. Le jour était arrivé où il n'avait plus rien à lui apprendre, mais ils continuaient de pratiquer ensemble.

D'un hochement de tête, il approuva sa suggestion. Sans même se consulter, ils donnèrent leur premier coup d'archet en même temps. Ils jouaient ensemble depuis si longtemps qu'ils s'écoutaient l'un et l'autre sans même s'en rendre compte. La pièce qu'elle avait proposée était puissante et riche, et les notes jaillissaient de leurs cordes presque comme des sanglots.

Edie jouait le contrepunt, ses notes dansant autour de celles de son père. La basse aux accents sévères se mêlait à la mélodie, entretenant de subtils rayons de soleil dans la nuit. Sur le visage du comte, la joie le disputait à une farouche concentration.

Au milieu du morceau, une nouvelle bourrasque fit lever les yeux à Edie. Son archet faillit déraiper au moment même où ses notes grimpaient dans les aigus par-dessus le jeu vigoureux de son père. Par chance, ce dernier était complètement absorbé dans son jeu, car, à la stupéfaction d'Edie, Gowan se tenait sur le balcon, juste derrière la porte-fenêtre ouverte dans le dos de son père.

Laissant les doigts de sa main gauche voler sur les cordes, elle ne pouvait détacher les yeux du duc de Kinross. Puis son père releva son archet et le flux musical se tarit brusquement. Les notes demeurèrent suspendues en l'air, comme orphelines. Avait-il entendu un bruit ? Edie releva aussi son archet, osant à peine respirer.

— *Da capo* ? proposa-t-il.

Au grand soulagement d'Edie, son ton n'avait rien de soupçonneux ; il constatait juste qu'elle n'était plus *dans* la musique. Ce qui n'était guère étonnant : une œuvre de cette difficulté exigeait une concentration intense qu'il était impossible de maintenir quand votre fiancé se matérialisait, tel un spectre, sur le minuscule balcon de votre chambre à six mètres du sol. Comment diable était-il arrivé là ?

Si jamais son père se retournait...

Vanité sans doute, mais elle avait envie que Gowan la voie comme une

femme sensuelle. D'un geste discret, elle tira sur sa chemise de nuit, dévoilant sa jambe gauche. Son père ne le remarquerait pas – les musiciens ne se regardaient pas en jouant. Et lui fermait souvent les yeux.

— D'accord, répondit-elle. Oh non ! Jouons plutôt le *largo* du *Concerto en sol majeur* de Vivaldi. J'ai répété l'arrangement de Melchett tout à l'heure.

— Te faut-il la partition ?

— Non. Je l'ai déjà beaucoup travaillé. Je joue le deuxième violoncelle, si vous voulez prendre le premier.

Son père acquiesça.

— Souviens-toi du lyrisme de la musique, Edith. La dernière fois, tu te concentrais trop sur les doigtés sans écouter la signification profonde des notes.

Toute trace de lassitude avait disparu de sa voix.

Rassurée, Edie se détendit un peu et risqua un nouveau regard du côté du duc. Adossé contre la balustrade, sa silhouette se découpait contre le ciel. Les sentiments qu'elle éprouvait à son égard étaient si intrigants. Croisant son regard, elle ressentit pour la première fois de sa vie dans son cœur et dans son corps la même attirance impérieuse que pour la musique.

Son père baissa la tête et repositionna son archet. Edie fit glisser lentement le sien sur les cordes et se laissa porter par la musique. Elle voulait que Gowan sente la passion qui l'habitait, comprenne qu'il ne s'agissait pas d'un simple passe-temps. Elle le chassa donc de son esprit et se replongea dans Vivaldi, son archet dessinant d'élégantes volutes de notes sur la mélodie de son père qui offrait à son tour un contrepoint majestueux.

Peu à peu, la musique les enveloppa, distillant des sons d'une douceur vibrante d'émotion. Le corps d'Edie se mouvait au rythme de son archet. Ils approchaient de la partie la plus délicate de la partition. Elle inclina la tête, s'assurant que ses doigts glissaient de note en note à la perfection. Elle ne trébucha pas. Jamais son jeu d'archet n'avait été aussi impeccable. Son père ne la regardait pas, mais elle percevait la joie profonde qui l'avait envahi. Les dernières mesures furent de lentes respirations d'une parfaite harmonie.

Tandis que la note finale résonnait dans l'air du soir, son père releva enfin la tête. Edie s'empessa de cacher sa jambe sous sa chemise de nuit, mais ne put empêcher son regard de s'égarer vers le balcon.

— Tu avais raison, déclara-t-il en se levant. Tu as vraiment travaillé cette pièce.

C'était là un grand compliment.

Edie lui sourit. Ils étaient souvent en désaccord, mais elle l'aimait profondément. Et derrière sa raideur bourrue, elle savait que c'était réciproque.

— Merci, souffla-t-elle. Bonne nuit, père.

Il inclina la tête avec tout le respect qu'un musicien devait à l'un de ses pairs.

— Bonne nuit, ma fille.

Il souleva son instrument, et s'en alla sans ajouter un mot. Edith referma la porte derrière lui et se retourna. Gowan s'était fondu dans l'obscurité. Elle devinait à peine sa silhouette sur le ciel étoilé. Au lieu de s'avancer vers lui, elle s'adossa contre la porte et, avec une audace toute libertine, glissa la jambe dans la fente de sa chemise de nuit.

— Votre Grâce, je suis surprise d'avoir un visiteur à une heure aussi tardive.

Gowan entra dans la chambre.

— Je suis surpris, moi aussi.

— Vraiment ?

Elle ne bougea pas, priant pour qu'il la rejoigne. La musique avait sur elle un effet euphorisant, elle le savait depuis toujours. Mais elle ne s'était encore jamais rendu compte qu'elle pouvait provoquer une véritable ivresse, une sorte de folie comme celle qui chantait en cet instant dans ses veines. Elle avait envie de jouer de l'homme devant elle comme d'un instrument. Ou peut-être de se laisser jouer par lui, elle n'en était pas sûre.

— À en croire votre père, vous êtes l'égale du plus grand violoncelliste d'Angleterre.

— C'est mon père. Il exagère.

— Si je me fie à ce que j'ai entendu ce soir, je suppose qu'il fait lui aussi partie des meilleurs musiciens du pays.

Le duc réduisit de moitié la distance entre eux.

— En effet.

Edith avait soudain l'impression de détenir un pouvoir qu'elle ignorait posséder – un pouvoir spécifiquement féminin. Pas étonnant que Layla badinât avec d'autres hommes.

Gowan fronça les sourcils.

— Je ne connais aucun violoncelliste dans toute l'Écosse.

— Hmm.

Edie n'en avait cure. Elle appréciait les duos avec son père, mais adorait aussi jouer en solo des heures durant.

— Comment diable vous y êtes-vous pris pour atteindre mon balcon ?

— J'ai grimpé. J'ai d'abord pensé vous appeler d'en bas, tel Roméo, mais lorsque je vous ai entendue jouer, j'ai été attiré jusqu'ici comme par la musique d'un tumulus magique.

— Un tumulus magique ? Qu'est-ce donc ?

— En Écosse, la musique provient du pays des fées qui se situe sous un monticule herbeux appelé tumulus, expliqua-t-il en s'approchant de quelques pas.

Edith lui sourit.

— Ainsi donc, je vous aurais ensorcelé grâce à ma musique enchantée.

— Oui.

— Nous jouions un concerto de Vivaldi.

Il garda le silence un instant, puis :

— Je ne connais pas grand-chose en matière de musique, milady.

— Je m'en doute, si vous ignoriez ce qu'était un violoncelle.

— En vérité, je n'avais jamais entendu jouer une musicienne. Des chanteuses, si. Et des femmes qui jouent du pianoforte.

Edie hocha la tête, l'esprit tranquille à ce sujet. Jouer en public n'avait jamais fait partie de ses rêves.

— Je n'ai pas envie de me produire devant un auditoire. Même si j'ai plutôt apprécié d'en avoir un ce soir.

— Jouerez-vous encore pour moi ?

— Bien sûr.

Il se rapprocha, assez pour que son souffle agite les petites boucles sur son front.

— J'étais là avant que votre père n'arrive.

Cette flamme dans ses yeux... Edie s'empourpra.

— Vous regarder jouer du violoncelle est le spectacle le plus érotique qu'il m'ait été donné de voir, murmura-t-il.

Puis sa bouche recouvrit la sienne.

Son premier baiser. Les lèvres du duc étaient douces, tendres même. Ils se connaissaient à peine, et pourtant c'était comme s'il la connaissait mieux que quiconque.

Pour lui aussi, c'était une première. Les lèvres d'Edith avaient la douceur sucrée d'une fleur de chèvrefeuille. L'espace d'un instant, Gowan eut peine à croire qu'il était réellement en train de l'embrasser. Leurs bouches se frôlèrent une première fois, une deuxième, puis il se fit plus entreprenant.

Elle accueillit sa langue avec un petit hoquet de surprise. Il se pencha davantage, posa les mains sur le battant de chaque côté de sa tête. Leurs langues dansèrent ensemble un moment, puis Gowan lui embrassa les paupières et les joues avant de revenir à sa bouche si délicieuse. Ils s'embrassèrent jusqu'à ce que la vision d'Edie couchée sur le lit, le corps cambré, ses longues jambes entrelacées avec les siennes...

Non !

Il ne déshonorerait pas sa future épouse, quand bien même celle-ci l'embrassait avec une fièvre comparable à la sienne. Quand bien même ses doigts fins enfouis dans ses cheveux faisaient naître de délicieux fourmillements dans son corps. Quand bien même son cœur battait aussi fort que le sien – il le sentait à travers le tissu léger de sa chemise de nuit, tout comme ses seins, doux contre son torse.

Kinross s'arracha à sa bouche, le souffle court. Edie murmura quelques mots et ses lèvres lui effleurèrent la mâchoire, ses dents se refermèrent sur le lobe de son oreille. Il dut vraiment prendre sur lui.

— Nous ne pouvons pas, murmura-t-il en appuyant le front contre le bois frais de la porte. Nous n'en avons pas le droit.

— Gowan, plaida-t-elle en laissant ses mains glisser sur son torse.

Décidément, elle ne lui facilitait pas la tâche. Il s'écarta.

— Edie. Je ne vous déshonorerai pas. Mon épouse. Ma duchesse.

Le regard légèrement voilé, la bouche gonflée par ses baisers, elle hocha la tête.

— Comme c'est honorable de votre part.

Leurs regards se verrouillèrent. Edie était pure poésie en soi, mais c'était son petit sourire en coin qui avait le don de le toucher en plein cœur, et le souvenir de ces baisers qu'elle n'avait donnés à personne d'autre que lui.

— Je dois partir, dit-il d'une voix rauque.

Le sourire d'Edie s'élargit.

— Il se trouve que je suis très heureuse de vous épouser, duc.

— Je m'en réjouis grandement. Vu les circonstances.

Il ne put s'empêcher de glisser la main sur sa nuque et d'attirer de nouveau sa bouche vers la sienne.

— Je ne crois pas que ce soit habituel au sein de... de la noblesse, observa-t-elle un instant plus tard, un peu haletante.

Gowan confirma d'un signe de tête. Il n'avait pas le souvenir d'une communion aussi enflammée que la leur. Il encadra son visage de ses mains.

— Nous devons nous assurer qu'il ne s'agit pas d'un feu de paille, car tout ce qui brille est prompt à disparaître.

Edith posa les mains sur les siennes.

— J'ai l'impression qu'il va me falloir emmener une préceptrice en Écosse. Était-ce encore Shakespeare ?

Il opina.

— Je n'ai jamais tellement goûté la poésie, avoua-t-elle avant de lui embrasser la paume. Mais peut-être saurez-vous me faire changer d'avis.

— J'en suis un amateur fervent.

— N'importe quelle femme constaterait que vous êtes plutôt bien pourvu en matière de talents de séducteur.

Il recula d'un pas et ne put se retenir de rire.

— Bien *pourvu* ?

Les joues déjà roses d'Edie virèrent à l'écarlate.

— Ne jouez pas sur les mots ! Vous êtes... vous savez tout et moi rien.

Devait-il se montrer franc ?

Elle cala les mains sur ses hanches d'une voluptueuse perfection, ce qui eut pour effet de tendre sa chemise de nuit sur ses seins tout aussi parfaits. Son regard était si sincère et direct qu'il avoua :

— Je n'y connais rien non plus, Edie.

— Je ne parle pas du mariage.

— De quoi alors ? demanda-t-il, prenant un malin plaisir à feindre de ne pas comprendre.

— De l'amour charnel ! s'exclama-t-elle non sans impatience. Vous êtes au fait de ces choses-là et moi pas. Mais si vous vous moquez encore de moi, il se pourrait que je cherche à acquérir un peu d'expérience avant notre mariage.

La plaquant abruptement contre la porte, il lui enserra les poignets dans une de ses mains avant de les clouer au-dessus de la tête, son corps ferme pressé contre le sien.

— Pas question.

Les yeux pétillants de malice, elle battit des cils.

— Je suis sûre que vous seriez ravi de découvrir que votre épouse n'est pas une oie blanche lors de la nuit de noces.

— Non, rétorqua-t-il, laconique, avant de l'embrasser avec voracité.

À peine eut-il lâché sa bouche qu'elle revint à la charge :

— Vous connaissez Shakespeare par cœur, et le reste. Je ne sais rien de tout cela, Gowan. J'ai bien essayé de lire une pièce, mais je n'y comprends rien.

— Je m'en moque. Laissez-moi vous apprendre à aimer la poésie, murmura-t-il en suivant du pouce la courbe de sa lèvre inférieure. Vous êtes mienne, Edith.

— Là n'est pas la question. Je suis... et vous êtes...

— Aussi innocent que vous, acheva-t-il à sa place.

Elle plissa le front.

— Puceau, grommela-t-il, embarrassé, car un homme de son âge n'était pas censé l'être.

Il lui lâcha les mains et la souleva dans ses bras. Ses formes pleines pressées contre lui ne firent qu'aviver son désir. Il se força pourtant à se diriger vers un fauteuil au lieu de la renverser sur le lit.

— C'est vrai ? s'exclama-t-elle, sidérée.

— Eh oui.

Il s'assit, et l'installa sur ses genoux, savourant le contact de ses fesses rondes.

— J'ai été fiancé dès mon plus jeune âge et n'ai donc pu connaître les plaisirs de la chair avec une femme qui aurait caressé l'espoir de devenir duchesse. Payer pour des ébats me paraissait dégradant ; un déshonneur pour ma fiancée et pour moi-même.

Edie demeura silencieuse. Les yeux un peu écarquillés, elle le dévisageait avec curiosité.

— Pour cette raison, je suis plutôt sûr de ne pas avoir contracté une quelconque « maladie de nature intime », enchaîna-t-il, faisant allusion à sa lettre.

— Non, en effet, je suppose que non.

Ils s'embrassèrent de nouveau avec ardeur.

— Tous les deux vierges, murmura-t-elle, déconcertée. Je ne m'y attendais certes pas. J'ai toujours pensé qu'une femme devait l'être à son mariage, mais un homme...

— ... est censé avoir couché avec une femme de chambre ou une servante, termina Gowan. Ce serait m'abaisser, ainsi que la femme à mon service.

Un petit rire échappa à Edith.

— Vous êtes un homme de principes, Votre Grâce.

— N'est-ce pas une bonne chose ?

Incapable de résister à la tentation, Edie se pencha pour embrasser son fiancé. Puis, les yeux clos, elle nicha la joue au creux de son épaule.

— C'est une excellente chose d'avoir des principes, dit-elle doucement. Vous avez dû bien rire avec mes histoires de maîtresses et de maladies.

— Pas du tout. Vos questions étaient justifiées. Après tout, nombre d'hommes ont une maîtresse. Comment pourrais-je déshonorer ma future épouse, la mère de mes enfants, en couvrant d'or une femme que je n'ai nulle intention d'épouser ?

Edith embrassa Gowan dans le cou.

— Vous êtes un homme compliqué.

— Pas du tout. Selon un vieux dicton écossais, « votre présent est votre avenir ». J'ai choisi de ne pas ternir mon avenir. Et puis, mon père...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Avait des maîtresses ? devina Edie.

— Beaucoup.

Elle déposa un autre baiser sous sa mâchoire, à l'endroit où battait son poulx.

— Je croyais que mon père en avait une, avoua-t-elle, mais je n'en suis plus si sûre. Layla craint que ce ne soit la raison pour laquelle il découche.

— J'en doute. Ce serait une situation déshonorante pour votre père, et il n'est pas homme à se couvrir de honte.

Edie sourit, sachant qu'il ne pouvait la voir. Son père était certes un peu guindé, mais au fond c'était le genre d'homme, comme Gowan, qu'une femme était heureuse d'avoir à ses côtés.

— Votre mère était-elle au courant des liaisons de votre père ?

— Oh, oui ! Mais son comportement ne valait guère mieux, répondit-il avec un accent écossais plus prononcé. Elle n'aurait eu aucun droit de se plaindre.

— Je suis désolée, murmura Edie. Ce doit être difficile de découvrir la vérité sur ses parents.

— Les aventures galantes de ma mère étaient de notoriété publique, je l'ai donc su très jeune.

Il fit une pause, puis :

— Votre père vous a-t-il informé que j'avais une demi-sœur ?

— Non, il n'en a pas parlé. Elle vit en Écosse ?

— Oui, avec moi. Susannah a cinq ans, pensons-nous.

Edith se redressa.

— Vous avez une demi-sœur qui vit avec vous et vous n'êtes pas sûr de son âge ?

— Ma mère nous a quittés quand j'avais huit ans. Elle est morte il y a quelques mois, laissant cette enfant. Sans doute s'est-elle remariée après le décès de mon père, quand bien même je l'ignorais. Nous n'avons pas encore trouvé le certificat de baptême de ma sœur.

— Oh, Seigneur !

Edie se leva d'un bond et pivota pour lui faire face.

— Dois-je en conclure que ce mariage est aussi un moyen de procurer une mère à votre demi-sœur ? J'aime autant vous avertir que je n'ai pas la moindre expérience des enfants.

— Moi non plus. Mais j'ai engagé une gouvernante et trois bonnes d'enfant.

Elle tira un siège en face de lui et s'y laissa tomber.

— Je ne sais même pas à quoi ressemble une enfant de cinq ans. A-t-elle déjà ses dents définitives ? Parle-t-elle ? Voyons, qu'est-ce que je raconte ? Évidemment qu'elle parle !

— Susannah parle, confirma Gowan. Tout le temps. Elle a aussi des dents. Le jour de son arrivée à Craigievar, elle m'a même mordu. Je vous conseille donc de vous méfier.

Il se pencha et lui prit la main.

— Mon Dieu, soupira Edie.

D'un œil distrait, elle le regarda tracer un dessin sur sa paume du bout de l'index. Son esprit vacillait sous le choc. Non contente de se marier et de s'installer en Écosse, elle allait de surcroît servir de mère à une orpheline. Franchement, son père aurait pu mentionner ce détail.

— Je me souviens que vous avez exprimé le souhait d'attendre quelques années avant d'avoir des enfants. Je ne tergiversais pas en négligeant de mentionner Susannah dans ma lettre. Je dois confesser qu'en fait, n'étant pas en Écosse, elle m'était sortie de l'esprit.

Il ne semblait pas en éprouver la moindre culpabilité.

— Avez-vous des parents qui vous aident à l'élever ? s'enquit Edie, pleine d'espoir. Une tante peut-être ?

Elle n'imaginait pas devenir du jour au lendemain la mère d'une fillette de cinq ans. Elle n'était même pas sûre d'en avoir déjà vu une.

— Malheureusement, non. J'ai quelques tantes, mais elles n'ont pas encore rencontré Susannah. Ce sont les sœurs de mon père, précisa-t-il. Elles vivent dans l'archipel des Orcades.

— La petite est seule au château ?

— Il y a cent treize domestiques en résidence, y compris les quatre qui s'occupent d'elle à plein

temps.

Sa propre mère étant morte lorsqu'elle était enfant, Edie savait fort bien que même une centaine de domestiques ne pouvaient remplacer un parent disparu.

— Peut-être existe-t-il des livres sur la question, murmura-t-elle. La pauvre enfant est-elle très affligée ? Comment votre mère est-elle morte, si je puis me permettre ?

— Elle s'est noyée dans un loch après avoir forcé sur le whisky. Quant à mon père, ajouta-t-il après un silence, il est mort il y a quelques années. Lui, ce sont deux bouteilles qu'il avait ingurgitées. À la suite d'un pari pour le moins malavisé.

Edie passa mentalement en revue les formules classiques de condoléances, mais aucune ne semblait convenir.

— Cependant, il a remporté son pari, une indéniable consolation pour lui, je n'en doute pas. Je n'ai pas pour habitude de m'enivrer, au cas où vous craindriez que je n'aie hérité de cette regrettable prédisposition familiale, ajouta Gowan d'un ton égal, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps.

— Et le père de Susannah ? Votre beau-père ?

— Ma mère affirmait être restée veuve, même si aucun de ses domestiques ne connaissait vraiment sa vie avant qu'elle ne s'installe à Édimbourg, l'année dernière. Il se peut qu'elle m'ait caché son remariage afin de continuer à toucher sa rente. Ou que Susannah soit illégitime. J'ai engagé des enquêteurs de Bow Street afin d'en avoir le cœur net. Ce sont eux qui seront en mesure d'affirmer si le nom que je vous offre est discrédité.

— Ne soyez pas ridicule, protesta Edith. Les errements de vos parents ne rejaillissent en rien sur vous.

— C'est très généreux de votre part. Je me dois de préciser que Susannah semble assez incontrôlable, ajouta-t-il après une hésitation. Je ne suis pas le seul à avoir été mordu. J'ai cru comprendre que les bonnes se considéraient également comme en danger.

Merveilleux. Edith était déjà inquiète à l'idée de devoir s'occuper d'une enfant, mais si, pour couronner le tout, celle-ci était difficile...

— Connaissait-elle votre existence avant d'arriver chez vous ? À quoi ressemble-t-elle ?

— Elle est petite. Chétive, même. Je trouve qu'elle s'exprime remarquablement pour une enfant aussi jeune, mais sa gouvernante m'assure que c'est souvent le cas des filles. Et, non, elle ne semblait pas savoir qu'elle avait la moindre famille

— Vous ressemble-t-elle ?

— Ses cheveux sont d'un roux beaucoup plus vif que moi. Cela excepté, je n'en sais rien. Je n'ai guère passé de temps en sa compagnie.

— La pauvre petite doit être malheureuse. Perdre sa mère, puis se retrouver chez un frère dont elle ignorait tout.

— Elle n'a aucune raison d'être malheureuse. J'ai l'impression qu'elle

ne savait pas non plus grand-chose de notre mère.

À l'évidence, le chagrin était un débordement bien trop démonstratif pour un homme aussi endurci que le duc de Kinross.

— Même si Susannah n'était pas proche de sa mère, il n'empêche qu'elle n'a plus un seul visage familial autour d'elle, fit-elle remarquer.

— Je reçois chaque jour un rapport détaillé sur tous les événements d'importance, et la nursery n'en a pas mentionné depuis la morsure de la semaine dernière. J'ai donc tout lieu de penser qu'elle est heureuse.

Edie se leva de nouveau d'un bond, les nerfs en pelote. Elle prit sur le manteau de la cheminée une jolie statuette de la Vierge à l'enfant, joua un moment avec, puis la reposa. Mary avait sans doute parfaitement su comment élever son enfant, alors qu'elle-même sentait la peur s'emparer d'elle à cette pensée. Pourquoi son père n'avait-il pas évoqué la fillette lorsqu'il lui avait annoncé son mariage avec Gowan ? Elle aurait protesté, quand bien même il n'aurait pas accordé la moindre attention à ses appréhensions en regard de l'importance de l'alliance qui faisait d'elle une duchesse.

— Comment diantre pouvez-vous recevoir des rapports quotidiens alors que vous êtes ici et Susannah en Écosse ?

— Un valet quitte le château chaque matin avec un rapport complet, expliqua Gowan qui s'était levé à son tour. La gestion d'un domaine comme le mien s'en trouve grandement facilitée. Mes propriétés les plus éloignées font parvenir des messages au château tous les deux ou trois jours.

— Voilà qui nécessite un grand nombre de serviteurs, de carrosses et de chevaux, commenta-t-elle, impressionnée.

Il haussa les épaules.

— J'en ai beaucoup.

En un instant, la flamme du désir se ralluma dans ses yeux, et Edie ressentit de délicieux picotements sur tout le corps. Gowan fit un pas vers elle.

— Ne vous inquiétez pas pour ma sœur. Si vous ne l'aimez pas, je trouverai quelqu'un d'autre pour s'occuper d'elle.

— Pas question ! protesta-t-elle avec vigueur. Je n'ai pas l'habitude des enfants, voilà tout. Mais j'apprendrai.

Le sourire de Gowan était une pure tentation – visiblement, il ne pensait déjà plus à sa demi-sœur.

— Vous avez pris de grands risques en venant ici, souffla Edie. Il vous faut partir, à présent. Je ne voudrais pas gâcher le mariage d'Honorina en provoquant un esclandre.

— Je vais m'en aller, approuva-t-il d'une voix aussi caressante que du velours.

Il ne bougea pas pour autant.

— Si l'on vous surprend, le scandale sera terrible. Quelle carrure impressionnante vous avez, ne put-elle s'empêcher d'ajouter.

— Je nage dans le loch tous les jours.

Ainsi donc, c'était à la natation qu'il devait ce torse puissant qu'il lui

tardait de caresser de nouveau. Il la salua d'un signe de tête, puis regagna le balcon. Elle le suivit, comme attachée à lui par un fil invisible.

— Qu'avez-vous pensé de mon jeu ? demanda-t-elle alors que Gowan s'apprêtait à dérouler l'échelle de corde attachée à l'angle du balcon.

Il avait le visage dans l'ombre. La cour en contrebas n'était éclairée que par la lune.

— Je ne puis qu'être d'accord avec votre père : vous êtes un génie. Apprendrez-vous le violoncelle à Susannah ?

— Oui, répondit Edie sans hésiter, bien qu'elle ne se fût pas attendue à cette question.

Oui, elle enseignerait la musique à cette enfant, comme son père l'avait fait avec elle.

— Alors nous devons faire en sorte qu'elle puisse jouer en public, ainsi d'ailleurs que nos propres enfants si tel est leur souhait.

Sur ces mots, il enjamba le balcon. Elle se pencha et le regarda descendre avec agilité comme s'il s'agissait d'une banale volée de marches.

Une fois en bas, il leva la tête vers elle. Le cœur d'Edith bondit, mais elle se sentait aussi très embarrassée. Peut-être aurait-elle dû faire montre de davantage de réserve. Et s'il la prenait pour une dévergondée ?

— Peut-être avez-vous raison, lui chuchota-t-elle. Tout ce qui brille est prompt à disparaître. C'était trop soudain, malavisé.

— Demain, je vous courtiſerai comme si nous ne nous étions jamais rencontrés, mais je crains que mes sentiments à votre égard ne soient déjà de notoriété publique. Et que la nouvelle n'apparaisse dans les journaux.

— Ce genre de choses n'arrive pas aux filles comme moi, assura Edie.

— Votre voix est une musique à mes oreilles. À quelle heure vous levez-vous ?

— Pourquoi cette question ?

— J'ai envie de vous revoir, et pas seulement entre les bancs de l'église pendant la cérémonie.

— A 9 heures. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Les mains crispées sur la balustrade de marbre, elle regarda Gowan traverser la cour à grands pas, puis disparaître sous le portique. Elle s'attarda encore un peu, à l'écoute de la musique qu'elle entendait dans sa tête, plus mélodieuse encore que celle qu'elle tirait de son violoncelle.

20, Curzon Street, Londres, Hôtel particulier du comte de Gilchrist

— Le duc avait accepté des fiançailles de cinq mois, et voilà qu'il souhaite en réduire la durée, déclara le comte d'un ton coupant. Comme il t'en a informé, il est depuis peu le tuteur de sa demi-sœur orpheline, une enfant très jeune. Sans doute s'inquiète-t-il qu'elle reste sans mère durant ce temps, même s'il n'avait exprimé aucune appréhension de ce genre lors de sa demande.

Les Gilchrist étaient rentrés à Londres tout de suite après le mariage, tandis que Gowan retournait à Brighton négocier avec les banquiers. Edie comptait les jours qui la séparaient de son retour. Demain, espérait-elle. Ou même ce soir.

— Je serais heureuse d'y consentir, assura-t-elle avec une docilité feinte, soucieuse de ne pas mettre son père en colère en lui faisant remarquer qu'il avait négligé de lui parler de Susannah.

— Cette situation ne me plaît pas, lâcha-t-il sèchement.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Le duc n'est pas l'homme que je croyais.

— C'est faux, protesta Edith. Gowan est exactement...

— *Gowan* ? l'interrompit son père. Tu l'appelles par son prénom ? C'est scandaleux.

Elle se retint de riposter, ce qui n'aurait fait que desservir sa cause.

— Cela m'a échappé, pardonnez-moi.

— Je suis attendu au Parlement, annonça son père avec brusquerie avant de prendre congé.

Ce soir-là, il ne rentra pas dîner.

— Savez-vous, Layla, que je vous trouve bien trop gentille avec votre mari, déclara Edie, Vous restez cloîtrée ici, alors qu'il va et vient à sa guise.

— Que veux-tu que je fasse ? Que je badine avec Gryphus ? Je ne l'apprécie même pas. Il est trop jeune.

Edith posa sa fourchette.

— Bien sûr que non. Mais pourquoi devriez-vous mener une vie aussi austère ? Je ne vous suggère pas d'aller voir ailleurs, mais de changer vos

habitudes, afin de ne plus être si morose quand père ne rentre pas à la maison.

Layla lui adressa un regard sceptique.

— Je me rends compte que mon entrée tardive dans le monde vous a donné un prétexte pour rester à la maison, mais désormais, alors que rien ne vous y oblige plus, vous sortez rarement.

— C'est ainsi qu'une épouse est censée se comporter.

— Et son époux est censé la retrouver à la maison, ou bien l'escorter au bal ou au théâtre. Mon père n'est pratiquement jamais là, et lorsqu'il l'est, il se montre si froid qu'on pourrait fabriquer des glaçons à son seul contact. Où irions-nous ce soir si je cherchais encore un mari ?

— À l'Almack, je suppose, répondit Layla. Nous sommes mercredi et tu as reçu une invitation.

— Très bien, c'est là que nous irons ce soir, décréta Edie.

— À quoi bon ? Ton père ne le saura pas et s'en moquera de toute façon. Et s'il ne rentre pas de la nuit, comme hier ? Il prétend dormir dans son appartement à la Chambre des lords, figure-toi.

— Eh bien, vous aurez passé un bon moment, ce qui est important. Il n'y a aucune raison que vous restiez ici à vous tourner les pouces pendant que je vous ennue avec mon violoncelle, conclut Edith en se levant. Je vais de ce pas m'habiller pour aller danser.

Edith pointa l'index sur Layla.

— Quant à *vous*, madame Belle-mère, vous serez heureuse ce soir.

— Je le suppose, répondit Layla d'un ton qui manquait singulièrement de conviction.

— Dites à Willikins que nous voulons du champagne avant de sortir. Une fois pompettes, nous danserons avec tous ceux qui nous inviteront, et père l'apprendra par les potins !

Lorsque Edie redescendit un peu plus tard, elle arborait une toilette mi-virginale, mi-séductrice. Rien n'indiquait que Gowan était rentré à Londres, mais bien sûr, une femme ne se pomponnait pas dans le seul but de plaire à un homme.

Enfin, elle si.

Mary lui avait lissé les cheveux au fer à friser avant de les rassembler en chignon élaboré.

Layla en eut le souffle coupé.

— Oh, Edith chérie, tu es absolument ravissante ! Et si mince, alors que moi, je suis de plus en plus grosse.

— Vous n'êtes pas grosse, voyons. Vous avez des formes, nuance. Et je ne suis pas mince.

— Comparée à moi, si. Sans doute parce que tu ne prends pas le thé l'après-midi. Ces formes, comme tu dis, je les dois aux scones et aux muffins. Ton champagne t'attend, ajouta Layla en désignant sa flûte. Peut-être ai-je trop de formes au goût de ton père.

— Layla, très chère, seriez-vous déjà pompette ?

Edith accepta le verre que lui tendait Willikins avant de se retirer.

— Un peu, je crois. C'est mon nouveau régime amaigrissant : j'ai décidé de ne manger que du raisin après 15 heures. Fini le thé, c'est ma perte.

— Absurde !

— Si je parviens à suivre ce régime, peut-être réussirai-je à arracher ton père des griffes de Winifred.

— Winifred ? Qui est-ce ?

Edie s'assit en face de sa belle-mère et but une gorgée de champagne. Réflexion faite, elle en avala un grand trait.

— Êtes-vous en train de me dire que vous avez découvert le nom de la maîtresse de père ?

— Non, mais je l'appelle Winifred. C'est un prénom que je déteste depuis toujours. Ainsi, c'est plus facile.

— Qu'est-ce qui est plus facile ?

— De mépriser cette briseuse de ménage déjà mal en point, bien sûr. Je la considère aussi comme responsable de tous les scones et muffins que j'ingurgite. Et c'est encore sa faute si, lorsque mon mari se lève la nuit, c'est juste pour utiliser le pot de chambre.

— Ah.

— Ce qu'il me faut, c'est de l'inspiration. Winifred va m'inciter à maigrir. Je suis sûre qu'elle est aussi fine qu'une sylphide et d'une beauté renversante.

— C'est *vous* qui êtes d'une beauté renversante, déclara Edith tandis que Layla buvait la moitié de sa flûte.

— Mais il y a plus important que mes pauvres misères. Le moment est venu, reprit celle-ci après une pause théâtrale, de t'initier aux secrets du lit conjugal.

— Je les connais, se hâta de répondre Edie.

— Non, je ne parle pas des bases. Ce que je m'appête à te livrer, ce sont les secrets qui se transmettent de mère en fille. Connais-tu la *petite mort*¹ ?

Edith en était presque sûre et opina.

— C'est à croire que nous autres Anglais n'avons pas de mot à nous, commenta Layla avec humeur. Il nous faut recourir au français, comme si les Français étaient les seuls à savoir donner du plaisir à une femme. Je pourrais te dire... et puis non, tu ne goûterais pas les détails puisque c'est de ton père dont il est question.

— Non, en effet.

— Eh bien, le principe à retenir est le suivant : tout ce qu'un homme te demande de lui faire peut et doit être réciproque.

Edith fronça les sourcils. Certes, sa connaissance des relations intimes était rudimentaire, mais elle ne pouvait imaginer une quelconque réciprocité.

— Tu comprendras le moment venu, assura Layla. Crois-moi juste sur parole.

— Très bien.

— Au cas – très improbable selon moi –, où Kinross s'avérerait incapable de rester au garde-à-vous plus de quelques minutes, ou même pas du tout, je peux t'aider. Il existe des potions pour cela. Il te suffira de m'en parler, très chère, et je te trouverai le remède adéquat. Je pourrai même te l'envoyer par la malle-poste.

— Merci, dit Edith qui ne put s'empêcher de se demander si les femmes informaient leurs maris des effets de ladite potion ou si elles la leur administraient en cachette.

— Et voici le grand secret, même si je n'imaginai pas avoir besoin d'y faire appel un jour. Mais si, dit Layla, les yeux embués de larmes.

Edith commençait à se sentir perplexe.

— Est-ce en rapport avec la virginité ?

— Pardon ? Oh, non, pas cela ! Ce n'est pas du tout douloureux. Ne te laisse pas effrayer par ces contes de bonnes femmes. Il peut y avoir tout au plus quelques gouttes de sang qui feront le bonheur de ton Écossais. Les hommes ressentent une absurde fierté à l'idée de labourer un champ vierge.

— Un *champ* ?

— Le champ, c'est toi, très chère, et l'homme est la charrue, si tu vois ce que je veux dire. Encore qu'une binette serait une image plus appropriée. Non, le véritable secret consiste à faire croire à ton mari que tu éprouves du plaisir même si n'est pas forcément le cas.

Décidément, la vie conjugale de son père semblait de plus en plus compromise.

Une larme roula sur la joue de Layla.

— Nous n'avions aucun souci avant que cette histoire de bébé ne vienne tout gâcher. C'est tellement déprimant. Mais cela ne t'arrivera pas, assura-t-elle en reniflant. T'ai-je dit combien je t'enviais d'avoir un enfant tout prêt qui t'attend en Écosse ?

Edie garda le silence. Elle ne pouvait guère avouer à Layla qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit, car elle redoutait l'accueil de la petite Susannah.

— Certaines femmes n'ont pas à se préoccuper de ces questions, parce que leur mari se moque de savoir si elles éprouvent du plaisir ou pas. Mais un bon mari s'en inquiète. Et à certains moments, si on n'y met pas fin, il persévère jusqu'à ce que vous ayez envie de hurler. Un homme ne comprend pas qu'une femme puisse être si fatiguée ou mélancolique qu'elle n'est tout simplement pas à même de ressentir ce qu'il voudrait qu'elle ressente. Tu me suis, Edie ?

— Plus ou moins.

— Dans ce cas, elle n'a qu'un seul recours : la comédie.

— Pardon ?

— Faire semblant. Simuler la petite mort.

— Ah !

— Tu ne suis pas, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment.

— Faire l'amour est une affaire bruyante, expliqua Layla.

— Ah bon ? s'étonna Edie, de plus en plus fascinée, quoique un peu perdue.

Layla posa son verre vide et rejeta la tête en arrière. Un gémissement sensuel s'échappa de sa gorge.

— Oui ! Oh *oui*, comme c'est bon ! Encore, *encore* !

La porte s'ouvrit et Willikins apparut.

— Aaah, continuez, mon amour ! Plus fort !

Sa voix grimpa dans les aigus.

— Vous me rendez folle ! Vous me faites perdre la tête ! Aaah, je jouis !

Sur le seuil de la pièce, Willikins était pétrifié.

Layla se redressa vivement et tapota sa coiffure du bout des doigts.

— Willikins, dit-elle comme si de rien n'était, nous aimerions encore un peu de champagne.

— Je comprends que vous ayez soif, commenta Edie en pouffant de rire.

— Voilà le secret d'un mariage heureux.

Edith réservait son jugement : la tactique ne semblait guère fonctionner pour sa belle-mère. Imperturbable, Willikins leur resservit du champagne.

Layla vida la moitié de son verre. C'était une flûte, mais quand même... Était-ce la troisième ?

— Il est temps d'y aller, décida Edie en posant son verre. L'Almack nous attend.

— L'Almack n'est pas l'endroit où une femme trompée peut espionner la maîtresse de son époux, observa Layla d'une voix un peu pâteuse. T'ai-je dit que j'avais l'intention de me transformer. Je suis fatiguée d'être Layla. C'est un prénom tellement ennuyeux. Impossible à prononcer.

— Estimez-vous heureuse de ne pas vous appeler Edith. Et vous n'êtes pas une femme trompée.

— Je suis une femme qui vieillit, ce qui est pire.

— Selon moi, l'archevêque n'approuverait pas votre estimation du moindre mal.

— Prématurément vieillie, précisa Layla, ignorant l'intervention d'Edie. Voilà ce qui arrive aux femmes comme moi. Nous restons assises là, à nous flétrir, pendant que les Winifred nous volent nos maris. Si je m'appelais Joséphine, tout serait différent. Aucun homme ne tromperait une Joséphine.

— Nous devrions vraiment demander la voiture...

— Je crois que je vais me mettre au français, coupa Layla, laissant en suspens la question de l'Almack, avant de vider le verre d'Edith. Ce sera un bon entraînement. Je pourrai m'installer en France au lieu de me retirer à la campagne.

— *C'est la vie*, dit Edie dans la langue de Molière. C'est la seule phrase que je connaisse. Nos conversations risquent d'être limitées.

— Chérie, tout le monde peut parler français, il suffit de s'appliquer un

peu. Voilà une phrase utile : *Évacuez les lieux !*

— Ce qui signifie ?

Layla cria la traduction en agitant les bras.

— On ne sait jamais quand on peut en avoir besoin dans un endroit bondé. Ma gouvernante m'a appris toutes sortes de phrases utiles. *Êtes-vous enceinte ?* Hmm, celle-ci ne s'est pas révélée très utile. Non, je ne le suis pas. Il me faut encore du champagne avant de partir, décréta-t-elle.

— Nous n'avons pas le temps, insista Edie. À l'Almack, on ne peut se permettre d'avoir ne serait-ce qu'une minute de retard. Ils ferment les portes.

— Je devrais être enceinte à l'heure qu'il est si ton père n'était pas aussi têtû, poursuivit Layla. Tu sais pourquoi les lapins ont autant de petits, n'est-ce pas ?

Edith aida sa belle-mère à se lever. Pompette ou pas, Layla était délicieuse. Le plus délectable gâteau à la crème qu'un homme puisse espérer déguster. Le corsage très ajusté de sa robe semblait indiquer qu'il y avait une grave pénurie mondiale de vers à soie, mais elle avait la gorge idéale pour un usage aussi économe de tissu.

— Cette robe vous sied à ravir.

— Je dois me rappeler de rentrer le ventre, marmonna Layla qui se dirigea vers la porte, la main toujours crispée sur le verre vide d'Edie. Ah, vous voilà, Willikins ! Et si vous me serviez un autre verre ?

Edie lui ôta la flûte des mains et la tendit à un valet.

— Notre voiture, je vous prie, Willikins. L'Almack nous attend.

— De même que la voiture, lady Edith, dit le majordome.

Il se tourna vers le valet et prit la cape de Layla.

— Madame, si vous me permettez.

— Ces lapins, avec tous leurs bébés lapins, savent comment s'y prendre au moins, dit Layla, tandis que Willikins drapait sa cape sur ses épaules. Au fait, Edie, j'ai changé d'avis. Nous n'allons pas à l'Almack. Ils ne servent pas de champagne là-bas. Nous allons chez lady Chuttle.

— Qui est lady Chuttle ?

— Une vague connaissance. D'ordinaire, j'évite ses bals que je trouve un tantinet vulgaires, mais c'était avant de recevoir *ceci*. J'ai envoyé un message à ton père lui demandant de nous accompagner à l'Almack. Voici sa réponse.

Edie lissa le papier. En deux lignes, il exprimait son regret de ne pouvoir se joindre à elles à l'Almack, car il avait déjà accepté une autre invitation.

— Comment savez-vous qu'il sera au bal de lady Chuttle ?

— Je le sais, voilà tout. C'est le genre d'événement auquel un homme dans sa position assiste forcément. Alors j'ai simplement répondu que nous le retrouverions là-bas.

— Et s'il est ailleurs ?

— Où irait-il donc sinon ? rétorqua Layla sans se soucier de la présence du majordome et des deux valets. Il y escortera Winifred, sans aucun doute. Si

je vois ton père, il se peut que je lui parle des lapins. Je lâcherai le mot dans la conversation ; on verra si cela lui donne des idées.

Edie jeta un coup d'œil au majordome, toujours imperturbable.

— D'accord. Prévenez le cocher que nous nous rendons chez lady Chuttle, s'il vous plaît, Willikins.

Ce dernier s'exécuta et, un instant plus tard, elles étaient en route. Malheureusement, leur destination ne se trouvait qu'à un quart d'heure, si bien que Layla était à peine dégrisée à leur arrivée.

— Je la reconnâitrai au premier regard, assura-t-elle, lorsqu'elles descendirent de voiture devant un grand hôtel particulier.

— Insinuez-vous qu'il y aura des courtisanes parmi les invités ? demanda Edie, un peu plus intéressée par le bal chez lady Chuttle que par une soirée à l'Almack.

— Probablement. Voilà pourquoi ton père sera présent. Je connais les goûts de Jonas. Je suis sûre que c'est une de ces femmes qui s'empressent de vous affirmer que, quoi qu'elles mangent, elles ne prennent pas un gramme. Un jour, ton père m'a complimentée sur mon ventre plat, sais-tu. C'était à l'époque où j'avais *vraiment* le ventre plat.

— Layla, Winifred m'ennuie et je ne l'ai même pas encore rencontrée. Suivons plutôt ce charmant valet au lieu de rester dans le froid, suggéra Edie.

— Je suis la fille d'une marquise ! s'exclama Layla.

— C'est vrai, acquiesça Edith. Winifred, elle, sort sûrement d'un carré de choux. Et je parie qu'elle doit rembourrer son corset pour avoir des formes dignes de ce nom.

— Moi, je n'ai pas besoin de tactiques aussi pitoyables, déclara Layla qui repoussa sa cape, dévoilant son buste plantureux.

— Winifred serait obligée de mettre un chou dans son corsage pour espérer rivaliser avec vous, plaisanta Edith. Deux, en fait. Un de chaque côté.

Acquiesçant d'un coup de menton, Layla fit une entrée majestueuse dans l'hôtel particulier de lady Chuttle. Pour autant qu'Edie pût s'en rendre compte, rien dans le vestibule ne signalait la possible présence de courtisanes. Le majordome les salua avec une raideur toute professionnelle, tendit leur vestiaire aux valets au garde-à-vous contre le mur, puis les précéda dans le couloir qui menait à la salle de bal où il les annonça.

— Oh, regardez ! s'exclama Layla, ravie, en bousculant le majordome. C'est Betsy !

— Qui est Betsy ? s'enquit Edith qui trotta à sa suite, prête à la rattraper si jamais elle trébuchait.

— Une bonne amie de ma mère. Elle doit s'appeler lady Runcible désormais. Il me semble qu'elle est veuve depuis l'été dernier, la pauvre femme. Ce serait son troisième – non, son quatrième mari.

— Quelle tragédie. Ou devrait-on plutôt parler de triomphe ?

Layla plongea dans la foule, Edith dans son sillage.

— Ce n'est pas sa faute s'ils se cassent la pipe au bout d'un an ou deux.

Mais elle a réussi à garder sa blondeur juvénile en dépit de ces épreuves et, force est de l'admettre, c'est là le vrai triomphe.

Un instant plus tard, elle se lança dans une conversation avec une femme dont la chevelure avait, en effet, un petit quelque chose de victorieux : apparemment, le temps n'avait pas de prise sur lady Runcible. Edith lui adressa un sourire poli, puis chercha son père du regard, certaine qu'il ne pourrait s'empêcher de suivre Layla au bal.

Quelqu'un lui toucha le coude et, lorsqu'elle se retourna, elle se retrouva nez à nez avec lord Beckwith. Après un regard à sa robe – rose pâle, mais sans garniture pour dissimuler sa gorge – son visage s'illumina.

— Lady Edith, quel plaisir de vous rencontrer ici.

Edie fit une révérence.

— Lord Beckwith, je suis très heureuse de vous voir.

— *Au contraire*, disait Layla à côté, en français dans le texte. Je n'ai plus de vie mondaine depuis bien trop longtemps. J'ai décidé d'ouvrir un nouveau chapitre. *J'arrive, ma chère, j'arrive !*

Lord Beckwith baisa la main d'Edie, et la garda un peu plus longtemps que ne l'exigeait la bienséance.

— J'espère que ce n'est pas déplacé, reprit-il, mais j'ai conscience d'exprimer le sentiment de nombreux messieurs en vous avouant combien je regrette vos fiançailles expéditives.

— Lady Edith ne se mariera pas avant des mois, fit remarquer Layla, se joignant à la conversation.

Beckwith s'inclina de nouveau.

— Lady Gilchrist, enchanté de vous revoir.

— Et si nous nous mettions en quête de rafraîchissements, mes chers ? suggéra Layla. J'avoue qu'après ce trajet, je ne serais pas contre un petit fortifiant.

Quelques instants plus tard, ils étaient assis à une table devant du champagne et des amuse-bouches.

— Mangez, murmura Edith à Layla en poussant une assiette vers elle. Sinon, vous aurez une épouvantable migraine demain matin.

— *Au contraire*, dit celle-ci d'une voix flûtée. J'ai toujours très bien supporté le champagne. Je suis née, je crois, avec des bulles dans le sang.

La veuve Runcible traînait deux hommes à sa suite – des candidats au rôle périlleux de cinquième mari, supposa Edie. Tous trois s'assirent à leur table et Layla se mit aussitôt à badiner avec l'un d'eux, lord Grell. Réprimant un soupir, Edie se tourna vers Beckwith.

— N'auriez-vous pas vu mon père ce soir, par hasard ?

— Je l'ai vu, en effet, lady Edith. Dois-je en déduire que vous êtes arrivés séparément ?

Layla avait dû entendre, car elle se raidit et se pencha davantage vers sa proie.

— Lady Edith, me ferez-vous l'honneur de cette danse ? s'enquit

Beckwith.

Elle faillit accepter, puis vit son père se diriger vers eux au pas de charge. Elle se leva d'un bond.

— Père ! s'écria-t-elle. Vous êtes là !

Layla inspira un grand coup, saisit son verre avec tant de brutalité qu'Edith fut surprise qu'il ne se brise pas, et le vida d'un trait.

— Ma fille, salua sèchement le comte. Lady Gilchrist. Lady Runcible. Lord Beckwith. Lord Grell.

Le deuxième prétendant de lady Runcible s'était éclipsé avant les présentations. L'arrivée d'un homme contenant sa colère à grand-peine provoquait cette réaction chez certains. Malgré sa veste en velours prune et son nœud de cravate impeccable, son père lui faisait penser à un barbare en tenue de soirée. Il y avait une indéniable lueur de folie dans ses yeux.

Edie suivit son regard et vit Layla inclinée vers lord Grell, trop idiot pour s'inquiéter. Même après des années d'escarmouches avec son père, sa mine hostile lui inspirait de la crainte. Lord Beckwith s'excusa d'un sourire et quitta la table.

— Ciel, mon mari ! s'écria Layla, feignant de s'apercevoir de sa présence.

Apparemment sans raison, elle se pencha sur le côté, mais Edie savait qu'elle tendait le cou à la recherche de Winifred. Lady Runcible se leva à son tour et suggéra à lord Grell de l'accompagner, lui sauvant sans doute la vie.

Edie s'attendait que son père empoigne Layla par le bras et demande leur voiture. Au lieu de quoi, il se laissa choir sur la chaise que Beckwith avait désertée. Edie se rassit et un silence tendu tomba entre eux. Ce fut elle qui finit par le rompre.

— Dois-je vous laisser seuls ? Je pourrais faire un tour dans la salle ou danser avec lord Beckwith.

— Pourquoi ? s'étonna Layla. Ce n'est pas comme si nous allions avoir une conversation sérieuse en ton absence. Le comte va sans doute m'accuser d'avoir commis une indélicatesse avec mon infortuné voisin de table. Comme si j'avais la moindre chance, maintenant que Betsy a décidé de l'épouser.

— Je n'avais nullement...

— Où est Winifred ? l'interrompit Layla tout en attirant l'attention d'un valet.

Le comte fronça les sourcils.

— Qui est Winifred ?

Layla était occupée à expliquer au valet qu'elle souhaitait quatre flûtes de champagne, dont deux pour elle. Ce fut donc Edie qui répondit :

— Votre maîtresse, père.

— Comment oses-tu ? s'exclama ce dernier. Qui raconte de telles balivernes à ta belle-mère ? Je ne connais même pas de Winifred !

— Ah bon ? fit Layla, reprenant la conversation en route. Mince, très mince, avec un corset bourré de légumes, trop légère pour couler, vous voyez

le genre. On pourrait la jeter dans la Serpentine qu'elle remonterait à la surface en déclarant envier les femmes qui n'ont aucun mal à prendre des kilos.

De toute évidence, le comte était perdu.

— N'essayez pas de comprendre, lui conseilla Edie.

Le valet revint avec le champagne et elle attrapa sa flûte avant que Layla ne puisse s'en emparer.

— Winifred, expliqua Layla avec une pointe de tristesse, est la femme qui vous a arraché à moi, Jonas. Avant, je vous plaisais, vous savez. Nous n'étions pas exactement comme des lapins, mais *c'est la vie*.

Elle haussa les épaules et vida la moitié de son verre.

— Depuis combien de temps est-elle ainsi ? demanda le comte avec, dans le regard, un mélange de colère et d'angoisse.

— Oh, environ deux ans ! répondit Edie après réflexion. Sur l'échelle de l'harmonie conjugale, je dirai que tous les deux vous vous situez à huit sur dix – dix étant l'abîme du plus profond désespoir.

— Je t'interdis de me parler ainsi, ma fille !

À cet instant, Edie se rendit compte que, juste derrière son père au bord de l'apoplexie, se tenait Gowan.

1. En français dans le texte.

15

Le duc de Kinross portait une magnifique redingote de velours bleu foncé ornée de boutons d'argent. Il recula d'un pas et la salua avec la majesté d'un prince.

— Lady Edith.

Il se redressa, puis s'inclina de nouveau.

— Lady et lord Gilchrist.

Edie se leva, consciente de sourire comme une idiote.

— Votre Grâce, j'en déduis que vous avez conclu vos affaires à Brighton plus tôt que vous ne l'imaginiez.

S'emparant de sa main, il la porta à ses lèvres.

— J'ai mis les banquiers dans tous leurs états. Ils étaient contents de me voir partir.

— Et moi, je suis contente que vous soyez de retour.

Son sourire radieux fut une réponse suffisante.

— Bonsoir, s'écria Layla d'une voix chantante. Vous arrivez juste à temps, Votre Grâce. J'ai tout lieu de croire que lord Gilchrist songe à faire annuler vos fiançailles. Il est inconstant ces derniers jours.

Le visage de Gowan se fit menaçant sans qu'il ait besoin de bouger un muscle.

— J'espère que lady Gilchrist se trompe, dit-il à l'adresse du comte.

Le père d'Edith s'était levé.

— Mon épouse exagère. Comme je vous l'ai expliqué, milord, j'ai quelques inquiétudes quant à votre bonheur conjugal, mais rien de nature à rompre un contrat.

— Ayant une vision plus optimiste de notre avenir, j'ai apporté une dispense de bans, annonça Gowan qui prit la main d'Edie et la glissa sous son bras. L'archevêque de Canterbury s'est montré très arrangeant.

Le comte se rembrunit.

— Un mariage précipité ? Qui jetterait le discrédit sur la réputation de ma fille ?

Gowan regarda Edie.

— Nous autres Écossais avons du mal à comprendre les subtilités du savoir-vivre anglais. Serait-ce si terrible ?

— Oui, ce le serait, répondit-elle. Nous serions des parias quelque

temps, mais ce ne serait pas aussi grave que de s'enfuir pour se marier à Gretna Green.

Le sourire amusé dans les yeux de Gowan lui apprit tout ce qu'elle avait besoin de savoir.

— Je n'ai pas peur du scandale, répondit-elle à sa question tacite.

Layla se leva, un peu titubante.

— L'histoire sera vite oubliée. Les ducs restent des ducs. Quelle charmante idée !

Elle pivota sur elle-même.

— Betsy, *ma chère*, où êtes-vous donc ? Ma chère belle-fille se marie demain ! La vague de l'amour sincère la précipite dans les bras d'un duc !

Lady Runcible bondit d'une table voisine, la mine aussi curieuse que peut l'être celle d'une femme dont le maquillage risque à tout moment de se fendiller sous l'effet d'une violente émotion.

— Comme c'est charmant ! s'exclama-t-elle. J'ai appris les fiançailles dans le *Morning Post*, mais je n'imaginais pas que le grand événement aurait lieu si tôt.

— L'amour sincère est plus fort que tout, affirma Layla. Vous le savez mieux que personne, Betsy, avec vos tristes antécédents. La vie est trop courte et il faut se dépêcher de glaner les boutons de rose... à moins que ce ne soit les arcs-en-ciel... enfin bref, on doit se remuer avant qu'il ne soit trop tard.

— Sa Grâce a beaucoup d'affaires importantes à régler en Écosse, expliqua le comte, glacial. Voilà pourquoi il préfère se marier sans attendre.

— En effet, confirma l'intéressé en gratifiant lady Runcible d'un sourire aimable. Je suis aussi impatient de ramener ma superbe épouse à Craigievar.

Il serra davantage Edie contre lui.

— Je suis sûre d'exprimer l'avis général en vous souhaitant le plus grand des bonheurs, déclara lady Runcible.

— L'amour balaie tous les obstacles, déclara Layla d'un ton sentencieux avant de se rasseoir, l'air un peu las.

Lady Runcible leur décocha un sourire tout en dents, puis s'empressa de filer, sans doute pressée d'informer toute la ville que le duc de Kinross allait épouser la fille du comte de Gilchrist avec une hâte suspecte, et en tout cas scandaleuse.

— Si je dois me marier demain, intervint Edith, sidérée du calme avec lequel elle prononça ces paroles, j'aimerais autant rentrer à la maison maintenant.

— Pas question de te marier demain, objecta son père, la mine sombre. Même si je m'incline devant cette dispense de bans, la cérémonie sera organisée comme il se doit.

Gowan hocha la tête, l'air satisfait.

— Je serais heureux de vous rendre visite demain après-midi pour discuter des arrangements.

— Dans ce cas, je préfère rester ici, décréta Layla en rajustant le

bandeau brodé de perles qui lui retenait les cheveux. Je n'ai même pas encore dansé et *naturellement*...

Elle dut perdre le fil de sa pensée, car elle se contenta d'ajouter qu'elle refusait de rentrer alors que la soirée avait à peine commencé.

Edie ne tenait pas à rester en compagnie de son père et de sa belle-mère. Elle lança un regard suppliant à Gowan.

— Je raccompagnerai volontiers ma fiancée, dit celui-ci en se tournant vers le comte. Soyez assuré que mes intentions sont des plus honorables.

— Je vous en serais reconnaissant, Votre Grâce, se força à répondre le père d'Edith, les mâchoires crispées. Mon épouse et moi rentrerons en temps voulu.

— Pas si vous m'imposez Winifred dans la voiture, intervint Layla, drapée dans sa dignité. J'ai des principes.

Le comte se rassit, à la fois furieux et déconcerté.

— Auriez-vous l'amabilité de m'éclairer quant à l'identité de cette Winifred ?

— Pas avant d'avoir parlé des lapins, répondit Layla qui repoussa sa flûte vide et prit la deuxième avec délicatesse.

— Des *lapins* ?

Edie s'empessa de saluer son père et sa belle-mère, puis entraîna Gowan sans attendre la réponse.

— Toutes mes excuses pour cette scène, lui dit-elle, lorsqu'ils furent à distance respectable. Je crois que leur couple a atteint le point d'ébullition.

— J'espère que nous saurons éviter ces débordements émotionnels.

Edie s'esclaffa.

— Une citation de ma première lettre !

— Une paraphrase plutôt. Je crains de ne pas me rappeler vos mots exacts.

— Je ne peux imaginer ce genre d'imbroglie entre nous, assura-t-elle.

Tandis que Gowan la guidait vers la porte, l'assistance s'écartait tel du fretin à l'approche d'un requin.

— Avez-vous mauvais caractère ? s'enquit-il. Sans vouloir me montrer grossier, votre père paraît quelque peu irritable.

— J'ai passé une bonne partie de ma vie à jouer les conciliatrices. Notre foyer ne survivrait pas si je me laissais aller moi aussi à des accès de colère. Et qu'en est-il de vous ?

Gowan demanda qu'on avance sa voiture.

— C'est regrettable, mais j'ai mauvais caractère, avoua-t-il. En fait, votre père et moi avons peut-être plus de points communs que je ne le pensais, ajouta-t-il, pas franchement ravi à cette idée.

— Vous semblez pourtant si posé, s'étonna Edith. En fait, je m'inquiétais un peu au début que vous ne vous départissiez jamais de votre sérénité ducale.

— Je trouve plus inquiétant qu'on ne vous ait jamais laissée vous mettre

en colère.

— J'ai quand même dit à Layla que je vous assommerais avec mon violoncelle si vous preniez une maîtresse.

— J'ai parfois tendance à m'emporter et à dire des choses que je ne pense pas vraiment, reconnu le duc avec un sourire faussement penaud. Il m'a fallu vingt-deux ans pour l'admettre, mais je peux être assez soupe au lait.

— J'aimerais vous voir en proie à une émotion violente.

— Vous ne serez pas déçue, je crois, fit-il d'une voix caressante.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire !

— Revenons à nos moutons. En fait, quand je m'emporte, il m'arrive de hurler comme un dément, au point que j'ai dû préparer mon personnel à ces éclats. Ils ne m'obéissent jamais quand je m'adresse à eux dans une rage noire.

— Ils vous désobéissent ? Et comment réagissez-vous ?

— Très rarement, je jette des gens dehors, expliqua-t-il avec une grimace. Et ensuite je le regrette. Mais je peux vous assurer que cela ne s'est produit que deux ou trois fois depuis que j'ai hérité de mon titre.

— Dois-je craindre d'être mise à la porte, moi aussi ?

Edie ne savait que penser. Certes, son père avait un sale caractère, mais il n'avait jamais menacé de renier ou de congédier quiconque. Il lançait juste quelques phrases furieuses et disparaissait.

Le majordome s'approcha avec sa cape. Gowan la lui prit des mains et la drapa lui-même sur les épaules d'Edie.

— Jamais, répondit-il à la question d'Edie. En revanche, je ne peux pas promettre de ne pas bannir tout homme qui oserait lorgner sur ma femme.

Elle leva les yeux vers lui et un frisson délicieux la parcourut lorsque leurs regards se croisèrent. Mais si charmante que soit cette possessivité masculine, elle avait quelques inquiétudes.

— Je vous en prie, ne devenez pas comme mon père. Vous avez vu combien il était jaloux. Cela dit, ma famille vient de se montrer sous son plus mauvais jour. La plupart du temps, nous sommes sobres et sains d'esprit.

— Tout le contraire de la mienne, alors.

Edie attendit d'avoir pris place en face du duc dans sa luxueuse voiture pour continuer leur conversation.

— Vous m'aviez parlé d'ébriété, mais pas de folie.

Le duc esquissa un sourire.

— Sous une forme bénigne, rassurez-vous. J'ai trois tantes qui sont obsédées par leurs chiens. Ils ont des fêtes d'anniversaire, des laisses ornées de bijoux et plus de manteaux que moi.

— Des *manteaux* ?

— Velours pour l'hiver, lin huilé pour l'été. Apparemment, leur seul pelage ne suffit pas pour endurer les vents écossais. D'autres animaux viennent périodiquement enrichir leur ménagerie. Mes tantes – Sarah, Lettie et

Doris – sont convaincues qu’avec un peu de patience, n’importe quel animal peut se dresser comme un chien.

— N’importe lequel ? Et que sont-ils censés apprendre ? Peut-on entraîner un lapin à aboyer ?

— Un chien aboie naturellement, lui rappela Gowan. Le dressage, avec tout le respect dû à l’animal, peut se résumer à sa capacité à répondre à un nom donné, contrôler sa vessie, limiter ses déjections à un endroit choisi (pas le tapis du salon) et, de manière générale, obéir à des ordres.

— On pourrait dresser un chat, j’imagine, fit Edie avec une pointe de scepticisme, n’ayant jamais eu de contact proche avec un quelconque animal. Encore qu’ils n’obéissent pas volontiers d’après ce que je sais.

Gowan secoua la tête.

— Les chats, c’est terminé depuis longtemps. Mes tantes sont déjà passées à diverses espèces d’oiseaux, un campagnol, un hérisson, trois écureuils et toute une portée de lapins. En ce moment, elles travaillent sur des cochons. Des porcelets, plus précisément.

— Elles dressent des porcelets ?

— Elles préfèrent qu’on utilise le terme « domestiquer », rectifia-t-il d’un ton si sérieux qu’Edith pouffa. À ma dernière visite, les porcelets connaissaient leurs noms – Pétale, Cerise et Souci. Je suppose que maintenant les triplés ont fait des petits. Ou ont fini en bacon.

Il étira ses longues jambes et sa botte effleura l’escarpin d’Edith qui en frissonna. Absurde, se dit-elle.

— Pour ma part, dit-elle, se ressaisissant, je trouve l’hygiène bien plus importante que les noms.

— Dans ce domaine, tous trois ont déjà fait d’excellents progrès, assura Gowan d’un air grave. Ils ont paradé devant moi au dîner, tout roses et propres comme des sous neufs, et ornés de rubans assortis. Depuis, il y aurait eu quelques incidents regrettables, mais bien plus rares qu’on ne pourrait le supposer.

— Je serai ravie de faire leur connaissance, annonça Edith avec la même solennité avant de rire de nouveau. Je n’ai jamais côtoyé aucun animal, à part un cheval. Je sais monter, figurez-vous.

Le duc balaya l’exemple d’un revers de main.

— Dans l’histoire de la domestication, le cheval appartient aux âges reculés.

— D’où est donc venue cette idée de domestication à vos tantes ?

— Lettie a posé le postulat quand elle était enfant et toutes les trois ont relevé le défi.

Son pied frôla de nouveau celui d’Edie, mais son visage resta de marbre. Était-ce par inadvertance ? Ses orteils se recroquevillèrent dans son escarpin.

— Et qu’est-ce qui leur fait croire qu’elles vont réussir ?

La question le surprit.

— Et pourquoi pas ? Si quelqu’un peut domestiquer un porc, je parierais

sur tante Sarah. L'année dernière, elle avait un écureuil qui lui mangeait dans la main.

La remarque fit sourire Edith. Par son appartenance à la noblesse, elle avait conscience depuis l'enfance de son sang bleu et des privilèges qui allaient de pair. Mais en vérité, son père ne s'intéressait vraiment qu'à la musique, tout comme elle. Cette réalité avait dilué chez elle les effets de l'éducation aristocratique. Chez Gowan, et sans doute ses tantes, il n'y avait pas eu une telle dilution. Des siècles de confiance en soi leur avaient été inculqués avec la même rigueur que les gammes chez elle. Ses tantes ne pouvaient échouer dans le dressage d'un porc, si ledit porc pouvait l'être – et sans doute aussi s'il ne le pouvait pas.

— C'est une expérience scientifique, comprenez-vous. La curiosité est une qualité familiale. Ces dernières générations, la plupart d'entre nous ont été obsédés par une recherche ou une autre. Même le décès de mon père a pu être imputé à une tentative malheureuse pour prouver une théorie.

— Et qu'en est-il de vous ? s'enquit Edie.

Gowan haussa les épaules.

— J'ai quelque intérêt pour le blé. En ce moment, je cultive une nouvelle variété.

La culture du blé était sans aucun doute plus utile que le dressage des porcelets et Edie eut un hochement de tête approbateur. Elle allait demander si ses tantes avaient rencontré du succès avec les oies – ayant croisé le chemin d'un spécimen agressif dans son enfance – lorsque la voiture s'immobilisa. Ils étaient arrivés à destination. Elle cherchait son réticule sur la banquette quand un attelage les dépassa à vive allure et s'arrêta abruptement.

Elle se glissa jusqu'à la fenêtre de son côté et écarta le rideau. C'était la voiture de son père. Un valet en livrée sauta à terre et ouvrit la portière.

— Mes parents sont déjà arrivés.

Gowan regarda par sa fenêtre avec autant d'intérêt qu'elle.

— Sans doute votre père a-t-il convaincu votre belle-mère que danser en état d'ébriété n'était pas une bonne idée.

— Pourquoi ne descendent-ils pas ? s'étonna-t-elle.

— Je ne peux l'affirmer avec certitude, mais je suppose que votre père s'efforce de réveiller la comtesse. J'imagine que la boisson l'a rendue somnolente, voire inconsciente.

Il y avait dans sa voix un sous-entendu caustique qui déplut à Edie. Elle s'apprêtait à défendre Layla, quand son père émergea de la voiture, sa femme dans les bras. Il remonta l'allée vers la porte ouverte, la tête de Layla sur son épaule.

— Vous aviez raison ; elle a dû s'assoupir, dit-elle. Je pensais qu'il fallait une boisson plus forte que le champagne pour être ivre.

— C'est aussi une question de quantité. Combien de flûtes a-t-elle bues ?

— Peut-être six. Mais elle n'a pas mangé grand-chose aujourd'hui.

— Presque une bouteille entière, calcula Gowan. Ne cherchez pas, elle est ronde.

Alors que le comte s'approchait du perron, Layla lui tendit soudain les mains et attira la tête de son mari à elle. Aucun doute, elle était bien éveillée. Edie laissa retomber le rideau et s'adossa à la banquette

— Voilà une scène à laquelle j'aurais préféré ne pas assister, soupira-t-elle. Au moins, nous savons maintenant que Layla n'est pas inconsciente.

— Assurément, elle tient l'alcool.

— Vous auriez pu vous épargner cette remarque, protesta Edie. Layla n'est pas une alcoolique.

— D'après mon expérience, les alcooliques connaissent bien mieux la bouteille qu'ils ne voudraient le faire croire à leur famille.

— C'était certainement vrai pour vos parents, rétorqua Edie. Bien que je répugne à insister sur une distinction peu flatteuse entre nos deux familles, je vois Layla presque toutes les heures, puisque je n'ai jamais réussi à la convaincre de ne pas interrompre ma musique. Ce soir, c'était la première fois que je la voyais éméchée.

Le regard de Gowan se fit compatissant.

— La plus féroce des rebuffades n'aurait pas empêché mon père d'interrompre mon travail.

— *Gowan*. Là n'est pas la question.

— Ah ? fit-il après un bref silence.

Le duc, semblait-il, n'avait pas l'habitude qu'on lui résiste. Eh bien, il fallait espérer qu'il saurait apprendre.

— Je comprends votre réaction cynique, persista Edith, mais j'aimerais que vous entendiez mon point de vue. Ma belle-mère ne boit pas en excès. Nous ne buvons de vin à table que lorsque mon père rentre à la maison, ce qui est rare ces derniers temps.

— Je vois, murmura Gowan avant de jeter un coup d'œil par la fenêtre. Ils s'embrassent encore. Votre père est plutôt passionné pour un homme de son âge.

— Il n'est pas si vieux, objecta Edie qui, après sa belle-mère pompette, se surprit à défendre son père irascible. Il a tout juste passé les quarante ans. Vous-même vous vantiez que les Écossais restent actifs bien après quarante ans.

— Je me disais bien que cet homme avait un petit côté écossais.

Il suffisait que Gowan esquisse un sourire pour qu'Edie se sente fondre. Une réaction absurde, mais indéniable.

— Je me disais que vous aviez peut-être égaré votre sens de l'humour, observa-t-elle.

— Je vous présente mes excuses. Je crains que mes parents ne m'aient légué une hostilité définitive envers l'abus d'alcool.

— C'est compréhensible. Dites-moi quand mes parents seront à l'intérieur, parce qu'il vaut mieux que je les rejoigne. Sinon, il risque d'y

avoir une crise de nerfs si Layla passe dans ma chambre me souhaiter bonne nuit et que je n'y suis pas.

Gowan glissa un regard à l'extérieur.

— Ils viennent d'entrer.

— Dans ce cas, je dois vous abandonner. Il n'est pas convenable de rester dans une voiture à l'arrêt sans chaperon, fiancés ou pas.

— Quelle injustice, répondit Gowan avec une lueur malicieuse dans le regard. Je pourrais vous emmener en promenade à Hyde Park.

— Pas de nuit. Je dois vraiment y aller, insista-t-elle, d'une voix un peu enrouée.

— Pas avant de vous avoir souhaité bonne nuit d'un baiser, murmura-t-il en lui prenant les mains pour l'attirer près de lui. Ma presque épouse.

Edie chercha son regard, y décela un éclat possessif sous la langueur. Il baissa la tête et elle retint son souffle, se demandant si ce baiser serait aussi enivrant que le premier... Leurs langues se mêlèrent et elle cessa de penser.

Elle était en train d'apprendre que mieux valait ne pas trop réfléchir et se laisser porter par les sensations. Elle se concentra donc sur le toucher soyeux de son épaisse chevelure, puis, lorsque ses mains glissèrent le long de son dos, sur sa musculature puissante. Leur baiser se fit de plus en plus ardent et elle se retrouva agrippée à Gowan, osant à peine respirer, son corps vibrant à un rythme inconnu.

Gowan s'arracha à ses lèvres avec un grognement étouffé.

— Edie...

— N'arrêtez pas, le supplia-t-elle, ramenant son visage vers le sien. Personne ne sait où nous sommes.

Il s'exécuta de bonne grâce. Lorsqu'il referma les mains sur les seins d'Edie, celle-ci, émerveillée, marmonna quelques paroles incohérentes qui le firent rire. S'enhardissant, il en fit rouler les pointes sous son pouce. Edie laissa échapper un petit cri et se cambra contre sa paume. Sa cape avait mystérieusement disparu et elle sentait la chaleur de ses doigts à travers le tissu de sa robe. Gowan semblait fasciné par ses seins qui lui remplissaient les mains.

— Ils sont plutôt gros, murmura Edie, songeant au commentaire de Layla à leur sujet.

— Ils sont parfaits, assura Gowan d'une voix caressante. J'ai tellement rêvé de vous tenir dans mes bras.

— C'est vrai ?

— Depuis notre première rencontre. Mais aucun rêve ne vaut la réalité.

Il poursuivit ses câlineries avec tant d'habileté qu'Edith ne put que se laisser aller contre la banquette, tandis qu'il l'embrassait dans le cou sans cesser de lui pétrir les seins. Étonnamment, elle savourait le poids de son corps sur le sien, rêvait de le sentir sans la barrière de sa robe et de sa camisole, et mourait d'envie d'enrouler les jambes autour de ses hanches. Une pensée si scandaleuse qu'elle en fut choquée.

Il donna un petit coup de langue si délectable à la base de son cou qu'elle s'arquait spontanément contre lui en gémissant. La bouche de Gowan s'aventura sur son décolleté, puis il glissa la cuisse entre ses jambes et poussa légèrement. Elle se cramponna à ses épaules avec tant de force qu'elle était certaine d'y avoir laissé la marque de ses ongles.

Il murmura quelques mots, si bas qu'elle ne les comprit pas, puis tira d'un coup sec sur son corsage, dévoilant ses seins. L'instant d'après, il refermait la bouche sur son téton. Jamais Edie n'aurait imaginé qu'il existât une sensation aussi divine. Elle se cambra de nouveau en criant.

Submergée par cet assaut voluptueux, elle avait l'impression d'être un de ces petits pots en étain que les garçons faisaient sauter à la fête de Guy Fawkes. Elle était au bord d'une explosion à la fois sublime et effrayante, si seulement... Elle se pressa contre la jambe de Gowan, et le feu qui se déploya en elle lui coupa le souffle.

Mais alors qu'elle était comme du petit bois qui venait de s'embraser, Gowan s'arrêta. Une fraîcheur importune remplaça la chaleur de sa bouche. Dans la pénombre, ses seins pâles semblaient orphelins, et leurs pointes rose foncé se dressaient, quémendant d'autres caresses.

Le regard de Gowan suivit le sien, mais son visage avait retrouvé son impassibilité coutumière, alors qu'elle-même avait l'impression d'avoir été propulsée dans une autre dimension. Pour être honnête, elle se moquait bien d'être mariée ou non. Elle voulait faire l'amour avec lui sur la banquette de cette voiture. Ou même par terre. N'importe où il daignerait l'allonger.

Lui, en revanche, semblait avoir conservé une déconcertante lucidité.

— Comment pouvez-vous rester aussi flegmatique ? demanda-t-elle

Il l'avait déposée sur la banquette opposée et, ayant retrouvé sa cape, il entreprit de nouer le ruban qui la fermait comme si elle était une petite fille.

— Je suis loin de l'être, répondit-il d'une voix rauque qui la rassura.

— Je brûle de partout, murmura-t-elle avant de lui embrasser le front, le seul endroit qu'elle pouvait atteindre tandis qu'il s'appliquait à faire un nœud parfait. Je crains de ne pas réussir à fermer l'œil. Je me sens tellement...

— Je sais que je ne dormirai pas, coupa Gowan qui interrompit son geste et croisa son regard. Jamais je n'aurais osé rêver d'une épouse aussi sensuelle.

— Je ne suis pas sensuelle, murmura Edie. En fait, je suis plutôt ordinaire.

— Vous êtes tout sauf ordinaire.

Il prit son visage entre ses paumes et la gratifia d'un baiser bref mais fougueux. Puis il ouvrit la portière et la fit descendre avant même qu'elle ait compris ce qui se passait.

— Gowan ! protesta-t-elle, avant de baisser la voix en découvrant les valets au garde-à-vous de chaque côté de la portière. Si notre réputation doit être ruinée parce qu'on nous soupçonne d'avoir mis la charrue avant les bœufs – et cette dispense de bans autorisera tous les soupçons –, autant le faire vraiment !

Kinross glissa la main d'Edie sous son bras et remonta l'allée en direction de Willikins qui attendait sur le seuil.

— Je conçois votre point de vue, mais vous devez comprendre que je place mon honneur au-dessus de ma réputation.

Il avait repris son attitude ducale, en réaction aux nombreux domestiques en livrée, supposait-elle.

Edie s'arrêta à mi-chemin, hors de portée de voix des valets et de Willikins – du moins l'espérait-elle.

— Gowan, siffla-t-elle.

Il baissa sur elle un regard empreint d'une tolérance sereine si agaçante qu'elle lui secoua le bras.

— Vous vous comportez d'une manière plutôt guindée, monsieur le duc.

— Guindée ? répéta-t-il, narquois. Vous adresser à moi par mon titre l'est tout autant.

Vibrante de désir, elle trouvait vexant au plus haut point que Gowan apparaisse aussi posé et sérieux qu'un pasteur après son sermon du dimanche. En guise de représailles, elle se hissa sur la pointe des pieds et lui donna un coup de langue sur la lèvre inférieure.

— Que me faites-vous là, Edie ? dit-il d'une voix rocailleuse qui la remplit de satisfaction.

Peut-être était-il juste plus doué qu'elle pour dissimuler.

— Je m'assure que vous aurez autant de mal à dormir que moi.

Sur ces mots, elle lui encadra le visage des mains et l'embrassa. C'était le premier baiser qu'elle lui donnait, se rendit-elle compte. Toutefois, bien que Gowan montrât des signes évidents d'enthousiasme, il ne la souleva pas pour autant dans ses bras et ne la ramena pas à la voiture en criant au cocher de les emmener au premier hôtel venu. En fait, ce fut lui qui mit fin à leur baiser.

— À présent, je vais vous escorter jusqu'à votre porte, *Edith*, gronda-t-il.

Elle avait réussi à reprendre son souffle lorsqu'ils rejoignirent le majordome, dont le visage impassible ne fit qu'ajouter à son irritation. Était-elle condamnée à passer sa vie sous le regard de statues vivantes ?

Elle s'inclina devant Gowan pour prendre congé, mais refusa de croiser son regard. Comme elle se tournait vers les marches, il poussa un soupir exaspéré et la fit pivoter vers lui.

— Les ducs ne déflorent pas leur fiancée dans un carrosse, Edie, murmura-t-il avec virulence.

Elle jeta un coup d'œil de côté mais, avec l'instinct qui caractérise un majordome digne de ce nom, Willikins avait eu la bonne idée de s'éclipser.

— Il ne s'agit pas de cela, protesta-t-elle. C'est cette froideur stoïque dont vous pouvez faire preuve. Un instant, je vous embrasse, et le suivant, je me retrouve repoussée par un homme qui montre autant d'émotion qu'un bloc de bois. Un instant, vous me faites rire, et le suivant, vous arborez la mine sévère d'un professeur face à un élève récalcitrant. Je trouve cette attitude horripilante. Au plus haut point, ajouta-t-elle, au cas où il ne la prendrait pas

au sérieux.

— Un homme est à l'image de ses actes, répondit-il. Si je déflore ma fiancée, je ne suis pas moi-même, mais un être vil, dominé par la luxure au point qu'il en oublie les principes fondamentaux de la civilisation.

Edith se sentit soudain trop lasse pour argumenter.

— Vous avez sans doute raison, soupira-t-elle.

Elle faillit le gratifier d'une autre révérence, mais celle-ci risquant d'être mal interprétée, elle se contenta de lui tapoter la joue, parce que après tout c'était un homme bien, même s'il se fourvoyait. Puis elle rentra dans la maison.

Gowan remonta dans sa voiture et regagna son hôtel particulier. Il gagna directement sa chambre, assailli par le souvenir des seins pulpeux d'Edie, de son souffle haletant lorsqu'il la caressait.

Son valet entra et lui demanda s'il souhaitait, tout en se déshabillant, passer en revue le rapport du majordome concernant les dépenses domestiques, comme il en avait l'habitude. Gowan lui ordonna de lui préparer un bain, puis le congédia. Il n'avait aucune envie d'exhiber une érection qui ne montrait guère de signes d'affaiblissement. Comme c'était parti, sans doute l'aurait-il encore devant l'autel. Et ensuite, que ferait-il ? Jetterait-il sa duchesse dans un carrosse pour la prendre sur la banquette comme un animal ? Il avait noté qu'Edie ne serait pas contre. En fait, il devait s'estimer plutôt heureux d'avoir trouvé une femme à même de goûter les plaisirs de la chair qu'il saurait inventer.

Car il ne manquait pas d'imagination. Et ses ancêtres Kinross, grands paillards devant l'Éternel, non plus s'il se fiait aux livres qui emplissaient la bibliothèque. Bizarrement, les images de tous ces livres lui semblaient vulgaires, maintenant qu'il avait goûté au cou délicat d'Edie et entendu ses petits piailllements. Il aurait préféré l'épouser à Craigievar, afin de l'emmener directement de sa chapelle privée à sa chambre. Mais selon elle, la chose provoquerait un scandale indélébile. Franchement, qu'un mariage précipité ait lieu à Londres ou à Gretna Green, il ne voyait pas la différence.

Il jeta un regard un peu dégoûté autour de lui. Ayant refusé, à juste titre, la banquette de son carrosse comme substitut au lit conjugal, il lui fallait trouver un logement digne de leur nuit de noces. Celui-ci ne ferait pas l'affaire. La maison était certes située dans le plus beau quartier de la ville, à trois ou quatre rues de l'hôtel particulier du comte, mais il n'avait jamais pris la peine de changer le mobilier, et l'ancien propriétaire avait un goût prononcé – le mot était faible – pour les ornements égyptiens. Chaque nuit, il dormait sous une frise de têtes de chacal. Non que ces animaux lui déplaisent. Mais si les chacals égyptiens qu'il avait vus au British Museum avaient un long museau et une expression souveraine, ceux-ci ressemblaient davantage à des beagles, une race de chiens qu'il appréciait. Mais peu importait, il n'avait nulle envie d'allonger son épouse sur une couche nuptiale cernée d'une meute de chiens haletants.

Ce serait l'Hôtel Nerot. Il sonna son valet, qui réapparut promptement.

— Trundle, demandez à Bardolph de me réserver la plus belle suite au Nerot.

Pour combien de temps, Votre Grâce ?

Tandis que les valets portaient l'eau chaude dans la pièce réservée au bain Gowan réfléchit. Gilchrist aurait une attaque s'il suggérait un mariage le lendemain. D'un autre côté, il n'avait pas envie d'attendre plus longtemps.

— À compter de demain et jusqu'à nouvel ordre, répondit-il. Si la meilleure suite est occupée, offrez le double pour l'obtenir.

Difficile d'imaginer qu'il était le duc de Craigievar le plus soucieux de ses finances depuis des décennies.

— Souhaitez-vous vous déshabiller à présent, Votre Grâce ?

— Non.

— Tant que l'eau du bain est chaude, insista le valet, l'air un peu désespéré.

— Transmettez le message à Bardolph. Je me déshabillerai moi-même.

Trundle voulut émettre une objection, puis se ravisa comme son maître arquait les sourcils, et fila.

Gowan alla dans la pièce adjacente et contempla l'eau fumante dans la baignoire en songeant à la bouche d'Edie. Une bouche à damner un saint. Se ressaisissant, il se dévêtit et se tourna vers le miroir. Lui plairait-il ? Il avait cessé de grandir à vingt ans, mais avait gagné en carrure ces deux dernières années. Sa musculature était impressionnante, résultat d'un dur labeur physique. À Craigievar, il se levait à 5 heures du matin et travaillait dans son bureau. L'après-midi, il travaillait dans les champs aux côtés de ses métayers. À la différence d'un noble anglais, les hommes de son clan attendaient de lui qu'il donne un coup de main quand il le pouvait. On lui tendait une faux et on lui montrait un rang à couper avec beaucoup moins d'étonnement que s'il leur avait offert une tournée à la taverne. Qu'il s'agisse de transporter des rondins ou de mettre l'orge en gerbes, il répondait toujours présent.

Au-dessous de la ceinture, grâce à d'inévitables observations empiriques, il se savait mieux loti que la moyenne. Après une dure journée aux champs, ses métayers et lui plongeaient nus dans les eaux glacées du loch. À dix-huit ans déjà, il avait pu constater que ses ancêtres ne lui avaient pas légué qu'un château. Et si Edie n'aimait pas cette partie de son corps ?

Sa main se referma sur son sexe dressé. Il avait la désagréable impression d'être comme un tonneau bourré de poudre, prêt à exploser. Dans le miroir, il crut soudain voir double, comme si c'était Edie qui le caressait de ses doigts délicats. Il se rappela que ceux de sa main gauche étaient un peu calleux aux extrémités à cause de sa pratique intensive du violoncelle. Il avait encore un peu de mal à se faire à l'idée qu'il allait épouser une musicienne. La regarder jouer en duo avec son père avait été une révélation. Son corps ondoyait au rythme de la musique tel un saule dans le vent, et la joie illuminait son visage.

Il voulait qu'elle ressentie ce même bonheur intense avec lui, qu'elle le caresse de ses mains de musicienne. Il l'imagina agenouillée à ses pieds, ses cheveux blonds cascadeant sur une épaule, les lèvres entrouvertes... Un son rauque lui échappa et sa main s'activa.

Quelques minutes plus tard, il se laissa glisser dans la baignoire. L'eau lui fit l'effet d'une caresse et son corps réagit de nouveau. Il songea à la rapidité avec laquelle il avait perdu tout contrôle. Pareille faiblesse était inacceptable. Il ne pouvait s'enflammer ainsi telle une vulgaire torche. Il avait envers Edith une responsabilité qui allait au-delà de la simple consommation de leur mariage. Leur première nuit serait déterminante quant à leurs relations conjugales à venir, il en avait la conviction.

Ayant hérité de son duché à un jeune âge, il avait appris depuis longtemps à anticiper, à concevoir, à planifier. Avec le temps, il était devenu si doué pour réfléchir aux divers résultats possibles d'une action qu'il commettait rarement des erreurs – parce qu'il en avait évalué tous les points faibles à l'avance.

Le mariage et la vie intime n'étaient qu'un défi de plus. Du fait de son inexpérience, il ne devait pas sous-estimer le risque d'emballement qui le ferait agir comme un gamin de quatorze ans. La clé consistait à établir mentalement la liste de tout ce qui devait être fait afin qu'Edie apprécie sa première expérience, d'autant que la défloration pouvait être douloureuse. C'était là le seul point d'interrogation, car la douleur variait d'une femme à l'autre. Cela dit, certaines n'éprouvaient aucune douleur, lui avait-on laissé entendre. Il avait l'espoir qu'Edith appartienne à cette catégorie, mais dans un cas comme dans l'autre, il était responsable de son plaisir. À l'évidence, elle était réceptive ; nulle crainte donc d'une quelconque frigidité. Il ne fallut pas longtemps à Gowan pour établir la marche à suivre étape par étape pour leur nuit de noces. Les images enivrantes se bouscuaient dans sa tête, souvenirs des volumes illustrés trouvés dans la bibliothèque ducale.

Ses pensées se troublèrent comme il se rappelait la respiration saccadée d'Edie, ses petits cris de volupté. À l'idée de s'enfoncer dans son fourreau brûlant, de voir l'extase lui dilater les pupilles, de la sentir se contracter autour de lui...

Gowan finit la tête appuyée sur le bord de la baignoire, le souffle court. Bon sang, c'en était trop ! Une fois marié, jamais, non, plus jamais il ne céderait au plaisir solitaire.

Il ne voulait qu'Edie. Ses mains, son corps...

Edie rêva qu'elle dansait avec Gowan. Ils tournoyaient à travers la salle de bal en cercles de plus en plus grands. Puis elle s'arrêtait au milieu de la valse, attirait son visage à elle et l'embrassait.

Elle se réveilla heureuse. Comme l'heure du petit-déjeuner était passée, elle travailla son violoncelle jusqu'à midi. Elle descendit, et trouva Layla assise dans la salle à manger, la mine un peu fatiguée, mais plus joyeuse qu'elle ne l'avait été depuis bien longtemps.

— Edie, très chère ! s'écria-t-elle. Joins-toi à moi. Jonas ne va pas tarder.

— Je ne veux aucun détail, la prévint Edie en contournant la table.

— Comme si j'étais capable de pareille grossièreté, se défendit Layla qui agita la main avant de la plaquer sur son front en gémissant. J'ai une affreuse migraine, ma chérie, tu n'as pas idée. Ton père et moi avons passé toute...

— J'espère que vous avez réussi à avoir une conversation raisonnable.

Layla pouffa.

— Je ne m'en souviendrais pas. Je ne crois pas. Des lapins, ma chère, de vrais lapins !

Même si c'était un bon début, faire les lapins toute la nuit n'était pas, de l'avis d'Edie, un remède suffisant pour réparer une brèche dans l'harmonie conjugale.

— Heureusement pour toi, continua Layla, je suis capable d'organiser un mariage même si j'ai l'impression que mon crâne va se fendre en deux. Sans oublier le shopping : nous avons quelques cadeaux à acheter pour ta nouvelle petite fille. Enfin, ta demi-belle-sœur.

L'inquiétude dut se peindre sur le visage d'Edie, car le regard de Layla s'adoucit.

— Tu seras une mère merveilleuse pour ce pauvre bout de chou, tu verras. À l'instant où tu poseras les yeux sur elle, ton cœur fondra.

Celui de Layla fondait à la vue de n'importe quel enfant : elle s'arrêtait devant chaque landau pour admirer et gazouiller. Edie, elle, avait tendance à se tenir sur la réserve. Les bébés étaient des êtres si petits, d'apparence si fragile. Et puis, elle ne savait comment se comporter ni quoi dire.

— Nous irons faire un tour à Egbert's Emporium cet après-midi, décréta Layla. Il lui faut une poupée, bien sûr. Peut-être aussi une ferme, et l'une de ces nouvelles cartes d'Angleterre en puzzle.

— Une carte d'Écosse serait plus appropriée, fit remarquer Edie.

— Angleterre, Écosse, peu importe. J'ai vu la plus adorable des poupées il y a quelques jours. Si j'avais su, je l'aurais achetée, mais ton père ne m'avait pas parlé de Susannah.

À raison, devinait Edie. À la seule pensée de la petite orpheline, Layla avait les larmes aux yeux, son père avait de toute évidence préféré le silence à une conversation délicate. Elle pressa la main de sa belle-mère par-dessus la table.

— Vous viendrez me rendre visite, n'est-ce pas ? S'il vous plaît ?

— Bien sûr ! Je serai la plus indulgente des taties qu'un enfant ait pu rêver. Je te préviens, j'ai l'intention de la couvrir de rubans, et toutes sortes de fanfreluches. À nous deux, nous compenserons la perte de sa mère.

La porte s'ouvrit et le comte entra, aussi digne que d'ordinaire. Edie avait la plus grande difficulté à l'imaginer autrement que tiré à quatre épingles, et préférerait du reste ne pas s'y essayer.

— Je suis parvenu à une conclusion au sujet de ton mariage, Edith, annonça-t-il, une fois le premier plat servi.

Elle hocha la tête, mais elle était bien décidée à refuser d'attendre encore quatre mois.

— Le duc espère me forcer la main avec sa dispense de bans, mais je ne suis pas nécessairement contre. De toute façon, les rumeurs feront leur œuvre, que nous attendions quatre mois ou pas. Il est très fâcheux que lady Runcible ait été mise au courant de la requête de Kinross.

Il adressa à sa femme un regard désapprobateur qui prouva à Edie qu'elle avait raison : imiter les lapins n'était pas un remède miracle.

Par chance, Layla avait la tête posée sur le bras et ne remarqua pas la réprimande muette de son époux.

— J'ai donc décidé d'autoriser ce mariage dans un avenir très proche, déclara-t-il. La réception se fera en petit comité, bien sûr. Je demanderai à l'évêque de Rochester de se charger de la cérémonie ; nous sommes allés à l'école ensemble.

Un sourire involontaire éclaira le visage d'Edie.

— Cependant, j'insisterai pour que le duc reste avec toi quelques mois à Londres ou, s'il doit faire des allers et retours en Écosse pour ses affaires, que vous résidiez ici pendant ce temps. Je veux qu'il soit clair pour tout le monde que ce mariage n'a pas été avancé en raison d'un comportement inconvenant.

Layla releva la tête.

— Et si Edie se retrouve *enceinte* au bout d'une semaine ? Cela ne fera aucune différence qu'elle reste ici ou qu'elle aille en Écosse.

— Je ne risque rien, s'empessa de dire l'intéressée. Je suis sûre que cela n'arrivera pas.

— C'est arrivé à ta mère, lui rappela son père avec un manque de tact impardonnable.

Layla redressa le menton avec une dignité admirable.

— Le duc de Kinross paraît remarquablement viril, commenta-t-elle.

— Je... je ne sais pas où nous habiterions à Londres ! bredouilla Edie, en réaction à la tension qui régnait autour de la table.

— Le duc possède un vaste hôtel particulier non loin d'ici, dit son père de ce ton froid et mesuré qui lui était habituel. Pour ton information, ma fille, ton futur époux a un château et des terres en Écosse, ainsi que deux autres domaines, dont un dans les Highlands, le siège de son clan. Il est aussi propriétaire d'un manoir dans le Shropshire en plus de l'hôtel particulier de Londres. Il a aussi été fait mention d'une petite île au large de la côte italienne, ajouta-t-il avec une précision scrupuleuse.

— Comme c'est romantique ! s'exclama Layla d'une voix un peu tremblante, encore ébranlée par la remarque acerbe de son mari. S'il te plaît, dis-moi que tu m'inviteras sur ton île, Edie.

— Évidemment. S'il y a une maison sur cette île, nous serons ravis de vous recevoir.

Edie était quelque peu troublée par l'énumération de toutes ces propriétés. Elle avait l'impression d'épouser un potentat. Non qu'elle fût mécontente d'apprendre que son mari était fortuné, mais elle ne sautait pas de joie non plus. Elle savait, pour voir vu son père, gérer des domaines et diverses demeures, que ce n'était pas une partie de plaisir.

Sans toutes ces responsabilités, il aurait pu devenir un musicien de renommée internationale, songea-t-elle non sans un pincement au cœur. Elle avait grandi en sachant qu'une femme n'avait aucune chance de se produire en public, mais pour son père, la question avait dû se poser à un moment ou à un autre. Puis, comme son regard s'attardait sur sa mâchoire solide, elle comprit soudain que jamais le comte n'aurait tourné le dos à ses responsabilités. Il était piégé par sa naissance, tout autant qu'elle par son sexe.

Si Gowan n'avait pas hérité d'un duché, sans doute aurait-il passé sa vie à cultiver du blé. Ce destin n'avait pas la même force qu'une carrière internationale de musicien, mais possédait malgré tout un certain charme bucolique.

— J'informerai le duc de ma décision cet après-midi, dit son père.

— Comme le temps manque pour te faire commander une robe de mariée, tu pourras porter la mienne, proposa Layla. La mode n'a pas tellement changé. Nous la ferons reprendre ici ou là, et elle t'ira à la perfection.

— Oh, Layla, c'est si généreux de votre part ! la remercia Edie qui lui pressa de nouveau la main, regrettant de tout son cœur que les choses ne soient pas différentes.

Layla avait conservé sa robe pour sa propre fille... mais, apparemment, elle avait abandonné ce rêve.

Edie se rappelait avoir été en admiration devant la robe de mariée de sa nouvelle belle-mère. Coupée dans une soie fluide, entièrement rebrodée de minuscules paillettes, elle accrochait la lumière et conférait à l'heureuse élue qui la portait une allure incroyablement éthérée. Layla, radieuse, avait semblé

flotter jusqu'à l'autel. Ce souvenir éveillait en elle une émotion insupportablement poignante.

— Edith portera la robe de mariée de sa mère, décréta le comte.

Layla tressaillit. Edith le foudroya du regard.

— J'ignorais que ma mère m'avait laissé une robe.

— Sa robe et ses bijoux doivent t'être remis pour ton mariage.

Edie serra la main de Layla sous la table. Les yeux de celle-ci étaient dangereusement brillants. Elle se leva et déclara simplement :

— J'ai trop bu de champagne hier soir pour apprécier ce repas.

Edith et son père terminèrent le déjeuner dans un silence pesant. Elle attendit de voir s'il allait monter parler à sa femme, mais il se rendit tout droit dans le vestibule et demanda sa redingote. Un instant plus tard, la porte se refermait sur lui.

Elle courut à l'étage et trouva Layla entourée de femmes de chambre – et de trois malles ouvertes. Elle était blanche comme un linge, mais ne pleurait pas.

— Je pars chez mes parents à Berwick-upon-Tweed. Maintenant que la goutte de mon père exclut tout voyage à Londres, c'est à moi de leur rendre visite.

Edith se laissa choir dans un fauteuil.

— Mon unique regret, c'est de manquer ton mariage, poursuivit Layla. Mais je sens que je ne serais pas la bienvenue.

— Oh, Layla, non !

Sa belle-mère retenait ses larmes à grand-peine.

— Tu sais combien je t'aime. Mais l'idée de me retrouver dans une église auprès de ton père pour un mariage en feignant d'ignorer sa totale indifférence à mon égard... non, c'est au-dessus de mes forces.

Edie se leva et l'étreignit avec émotion.

— Je comprends. Vraiment.

— La maison de campagne de mes parents est proche de la frontière écossaise. Je viendrai te rendre visite avant... enfin, si je rentre à Londres, corrigea Layla, la gorge nouée.

Edie resserra son étreinte, le cœur lourd. Elle ouvrit la bouche pour lui dire que son père irait sûrement chercher sa femme pour la ramener à la maison, puis se ravisa. Il semblait plus probable qu'il ne prendrait pas cette peine.

— L'important, ma chérie, c'est que tu sois heureuse avec ton séduisant Écossais, déclara Layla avant de l'embrasser sur la joue.

Ce soir-là au dîner, comme elle s'y attendait, son père fit remarquer avec indifférence qu'il n'y avait rien à faire dans une petite ville à la frontière écossaise.

— Ma femme n'aura aucune distraction, et aura tôt fait de rentrer. Je ne vois donc aucune raison de perdre mon temps et mon énergie à la suivre.

— Si vous pouviez juste être plus gentil avec elle, l'implora Edie. Elle

vous adore.

— Tu ne sais pas ce que tu dis ! aboya son père.

— Vous l'aimez, je le sais, et pourtant vous la traitez comme si elle n'était qu'une vulgaire concubine. Ce n'est pas parce que vous affichez de grands principes moraux dans votre conduite que tout le monde doit se prosterner sur votre passage. Je sais qu'elle vous...

Il n'attendit pas la suite de son analyse, se leva et quitta la pièce. Edie soupira. La grossièreté de son père était le signe d'une grande agitation, lui d'ordinaire si à cheval sur les bonnes manières. La maison était étrangement silencieuse sans les éclats de rire de Layla et les remarques outrancières qu'elle lançait de sa voix flûtée.

Au déjeuner le lendemain, son père arborait un visage plus fermé que jamais. Pour la première fois de sa vie, il déclina son offre de jouer en duo. Quand il fut évident qu'il ne changerait pas d'avis, Edie se retira dans sa chambre. Elle travailla des heures, mais la musique sonnait aussi creux que son cœur.

Gowan se présenta en fin d'après-midi et suggéra une cérémonie dans les meilleurs délais d'un ton ducal qui ne tolérait aucune objection. Cette fois, son père ne se hérissa pas. Gowan ajouta qu'en ce qui le concernait, il était absurde de rester à Londres dans le seul but de satisfaire les marchands de cancons, et que quiconque voulait croire à des rumeurs grivoises pouvait aller se faire voir. Là non plus, le comte n'émit aucune protestation. Il capitula face à toutes les exigences du duc.

Il réussit à garder son air buté plusieurs jours, jusqu'au matin du mariage d'Edie. Elle descendit les marches dans la robe de Layla, car il s'avéra que celle de sa mère avait été dévorée par les mites. Sans être immodeste, elle trouvait que la toilette de sa belle-mère lui faisait honneur. Toutes ces paillettes scintillantes donnaient l'impression que la robe avait été taillée dans un diamant. Ses petites manches et son corsage ajusté au décolleté profond mettaient sa poitrine en valeur, tandis que le tissu tombait en plis gracieux autour de ses hanches. Ses cheveux étaient coiffés en un élégant chignon rehaussé de bijoux, tout comme Layla, sauf qu'elle portait les opales de sa mère, et non des perles.

À cet instant seulement, le visage de marbre de son père se fissura. Il tressaillit et une douleur fugace lui contracta les traits avant qu'il ne se ressaisisse et s'incline.

— Ma fille, tu es très en beauté, déclara-t-il d'un ton mesuré.

Même lorsqu'ils pénétrèrent dans Westminster Abbey, il ne montra aucun signe de regret que Layla ne soit pas à ses côtés.

Edie, elle, souhaitait désespérément sa présence. Et puis, elle détestait l'idée de laisser son père seul dans une maison vide avec en tout et pour tout quatre violoncelles, quand bien même le plaisir d'en jouer serait-il une consolation.

Ils avaient décidé de s'abstenir de toute réception, du fait de l'absence de

Layla. Aussi, la cérémonie achevée, tous trois regagnèrent-ils la demeure du comte pour partager un déjeuner étonnamment cordial lors duquel toute mention de la comtesse fut prudemment évitée. Gowan et son père passèrent un moment agréable à dénoncer le système fiscal britannique. Regardant tour à tour son père et son époux, Edie réalisa qu'ils avaient décidément beaucoup de points communs, une idée déconcertante à laquelle elle réfléchirait plus tard.

En fin d'après-midi, elle revêtit une nouvelle robe fort élégante, et lorsque toutes ses malles eurent été emportées par les domestiques du duc, vint le moment des adieux. Gowan se tenait près de la voiture, flanqué de valets en livrée si nombreux qu'on aurait dit un membre de la famille royale.

Elle serra les mains de son père et fit une ultime tentative.

— Je vous en prie, allez la chercher.

Il hocha sèchement la tête, indiquant juste à Edie qu'il avait entendu. Elle ne pouvait rien faire plus. Son rôle de pacificatrice de la famille Gilchrist avait pris fin.

Elle monta dans la voiture. Désormais, elle était la duchesse de Kinross et, assis en face d'elle, se trouvait son mari.

Et quel mari.

Gowan était d'un calme olympien, l'air impénétrable, mais elle savait qu'il avait été tout aussi ému qu'elle par la cérémonie. Lorsqu'il lui avait promis « de l'aimer, de la chérir, de la garder dans la maladie et dans la santé », elle avait senti le feu lui monter aux joues sous l'intensité de son regard. Le souffle coupé, elle s'était agrippée à ses mains de crainte de chanceler. Jamais elle n'aurait imaginé qu'un serment de mariage pût être aussi émouvant. Et pas davantage qu'elle aurait la chance de trouver le seul homme au monde fait pour elle. De même, lorsqu'elle lui avait juré « de l'aimer et de le chérir jusqu'à ce que la mort les sépare », les yeux de Gowan brillaient d'une joie qu'elle n'avait vue que rarement dans sa vie.

Au bout d'un moment, elle laissa glisser sa cape en velours rebrodée de perles véritables sur ses épaules, dévoilant la blancheur laiteuse de sa gorge qui faisait écho aux opales ornant sa chevelure. Troublée par la flamme qui s'alluma dans le regard de Gowan, elle redressa les épaules, ce qui ne fit que mettre davantage en valeur sa poitrine.

Vous avez la chance d'avoir de beaux seins, exhibez-les, lui avait conseillé Layla.

La propension de sa belle-mère à exposer ses formes en public avait-elle servi ou desservi son couple ? Edith réservait son avis. Cela mis à part, il lui semblait évident que Gowan appréciait le spectacle.

Ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire.

Le reste de la soirée se passerait de mots.

Hôtel Nerot, Londres

— Je ne suis jamais entrée dans un hôtel, avoua Edie lorsqu'ils franchirent le seuil, regardant à la ronde avec curiosité. Je ne comprends toujours pas pourquoi nous ne rénovons pas tout simplement votre maison, Gowan.

— Mon hôtel particulier ne convient pas à ma duchesse.

La seule idée d'emmener Edie dans une pièce ornée de chacals était une offense personnelle. Le Nerot, en revanche, offrait la luxueuse intimité qui convenait. À défaut de passer leur nuit de noces au château, c'était l'endroit le plus approprié.

M. Bindle, le majordome de Gowan, vint à leur rencontre dans le hall, suivi par un homme courtaud doté d'une tignasse ébouriffée qui évoquait une fleur de pissenlit. L'homme se révéla être le directeur de l'établissement, M. Parnell. Gowan ne voyait aucune raison impérieuse de passer du temps avec ce monsieur – Bindle avait sans nul doute veillé au moindre détail –, mais il l'écouta avec une courtoisie forcée pérorer sur les divers arrangements prévus pour l'hébergement de ses domestiques. Il était en effet accompagné de six valets de pied, de son cuisinier, de son valet de chambre et de divers autres serveurs – sans oublier leurs malles et la voiture qui transportait le violoncelle d'Edie –, mais l'hébergement de son escorte ne requerrait certainement pas son aide.

Il glissa un regard à Bindle qui posa la main sur le bras de Parnell. Tous deux le précédèrent d'un pas vif. Ils gravirent une volée de marches en marbre, remontèrent un petit couloir, et s'arrêtèrent devant une somptueuse double porte rehaussée de dorures.

— Que c'est beau ! s'exclama Edie.

M. Parnell s'essuya le front.

— La suite Royale, Vos Grâces. Les portes viennent de Paris ; elles ornaient le Palais-Royal.

Il tourna la clé dans la serrure et ils entrèrent dans un spacieux salon. Bindle annonça qu'un repas préparé par le chef personnel du duc serait servi dans cinq minutes.

Edie se promena dans la pièce, examinant le mobilier. Elle glissa un regard à Gowan, qui eut l'impression d'être frappé par la foudre. Elle attendait

de lui qu'il refuse de dîner – il le lisait dans le pétilllement grivois de ses yeux –, mais cela ne faisait pas partie de son plan. Il ne tenait pas à ce qu'elle soit prise de faiblesse d'ici à quelques heures. Il acquiesça, et congédia les deux hommes. Puis il se dirigea à pas lents vers Edie, savourant la façon dont elle se tenait devant la haute fenêtre telle une colonne de lumière dorée. Sa robe avait été conçue pour provoquer chez un homme la plus troublante confusion. Une simple longueur de tissu enroulée autour de son corps, à laquelle il suffisait d'enlever une épingle ou deux pour qu'une ravissante femme nue apparaisse.

La porte s'ouvrit de nouveau et Mary, la femme de chambre d'Edith entra d'un air affairé, suivie par Trundle, le valet de Gowan. Ce dernier lança un regard courroucé par-dessus son épaule.

— Vous avez interdiction d'entrer dans cette suite à moins d'y avoir été expressément invités.

Mary fit une révérence si profonde qu'elle faillit en perdre l'équilibre. Trundle et elle s'éclipsèrent.

— Était-ce vraiment nécessaire ? demanda Edith.

— Mes domestiques ne sont pas habitués à respecter mon intimité parce que je ne le leur ai jamais demandé. Ils vont devoir apprendre.

— Vos domestiques vont et viennent à leur guise ? fit Edie, incrédule.

— Seulement s'ils ont une raison d'entrer dans une pièce, bien sûr.

— Je suis presque toujours seule. Et personne, en dehors de Layla, n'entre dans mes appartements sans prévenir. Je ne supporte pas d'être interrompue quand je joue, ou qu'on me demande d'arrêter avant que je l'aie décidé.

— J'en informerai mes serviteurs. Ils ne vous dérangeront pas.

Il s'immobilisa devant elle, fit glisser son index le long de sa joue, puis lui souleva le menton.

— Vous êtes si belle, Edie. Vous me subjuguez.

— Je ne vois pas pourquoi vous le seriez. Je ne le suis pas, moi, quand je vous regarde.

En effet, il ne voyait nulle admiration respectueuse dans ses yeux, plutôt un mélange de malice et de désir qui lui brouilla l'esprit au point qu'il faillit se jeter sur elle tel un loup affamé. Prenant sur lui, il l'embrassa comme il sied à un gentleman. Avec révérence.

Edith enroula les bras autour de son cou et lui rendit son baiser. Elle semblait faire peu de cas de la révérence : sa bouche se fit gourmande, réclamant un baiser d'un tout autre genre. La façon un peu maladroite avec laquelle elle insinuait la langue entre ses lèvres aviva le désir de Gowan. Ils s'embrassaient avec fougue lorsqu'il reprit ses esprits et se rendit compte qu'elle lui dénouait sa cravate. Il l'arrêta de la main.

— Notre dîner ne va pas tarder.

En fait, il était étonné qu'il ne fût pas déjà là. Cinq minutes, avait dit Bindle. D'ordinaire, il était fiable.

— Et alors ? murmura Edith.

Le baiser qu'elle déposa dans son cou faillit le faire succomber. Aussi fit-il la seule chose dont il était encore capable : il recula d'un pas. Sa cravate tomba sur le tapis.

— Voyons, Gowan, le réprimanda-t-elle en secouant la tête, ce n'est pas le moment d'être collet monté.

La porte s'ouvrit de nouveau et Bindle entra sans bruit, l'air affairé, suivi par M. Rillings, le sommelier, et quatre valets portant une table déjà dressée. Ils la déposèrent au milieu de la pièce et placèrent une chaise à chaque extrémité. Gowan présenta son épouse aux serviteurs qu'elle n'avait pas encore rencontrés. Ses manières étaient exquises, comme il sied à une jeune femme de la haute société. Elle se montra respectueuse et courtoise envers tous, avec une chaleur un peu plus appuyée à l'égard du majordome.

Tous deux prirent place à la table sur laquelle étaient disposés plateaux et couverts en argent, ainsi que de la vaisselle en porcelaine aux armoiries du duché. Edith fixa son assiette en silence, tandis que M. Rillings présentait son choix de vins. Puis Bindle prit la relève et entreprit de décrire par le menu les mets délicats dissimulés sous les dômes en argent. Gowan nota distraitement que ses domestiques excellaient à reproduire les dîners de Craigievar, y compris dans l'environnement peu familial d'un hôtel. Son majordome était prolix, ce n'était pas nouveau. Mais comme Bardolph, il appartenait à la maison depuis si longtemps que Gowan n'avait jamais considéré comme indispensable de lui conseiller d'être plus succinct.

Cependant, au milieu de sa récitation, alors que Bindle avait commencé à décrire le *bœuf en daube*, Edith le coupa dans son élan.

— Monsieur Bindle, dit-elle avec gentillesse. Je crois que ce soir, je préférerais le plaisir de la découverte.

Le majordome en resta bouche bée. Il n'était pas habitué à être interrompu. La maison du duc avait un rythme aussi régulier que les marées : chaque tâche était exécutée au moment voulu, et avait une durée précise.

Edith lui sourit, et il finit par comprendre qu'il était temps de se retirer. Il rassembla les valets, puis quitta la pièce, Rillings sur ses talons.

— C'était magistral, déclara Gowan qui leva son verre avec un grand sourire, heureux à l'idée que, désormais, ils étaient deux à régner sur son petit monde.

— Je m'intéresse moins à la préparation des plats et aux ingrédients que vous, je suppose. Ceci a l'apparence et l'odeur d'un ragoût de bœuf, cela me suffit.

— Je n'écoute jamais avec beaucoup d'attention Bindle détailler les menus.

— Alors pourquoi diable vous fait-il une description aussi longue ?

— Il en a toujours été ainsi.

Elle fronça les sourcils.

— Cela ne me paraît pas une explication raisonnable, Gowan.

— En fait, je crois que ce rituel lui fait plaisir, confessa-t-il.

Elle s'immobilisa, la fourchette en l'air. Il mourait d'envie de pousser la table de côté, et tant pis si le fracas de la vaisselle cassée dérangeait tout Londres. Il la soulèverait dans ses bras, la porterait jusqu'au lit...

Il inspira un bon coup, s'efforçant de chasser ces pensées indignes.

— C'est très prévenant de votre part de songer au plaisir de votre majordome, Gowan, commenta Edie avant d'avaler sa bouchée.

Sa bouche luisante allait le rendre fou. Il se moquait de cette maudite nourriture. Il prit sur lui pour siroter son vin et s'efforça de fixer son attention sur la robe de son épouse, se remémorant les détails passionnants cités par Rillings. En vain.

— Je suis désolée que vos tantes aient manqué notre mariage. En seront-elles affligées, pensez-vous ?

— J'en doute. Elles seront heureuses de vous rencontrer mais, à leurs yeux, s'enthousiasmer pour un mariage serait trahir l'esprit scientifique. Elles ne sont pas encore venues à Craigievar faire la connaissance de Susannah, par exemple. Selon elles, toute interruption nuirait à leur programme de domestication du moment.

— Quelle quantité dois-je manger ? s'enquit Edie après quelques bouchées.

— Pardon ?

— Je suppose que vous avez décidé que je devais prendre des forces en vue de l'exercice qui nous attend, n'est-ce pas ? C'est moi qui dois avoir besoin de manger puisque, jusqu'à présent, vous n'avez pas touché à votre assiette.

— Vous êtes ma femme. Il est de ma responsabilité de m'assurer que vous soyez correctement vêtue et nourrie.

Alors qu'il prononçait ces mots, il se demanda si Edie les trouvait aussi stupides que lui. Si tel était le cas, elle n'en laissa rien paraître. Elle se leva avec la grâce inhérente à chacun de ses mouvements, de ses coups d'archet à sa démarche, comme si elle obéissait à un rythme intérieur. Il se leva à son tour et, pétrifié, la dévora du regard tandis qu'elle se dirigeait vers la chambre.

Elle se retourna vers lui et sourit.

— Gowan.

Il la rejoignit sans se faire prier. Sa femme était une sorcière. Il lui suffisait d'un sourire pour qu'il la suive comme un toutou.

Il l'attira à lui et captura sa bouche avec voracité. L'élue de son cœur était enfin sienne. Son épouse. Son Edie. Ses mains coururent le long de son dos et il la pressa davantage contre lui. Telles deux pièces d'un puzzle, leurs corps s'emboîtaient à la perfection.

— Maintenant, Gowan, souffla-t-elle.

Il la souleva dans ses bras et la porta dans la chambre où trônait un lit à baldaquin de la taille d'un petit grenier, aussi large que long, tendu de soie rose pâle tissée de fils d'argent.

Un lit digne d'une duchesse.

D'un geste, Gowan repoussa le couvre-lit et déposa Edie sur les draps. Elle lui sourit. Il lui effleura le front d'un tendre baiser, puis le nez et les lèvres.

— Ma femme, vous êtes ravissante, murmura-t-il. Puis-je vous ôter votre robe ?

Edie bascula sur le flanc pour lui donner accès à la rangée de minuscules boutons qui couraient sur toute la longueur de son dos. Il se concentra sur lesdits boutons, s'efforçant d'ignorer que ceux-ci s'arrêtaient juste au-dessus de l'arrondi voluptueux de ses fesses. Le dernier lâcha, révélant son corset. Après l'avoir débarrassée de sa robe, Gowan le délaça sans mot dire. Dessous, il y avait une camisole si diaphane qu'il entrevoyait la pointe des seins d'Edie en transparence.

— Allez-vous vous dévêtir ? demanda-t-elle.

Il se redressa. Peut-être était-elle intimidée à l'idée d'être nue alors que lui était encore habillé.

— Oui, répondit-il. Mais il n'y a aucune raison d'être gênée, Edie.

— Je ne le suis pas.

Il la crut. Elle avait des manières directes qui l'y incitaient.

— Ce sont les couleurs de votre clan ? s'enquit-elle.

— Oui.

Il délaça ses chaussures et les jeta de côté.

— Le kilt que je porte se dit *feileadh beag* en gaélique.

Il déboucla son escarcelle de peau. Edie paraissait fascinée.

— À quoi sert cette petite pochette ?

— À mettre quelques pièces. C'est un *sporrán*.

Le kilt était conçu pour s'enlever rapidement et Gowan se rendit soudain compte qu'Edie l'examinait sous toutes les coutures. Et il avait l'impression qu'elle appréciait ce qu'elle voyait. Il enleva sa chemise avec une lenteur calculée, réprimant un sourire devant sa sottise. Il veilla à bien contracter les biceps en la passant par-dessus la tête. Si son corps ne lui plaisait pas, elle n'aurait pas ce regard.

Un regard brûlant de désir, qui faisait écho à la faim qu'il avait d'elle. « Mais revenons à nos moutons », se dit-il, répétant dans sa tête les étapes de son plan.

Sur le lit, Edith l'imita et passa sa camisole par-dessus sa tête. Il en oublia toute pensée cohérente, hypnotisé qu'il était par le jaillissement de ses seins généreux, encadrés par l'arc gracieux de ses bras. Puis il baissa les yeux et découvrit au creux de ses cuisses à l'arrondi délicat le petit triangle de boucles dorées.

La beauté du spectacle faillit lui faire perdre tout contrôle. Il refusa de succomber et la rejoignit sur le lit où il rectifia la position de son corps jusqu'à ce qu'elle lui convienne et entreprit de lui faire l'amour.

D'abord, il l'embrassa, lui arrachant des petits cris affamés. Puis il

s'autorisa à prendre ses seins en coupe. Tandis que la moitié de son cerveau en savourait le poids délicieux, l'autre notait la façon dont elle frémissait à son contact, ses bras qui se resserraient autour de son cou, sa respiration de plus en plus superficielle et rapide. Il la mordit juste un peu, à quoi elle répondit d'un cri étouffé ; il cocha un point sur sa liste.

Écouter, apprendre, comprendre.

Il se risqua ensuite à promener les mains sur ses hanches, à lui caresser l'intérieur des cuisses. Seigneur, sa peau était si douce à cet endroit qu'il faillit perdre pied ! Il mourait d'envie d'y presser le visage et de la mordiller avant de passer à un jeu plus audacieux juste un peu plus haut.

Mais non. Il avait une mission et ne devait pas brûler les étapes. Ses mains remontèrent lentement jusqu'à son intimité. C'était plus rose, plus chaud et humide qu'il ne l'avait imaginé – une fleur aux pétales veloutés. Edie tremblait, ses mains lui pétrissaient fiévreusement les épaules, et il dut prendre sur lui pour refouler les envies que ces caresses faisaient naître en lui.

Elle semblait prête, mais lorsque, d'un doigt précautionneux, il poussa plus avant son exploration, il se figea. Elle était si étroite.

— Gowan !

La voix d'Edie lui parvint comme dans un brouillard. Troublé, il essayait d'imaginer comment la chose serait possible entre eux. Sans doute les Anglaises étaient-elles plus petites à cet endroit, de même que les Anglais avaient des biceps moins développés que les Écossais.

Bigre.

19

Edie avait l'impression de vivre l'expérience et de l'observer en même temps.

Elle était étalée sur le lit, offerte, le corps agité de petits frissons sensuels. Si elle avait écouté ce qui lui restait de raison, elle aurait sans doute roulé sur le flanc afin que ses jambes ne paraissent pas si dodues. Elle aimait plutôt ses jambes dans leur ensemble, mais ses cuisses...

Elle sentit le doigt de Gowan se presser... là, puis il inclina la tête et sa langue remplaça son doigt, et elle perdit le fil de ses pensées. Une seconde plus tard, l'instinct prit le pas sur son léger sentiment d'horreur initial et elle s'entendit crier « oh, oui ! » encore et encore – comme Layla lui en avait fait la démonstration.

Une curieuse chaleur commençait à se déployer en elle lorsque Gowan s'interrompit et se hissa au-dessus d'elle.

— Je crois que vous êtes prête, Edie.

Elle fronça les sourcils. Elle avait l'impression qu'il parlait d'une boule de pâte en train de monter. La douce chaleur qui l'avait envahie se dissipa aussitôt. Elle hocha pourtant la tête et l'attira à elle pour chasser cette étrange solitude qu'elle ressentait soudain.

— J'ai tellement envie de vous, dit-il d'une voix rauque avant de déposer un baiser sur sa bouche. Mais je crains de vous faire mal.

Elle lui sourit. Maintenant que le visage de Gowan se trouvait près du sien, elle se sentait mieux.

— On m'a dit que ce n'était pas très douloureux. D'après Layla, ce sont des contes de bonne femme.

Il glissa la main entre eux et se positionna à l'orée de sa féminité. Edie risqua un coup d'œil. L'engin semblait énorme. Il lui évoquait la tige rosée d'un champignon géant, même si la métaphore, quoique juste, n'était guère romantique.

Les premières secondes, la sensation fut plutôt agréable. Bizarre, mais agréable.

— Comment est-ce ? s'enquit Gowan en s'immobilisant.

C'était si *intime* qu'Edie pouvait à peine le supporter. Ce visage plus près du sien que ne l'avait jamais été aucun autre, ce corps allongé sur elle, et maintenant cette partie de lui qui *entrait* en elle – elle en tremblait de la tête

aux pieds. Elle voulait le repousser et en même temps l'attirer plus près.

— C'est bon, lui souffla-t-elle.

— Puis-je continuer ?

Elle hocha la tête. Gowan donna un premier coup de reins et, dès cet instant, ce ne fut plus bon du tout. Involontairement, elle retint sa respiration et lui planta les ongles dans les épaules.

— Je vous fais mal ?

La voix de Gowan était descendue d'une octave.

— Un peu, parvint-elle à articuler.

Un peu ? C'était un *supplice*.

— Dois-je cesser, Edie ? Nous pourrions essayer à nouveau demain.

La joyeuse sensualité qui l'animait quelques minutes plus tôt s'était évanouie. Son corps était comme déchiré. Mais à aucun prix elle ne voulait avoir à recommencer le lendemain. La seule appréhension la tuerait.

— Allez-y, finissez-en, lâcha-t-elle d'une voix cassée.

Nouveau baiser délicat sur ses lèvres...

Puis nouveau coup de reins puissant qui sembla durer une minute, ou une heure. La douleur l'ébranla jusqu'aux tréfonds. Elle avait l'impression d'être coupée en deux. Il était coincé en elle tel un bouchon dans une bouteille. Elle était à présent complètement en dehors de l'expérience. Un chapelet de jurons se bousculèrent dans son cerveau, des amabilités qu'elle ne manquerait pas de dire à Layla la prochaine fois qu'elle la verrait. Une petite douleur de rien du tout ? Un conte de bonne femme ? Bonté divine !

— Avez-vous terminé ? murmura-t-elle, comme il ne bougeait toujours pas, soufflant comme un phoque dans son oreille.

— Non.

— Est-ce également douloureux pour vous ?

— Non, c'est encore plus agréable que je ne l'avais imaginé.

Il reprit ses va-et-vient. La sensation était épouvantable. Quatre fois, cinq, six... On aurait dit un métronome qui battait la mesure.

— Combien de temps est-ce censé durer ? demanda-t-elle, le souffle court.

— Je peux continuer aussi longtemps qu'il le faudra pour vous, répondit Gowan, la voix tendue par l'effort, mais calme. Ne vous inquiétez pas, mon ange, cela va aller. D'ici peu, vous commencerez à ressentir du plaisir.

« J'en suis encore à mille lieues », se dit-elle, songeant aux accords d'ouverture d'un hymne funèbre résonnant au rythme des coups de reins de Gowan. Neuf, dix, onze... quatorze, quinze. Ses yeux se remplirent de larmes.

— Excusez-moi, murmura-t-elle. J'apprécierais vraiment si vous pouviez en finir maintenant.

Il s'interrompit un instant.

— Pas question que j'atteigne la jouissance avant vous, décréta-t-il d'un ton buté d'Écossais.

— Peut-être la prochaine fois. Gowan, *je vous en conjure*.

— Je suis désolé que ce soit si douloureux.

— C'est juste la première fois.

L'instinct la poussa à se cambrer afin de lui faciliter la pénétration.

— Allez-y, Gowan. Plus vite.

Il se retira, puis revint en elle, et les coups de bélier se succédèrent. Seize, dix-sept... vingt... vingt-sept, vingt-huit. Elle souffrait le martyre et ne pouvait désormais plus imaginer un temps où la chose serait indolore.

— Gowan ! cria-t-elle, sur le point de l'informer qu'il s'acharnait pour rien, qu'il leur faudrait recommencer le lendemain.

— Oh, Edie ! grogna-t-il.

Il se tendit en elle, tout palpitant, et elle en soupira de soulagement : c'était sans doute presque fini. Mais non.

Vingt-neuf. Trente. Trente et un.

Enfin, il s'effondra sur elle, frémissant de la tête aux pieds. Edie lui tapota l'épaule. Remarquant qu'il était poisseux de sueur, une sensation plutôt désagréable, elle l'essuya avec le coin du drap, et tapota de nouveau.

Puis, Dieu merci, il s'appuya sur les mains et se retira. Là encore, ce fut si douloureux que les larmes lui montèrent aux yeux. Lorsque Gowan roula sur le côté, elle demeura un moment pétrifiée, n'osant baisser les yeux.

Elle imaginait du sang partout, le matelas trempé. À la maison, les femmes de chambre se seraient empressées de le faire disparaître et un matelas neuf l'aurait remplacé le soir même. Mais dans un hôtel, comment expliquer ces dégâts ? Elle regrettait de tout son cœur de ne pas être chez elle.

Elle devait avoir un problème, car Layla lui avait assuré que ce serait à peine douloureux. Ou alors c'était lui. Ou les deux. Elle était désespérée. Que faire ? Elle ne se voyait pas évoquer un sujet aussi intime avec un médecin.

Gowan tourna la tête, le regard encore tout embrumé.

— Edie, était-ce affreusement douloureux ?

À cet instant, elle sut qu'elle ne supporterait pas de le décevoir. Et elle proféra son premier mensonge car, après une hésitation, elle répondit « non » alors qu'elle pensait très fort le contraire.

— Nous ne recommencerons pas ce soir, proposa-t-il gentiment.

— D'accord, répondit-elle, pensant « plus jamais ».

Elle jeta un coup d'œil à son imposante virilité.

— Je pensais que vous étiez censé vous ramollir après. Et rétrécir.

Il suivit son regard.

— Je crois que je pourrais vous donner du plaisir toute la nuit si vous le souhaitiez, Edie.

Elle dut blêmir, car il n'insista pas.

Même après avoir constaté qu'il n'y avait pas autant de sang qu'elle le redoutait, elle ne put se résoudre à lui confier qu'elle souffrait peut-être de graves lésions internes. Au lieu de cela, elle le laissa se charger de sa toilette sans protester.

Lorsqu'il fut enfin endormi, elle ôta son bras qui lui enserrait la taille et

lui tourna le dos. Puis elle se recroquevilla et pleura en silence afin de ne pas le réveiller.

Il n'ouvrit pas l'œil.

Dès son réveil, Edith sauta du lit, laissant Gowan endormi, et se réfugia dans la fastueuse salle de bains attenante à leur chambre. Elle se sentait beaucoup mieux. C'était fini ! Certes, la nuit de noces avait été une horrible expérience, mais tout serait différent désormais. Non qu'elle fût particulièrement impatiente de recommencer, mais maintenant que cette histoire de virginité était derrière elle, les choses ne pourraient que s'améliorer.

Cela dit, elle n'avait pas la moindre envie de retourner dans la chambre vérifier cette hypothèse, et quand Gowan frappa à la porte pour demander si elle préférerait rester quelque temps à Londres ou partir pour Craigievar, elle choisit le château.

— Après tout, Susannah nous attend, dit-elle, passant la tête dans l'embrasure.

À son expression, elle devina que Gowan, avait complètement oublié sa demi-sœur, mais il hocha la tête relativement rapidement.

— Je vais envoyer un valet à l'avance réserver nos chambres. Nous devrions partir immédiatement si nous voulons atteindre Stevenage à temps pour déjeuner au *Swan*.

Edie le regarda s'avancer vers elle. Il avait vraiment de beaux yeux, dut-elle admettre.

— Bonjour, ma femme, murmura-t-il, la dominant de toute sa hauteur.

Elle demeura sur le seuil, désireuse de lui signifier qu'elle ne souhaitait pas regagner le lit, au cas où une idée de ce genre lui trotterait dans la tête. Il lui encadra le visage de ses mains et l'embrassa avec tant de tendresse qu'elle en fut transportée. Elle leva les yeux vers lui.

— Si seulement..., souffla-t-elle lorsqu'il s'écarta.

Il lui caressa la joue du doigt.

— Si seulement quoi ?

Si seulement il suffisait d'embrasser pour avoir des enfants. Elle ne pouvait exprimer cette pensée à voix haute, aussi se hissa-t-elle sur la pointe des pieds et lui donna-t-elle un petit baiser en guise de réponse, puis elle battit en retraite dans la salle de bains.

À peine une heure plus tard, ils étaient en route. Edie fut surprise quand le secrétaire de Gowan, M. Bardolph, se joignit à eux dans la somptueuse

voiture ducal et lui souhaita le bonjour d'un ton allègre. S'il n'avait tenu qu'à elle, elle ne l'y aurait pas invité, mais elle laissa échapper le moment où elle aurait pu le faire sans paraître grossière.

Ce n'était certainement pas une question de place. Outre les quatre voitures de service déjà parties, une autre les suivrait avec un avoué, deux régisseurs et sa femme de chambre. Après quelques explications, elle comprit que les hommes se relaièrent auprès de Gowan pour parler affaires. Une troisième voiture transportait son violoncelle sous la surveillance du valet personnel de son mari, Trundle.

Elle avait espéré que Gowan et elle auraient l'occasion de discuter durant le voyage. Et qu'elle pourrait peut-être même lui décrire ce qu'elle avait réellement ressenti durant leurs ébats. Après une nuit de sommeil agité, elle se sentait moins effrayée, mais n'en aurait pas moins apprécié de s'en ouvrir à lui. À l'évidence, elle ne pouvait aborder le sujet devant Bardolph.

— On dirait une Chambre étoilée¹, dit-elle à Gowan lorsqu'il pénétra à son tour dans la voiture. Comme si vous étiez le souverain d'une petite principauté.

Bardolph s'éclaircit la voix. La voiture cahotait à peine au coin de la rue qu'il avait déjà ouvert trois ou quatre grands livres et dissertait d'un débit monotone sur une variété de blé qui ne germait qu'en hiver. Pire, Gowan se comportait comme s'il était tout à fait normal de gérer ses affaires le lendemain de ses noces. Assis dans son coin, il écoutait Bardolph énumérer les arpents de blé récoltés par rapport à ceux plantés.

— Devez-vous vraiment détailler toutes ces choses ? demanda Edith au bout d'une heure.

Londres était désormais derrière eux. Gowan et Bardolph étaient passés aux stocks de beurre et de lait. Ou de lard. Enfin, quelque chose de ce genre.

Bardolph se tut. Elle ne put s'empêcher de remarquer que son nez ressemblait à l'arc-boutant d'une cathédrale.

— Oui, il le faut, répondit Gowan. Il y avait beaucoup de gaspillage sur les différents domaines avant que nous établissions un système permettant de comparer investissements et rendements.

— Essayez-vous de contrôler les vols ?

— C'est l'un des objectifs. Mais, plus important, en vérifiant l'efficacité d'une technique précise dans un champ, nous pouvons décider en connaissance de cause de l'utiliser en divers endroits.

Edie hocha la tête et s'en tint là. Les chiffres lui bourdonnaient aux oreilles et Bardolph tournait page après page. Elle se mit à détester la voix du secrétaire, sèche et cassante, émergeant d'une bouche si pincée qu'elle ne voyait jamais ses dents.

Lorsqu'il entreprit d'énumérer les pièges à anguilles d'un domaine et de les comparer à ceux d'un autre, elle mit à nouveau son grain de sel.

— Gowan, ferons-nous étape pour le déjeuner ?

Il écoutait Bardolph, glissant de temps à autre un ordre ou des

instructions, tout en feuilletant un autre registre.

— Bien sûr. Nous devrions arriver à Stevenage, notre première étape, d'ici précisément à une heure et demie. Nous prendrons trois quarts d'heure pour déjeuner.

— Sa Grâce fait si souvent le voyage que nous avons élaboré un itinéraire minuté avec précision pour l'ensemble du trajet, expliqua Bardolph.

— Un itinéraire *minuté* ? répéta Edie.

Il hocha la tête comme un casse-noisettes.

— Nous empruntons la Grande Route du Nord au lieu de l'ancienne, car elle est en meilleur état, ce qui provoque moins d'accidents. Sa Grâce déteste être retenue pour quelque raison que ce soit. Les auberges dans lesquelles nous descendons accueillent souvent nos chevaux dans leurs écuries, afin que nous puissions les échanger contre des montures fraîches.

— Vous languissez-vous affreusement ? s'enquit Gowan avec cette sollicitude paternelle qui l'horripilait.

— À écouter votre litanie sur les pièges à anguilles ? Pas du tout, assurait-elle. Continuez, je vous en prie. Ainsi, dans un domaine les pièges sont posés de nuit. Le moment choisi a-t-il un quelconque effet sur la récolte d'anguilles, si je puis utiliser ce terme ?

Bardolph reprit où il s'était interrompu sans paraître remarquer son ton sarcastique. Edith regarda les champs défiler par la vitre, parce que si elle faisait face à ses compagnons, elle ne pourrait s'empêcher de regarder la bouche de Bardolph former des mots sans donner l'impression de s'ouvrir.

À leur arrivée à Stevenage, on les conduisit dans un salon privé où les attendait un repas chaud. Quelque quarante minutes plus tard, alors qu'Edith se demandait si elle choquerait Gowan en congédiant les valets qui les servaient, Bardolph revint. Un instant plus tard, la table fut promptement desservie.

— Je n'avais pas tout à fait fini cette truite, protesta-t-elle.

Trop tard, les assiettes avaient déjà disparu, remplacées par un service à thé.

— Bardolph, il semble que votre ordre était précipité, fit remarquer le duc, la mine préoccupée.

— Cela ne fait rien, dit Edie qui choisit un fruit.

— À l'avenir, Sa Grâce devra être consultée avant que la table soit desservie, décréta Gowan.

Edie aurait pensé que la chose allait de soi, mais elle avait l'impression de découvrir la vie dans une monarchie. Avec à sa tête un roi célibataire. Le salut de Bardolph le laissa entendre sans ambiguïté, tout comme sa remarque environ trois minutes plus tard : afin de respecter les horaires, il serait souhaitable de regagner les voitures.

Elle envisagea de se porter volontaire pour voyager avec l'avoué de Gowan, Jelves, qui semblait plein de bonhomie, mais celui-ci les rejoignit dans la voiture ducale. Elle reprit donc sa place dans son coin, tandis que les

trois hommes discutaient. Lorsqu'ils atteignirent l'étape prévue à Eaton Socon, où ils feraient halte pour la nuit, elle avait l'impression d'avoir été rouée de coups. Ses parties intimes étaient à la fois engourdies et douloureuses, ce qui relevait de l'exploit.

Gowan lui offrit son bras pour l'escorter jusqu'au *George & Dragon*, mais elle l'arrêta.

— Regardez, murmura-t-elle en indiquant le toit.

Les rayons du soleil couchant s'étiraient tels des fils de cuivre sur l'horizon, peignant les bardeaux d'un beau rouge-violet foncé.

— Aucun signe de pluie, nota-t-il.

Elle fit une nouvelle tentative.

— Regardez comme le soleil donne au toit une couleur superbe ! Et ces hirondelles qui plongent dans la lumière en piqué comme si...

— Comme si quoi ?

— Eh bien, comme si elles écoutaient du Mozart. Comme si les rayons étaient des portées de musique. C'est forcément Mozart, vu la façon dont elles montent et descendent, expliqua-t-elle, resserrant son bras autour du sien. Là ! Avez-vous vu celle-ci ? Elle danse.

Elle leva les yeux vers son mari qui la contemplait avec un sourire gourmand au lieu d'admirer les oiseaux.

— Vous avez raison, les hirondelles dansent, dit-il alors qu'à l'évidence il s'en moquait royalement.

Il posa l'index sur sa lèvre inférieure et elle ressentit au creux de son ventre le curieux frisson qui la traversait chaque fois qu'il la couvait du regard comme si elle était délectable. Comme s'il avait envie de la manger. Enveloppée dans le halo cuivré du couchant, Edie songea que ce serait une bien agréable torture, infligée par un homme aussi séduisant que son époux.

Elle s'apprêtait à le lui faire savoir quand Bardolph s'avança et se racla la gorge. À la maison, c'était Layla qui s'occupait des domestiques, son propre rôle se bornant à écouter sa belle-mère s'en plaindre. En dépit de cette expérience, elle n'avait aucune idée de la réaction de Layla dans ces circonstances. Si elle émettait une objection à la présence de Bardolph dans la voiture – et dans leur vie –, il était probable que Gowan la rejette. Elle n'avait pas le sentiment que les domestiques étaient les *siens*, mais bien plutôt d'avoir rejoint leurs rangs. En fait, elle avait même la désagréable impression que Bardolph était son supérieur.

Elle demeura donc immobile dans la cour de l'auberge, fixant l'horizon sans le voir, tandis que Gowan écoutait son secrétaire lui expliquer que les meilleures chambres étaient déjà préparées avec le linge ducal – car le duc, semblait-il, voyageait avec ses draps personnels en plus de sa vaisselle.

Lorsque son mari se tourna vers elle et lui offrit de nouveau le bras pour entrer dans l'auberge, les hirondelles avaient plongé derrière le toit et filé comme des flèches à travers champs.

À la différence de la suite royale de l'Hôtel Nerot, ils avaient des

chambres séparées ; sans doute n'y avait-il aucune suite assez spacieuse pour eux deux. Après avoir retrouvé figure humaine grâce à un bain chaud, Edith descendit dans la salle à manger privée, en proie à une sourde angoisse. Et si elle souffrait encore ce soir ? Peut-être devrait-elle confier ses craintes à Gowan avant même qu'il ne la rejoigne dans son lit.

Elle eut à peine le temps de s'asseoir que le majordome se lançait dans une interminable péroraison sur ce qui ressemblait, aux yeux d'Edie, à une bête tourte au jambon, malgré le nom beaucoup plus raffiné que M. Bindle lui donna. Rillings prit le relais, décrivant le premier vin qui serait servi. Adossés au mur derrière elle, les valets semblaient n'avoir rien d'autre à faire que de remplir son verre, si bien que l'un d'eux se précipitait à peine avait-elle bu deux gorgées. C'était si déconcertant que lorsque Rillings déboucha avec solennité une bouteille de tokay avec le deuxième plat, elle refusa d'en prendre.

— Je préférerais de l'eau, dit-elle.

Rillings fronça les sourcils.

— Dans un établissement tel que celui-ci, l'eau risque d'être malsaine, Votre Grâce.

Edie soupira et accepta un verre de vin. Il était trop doux à son goût.

— Le tokay est originaire de la Hongrie, expliqua Rillings. La couleur profonde de sa robe provient du raisin de Tokaji qui...

Lorsqu'il se retira après leur avoir raconté l'histoire du vin hongrois de A à Z, Edith repoussa son verre.

— Gowan, pourquoi devons-nous connaître l'origine du vin que nous buvons ? Je préférerais ignorer que ces grappes étaient infestées de pourriture.

— Je ne pense pas qu'*infestées* soit le terme qui convienne, objecta Gowan. Rillings parlait de la « pourriture noble » qui se forme sur les grappes.

— Je me moque qu'elle soit noble ou ignoble. Je préférerais juste boire le vin sans avoir à écouter un exposé sur le sujet.

— Je comprends. Je lui demanderai de me faire son rapport à un autre moment.

— Encore un rapport. Combien en écoutez-vous déjà chaque jour ? Pourquoi un de plus ?

— Nous payons trente livres pour une douzaine de ces bouteilles. Pareille dépense mérite que je sache précisément ce que j'ai dans mon verre.

Depuis qu'elle était mariée, Edie ne semblait pouvoir s'empêcher d'observer sa propre vie. C'était déconcertant. D'un côté, elle était assise à table avec son tout nouvel époux ; de l'autre, elle regardait lady Edith Gilchrist – non, la duchesse de Kinross – dîner avec le duc de Kinross, tandis que quatre valets se précipitaient pour devancer le moindre de leurs souhaits. Après plusieurs plats, Bindle servit le dessert. La duchesse accepta une tranche de gâteau aux amandes et quelques cuillerées de sabayon. Mais le repas n'était pas terminé : une mousse délicate à la fleur de sureau fut encore servie, accompagnée d'un autre vin.

— Vous félicitez l’aubergiste de ma part, dit-elle à Bindle. Cette mousse est divine.

— J’informerai de votre satisfaction le chef de Sa Grâce, répondit le majordome qui quitta la pièce après une nouvelle courbette.

Edith haussa un sourcil.

— Mon cuisinier voyage avec moi, expliqua Gowan.

— N’est-ce pas un peu... excessif ?

— J’ai institué cette pratique il y a trois ans. Depuis que nous avons tous été malades cinq jours après un repas mal préparé – un valet a même failli y laisser la vie. Cet incident m’a convaincu qu’une personne supplémentaire dans ma suite était une dépense justifiée.

Edith hocha la tête et baissa les yeux sur les armoiries qui ornaient son assiette.

— Est-ce la raison pour laquelle vous voyagez avec votre vaisselle personnelle ?

— Exactement. Il existe des lacunes scientifiques déplorables concernant ces maladies, mais l’hygiène en cuisine ne doit en aucun cas être sous-estimée.

Il y avait une raison logique et irréfutable, semblait-il, à la présence de chacun dans sa suite, pour chaque habitude ou pratique. Si le duc avait besoin d’autant de valets, c’était parce que l’un d’eux faisait chaque jour le trajet jusqu’en Écosse, pour être aussitôt relayé par un autre dans la direction inverse. Les régisseurs allaient et venaient ; son avoué devait être disponible à tout moment ; quant à Bardolph, il semblait indispensable...

— Je n’ai pas l’habitude d’être entourée par autant de gens, confessa-t-elle.

Elle mourait d’envie de lui avouer le fond de sa pensée – que cela ne lui plaisait pas –, mais ne put s’y résoudre.

Gowan était une force de la nature. Une boule d’énergie concentrée. Pas étonnant, dès lors, qu’il donne du travail à six hommes en permanence. Son esprit suivait plusieurs directions à la fois. Bref, à ses yeux, il était logique de voyager avec son cuisinier afin de prévenir le risque de perdre cinq jours – ou même un seul – à cause d’une indisposition.

Conséquence fâcheuse, tout était planifié – jusqu’à leur intimité. Elle savait très bien que son corps de colosse était tendu comme un arc ; il l’avait été toute la journée durant ses conversations sur le blé et les pièges à anguilles. Chaque fois que son regard croisait le sien, elle y lisait un désir farouche. Mais l’intimité, commençait-elle à comprendre, se limitait à leur chambre à coucher, après le dîner.

— Je suis rarement seul, j’en ai peur, dit-il, devinant ses pensées. Vous serez libre d’organiser votre emploi du temps à votre guise, bien sûr, même si la bonne marche d’une grande maison peut signifier que vous aurez moins de temps pour travailler votre violoncelle.

Elle le dévisagea d’un œil scrutateur. S’agissait-il d’une plaisanterie ? Sa

conclusion fut négative. Gowan afficha une expression un peu ennuyée, comme s'il commençait à saisir l'importance de la musique dans sa vie. À l'évidence, il avait encore du chemin à faire.

Edie ne prenait jamais la peine de se tracasser au sujet des domestiques et de la nourriture. Avant Mary, elle avait une femme de chambre qui s'entichait toujours des valets et éclatait en sanglots à chaque déception amoureuse. Mais elle s'épargna le désagrément de la remplacer, préférant lui prêter ses mouchoirs et se brosser elle-même les cheveux, pendant qu'elle écoutait ses derniers tourments. Gowan exploitait chaque instant ; elle préservait uniquement ses séances de travail.

— Je joue trois heures chaque matin, l'informa-t-elle. J'ai aussi pour habitude de travailler pendant l'heure de midi. Parfois, je continue aussi l'après-midi, mais le bras qui tient l'archet a tendance à se fatiguer et doit se reposer. Comme vous l'avez vous-même constaté, je joue aussi avant de me coucher.

Il posa sa fourchette.

— Dans ce cas, vous aurez besoin d'aide pour diriger la maison.

— Qui s'en occupe en ce moment ?

— Ma gouvernante, Mme Grisle.

— Ma foi, je suis sûre qu'elle fait un excellent travail.

Edith avait coutume de laisser les gens faire ce pour quoi ils étaient doués et de les en féliciter après. Sur ce plan, Gowan et elle étaient on ne peut plus différents. Lui régnait – le mot semblait adéquat – sur un gigantesque domaine, gardant en mémoire jusqu'aux détails les plus futiles.

— Vous arrive-t-il d'oublier quelque chose ? lui demanda-t-elle.

— L'autre jour, je me suis rendu compte que j'avais oublié le visage de ma mère.

Il n'en semblait pas désolé le moins du monde.

— Je parlais d'un fait ou d'un chiffre.

— J'ai la chance de posséder un cerveau qui retient le moindre détail, donc très peu de choses m'échappent.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé à l'université ?

— Parce que mon père est mort quand j'avais quatorze ans, répondit-il avec un haussement d'épaules. Trousser les femmes de chambre et s'imbiber de whisky ne lui laissaient guère de temps, si bien que la plus grande anarchie régnait dans ses affaires lorsque j'en ai hérité. Il a fallu quatre ans pour remettre la ferme du château en état et certaines autres n'ont commencé à produire des bénéfices qu'il y a deux ans.

Le visage de Gowan était si inexpressif qu'Edith en frissonna. Il portait une redingote gris foncé tissée de fils d'argent. Les boutons étaient soulignés de soutaches à glands ornés de paillettes en argent. Ses cheveux brillaient à la lueur des chandelles tandis qu'il coupait sa viande avec son élégance coutumière, tout en sobriété.

Il était l'incarnation de la civilisation, de la culture policée à l'extrême.

Et en même temps, il y avait quelque chose de brut, de primitif profondément ancré en lui.

Et il était encore jeune. S'il était déjà ainsi à vingt-deux ans, à quarante il régnerait sur l'Écosse. Ou la Grande-Bretagne tout entière si la monarchie ne l'en empêchait pas. Il possédait cette sorte de charisme galvanisant mais contenu qui faisait que les hommes le suivraient n'importe où. Sans parler des femmes.

Edie but une goutte de vin. C'était comme si elle avait épousé un tigre, songea-t-elle. Ce n'est pas parce qu'un tigre ne sort pas les griffes qu'il ne peut pas vous lacérer d'un coup de patte. Elle était un peu honteuse de découvrir qu'elle était – elle, la jeune fille de la haute société qui considérait la musique comme la quintessence de la civilisation – tout émoustillée par cette facette un peu sauvage chez son mari. Malgré le calvaire de la nuit passée, il lui suffisait de le regarder pour se sentir fondre. Cela dit, elle trouvait très étrange que deux personnes qui se connaissaient à peine soient censées partager le même lit et, pire, se livrer à toutes ces activités qu'ils allaient sans doute faire. Une fois de plus.

— Ne trouvez-vous pas curieux d'épouser une quasi-inconnue et de prendre vos repas en sa compagnie ? lui demanda-t-elle.

La journée avait été fatigante. Elle posa un coude sur la table – au diable, les bonnes manières ! – et cala la tête sur sa main de façon à pouvoir observer Gowan avec une certaine discrétion. Décidément, l'homme qu'elle avait épousé était terriblement séduisant.

— Je ne vois là rien de curieux, répondit-il. J'ai le sentiment de savoir tout ce qui est important vous concernant.

Elle n'aimait pas l'idée qu'il ait fait le tour de sa personne en l'espace de quelques minutes, mais pour être juste...

— Vous m'avez parlé de vos parents, rétorqua-t-elle avec une lenteur calculée, et vous m'avez vue jouer du violoncelle, alors oui, peut-être connaissons-nous le plus important l'un de l'autre.

Gowan afficha une expression renfrognée qui rappela à Edith son propre père.

— Mes parents ne me définissent pas, lâcha-t-il.

— Qu'est-ce qui vous définit, alors ? insista-t-elle, pas le moins du monde rebutée par sa froideur soudaine. Votre titre ?

— Non.

— Alors quoi ?

Pour être honnête, il dominait son humeur bien mieux que son père.

— Personne n'est défini par une seule qualité. Vous êtes une musicienne, certes, mais vous ne vous résumez pas à cela.

Edith pensait que si, mais il découvrirait son manque de profondeur en temps utile.

— Alors, quelles qualités vous définissent, à part vos parents et votre titre ? s'entêta-t-elle.

— Ce n'est pas une conversation à tenir devant les domestiques, observa-t-il, un peu guindé.

Elle haussa un sourcil.

— Gowan, vous prenez tous vos repas entouré de domestiques. N'aurons-nous donc jamais de conversations intéressantes à table ?

À présent, il avait l'air franchement fâché. Intéressant. Edith lui sourit. C'était plutôt amusant de taquiner un tigre. Elle n'en éprouvait que plus d'affection pour son mari. En fait, à son grand embarras, elle avait conscience que si elle n'y prêtait pas garde, elle risquait de se retrouver engluée dans un marais émotionnel à côté duquel les malheurs de Layla ressembleraient presque à une harmonie conjugale.

Il n'avait pas répondu à sa question. Peut-être pensait-il qu'elle se laisserait dissuader par une simple réprimande. Que nenni.

— Quand parlerons-nous ? s'obstina-t-elle. Quand vous ne travaillez pas, nous sommes à table. Ou au lit.

Il pinça les lèvres. Après toutes ces années auprès d'un père irascible, elle avait remarqué qu'il fallait à ce dernier un jour ou deux avant qu'il accepte son point de vue ; sans doute en allait-il de même avec Gowan. Elle lui adressa un sourire lumineux.

— En attendant, peut-être pourriez-vous m'en dire davantage sur les anguilles.

Le coin de la bouche de son mari se releva.

— Dois-je comprendre que j'ai le choix entre me passer de domestiques ou parler anguilles ?

— Je pourrais discourir en long et en large sur les charmants préludes composés par Domenico Gabrielli pour mettre en valeur les capacités mélodiques du violoncelle.

Le sourire de Gowan s'élargit et Edith se dit qu'elle avait réussi à se faire comprendre.

— Nous pouvons garder Gabrielli pour demain, suggéra-t-elle.

Elle lança un regard à un valet qui s'avança pour tirer son fauteuil. Gowan se leva à son tour et contourna la table.

— Vous devez être épuisée.

Elle l'était, oui, mais elle n'avait joué ni la veille ni aujourd'hui, et ses doigts commençaient à la démanger.

— Je dois travailler, expliqua-t-elle.

Il glissa la main sous son bras et la chaleur qui la submergea lui donna le vertige.

— Une heure ? demanda-t-il, comme ils quittaient la pièce.

Elle ne discernait sur son visage aucun écho du trouble sensuel qui lui faisait trembler les jambes comme si elle était prise d'une faiblesse soudaine.

— Deux.

Pas question de négliger son instrument sous prétexte qu'elle appréciait les baisers de son époux.

Celui-ci adressa un signe de tête à Bardolph qui rôdait dans le couloir.

— Nous allons avoir le temps d'étudier le projet d'acquisition de l'exploitation minière. Je vous rejoins sous peu au salon. Prévenez Jelves que sa présence est également nécessaire.

Bardolph se retira et Edie profita de ce court instant d'intimité dans l'escalier.

— Viendrez-vous dans ma chambre ce soir ? chuchota-t-elle.

— Oui.

La délicieuse chaleur qui lui ramollissait les jambes s'amplifia tandis qu'elle dévisageait Gowan. Elle devinait le tigre dans son regard intense. En dépit de ses craintes, elle sentit renaître l'espoir.

Il devait lire dans ses pensées.

— Vous n'êtes plus vierge, murmura-t-il en lui prenant les mains qu'il porta à ses lèvres. Ce soir, ce sera très différent.

Il y avait dans sa voix une promesse qu'elle ne demandait qu'à croire.

— Ne me regardez pas ainsi, la réprimanda-t-il gentiment. Dommage que vous vouliez travailler votre violoncelle, Edie.

Elle fit la moue, et nota, ravie, que Gowan fixait sa bouche, comme hypnotisé.

— J'en ai envie, c'est vrai, mais...

Elle s'approcha d'un pas. Lui lâchant les mains, il l'attira à lui. Elle enfouit le visage dans sa redingote.

— J'adore votre odeur.

Et si elle se levait à l'aube pour travailler ? Son violoncelle pouvait attendre.

Gowan lui souleva le menton et effleura sa bouche d'un baiser qui lui fit l'effet d'une traînée de feu.

— Vous sentez les fleurs sauvages, ajouta-t-elle.

Mais il recula et elle n'eut pas le courage de lui prendre la main pour l'entraîner dans sa chambre. Elle s'y glissa donc seule, prit son violoncelle et s'assit, remontant ses jupes jusqu'en haut des cuisses.

Dès qu'elle commença à jouer, ses émotions se coulèrent dans la musique et elle comprit *Les Quatre Saisons* de Vivaldi différemment. *Le Printemps*... bourgeonnement et renaissance. Logique. Mais « L'Été » ? Toutes ces notes joyeuses se métamorphosèrent sous son archet en une ode échevelée à la fertilité. Lorsqu'elle s'arrêta, elle réalisa que plus de deux heures s'étaient écoulées et qu'elle était épuisée.

Elle sonna Mary, qui vint l'aider à se déshabiller, acceptant ses excuses avec bonne humeur.

— Les horaires sont fous, lui dit la femme de chambre. Complètement fous ! M. Bardolph est comme un général d'armée, je trouve. Dieu merci, je suis à votre service et vous aurez besoin de moi pour vous habiller, milady. Sinon, je serais debout à 3 heures du matin et en voiture à 4 heures.

— C'est affreux ! s'exclama Edie. Quand les domestiques dorment-ils

donc ?

— Ce n'est pas un souci. Au dire de tous, Sa Grâce est plutôt juste. Les gages sont plus élevés en voyage et la plupart ont l'après-midi pour dormir à l'auberge avant l'arrivée du cortège ducal.

— Quand même. Je détesterais me lever si tôt.

— Cela me rappelle quand j'étais bonne à tout faire, raconta Mary tandis qu'Edie enfila sa chemise de nuit. Nous nous levions à l'aube pour récupérer les grilles de cheminée. J'ai été si contente quand j'ai été promue femme de chambre, vous n'avez pas idée.

— Je suis vraiment désolée que vous soyez encore debout si tard, s'excusa Edith en grimpant dans son lit. Demain soir, je me changerai avant de travailler. Ainsi, vous pourrez aller vous coucher.

Sur le seuil, Mary se retourna vers sa maîtresse.

— Tout le monde trouve que le duc et vous êtes bien assortis.

— Vraiment ? fit Edie, surprise.

Personnellement, elle ne pensait pas avoir grand-chose en commun avec son mari. En fait, elle craignait un peu qu'il ne s'intéresse qu'aux anguilles, et elle qu'aux portées, deux passions qui ne se chevauchaient guère.

— Vous avez l'un et l'autre des manières dignes de la famille royale. Comme ses domestiques travaillent depuis des années au service du duc, ils n'ont cure des horaires infernaux parce que le maître est toujours juste et veille à ne jamais faire passer quiconque pour un idiot. Alors que, à ce qu'il paraît, c'est une sorte de génie, ajouta-t-elle.

— Voilà donc la grande différence entre nous, plaisanta Edie. Merci, Mary. À demain.

C'était plutôt bizarre d'attendre un homme dans son lit. Elle en ressentait d'agréables fourmillements dans certaines parties de son corps auxquelles elle n'accordait d'ordinaire aucune attention. La nuit dernière, Gowan lui avait murmuré à l'oreille qu'il adorait ses fesses. Le compliment l'avait flattée. Un peu comme lorsqu'on reçoit un legs inattendu d'un parent inconnu.

Allongée dans l'obscurité, elle ne pouvait s'empêcher de penser aux grandes mains de Gowan épousant la courbe de ses hanches, descendant sur ses fesses, à sa bouche lui suçant et lui mordillant les seins. À ce souvenir, ses tétons se dressèrent contre sa chemise de nuit.

Comme il n'arrivait toujours pas, les images de la nuit passée se multiplièrent dans l'esprit d'Edie. Les baisers ardents de Gowan, les battements sourds de son cœur à ses oreilles, ou peut-être le sien...

Au bout de quelques minutes, elle décida de vérifier si elle avait toujours aussi mal que la veille. Elle glissa la main sous les draps, remonta sa chemise de nuit.

À sa grande surprise, la douleur avait disparu. Puis, sans vraiment réfléchir, elle commença à se caresser comme Gowan l'avait fait. Sa féminité était douce sous ses doigts, constata-t-elle, tandis que de petites volutes de chaleur lui chatouillaient les cuisses. L'endroit qu'elle lavait une fois par jour

sans s'y attarder depuis dix-neuf ans lui paraissait soudain... différent.

Comme s'il ne lui appartenait pas tout à fait, tout en faisant pourtant partie intégrante d'elle-même.

Derrière les rideaux protecteurs de ses paupières closes, elle revit Gowan se débarrasser de sa chemise et ôter son kilt avec lenteur. Son émoi avait été si intense qu'elle en avait vu des étoiles.

Elle continua ses caresses, et bientôt, une délicieuse chaleur irradiait dans son ventre au point que son intimité en palpitait presque.

C'était comme si elle se trouvait dans un cocon obscur, à l'abri sous les couvertures.

À cet instant, la porte s'ouvrit.

1. En Angleterre, haute cour de justice abolie en 1641, qui est aujourd'hui synonyme de tribunal autoritaire. (N.d.T.)

21

Lorsque le battant s'ouvrit en grand, Edie se pétrifia et serra d'instinct les genoux. Gowan se tenait de dos sur le seuil dans un halo de lumière, en conversation avec quelqu'un qui demeurait hors de vue.

Elle se redressa en position assise.

— Gowan.

— Oui ?

Il tourna la tête et, l'espace d'un instant, le feu au creux de ses cuisses se ranima. Il était si beau avec cette mèche qui lui tombait sur le front et ses pommettes de conquistador espagnol.

— Je dors, dit-elle. Ou plutôt je dormais.

Il fronça les sourcils et elle le vit pour ainsi dire formuler mentalement une autre règle. *Ne pas réveiller ma femme.*

— Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous entriez dans ma chambre, reprit-elle. Mais j'aurais préféré que vous terminiez votre conversation avant.

Il hocha la tête avec vigueur. Elle se rallongea tandis qu'il sortait dans le couloir. Elle était de nouveau fébrile, pire que la veille.

Gowan revint et ferma la porte derrière lui.

— Je suis vraiment désolé de vous avoir réveillée.

— Ce n'est rien... À qui parliez-vous ?

— À Bardolph. Il voulait...

— Donc Bardolph sait que vous venez dans ma chambre.

— Oui.

— Cela ne me plaît pas.

Gowan jeta sa robe de chambre sur un fauteuil, geste qui mit fin aux récriminations d'Edie. Il était nu. Il s'allongea sur elle, en appui sur les mains de part et d'autre de ses épaules.

— Oui, ma femme ?

— Je ne pense pas que les domestiques devraient être au courant de nos faits et gestes, dit-elle, alarmée de se découvrir une voix aussi faible.

— Ils ne sauront pas tout, la rassura-t-il.

Il l'embrassa sur le front.

— Ils ne sauront pas que j'ai l'intention de vous embrasser à perdre haleine.

Un baiser sur le nez.

— Et pas davantage que j'ai l'intention de vous faire l'amour jusqu'à ce que vous demandiez grâce.

Le baiser qu'il déposa sur sa bouche était riche de promesses.

— Bardolph croit que je l'ai écouté tout l'après-midi.

— Vous l'avez écouté, dit-elle, le souffle un peu court. Et moi aussi. Du moins en partie.

D'un signe de tête, il lui signifia qu'elle se trompait.

— Non ?

— J'ai pensé à vous toute la journée. Je sais que c'était douloureux la nuit dernière, mais j'ai bien l'intention de me faire pardonner.

Edie lui sourit.

— Avez-vous pris un bain ? demanda-t-elle, passant les mains sur ses épaules.

Le fait qu'il soit nu et sente le savon au lait d'amande, tandis qu'elle-même était encore habillée, avait quelque chose d'indéniablement excitant.

— Bien sûr, dit-il en s'abaissant vers elle sans lui imposer son poids.

Elle préférait son odeur d'avant, de transpiration et de cuir.

— Que ce ne soit pas le cas ne m'ennuierait pas, murmura-t-elle.

— Jamais je ne me présenterais devant mon épouse sans avoir pris un bain, affirma-t-il d'un ton catégorique.

La question était réglée.

Elle découvrit que Gowan était aussi musclé au-dessous des reins que partout ailleurs.

— Mon postérieur est très doux, mais pas le vôtre, commenta-t-elle.

— Je ne suis qu'une brute tout en muscles.

Il roula sur le flanc et emprisonna l'un de ses seins dans sa paume.

— Si vous êtes une brute, que suis-je ? demanda-t-elle, amusée.

— La perfection incarnée.

Leur baiser fut comme un tourbillon, si vertigineux qu'elle dut s'agripper à Gowan, haletante. Étourdie par ce ballet langoureux de leurs langues, elle s'en délectait néanmoins. Sa main lui pétrissait le sein avec un mélange de rudesse et de douceur et elle ne cessait de réprimer des petits cris embarrassants.

Puis Gowan se redressa et lui picora le cou d'une longue traînée de baisers. Il se laissa glisser un peu plus bas et sa bouche se referma sur son téton que recouvrait la fine batiste. Les doigts d'Edith s'enfoncèrent dans les épaules de son mari et elle en sanglota presque tellement c'était bon. Son esprit n'était plus qu'un maelström de pensées confuses. Quand Gowan passa à l'autre sein, elle eut un instant de lucidité : la sensation de sa chemise de nuit humide sur sa peau était bizarre. Pour sa part, elle n'aurait eu aucune envie de sucer du coton, même immaculé.

— Voulez-vous que j'enlève ma chemise de nuit ? s'enquit-elle dans un souffle.

Gowan leva vers elle des yeux noirs comme le plumage d'un corbeau.

Quelques secondes plus tard, elle était nue, allongée à côté de lui, sa chemise jetée au pied du lit. Le feu lui monta aux joues. Après leurs ébats de la veille, elle n'aurait pas dû se sentir si gênée de leur nudité, mais elle ne pouvait s'en empêcher, d'autant qu'il l'observait avec dans le regard une lueur déconcertante.

— Je... j'ai envie de vous, lâcha-t-elle avec hardiesse.

La lueur devint flamme. Il la fit rouler sur le dos et promena les mains sur son corps tout en la dévorant du regard.

— Je vous plais ? murmura-t-elle.

— Je me disais que vous ressembliez à ce violoncelle que vous adorez tant. Voyez-vous les courbes ici, et ici ?

Ses mains suivirent l'arc de ses seins, le creux de sa taille, puis la généreuse ondulation de ses hanches.

— Je n'y avais jamais songé, avoua-t-elle, plus satisfaite de son corps que d'ordinaire.

— Vous faites l'amour à votre violoncelle, continua Gowan. Et moi, c'est à vous que je fais l'amour.

Elle souriait encore de cette remarque quand il glissa la main entre ses cuisses. Elle se rendit compte qu'avec lui, c'était différent. Rien à voir avec ses propres caresses, douces et timides. Les siennes étaient franches, exigeantes. À la limite de la douleur, comme si elle était sur le point de s'ébouillanter, et en même temps tentatrices en diable.

Elle se contorsionna contre ses doigts, et son ventre s'embrasa.

— C'est si bon, s'enhardit-elle à balbutier avant de se cambrer, éperdue de désir.

— Ce sera encore mieux d'ici peu, promit Gowan, la voix rauque, en se positionnant entre ses jambes.

Il se trompait sur toute la ligne.

Lorsqu'il fut entièrement en elle, Edie se pétrifia, sous le choc. Elle souffrait le martyre. Peut-être pire encore que la veille, parce qu'elle se sentait à vif à l'intérieur, comme si...

Comme si... Elle n'en savait rien. Elle enfouit le visage au creux de l'épaule de Gowan, inspira un grand coup quand il se retira, et laissa échapper un gémissement lorsqu'il revint en force.

— C'est bien, Edie, dit-il d'une voix sourde. Laissez venir.

Lorsqu'elle se rendit compte qu'il avait confondu son gémissement avec un cri de plaisir, il était trop tard. Arc-bouté au-dessus elle, il allait et venait avec ardeur.

— Vous allez y arriver, Edie, murmura-t-il. Je peux continuer toute la nuit s'il le faut.

Elle n'avait pas compris qu'il s'agissait d'une compétition, même si le mot était mal choisi puisqu'il n'y avait pas de concurrent. Mais une chose était claire : elle était censée être balayée par le plaisir, la fameuse *petite mort*. Et celle-ci avait à peu près autant de chance de survenir que le toit de

l'auberge de s'effondrer sur leurs têtes.

Pourtant, elle faisait son possible. Elle détestait l'idée de décevoir Gowan. Elle essaya les genoux pliés, le dos arqué, espérant ainsi atténuer quelque peu l'insupportable friction. Mais le problème était simple : son mari était trop généreusement pourvu pour elle. Elle était au bord des larmes. Le souffle de Gowan se fit plus saccadé. Elle tressaillit lorsqu'une goutte de sueur tomba sur son bras.

Il continuait de lui caresser la poitrine et l'embrassait de temps à autre, mais elle n'avait qu'une envie : le repousser de toutes ses forces. Elle était prête à tout pour mettre un terme à la douleur et à cette affreuse sensation de suffocation. Lorsqu'il accéléra le rythme, elle ne put retenir un cri.

— C'est bien, ahana-t-il en la gratifiant d'un baiser comme s'il félicitait une godiche d'avoir prononcé son premier mot.

Elle ne tiendrait plus très longtemps. Pas une minute de plus, en réalité.

S'il s'agissait d'une compétition, elle était prête à laisser Gowan gagner. Pour qu'il la déleste de son poids. Tout de suite. La férocité qu'elle lisait dans son regard lui prouvait qu'il était prêt à continuer toute la nuit jusqu'à ce qu'elle atteigne le septième ciel.

Plutôt mourir.

Layla avait dit que leurs ébats seraient bruyants, ce qui n'était certainement pas le cas de sa part. À moins qu'elle ne fasse semblant.

— Oh ! s'écria-t-elle sans conviction, du ton consterné d'une matrone qui découvre un vase cassé sur le sol.

Elle se força à gémir un peu plus fort. Jamais elle ne s'était sentie aussi ridicule. Comme Gowan avait le visage enfoui dans son cou qu'il dévorait de baisers, elle ne pouvait dire s'il croyait à son numéro. Plus rien ne lui était agréable, pas même les caresses qu'il lui prodiguait du pouce sur la pointe du sein. Elle sentait son cœur battre à tout rompre, preuve qu'au moins *lui* ressentait du plaisir. Du coup, elle se sentit un peu mieux. Elle se cambra contre lui, position qu'elle trouvait la moins douloureuse, puis, la tête rejetée en arrière, elle se laissa aller à ses simagrées sans retenue.

Elle qui croyait n'avoir aucun talent d'actrice. Apparemment, elle était assez douée.

Gowan bougonna quelque chose qui ressemblait à un juron de soulagement, prit une profonde inspiration et redoubla de vigueur. Après ce qui parut un siècle à Edie, le corps de son mari fut secoué de spasmes. Un gémissement s'échappa de ses lèvres, suivi d'un chapelet de mots incohérents.

Elle apprécia ce moment-là, émerveillée de voir un homme si maître de lui, si puissant, voler en éclats entre ses bras. Lorsqu'il atteignit la jouissance, son visage se tordit de volupté. Une scène à laquelle elle était la seule femme au monde à avoir assisté. Si les autres ne voyaient que le duc, elle avait la chance de voir l'homme primitif emporté par le plaisir grâce à elle. Émue à cette pensée, elle sentit ses muscles intimes se contracter autour de lui. La douleur reflua un instant et elle éprouva une délicieuse sensation de plénitude.

— Dieu que c'est bon, articula Gowan, essoufflé, en se hissant sur les bras. Donnez-moi juste un moment.

Lorsqu'elle comprit où il voulait en venir, elle s'affola. Sa pauvre intimité avait déjà été assez pilonnée pour aujourd'hui. Elle le repoussa doucement et il roula sur le flanc. Non, elle ne rêvait pas, il semblait prêt à repartir pour un tour. Un regard discret lui apprit qu'elle n'avait apparemment pas saigné, ce qui tenait du miracle.

Gowan l'attira contre son corps poisseux de sueur.

— Je ne vous demanderai pas si c'était bon pour vous. Vous étiez si brûlante, si fougueuse...

— C'est encore un peu douloureux, murmura-t-elle.

Il la lava avec tant de tendresse qu'elle faillit pleurer de nouveau. Elle détestait le mensonge. Et en la matière, la *petite mort* qu'elle avait simulée tenait le haut du pavé. « Ce n'est qu'une question de temps », tenta-t-elle de se rassurer. Demain serait un autre jour. Gowan la tamponnait avec douceur à l'eau fraîche, ce qui ne tarda pas à faire renaître le délicieux fourmillement fébrile.

— C'est assez, dit-elle en se redressant, bien décidée à ne pas prendre le risque de l'encourager.

Il lui donna un baiser.

— Cela vous ennuerait-il que je dorme ici cette nuit ?

Bêtement, le rouge monta aux joues d'Edie.

— Non.

Le lendemain matin, il lui fut difficile de ne pas s'en vouloir, surtout quand Gowan lui confia que leur nuit avait dépassé ses rêves les plus fous. Edie détestait lui avoir menti.

Elle inspira un grand coup, prête à le lui confesser, quand on gratta à la porte.

— Entrez ! lança Gowan.

Mary entra, suivie, à la grande horreur d'Edie, par le valet de son mari. Des bonnes avec les plateaux du petit-déjeuner pénétrèrent à leur tour dans la chambre.

L'occasion était passée. Elle grignota un toast sans appétit tandis que Mary préparait ses vêtements, et Trundle, le peignoir de son maître. Son petit-déjeuner terminé, Gowan se leva et regagna sa propre chambre, sans doute pour aller écouter un rapport sur les clôtures des enclos à bétail tout en s'habillant.

La vie conjugale est aussi affaire de compromis, songea Edie. Si seulement elle n'avait pas menti ! Son ventre se nouait chaque fois qu'elle y pensait. Mais si elle lui avait avoué, peut-être l'aurait-il considérée comme inapte. Et puis, il y avait ce mot terrible, *frigide*, qui faisait passer une femme pour une glacière. Et si elle l'était ? Et si elle ne parvenait jamais à produire

naturellement ces bruits que Layla avait simulés ?

Mais si elle avouait souffrir physiquement, Gowan risquait de l'envoyer consulter un médecin. Et elle n'imaginait pas en parler à quiconque. À part à Layla.

Bref, elle était dans de beaux draps.

Une autre matinée interminable s'écoula, plus ou moins identique à celle de la veille. Edie resta dans un coin de la voiture. N'ayant rien à apporter à la conversation abrutissante entre Gowan et son régisseur, elle en profita pour ruminer sur ce qui s'était passé la nuit dernière. Ou plutôt, ce qui ne s'était *pas* passé.

Ce n'était pas tant qu'elle avait encore échoué à atteindre la *petite mort* ; elle commençait à croire que la chose dépassait ses capacités. Mais elle s'en voulait de la façon dont elle avait affronté la situation. Mentir à son mari. Simuler. C'était une grave erreur, elle en avait conscience. Elle glissa un regard oblique à Gowan. Elle commençait à éprouver de l'affection pour lui. Ce qui était une bonne chose – à la différence de son aversion pour le lit conjugal.

Elle devait lui avouer la vérité.

Après le déjeuner (servi et avalé au galop), elle posa la main sur le bras de son mari.

— Je souhaiterais vous parler, dit-elle devant Bardolph et un valet, parce que sinon, elle n'en aurait pas l'occasion.

— Certainement, répondit Gowan.

Il s'apprêtait à l'escorter hors de la salle à manger, mais s'arrêta, prêt à l'écouter.

— Dans la voiture, précisa-t-elle.

— Oui, ce sera plus efficace.

Il se tourna et fit signe à son entourage de le suivre, faisant montre d'une surdité à la nuance qui était, selon Edie, l'apanage de la gent masculine. Elle ne bougea pas.

— *Seuls*, Gowan.

S'il consultait Bardolph avant d'accepter, elle allait... Elle ne savait trop comment elle réagirait, mais ce serait violent.

Le duc la regarda en arquant un sourcil, puis se tourna vers Bardolph qui salua d'un bref signe de tête et se retira. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'elle venait de gagner une escarmouche dans la guerre d'usure qui prenait forme entre Bardolph et elle.

Mais ce dernier était tenace. Elle laissa Gowan donner ses instructions à sa suite et se dirigea vers la voiture. Lorsqu'elle y monta, elle découvrit trois

grands registres posés sur la banquette à l'intention de son mari. Elle passa la tête par la portière et un laquais se précipita au garde-à-vous.

— Ceci voyagera dans une autre voiture, décréta-t-elle en lui tendant les registres.

— Sa Grâce a dit..., commença le jeune homme d'une voix chevrotante.

Ainsi, il ne s'agissait pas juste d'une guerre entre Bardolph et elle ; le conflit était d'une plus grande envergure.

— Eh bien, Sa Grâce ici présente vous ordonne de les emporter.

Puis elle s'installa dans la voiture et attendit.

Quelques instants plus tard, Gowan croisa un valet qui s'éloignait avec les registres qu'il avait l'intention de passer en revue durant l'après-midi. Il aurait pu s'en irriter à juste titre ; il déplorait le temps perdu dans une voiture. Mais en vérité, il n'éprouvait que de l'impatience à l'idée de rejoindre Edie.

Bien sûr, il avait su dès le premier regard qu'elle représenterait une menace à sa vie bien ordonnée. On ne peut succomber à un désir aussi irraisonné pour une femme au point de l'épouser au bout de moins d'un mois et ne pas s'attendre à une perturbation de ses habitudes, du moins au début. Toutefois, le temps passé avec Edie ne pouvait aller à l'encontre de ses obligations. D'un autre côté, s'il se laissait aller à la tentation maintenant, peut-être cesserait-il de la désirer à chaque minute de la journée.

Il n'y croyait pas un seul instant.

Sacrebleu.

Un duc avait des responsabilités. Des gens dépendaient de lui. Des domaines entiers. Le système bancaire.

Il se rappelait vaguement s'être intéressé à tout cela. Mais pour l'heure, il lui suffisait de penser à Edith pour qu'un désir brut embrase son être avec férocity. Un seul regard à sa femme et il avait envie de congédier Bardolph et de jeter les registres au feu.

Il jura de nouveau. S'il ne se ressaisissait pas, il se retrouverait bientôt à passer ses journées dans le lit de sa femme, à se laisser envoûter par ses charmes. À l'idolâtrer. Et si jamais elle le trahissait, il noierait son chagrin dans l'alcool, comme son père...

Cette pensée le ramena aussitôt à la raison. Le désir n'était rien de plus qu'un besoin corporel, naturel certes, mais qu'il fallait veiller à dominer. Au lieu de claquer la portière de la voiture et de culbuter Edie sur la banquette – au diable, les domestiques –, Gowan se força à s'asseoir en face d'elle et à la gratifier d'un sourire posé de gentleman avant de taper calmement au plafond afin de donner le signal du départ.

Le sourire qu'Edie lui adressa en retour était modeste, et absolument adorable. Sans crier gare, le désir charnel déferla en lui telle une vague, menaçant de l'engloutir. Le travail pouvait attendre. Il ouvrit la bouche, puis la referma aussitôt, épouvanté à l'idée qu'il avait failli lui lancer : « Nue. Je

vous veux nue ! »

On ne disait pas cela à une duchesse dans une voiture. Il se ressaisit. Enfin presque.

— Un jour, j'aimerais vous faire l'amour le matin, avoua-t-il.

Il ne sut comment interpréter la lueur qui s'alluma dans le regard d'Edie. Sans mot dire, elle dénoua les rubans sous son menton et ôta son chapeau qu'elle posa sur la banquette à côté d'elle. Se pouvait-il qu'elle ait lu dans ses pensées et entreprenne de se déshabiller ? La voiture était maintenant sur la grande route et personne ne pouvait ouvrir la portière.

Les visions lascives se bousculèrent dans son esprit – et s'évaporèrent dès qu'Edie se pencha vers lui et lui tapota le genou de sa main gantée.

— Bardolph, dit-elle d'une voix de basse très masculine, j'ai l'intention d'honorer ma femme demain matin de 7 h 15 à 7 h 45. Ayez donc l'obligeance de prendre cet événement en compte et de retarder notre départ en conséquence.

Gowan fut si surpris qu'il éclata de rire.

— Dieu merci ! soupira Edie qui enleva ses gants et les posa près de son chapeau. Je commençais à redouter que vous n'ayez perdu complètement votre sens de l'humour.

Il fronça les sourcils.

— Je sais que vous en avez un, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux. Il est trop tard pour essayer de me faire croire que votre cerveau est entièrement dévoué à l'admirable tâche que constitue l'entretien de tous ces pièges à anguilles.

— Jamais je ne pourrai vous faire oublier les anguilles, n'est-ce pas ?

Gowan étira ses jambes, qui se retrouvèrent de part et d'autre de celles d'Edie. À l'évidence, elle s'était arrangée pour qu'il n'ait pas de travail sur lequel se concentrer cet après-midi.

Fort bien. Il allait se concentrer sur elle.

— C'est vous qui l'avez dit, poursuivit-elle avec un rire charmant. J'ai bien l'intention de vous arracher à vos rapports poissonneux jusqu'à quatre-vingts ans ou plus et de titiller votre sens de l'humour.

— Mon sens de l'humour ? répéta-t-il paresseusement. Êtes-vous vraiment sûre que j'en aie un ?

Elle hocha la tête.

— J'en suis certaine. Même si votre facette amusante et narquoise disparaît quand vous parlez de blé et d'anguilles. Je me retrouve alors avec un homme si sérieux qu'il semble ne prendre aucun plaisir à la vie.

Il allait objecter, mais elle n'en avait pas fini.

— Ce n'est pas tout à fait juste. Vous appréciez votre travail, n'est-ce pas ?

Son travail ? Il appréciait la ligne délicate de sa joue, le rose incarnat de sa bouche, la courbure de ses cils. Même la façon dont elle le disséquait.

Edie se pencha en avant et lui donna une petite tape sur le genou.

— Gowan, m'écoutez-vous ?

— Pourquoi travaillerais-je si je n'appréciais pas ce que je fais ?

— Parce que vous avez des responsabilités. Mon père préférerait de loin jouer du violoncelle, et pourtant, il n'arrive pas à trouver plus de quelques minutes ici ou là pour s'adonner à sa passion.

— Il n'y a qu'une seule passion à laquelle j'aimerais m'adonner, répliqua-t-il du ton de celui qui contient son désir à grand-peine.

— Gowan ! Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Il se força à revenir au sujet.

— Vous vouliez dire que je suis un butor assommant et indigne de la compagnie d'une dame. C'est peut-être exactement ce que je suis, j'en ai peur, s'excusa-t-il. Je peux vous assurer que Bardolph et moi n'échangeons pas des traits d'esprit.

— Bardolph est un raseur qui mène tout le monde à la baguette, déclara-t-elle. Et vous, mon cher duc, faites attention, car vous avez tendance à lui ressembler.

— Moi, un raseur ? Vous exagérez, protesta-t-il en riant. Quant à la baguette, nous serions mieux lotis si j'en avais le gabarit au lieu d'être si vigoureux.

Edie répondit d'un sourire un peu tremblant. Elle prit une profonde inspiration.

— C'est encore un peu douloureux, Gowan.

Son expression amusée disparut. Il se pencha et lui prit les mains.

— Je sais. J'en suis tellement navré... Mais cela s'arrange, n'est-ce pas ? Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Que vous preniez du plaisir compte plus que tout pour moi, assura-t-il, tout sourires. Mon manque d'expérience était déjà assez embarrassant, mais si je vous avais fait défaut, j'aurais dû renoncer à toute prétention à la virilité.

Edith plissa le front.

— C'est absurde.

Un soulagement ridicule le submergea.

— Jamais je n'ai été plus heureux que lorsque vous avez joui la nuit dernière, lui avoua-t-il avant de porter ses mains l'une après l'autre à ses lèvres. J'aurais juste préféré que les toutes premières minutes ne soient pas si douloureuses.

Son adorable épouse était si timide qu'elle gardait les yeux baissés sur leurs doigts entrelacés.

— Regardez-moi, Edie, l'encouragea-t-il. Il faut parler de ces choses. Un mari et sa femme ne doivent pas avoir de secrets l'un pour l'autre.

— Je sais. Voilà pourquoi je...

Elle s'interrompit. Gowan ne put supporter son air malheureux. Il se leva à moitié, la tête penchée pour éviter le plafond capitonné, poussa le chapeau de sa femme et s'assit à ses côtés.

— Shakespeare a ô combien raison lorsqu'il écrit qu'une queue au

garde-à-vous n'a pas de conscience.

Dans un premier temps, elle ne comprit pas.

— Une queue au garde-à-vous ?

Les mots à peine sortis, il regarda, fasciné, les joues de sa bien-aimée virer au rose.

— Gowan, voyons ! s'exclama-t-elle avec un petit rire.

— C'est mieux que de l'avoir en berne, j'en conviens, plaisanta-t-il. Ce que j'essaie de vous dire, c'est que même si certaines parties de mon corps sont avides de vous, je n'en ai pas moins une conscience. Edith, *mo chrìdh*, si l'acte charnel vous est trop douloureux, il vous suffit de me le dire. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Cette fois, ses joues s'empourprèrent franchement.

— Bien sûr. Que signifie *mo chrìdh* ?

— Mon cœur.

Il la souleva dans ses bras et la déposa sur ses genoux.

— Vous êtes exquise, murmura-t-il. La plus ravissante jeune femme qu'il m'ait été donné de voir.

Elle enroula les bras autour de son cou et il eut la sensation curieuse que la voiture – ou le monde – basculait. Elle lui décocha ce sourire unique – celui qui promettait un baiser.

— Quand je vous ai vu venir vers moi à Fensmore, j'ai pensé que vous étiez l'homme le plus séduisant de la salle de bal. Et maintenant, j'aime même les cheveux roux, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux. Du moment que ce sont les vôtres.

Gowan n'avait jamais accordé la moindre importance à son apparence – il avait bien trop conscience que son titre commandait une admiration qui n'avait rien à voir avec ses attributs physiques. Mais le regard d'Edie flatta sa fierté. Ainsi, elle le trouvait beau. Ce n'était pas le genre de femme à s'intéresser aux titres. Ni à l'argent, du reste.

Elle appuya la tête contre son épaule.

— Toutefois, je m'inquiète pour vous, Gowan. Mon père a tendance à être beaucoup trop sérieux. À mon avis, la vie peut être très difficile pour quelqu'un qui n'a pas le cœur joyeux.

Il en eut un léger frisson.

— Vous pensez que c'est mon cas ?

— Bien sûr que non ! Vous avez même le don de rendre drôle une pièce de Shakespeare à quelqu'un comme moi qui n'ai jamais réussi à en lire une jusqu'à la fin. Non, je crains juste que votre joie de vivre ne soit étouffée sous votre centaine de rapports quotidiens.

— J'en doute. Pour commencer, je perds toute maîtrise de moi-même en votre présence, confessa-t-il, suivant du doigt la courbe de sa pommette. J'en arrive à me moquer complètement du travail. Bardolph a suggéré que je prenne ces registres dans la voiture parce qu'il sait que je ne les ai pas étudiés avec sérieux.

Elle se redressa, les sourcils froncés.

— M. Bardolph ne me plaît pas.

— Ne vous préoccupez pas de lui. Plus important, est-ce que *moi*, je vous plais ?

Gowan avait peine à croire que pareille niaiserie soit sortie de sa bouche. Quelque chose en elle érodait son indépendance... sa virilité.

— C'est bien possible, je crois, minauda Edie.

Pourtant, une ombre anxieuse voilait son regard.

— N'ayez aucune inquiétude, la rassura-t-il avant de déposer un baiser sur ses lèvres. Nous allons faire des progrès dans notre couple. Il est fâcheux que nous n'ayons ni l'un ni l'autre un exemple irréprochable à suivre. Mes parents auraient été plus heureux s'ils ne s'étaient rencontrés.

— Je ne peux en dire autant de mon père et Layla. Ils s'aiment sincèrement. C'est juste que mon père a oublié comment... Il a cessé d'apprécier Layla pour toutes les qualités qui le charmaient chez elle au début, reformula-t-elle. C'est comme s'il voulait qu'elle devienne semblable à lui. Et il est d'une nature un peu rigide, j'en ai peur.

Gowan approuva du chef.

— Du coup, il affiche un mauvais caractère qu'il ne possède pas en réalité, continua Edie.

— Je l'ai vu se retenir de le montrer dans des circonstances vraiment délicates, par exemple durant les négociations avec ces idiots de la Banque d'Angleterre.

— Mais il ne rit pas des plaisanteries de Layla.

— Je vous promets de toujours rire des vôtres, murmura-t-il.

— Si seulement j'en avais quelques-unes à raconter, soupira Edie. Je ne suis guère familière des jeux de mots paillards que vous appréciez, comme vos histoires de garde-à-vous.

Elle nicha de nouveau la tête au creux de son épaule.

— C'est avec plaisir que je vous en apprendrai, répondit-il, la voix un peu rauque.

Mais elle n'écoutait pas.

— Je n'ai pas l'habitude de veiller le soir, puis de boire du vin au déjeuner, lui confia-t-elle, réprimant un bâillement avec une distinction toute féminine. Ne pourrions-nous pas trouver un peu d'eau potable ? Le vin à midi me rend si somnolente.

— Certainement.

Il réfléchit à cette habitude qu'il avait prise de boire du vin à tous les repas sauf au petit-déjeuner. Il se testait sans cesse afin de s'assurer qu'il ne deviendrait pas un ivrogne invétéré à l'image de ses parents.

Cette hantise, il ne l'avait jamais confiée à quiconque, mais puisqu'il ne devait pas y avoir de secrets entre époux, il décida d'en parler à Edie... et s'aperçut qu'elle s'était endormie.

Tous ses plans pour la séduire s'évanouirent. Il la contempla, blottie

contre lui, l'air si paisible. Sa première réaction fut un sursaut d'agacement. Mais c'était injuste et égoïste. Après tout, il était responsable de son manque de sommeil.

Si seulement il avait ses registres sous la main.

En leur absence, il n'avait rien à faire.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Il avait sur lui du papier et de quoi écrire. Il pouvait la caler contre le côté de la voiture et se mettre au travail.

Pas question. Edie se réveillerait, se dit-il, en proie à un besoin farouche de la protéger qui le surprit. La malheureuse était épuisée, comme le prouvaient les cernes bleutés sous ses yeux, en partie parce qu'il lui avait fait l'amour au milieu de la nuit.

La tenant comme s'il s'agissait du plus fragile des vases de cristal, il se cala dans un angle et contempla à loisir son doux visage, détaillant chacun de ses adorables traits.

Tout était différent maintenant, parce qu'elle était sa femme. Il avait été le premier à lui faire l'amour et serait le dernier. Chaque jour de sa vie, il s'éveillerait et croiserait ce regard passionné et intelligent, et s'émerveillerait de cette honnêteté avec laquelle elle l'avait prévenu qu'il risquait de devenir un raseur guindé.

Le sourire qui fleurit sur les lèvres de Gowan n'était ni sardonique ni penaud. Il savait comment Edie le décrirait : un sourire joyeux. Éperdu de gratitude, il resserra son étreinte.

Tout en la protégeant de son mieux des cahots secouant la voiture, il en profita pour réfléchir à la vie conjugale.

Il ne faisait jamais la sieste.

À ses yeux, c'était une perte de temps.

Alors que le soir tombait, la voiture quitta la grand-route pour s'engager dans une rue pavée. Edie se réveilla dans les bras d'un Gowan endormi. Ils bifurquèrent et pénétrèrent dans la cour d'une auberge. Il resserra les bras autour d'elle, mais n'ouvrit pas l'œil avant qu'elle ne l'embrasse.

Il se renfrogna et, sans laisser à Edie le temps de dire un mot, affirma qu'il ne faisait jamais la sieste. Elle tint sa langue. Son père avait de semblables convictions : il était persuadé de ne jamais se mettre en colère.

Le *Queen's Arms*, à Palden, avait l'habitude d'accueillir les nobles qui se présentaient avec une nuée de serviteurs. L'aubergiste les conduisit dans un salon privé où Gowan embrassa distraitement Edie, puis s'assit pour écouter le messager arrivé le matin même d'Écosse avec les derniers rapports.

Rapport. Edie commençait à détester ce mot. Le voyage la fatiguait et elle était frustrée de ne pas avoir joué deux jours de suite. Contrariété supplémentaire, elle se rendit compte qu'elle était au bord des larmes. Elle trouva un prétexte pour se retirer dans sa chambre où elle demanda qu'on lui prépare un bain chaud. Mary s'affaira dans la pièce sans cesser de rouspéter à propos de ceci ou de cela – Bardolph n'était pas aimé parmi les domestiques – au point qu'Edie eut envie de bondir de la baignoire en hurlant.

Malheureusement, même le bain chaud ne lui apporta pas le réconfort escompté, si bien qu'elle s'imagina mal endurer une autre nuit de déchaînement amoureux, sans parler de l'apprécier. La panique la saisit. Si seulement elle avait avoué la vérité à Gowan. Le courage lui avait manqué quand il lui avait confié son bonheur d'avoir réussi à lui donner du plaisir. Quel fiasco ! Et maintenant un nouvel échec l'attendait. Un nouveau mensonge.

— Mary ! appela-t-elle en élevant davantage la voix qu'elle n'en avait l'intention. Il me faudrait de quoi écrire, je vous prie.

— M. Bardolph a prévu un nécessaire à écrire de voyage à votre intention, Votre Grâce, répondit la femme de chambre qui prononça le nom de l'intéressé d'un ton glacial.

Lorsque Edie fut sortie du bain, Mary ouvrit une ravissante boîte en cuir sur le bureau d'angle, dotée de tout ce qu'il fallait pour écrire.

Très chère Layla, commença Edith, puis elle s'arrêta. Elle ignorait si celle-ci se trouvait encore chez ses parents à Berwick-upon-Tweed. Peut-être

son père avait-il été la chercher. Avec un soupir, elle se remémora son expression butée et en conclut qu'elle pouvait sans trop de risque envoyer un messenger chez les parents de Layla. Elle voulait inviter sa belle-mère au château. Berwick-upon-Tweed se trouvant à la frontière, le voyage ne serait pas très long. Mais jusqu'à quel point pouvait-elle se montrer pressante ? Il lui était impossible d'expliquer les événements en détail.

Pour finir, elle demeura concise : *s'il vous plaît, rendez-moi visite. Je vous en prie, Layla. Vous souvenez-vous du secret que vous m'avez appris ? J'ai besoin de vous. Avec toute mon affection. Edie.*

Plus tard, pendant le dîner dans leur salle à manger privée, tandis que Bindle, Rillings et quatre valets vibrionnaient autour d'eux, elle sortit la lettre.

— Ma belle-mère passe quelque temps chez ses parents à Berwick-upon-Tweed, expliqua-t-elle à Gowan. Je lui ai écrit pour l'inviter à nous rendre visite en Écosse.

Gowan ne se montra nullement irrité à cette perspective. Pourquoi l'aurait-il été d'ailleurs ? Il passait son temps avec Bardolph, Jelves et le reste de sa suite. À moins qu'elle n'exige un moment d'intimité en route, leurs relations conjugales se limitaient aux repas et aux visites nocturnes de son mari dans sa chambre.

— Nous allons envoyer un messenger à Berwick-upon-Tweed, décida-t-il. S'il part immédiatement, il est possible que votre belle-mère décide de faire le voyage avec nous.

— Nous ne pouvons pas envoyer quelqu'un maintenant, voyons. Il fait nuit !

— Nous devons laisser à votre belle-mère un temps de réflexion suffisant, expliqua Gowan.

Il leva un doigt. Un valet quitta la pièce en courant et revint avec Bardolph qui laissa entendre combien elle manquait de considération d'envoyer un courrier à cette heure.

Elle lui jeta un coup d'œil et se retint d'émettre une objection. Son mari lui cédait bien trop souvent, c'était évident. Mais elle pouvait en dire autant de Bardolph, et elle refusait de lui donner la moindre satisfaction. Elle le regarda quitter la pièce, la lettre à la main, avec un regain d'espoir. Si elle n'était pas capable de percer le secret de la *petite mort*, Layla saura l'aider. Il devait y avoir une astuce.

Gowan envoya son valet se coucher, puis enfila son peignoir avant de gagner la chambre d'Edie. La main sur la poignée, il s'immobilisa ; il était déjà si excité qu'il sentait presque la chaleur exsuder de sa peau. Il ne pouvait la rejoindre dans cet état, tel un animal en rut. Il se réfugia dans sa salle de bains et s'appliqua à faire retomber la pression. Quelques instants plus tard, il renoua la ceinture de son peignoir, encore un peu essoufflé. La faim était toujours là, mais il la dominait.

Lorsqu'il referma la porte de la chambre derrière lui, il trouva Edie endormie, le visage enfoui entre ses bras. La pièce était plongée dans l'obscurité à l'exception d'un rayon de lune qui tombait sur sa chevelure d'or pâle. D'un mouvement d'épaules, il se débarrassa de son peignoir, se glissa entre les draps et se blottit contre sa femme.

— Gowan ? protesta-t-elle faiblement.

— Vous avez dormi tout l'après-midi, murmura-t-il, lui effleurant la joue d'un baiser. Réveillez-vous, il est temps de vous amuser avec moi.

Elle bâilla et roula sur le dos. Sa chemise de nuit se tendit sur ses seins opulents.

— Vous êtes si belle, Edith.

Il se pencha pour les embrasser, mais elle se dégagea d'une contorsion.

— Pas à travers ma chemise de nuit, objecta-t-elle, déjà plus alerte. La nuit dernière, c'était très désagréable de dormir avec des taches humides sur le buste.

C'était franc, quoique un peu froid.

Edith se débarrassa de sa chemise de nuit. Le rayon de lune dansa sur l'un de ses seins, glissa au creux de sa taille. La montée du désir fit à Gowan l'effet d'un direct à l'estomac.

— Puis-je vous embrasser maintenant ? murmura-t-il, l'allongeant avec tendresse sur le dos.

— Sur ma poitrine ?

Elle paraissait vraiment trop rationnelle. C'en était un peu démoralisant.

— Oui, ici, répondit-il en refermant la main sur un sein généreux.

— Oui, vous pouvez.

Ce fut comme s'il avait perdu la raison, comme si le monde se réduisait au feu dans ses entrailles, à la poitrine crémeuse d'Edie, à son souffle erratique, tandis que sa bouche avide s'activait sur la pointe d'un sein, puis sur l'autre.

— Vous aimez, chuchota-t-il.

Il le voyait. Il commençait à connaître son corps qui s'alanguissait sous ses assauts. Il ne pouvait se retenir de l'embrasser, de promener les mains avec fièvre sur sa peau soyeuse. Chaque caresse était plus enivrante que la précédente.

Son seul souhait...

— Edie ? demanda-t-il d'une voix enrouée qui l'embarrassa.

— Oui ?

Il aurait préféré que celle de sa femme soit davantage comme la sienne. Éraillée par le désir. Bref, stupide.

— Accepteriez-vous...

Il fut incapable de poursuivre. Comment demander à une jeune femme de son éducation de le caresser intimement ? Peut-être, lorsqu'ils se connaîtraient un peu mieux. La nuit passée, elle s'était limitée à son torse et à son dos ; il mourait d'envie que ses mains s'aventurent sur le reste de son

corps. Mais il hésitait à exprimer ce genre d'exigence. Et si elle le trouvait trop musclé ? Un peu trop bâti comme un bûcheron à son goût ?

La sueur lui perlait au front, mais il continua à s'affairer sur ses seins, bien décidé à ne pas brusquer les choses.

— Cela vous plaît ? s'enquit-il après l'avoir mordillée délicatement.

Edie frissonna et un petit cri lui échappa. Elle lâcha dans un souffle un *oui* presque inaudible.

Gowan n'en pouvait plus. Son désir était si impérieux qu'il se sentait comme un bateau qui, ayant rompu ses amarres, est ballotté par la tempête. Chaque instant où il n'était pas en elle était le pire des sacrifices. Les images d'ébats tumultueux et débridés se bousculaient dans sa tête. Il se voyait la posséder avant tant de fougue et de vigueur que ses...

« Ressaisis-toi, voyons », se reprima-t-il. Il était un homme sensé, rationnel dont la jeune épouse était encore inexpérimentée...

Lui aussi l'était, bon sang !

Avec une lenteur qui confinait au supplice, il couvrit son corps frémissant de baisers et de caresses, descendit jusqu'à son ventre et plus bas encore, lui écarta doucement les cuisses.

Mais il avait beau être éperdu de désir, il n'en était pas aveugle pour autant, et les remarques qu'emmagasinait la partie rationnelle de son cerveau n'étaient guère rassurantes. Lors de leur premier baiser, dans la voiture après le bal des Chuttle, Edie était aussi excitée que lui et ses mains exploraient son corps avec une curiosité fébrile. Ce n'était plus le cas aujourd'hui. Un instant, elle étouffait un petit cri avec un frisson, et celui d'après, elle se pétrifiait. À part lui effleurer les bras et le torse, elle ne le touchait pas vraiment.

Il s'étourdit un moment des délicieuses caresses qu'il lui prodiguait avec la langue, mais il savait qu'elle était prête : à chacune d'elles, elle laissait échapper un gémissement et ses doigts se crispaient sur ses cheveux. Elle avait les paupières closes mais, lorsqu'il la couvrit de son corps, ses yeux s'ouvrirent d'un coup, et la volupté qui les voilait disparut, remplacée par quelque chose qu'il ne put identifier.

— Edie ! s'exclama-t-il, surpris. Que se passe-t-il ?

— Rien.

Il la dévisagea, mais elle se cambra contre lui.

— Nous devrions faire l'amour maintenant, Gowan. Nous devons nous lever tôt demain matin.

Le contact de sa peau douce contre la sienne fit chavirer son esprit dans une dimension où toute pensée rationnelle était impossible.

— Prévenez-moi si c'est trop douloureux, lui dit-il, et elle hocha la tête.

Se perdre en elle était la sensation la plus exquise qu'il pût imaginer. Pourquoi les gens ne consacraient-ils pas leurs jours et leurs nuits à faire l'amour ? Il procéda le plus lentement possible dans l'espoir de ne pas trop la faire souffrir. Lorsqu'il fut en elle jusqu'à la garde, elle noua les bras autour de son cou et pressa le visage au creux de son épaule.

— Comment est-ce, Edie ? s'enquit-il entre deux petits baisers apaisants. C'est agréable ?

— C'est supportable, murmura-t-elle.

Il se figea.

— Non, c'est... c'est mieux, rectifia-t-elle, presque surprise. Ce n'est pas si douloureux.

Un immense soulagement envahit Gowan. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à garder le contrôle. Il lui avait fallu trente ou quarante minutes mais, s'il maintenait le cap, elle le rattraperait et ils atteindraient l'orgasme ensemble. Déterminé à offrir à sa femme un plaisir semblable à celui qu'il ressentait, il se hissa au-dessus d'elle et commença à se mouvoir.

Edie gardait les paupières fermées. Pendant un moment, il s'efforça de ne pas s'emballer, ce qui exigeait toute sa concentration. Puis il murmura :

— Edie, que ressentez-vous ?

Elle rouvrit les yeux. Saisi, Gowan remarqua qu'ils n'étaient pas voilés par le désir, mais le fixaient avec gravité. Il eut soudain envie, et c'était ridicule, qu'il s'agisse d'une espièglerie de sa part. Mais son Edie était d'une nature sérieuse. Cette pensée était à elle seule déloyale.

Elle bougea sous lui et ce petit mouvement fit jaillir une onde de feu dans son ventre.

— Eh bien, je me sens... remplie.

Remplie ? Voilà qui n'était pas bon signe. C'était plutôt ce qu'on dirait d'une panse après le repas du dimanche.

— Est-ce une sensation agréable ? risqua-t-il.

Elle replia les genoux et la voluptueuse sensation qui le submergea le fit frissonner.

— Ne vous retenez pas, murmura-t-elle.

— Pas sans vous, répondit-il. Que dois-je faire pour que ce soit plus agréable pour vous ?

Edie croisa son regard, en proie à une panique totale. Elle brûlait de l'intérieur – pas autant que la veille, mais ce n'était pas agréable, loin de là. Et, pire, elle se sentait affreusement incompétente.

Désespérée.

Était-elle la seule femme au monde à trouver profondément perturbant de se retrouver empalée par un colosse ? Une ou deux fois, elle ressentit bien un infime frémissement de plaisir. Mais alors Gowan changeait de position ou lui parlait, et elle recommençait à s'interroger.

Allongée comme une incapable sous lui, elle finit par se détester et prier très fort pour qu'il en finisse.

Gowan la vit fermer les yeux de plus belle. Si seulement il pouvait lire dans ses pensées. Il canalisa son désir dans de longs et lents coups de reins qui ne tarderaient pas, il en était sûr, à les propulser ensemble au septième ciel. Tandis qu'il la contemplait, il éprouva une envie de la protéger si farouche qu'il faillit s'arrêter. Jamais de sa vie il n'avait souhaité plus ardemment le

bonheur d'un autre être humain.

— Edie, jouis pour moi, ordonna-t-il en l'embrassant. Jouis, *mo chridh*.

Dieu merci, son souhait fut exaucé. La gratitude qu'il éprouva en entendant ses petits cris flûtés fut aussi profonde que la béatitude de l'extase dans laquelle il bascula, ivre de joie et d'émerveillement.

Dans l'esprit d'Edie, l'issue de la soirée avait toujours été inévitable. La seule différence cette fois, c'était que Gowan avait peut-être commencé à comprendre qu'elle ne ressentait pas le même plaisir que lui. Elle avait remarqué sur son visage une concentration qui détonnait avec la félicité sauvage des autres fois.

À cette pensée, son cœur se serra.

Le troisième jour de voyage s'écoula comme les précédents. Le soir, après leur installation à l'auberge, Mary raconta en pouffant à sa maîtresse que Sa Grâce avait informé les domestiques que le duc dînerait dans sa chambre en compagnie de la duchesse.

Edie était éreintée. Le matin, Gowan s'était excusé de ne pouvoir se permettre de dormir un autre après-midi. Bardolph et lui avaient donc passé la journée à discuter des sociétés que Gowan songeait à acquérir, tandis que la voiture cahotait sur la route qui les emportait vers Berwick-upon-Tweed. Elle avait joué à peine une heure lorsque Mary vint l'aider à s'habiller pour le repas en tête à tête avec le duc.

Elle passa dans la pièce attenante, et trouva Gowan les cheveux encore humides du bain. C'était peut-être stupide mais, dès qu'ils étaient seuls, elle se sentait apaisée. Cette force sauvage contenue qui était l'essence même de son mari résonnait au plus profond de son être tel un accord harmonieux. Il n'avait qu'à l'entourer de ses bras vigoureux et elle se sentait en sécurité. À sa place.

C'était d'autant plus insensé que les problèmes qu'ils avaient étaient peut-être insolubles. Layla n'avait pas mentionné une quelconque potion à l'usage des femmes en cas de soucis dans le lit conjugal. Uniquement pour les hommes.

Une demi-heure plus tard, ils étaient allongés l'un à côté de l'autre sur le lit. Le peignoir de Gowan était ouvert et Edie promenait les doigts sur son torse, s'aventurant même avec audace jusqu'à ses abdominaux. Bien qu'elle n'eût rien entendu, il redressa soudain la tête.

— Entrez ! aboya-t-il.

La porte s'ouvrit et deux valets entrèrent.

Edith remonta en hâte le couvre-lit, alors même que sa chemise de nuit lui couvrait encore les jambes. Le valet en chef entreprit de disposer la vaisselle ducale sur une table sans jamais laisser son regard s'égarer vers le lit.

Il fit plusieurs allers-retours dans le couloir, puis revint avec des plateaux en argent couverts d'une cloche. Quand il eut terminé, il servit le vin, s'inclina et recula jusqu'à la porte, les yeux baissés comme s'ils appartenaient à la famille royale.

— Peter, n'est-ce pas ? demanda Edith.

Il releva la tête, surpris.

— Peterkin, Votre Grâce.

— Vous pouvez laisser la bouteille ici, Peterkin. Merci de nous avoir apporté ce repas.

— J'attendrai avec plaisir dans le couloir pour remplir les verres si le besoin s'en fait sentir, Votre Grâce.

Edith ne pouvait imaginer situation plus épouvantable.

— Nous nous servirons nous-mêmes, répondit-elle.

Toutefois, après le repas, Gowan rappela Peterkin et l'autre valet pour desservir, alors qu'à ce moment-là sa chemise de nuit était retroussée, quoique sous le couvre-lit. Ils avaient déjà passé du temps à s'embrasser, et lorsque la main de Gowan remonta le long de sa cuisse, elle fut tiraillée entre l'envie de fuir et celle de se blottir contre lui.

Une fois la vaisselle emportée, elle savait cependant qu'ils ne tarderaient pas à faire l'amour et cette perspective la tétanisait. Par chance, l'acte en lui-même lui parut indéniablement plus supportable. Lorsqu'il la pénétra, elle ne cria pas ; elle se contenta de tressaillir. Impossible, cela dit, de se détendre.

Le souci, c'était l'insupportable endurance de son époux qui semblait capable de poursuivre toute la nuit. Au bout d'un moment, il se redressa en appui sur les bras.

— Avez-vous mal ? voulut-il savoir.

Avec le coin du drap, elle lui essuya l'épaule qu'il avait fort moite.

— Pas du tout. La douleur disparaît au bout d'un moment.

Il lui sourit et elle en fut heureuse. Elle ne pouvait s'en empêcher, même s'il lui souriait pour une mauvaise raison. Pour quelque chose qu'il croyait s'être produit, à tort...

Lorsqu'elle s'assit au bord du lit pour regagner sa propre chambre, elle vit Gowan se crispier, le regard presque furieux. Mais elle garda la tête baissée et s'en alla comme si de rien n'était. Elle était incapable de s'expliquer.

Qu'y avait-il à expliquer d'ailleurs ?

Le lendemain matin, il y avait du sang sur sa chemise de nuit. Edie s'affola.

— Vos règles ont commencé, commenta Mary qui arriva derrière elle. Le duc va être déçu, ajouta-t-elle en riant.

Edith rit aussi. Sans conviction, mais avec soulagement.

Au petit-déjeuner, elle informa Gowan qu'une indisposition féminine excluait toute visite dans sa chambre pour quelques jours. Sur sa lancée, elle exprima une autre exigence :

— Je souhaiterais une étape de deux heures dans l'après-midi pour travailler sérieusement mon violoncelle.

Gowan la regarda comme si elle venait d'annoncer son intention d'émigrer à Philadelphie.

— Comme vous le savez, notre itinéraire est organisé selon un horaire serré.

— Je dois travailler, et après le dîner, je suis trop fatiguée. Nous pourrions rester ici un jour de plus, suggéra-t-elle.

— Nous avons réservé toutes les chambres de l'auberge Partridge ce soir. Et les bagages sont partis il y a une heure.

— J'ai gardé mon violoncelle. Gowan, il faut que je travaille. Soit ici, soit à midi, ou nous pourrions faire une halte plus longue.

Il pinça les lèvres mais, à la surprise d'Edith, ne discuta pas. Il décida qu'il valait mieux perdre une journée de voyage ; elle joua donc jusqu'au déjeuner, puis à nouveau jusqu'au dîner. Comme les domestiques ne cessaient d'aller et venir dans le salon, s'affairant à Dieu seul savait quelles tâches, elle finit par les rassembler – tous les dix-huit – et leur annonça que quiconque l'interromprait encore serait congédié sur-le-champ. Par pur plaisir, elle laissa son regard s'attarder sur Bardolph. Elle en avait assez vu pour comprendre qu'il était indispensable, mais sa menace, toute inopérante qu'elle fût, lui donna l'impression de s'affirmer.

— Comment allons-nous nous organiser pour demain ? s'enquit Gowan au dîner.

— Je serais tellement contente si vous m'accordiez deux heures à la lumière du jour. Le violoncelle serait plutôt bruyant dans la voiture, ce qui vous empêcherait d'entendre vos rapports.

C'était une menace vaine parce que, bien sûr, elle n'arriverait jamais à garder l'équilibre nécessaire dans un véhicule en mouvement. Mais elle comptait sur sa méconnaissance des instruments à cordes.

— Nous partirons une heure plus tôt et arriverons une heure plus tard, décréta-t-il.

C'était sa façon d'aborder les obstacles. Il les évaluait, trouvait une solution et passait à autre chose sans s'énervier, comme pour les rapports quotidiens en provenance du domaine dont la transmission s'en trouvait désorganisée.

Bardolph, lui, ne partageait pas le pragmatisme de son maître. Le voyant crispier les mâchoires, Edie lui décocha un sourire radieux, histoire d'ajouter à son agacement.

— Nous sommes en été. Cela ne me dérange pas de jouer dans un champ, lui dit-elle.

— J'ai une meilleure idée, intervint Gowan. Nous allons faire étape à Picleberry, annonça-t-il à Bardolph. Je crois que Sa Grâce apprécierait de jouer dans la salle des Corporations. Envoyez quelqu'un s'assurer qu'elle est disponible et faites un don approprié à leurs œuvres de charité.

L'après-midi, la voiture s'arrêta sur une minuscule place. Gowan escorta Edith jusqu'à une salle plutôt spacieuse et posta un valet devant la porte afin qu'elle ne soit pas dérangée.

Elle se pencha sur ses cordes avec détermination. Si elle consacrait deux heures de dur labeur à Boccherini, elle ne sentirait pas aussi fébrile dans la voiture. Et elle avait décidé de prendre la partition avec elle pour l'étudier, comme un registre.

Environ une heure plus tard, Gowan se glissa dans la salle. Elle leva la tête et l'aperçut, mais ses doigts s'élancèrent dans une cascade tempétueuse de notes et elle se replongea dans la partition. Une demi-heure plus tard, il était toujours là, les bras étendus sur le dossier du banc, fixant le plafond. Après la dernière note, il baissa la tête avec lenteur.

— Avez-vous terminé ?

Était-ce le fruit de son imagination ou y avait-il une pointe de regret dans sa voix ?

— Non, répondit-elle avec fermeté. J'entends bien profiter de chaque seconde des deux heures qui me sont allouées.

Mais elle en avait assez de Boccherini. Elle leva de nouveau son archet et joua les premières notes du *Dona Nobis Pacem*. À la fin, elle recommença les troisième et quatrième parties interprétées avec trop de précipitation ; elle avait besoin d'avoir le cœur en paix. Mais son archet connaissait la vérité et elle se remit à presser le rythme. Pour l'instant, elle était incapable de trouver l'apaisement. Sur le banc, Gowan fixait toujours les poutres au-dessus de leurs têtes et elle ne voyait de lui que la ligne volontaire de sa mâchoire.

D'ordinaire, elle s'immergeait dans la musique, mais cette fois elle se laissa accompagner par la mélodie tandis qu'elle se délectait de son mari : son

cou puissant, ses larges épaules, les reflets cuivrés de sa chevelure. Son intelligence supérieure, cette incroyable acuité d'esprit qui faisait partie intégrante de lui. Cette façon qu'il avait de diriger un empire sans jamais hausser le ton. D'adapter son existence à la passion de son épouse pour la musique.

Elle avait de la chance, tellement de chance. Hormis dans un domaine.

Son regard s'aventura vers ses jambes largement ouvertes. Il lui semblait un peu pervers de le lorgner ainsi alors qu'il était emporté par la musique. À la fin du morceau, elle enchaîna avec une sonate de Telemann, espérant ne pas l'arracher à sa somnolence. Il avait les yeux fermés, peut-être s'était-il assoupi.

Alors qu'elle arrivait aux dernières mesures, il ouvrit les paupières, puis se leva et s'étira. Ce spectacle provoqua en elle une explosion d'étoiles de feu au rythme de la musique. Si seulement ils pouvaient être ainsi tout le temps : seuls, sans Bardolph et ses insupportables rapports.

Après l'ultime note, elle leva lentement son archet.

Au bout d'une semaine, Gowan était presque certain d'être en train de perdre la raison.

Edie passait ses journées dans un coin de la voiture avec une partition. À un moment, elle déclara même d'un air surpris qu'elle comprenait mieux son besoin de travailler tout en voyageant.

— Auparavant, je passais mon temps à rire avec Layla dans la voiture, pendant que mon père nous accompagnait à cheval. Mais même sans instrument, j'ai fait des progrès étonnants sur cette partition.

Sur ce, elle s'était replongée dans l'étude de ses partitions et il avait dû prendre sur lui pour ne pas jeter les feuillets par la fenêtre.

Si elle parvenait à se concentrer, il n'en allait pas de même pour lui. Il passait son temps à la contempler. Au fil des jours, il avait appris à connaître par cœur chaque détail de son visage, de son petit nez délicat au minuscule sillon au centre de sa lèvre inférieure. Lèvre qu'elle se mordillait lorsqu'elle rencontrait un passage difficile dans sa partition. Avait-elle seulement idée de l'état d'excitation dans lequel elle le mettait tandis qu'elle était assise là, dans son coin, à mâchonner son crayon, griffonnant de temps à autre sur sa partition sans s'occuper de lui ? Son désir d'elle était si impérieux qu'il pouvait à peine respirer.

Il savait que faire l'amour lui était douloureux et il avait l'impression d'être une brute. Mais cela ne l'empêchait pas de succomber au désir.

Edie était un mystère, et cela ne l'aidait en rien de savoir que la plupart des hommes pensaient la même chose des femmes. Même avant la survenue de ses menstruations, il avait commencé à tirer un trait sur les fantasmes qu'il avait eus de la voir un jour retrousser ses jupes dans la voiture et le chevaucher au rythme des cahots. Edie n'apprécierait pas. Elle restait bien sagement sous lui quand ils faisaient l'amour et se pétrifiait au moindre bruit de pas dans le couloir. Comment pourrait-elle accepter des cabrioles en plein jour dans une voiture ?

Sauf qu'il n'avait pas oublié ses frissons de volupté lorsqu'il l'avait caressée après le bal chez lady Chuttle. Si elle semblait croire qu'il avait perdu son sens de l'humour, il était d'avis qu'elle n'était pas tout à fait l'Edie des débuts.

Peut-être était-ce la nature du mariage. Dans les premiers temps, on était

enchanté du sens de l'humour ou de la réceptivité de l'autre... et puis on basculait dans la vraie vie. Mais il se révoltait de tout son être contre cette idée. L'Edie sensuelle ne pouvait avoir disparu au profit de cette femme indifférente aux plaisirs de l'amour. Indifférente et maniaque. Cette façon exaspérante qu'elle avait de lui essuyer le dos avec le drap, comme si elle bouchonnait un cheval. Encore un détail qui ajoutait à sa conviction que leur vie intime était un échec. Rien à voir avec les descriptions enflammées des poètes. Même dans les affres du plaisir, elle lui donnait l'impression de lui faire une faveur. Il la soupçonnait parfois de penser à sa musique pendant l'acte.

Le plus déprimant, c'était le sentiment qu'Edie n'était pas vraiment sienne. Elle riait et parlait, portait son alliance, mais il n'avait pas réussi à imprimer sa marque sur elle. Une fois ses règles passées, la situation devrait changer – même s'il ne voulait pas non plus l'aggraver en la bousculant si elle n'était pas prête. Combien de temps durerait cette indisposition féminine ? Encore une semaine ? Quelques jours ? Il n'en avait aucune idée.

À leur arrivée à Berwick-upon-Tweed, trois jours plus tard, lady Gilchrist se joignit à eux et il conçut de la jalousie à l'égard de sa propre belle-mère tant Edith était à l'évidence ravie de ces retrouvailles. Elles passèrent l'après-midi côte à côte sur la banquette à se tenir la main jusqu'à l'étape du soir au *Bumble & Berry*, à deux heures de route à peine de Craigievar. Comme il ne voulait pas présenter Edie au personnel du château de nuit, il envoya Bardolph en éclaireur avec une partie de sa suite, et tous trois firent étape à l'auberge avec leurs serviteurs personnels.

Après le dîner, ils se souhaitèrent une bonne nuit et chacun se retira dans sa chambre. Mais Gowan resta longtemps éveillé, à réfléchir à son mariage.

Le lendemain matin, il se rendit dans la chambre de sa femme et s'assit sur son lit. Elle venait de se réveiller, ses cheveux étaient emmêlés et son regard langoureux sous ses paupières lourdes. Un flot de désir le balaya, et il dut faire un effort surhumain pour y résister.

— Votre indisposition est-elle finie, Edie ?

Elle s'étira avec une grâce féline qui mit en valeur son buste sublime et hocha la tête.

— Depuis quand ?

— Quatre jours, répondit-elle sans détour, en le regardant droit dans les yeux.

Pourtant, elle s'était bien gardée d'en faire état d'une quelconque manière, et ne l'avait pas approché une seule fois. Son amertume dut se lire sur ses traits, car Edie ajouta, l'air sincèrement déconcerté :

— Aurais-je dû vous en informer, Gowan ? Je pensais que si vous souhaitiez venir dans mon lit, vous l'auriez demandé. Ou vous seriez venu.

Il se força à sourire, puis s'en alla prendre son petit-déjeuner.

Un peu plus tard, lady Gilchrist fit son apparition. Elle ressemblait à une riche Française égarée au milieu des Lowlands écossais. Son chapeau était

incliné juste ce qu'il fallait ; ses jupes un peu courtes dévoilaient de charmantes ballerines dont les rubans s'entrecroisaient sur les chevilles.

Lorsqu'ils furent tous dans la cour, prêts à partir, Gowan annonça qu'il accompagnerait la voiture à cheval. Le soulagement dans le regard d'Edie ranima son amertume. Il aida son épouse et sa belle-mère à monter dans la voiture, puis enfourcha son cheval comme s'il avait le diable aux trousses. Il lui fallait les hurlements du vent pour faire taire la voix cynique qui le torturait.

Edie ne voulait pas de lui ; c'était l'évidence même. Face à cette douloureuse réalité, son cœur s'emballa au rythme du galop effréné auquel il poussait sa monture. Il ne remarqua même pas que ses flancs étaient blancs d'écume. Il finit par tirer sur les rênes et mettre son cheval au pas, mais il ne pouvait empêcher ses pensées d'osciller d'un extrême à l'autre.

Edie avait des sentiments pour lui, c'était indéniable. Ces dix derniers jours, ils avaient discuté d'une foule de sujets, cela allait des semeurs du château et des porcelets de ses tantes à la situation de l'empire et au futur de la livre sterling. Il lui arrivait même de l'interrompre dans l'étude de ses partitions pour lui demander son avis sur l'avenir du charbon ou les implications économiques des nouveaux hauts-fourneaux, quitte à faire patienter Bardolph.

À table, le temps filait à toute allure, même quand elle parlait musique, domaine auquel il ne connaissait pourtant pas grand-chose. Mais il adorait son animation et les mouvements aériens de ses mains fines lorsqu'elle évoquait cette fichue partition de Boccherini. Et il riait de sa mine coupable lorsqu'elle laissait échapper un juron.

Mais les sentiments et l'amour physique semblaient deux choses bien distinctes. Une fois son cheval refroidi, Gowan l'éperonna de nouveau et repartit au galop, creusant la distance entre son stupide désir et sa femme. Il avait l'impression d'être un animal sauvage hurlant à la mort dans la nuit noire.

Edie ne s'était jamais refusée à lui. Elle avait même apprécié leurs ébats – enfin, il le croyait... Non, il en était sûr. Du moins en partie. Mais il avait beau essayer de se convaincre qu'elle prenait du plaisir au lit avec lui, il ne parvenait pas à s'en persuader. Dans un recoin de sa tête, il se sentait comme un violeur cruel qui prenait sa femme contre son gré.

Il eut beau pousser sa monture au-delà du raisonnable, impossible d'échapper à cette intolérable vérité. Chaque fois qu'il faisait l'amour à sa femme, il se sentait comme mis à nu, ses caresses révélant en lui une vulnérabilité insoupçonnée. C'était presque de la magie.

Chez Edie, rien de tel. En fait, il la soupçonnait de ne ressentir ce genre d'extase qu'avec son violoncelle. À la première occasion, il se débarrassait de Bardolph pour aller l'écouter. Il avait même appris à reconnaître certains des morceaux qu'elle jouait. Bien sûr, ce terme ne trouverait pas grâce à ses yeux ; pour elle, il s'agissait de concertos, barcarolles et autres formulations obscures

qu'elle seule connaissait. C'était là qu'il voyait la femme passionnée qu'il désirait tant dans ses bras et dans son lit. Quand Edie jouait, son regard s'adoucissait et se voilait, ses lèvres s'entrouvraient et son corps ondoyait. Le désir qui lui déchirait les entrailles à ce spectacle était une véritable torture. La voir plongée dans cette transe réveillait un monstre ténébreux tapi en lui qui le poussait à multiplier les efforts au lit. Mais ceux-ci demeuraient vains. Il y avait un mur entre eux. Une séparation. Il lui suffisait de la regarder pour comprendre que son plaisir au lit était sans commune mesure avec l'ivresse que lui procurait ce maudit archet.

La musique était son véritable amour.

Arrivé à proximité de son domaine, il ralentit l'allure. Il entendit un sifflement dans les bois et siffla en retour. Une de ses sentinelles l'avait repéré. Un instant plus tard, l'homme émergea de l'ombre d'un chêne et ôta son chapeau.

— MacIellan, le salua Gowan sans vraiment réussir à s'arracher un sourire.

L'homme chevaucha à côté de lui et lui fit un rapport succinct des événements survenus durant son absence. Un sanglier avait chargé près des greniers. Une battue avait permis de le mettre hors d'état de nuire dès le lendemain. La carcasse avait été découpée et la viande mise à sécher pour l'hiver. Une sentinelle avait chuté des remparts et s'était fracturé l'épaule, mais il était en bonne voie de guérison.

Gowan n'apprit rien qu'il ne savait déjà grâce à ses rapports quotidiens, mais il avait constaté qu'on en découvrait souvent davantage lorsque le rapport était fait de vive voix. Il se renseigna sur la sentinelle maladroite.

— Le gamin n'est pas très habile avec une arme à feu, expliqua MacIellan. Contrairement à son père. Je crois qu'il est sentinelle pour faire plaisir à celui-ci, mais le cœur n'y est pas. J'ai peur qu'un jour il ne se tire dans le pied, ou pire. J'ai dans l'idée de le laisser partir, mais son père en serait vraiment marri.

— Faites un essai aux écuries, proposa Gowan. Il est peut-être doué avec les animaux. Il sera bien utile quelque part.

Au détour du sentier apparut le château de Craigievar, bastion du clan MacAulay depuis des siècles. Le soleil de midi illuminait les murailles vénérables, les remparts et les tours de guet. Les sentinelles l'avaient aperçu ; la sonnerie d'une trompette se fit entendre. Tandis qu'ils s'avançaient dans l'allée principale, la bannière aux couleurs des MacAulay – un dragon cramoyisé brandissant un glaive sur un fond argenté – fut hissée sur le toit du donjon.

Le duc de Kinross était de retour sur ses terres.

Gowan arrêta sa monture. Le cœur plus léger, il regarda le drapeau se déployer et le dragon apparaître. Il était enfin chez lui. Et il y régnait en maître. Tout irait mieux ici.

Il ferait la cour à sa femme et la convertirait aux plaisirs de la chair.

Encore un petit effort et il réussirait. Sans aucun doute.
Net actu ebook

— Que diable arrive-t-il à ton délicieux époux ? s'exclama Layla à peine la portière refermée. J'ai l'impression de venir à la rescousse tel sir Galahad en personne. Raconte-moi tout !

Edie fondit en larmes.

Layla la prit dans ses bras, mais elle retenait ses larmes depuis trop longtemps.

— Ma chérie, c'est mon dernier mouchoir, fit remarquer Layla au bout d'un moment. Alors à moins que tu ne veuilles que je déchire mon jupon, tu dois cesser de pleurer comme une fontaine. Pardonne-moi ma brutalité, mais mon jupon est bordé de dentelle d'Alençon et je préférerais ne pas le transformer en mouchoirs.

— D'accord, bredouilla Edie qui se força à inspirer un grand coup.

— Commence par le pire, suggéra Layla. A-t-il une sorte de perversion ? T'attache-t-il au lit ou quelque chose de cette nature... ou *pire* ? Si c'est le cas, je t'emmène sur-le-champ et tu ne le reverras plus jamais. Ton père fera annuler le mariage avant que le duc s'aperçoive de ton absence.

— Il est... il est consommé, répondit Edie qui commençait à se ressaisir. Et je ne veux pas le faire annuler.

— Certes, il y a certaines perversions qu'il ne me déplairait pas d'essayer moi-même, continua Layla d'un ton encourageant. Pourquoi devrions-nous être si rigides, après tout ? Si deux adultes consentants veulent se faire plaisir, pourquoi pas ? Je n'ai jamais essayé de convaincre ton père de...

— Gowan n'est pas un pervers !

— Oh, un problème plus banal alors ? fit Layla, l'air soulagé. Laisse-moi deviner. Il a la détente trop facile. J'aurais dû apporter une ou deux potions. Ces grands gaillards bien charpentés sont...

— C'est tout le contraire, l'interrompit Edith dans un hoquet.

Layla plissa le front.

— Le contraire ? S'il te plaît, ne me dis pas que tu te plains d'une situation dont rêvent la plupart des femmes.

— Quelque chose ne va pas chez moi, s'écria Edie, au désespoir. C'est un vrai martyre.

— C'est sans doute juste que ton époux est généreusement doté par la

nature. Voyons, le comparerais-tu à une carotte, à une banane ou à une courgette ? J'espère que nous ne parlons pas d'un haricot vert.

— Vous m'aviez dit que la douleur, c'étaient des histoires de bonne femme. Je me sens si stupide, lâcha-t-elle dans un dernier hoquet. Au lit, je suis une incapable.

Layla lui tapota le genou.

— Chérie, je ne pouvais quand même pas te dire que tu risquais d'avoir l'impression d'être encornée comme un infortuné matador.

— Vous m'auriez rendu service ! Tout ce temps, j'ai cru que quelque chose n'allait pas.

— Tu es une petite sotte, voilà ce qui ne va pas. Tu n'es pas une incapable, voyons. Après sa nuit de noces, ma cousine Margea fermait la porte de sa chambre à double tour. Elle en a refusé l'accès à son mari un bon mois. Et même alors, la chose ne lui a pas plu davantage.

— J'ai rencontré votre cousine et son mari. Son manque d'enthousiasme a peut-être d'autres raisons, fit-elle remarquer.

— C'est tellement vrai. Cet homme a une bouche d'esturgeon des plus repoussantes. Dis-moi, les fenêtres de cette voiture s'ouvrent-elles ?

— Non. Et vous ne devez pas fumer ici. La fumée imprégnerait le velours.

Layla enfonça l'index dans le capitonnage de la banquette.

— Un peu excessif, tu ne trouves pas ? Je n'ai rien contre le velours couleur cuivre. Je trouve qu'il ferait une superbe pelisse. Mais pense aux dégâts si on renversait du vin.

— Gowan ne boit pas de vin en voiture, rétorqua Edie, encore plus déprimée. Il travaille tout le temps.

— Il travaille ? À quoi donc ? s'enquit Layla qui sortit un petit ustensile de son réticule et fit levier sur la fenêtre.

— Que faites-vous ?

— L'air frais est bon pour la peau, répondit sa belle-mère par-dessus son épaule. Le parfum des fleurs sauvages écossaises et des forêts profondes. Tu ne voudrais pas avoir des boutons, n'est-ce pas ? Tu as déjà le teint brouillé à cause de tes pleurs virginaux.

— Je ne suis plus vierge, bougonna Edith. Vous pensez que la douleur va passer ?

— Évidemment. Sinon, la race humaine se serait éteinte depuis longtemps. Je n'ai jamais entendu parler d'un problème qui aurait duré plus de quelques semaines. Et crois-moi, les femmes mariées sont très prolixes sur la question.

La fenêtre céda et s'envola, emportée par la vitesse.

— Je ne l'ai même pas entendu tomber, et toi ?

Une odeur âcre de fumier s'engouffra dans l'habitacle.

— Le parfum des fleurs sauvages écossaises est vraiment stupéfiant, ironisa Edie en s'emmitouflant dans sa pelisse, tandis que Layla ouvrait un

briquet à amadou pour allumer son cigare.

— Ah, voilà qui est mieux ! soupira-t-elle, exhalant sa première bouffée. Je n'aurais pas été contre une petite coupe de champagne, mais il n'est pas encore midi. Nous avons des règles. Alors, ma chérie, est-ce vraiment si terrible ?

Edie se contenta de frissonner.

— Mon Dieu, c'est *vraiment* terrible. Lance-moi donc l'un de ces coussins ; autant nous installer confortablement.

Edie se cala dans un angle et étendit les jambes sur le siège, chevilles croisées. Elle se trouvait un peu culottée de poser ses souliers sur ce luxueux velours. Sa belle-mère fit de même sur la banquette opposée.

— Bon, pour l'instant tu souffres mille morts, mais cela va s'arranger. Voici la question la plus importante : le réprimandes-tu toutes les nuits pour lui faire comprendre la chance qu'il a de pouvoir ne serait-ce qu'approcher ton intimité délicate ?

— Non, lâcha Edie d'un air abattu.

— Ma chère, je t'en prie, reprends courage. Ce n'est pas la fin du monde et vous n'êtes pas le premier couple à vous croire incompatible au début.

Layla se redressa un peu et souffla sa fumée dans la direction générale de la fenêtre cassée.

— Pourquoi diable ne réprimandes-tu pas ton mari pour ses... hum... magnifiques proportions ? Ce calvaire pourrait te valoir un diamant ou deux.

— C'était si affreusement embarrassant. Je pensais qu'avec le temps, cela irait mieux.

Layla se redressa encore d'un cran.

— Ne me dis pas qu'il ne s'en doute pas. Est-ce ce que tu sous-entendais dans ta lettre par « mon secret » ? Ce n'était pas du tout le but, voyons.

Edie soupira. Même ce secret, elle n'avait su s'en servir correctement.

— C'est à *toi* qu'il est censé apporter du soulagement, pas à lui. S'il te pilonne au point de te faire souffrir, tu devrais hurler comme un chat écorché, et non l'embrouiller en lui faisant croire que la chose te plaît. Tu fais tout à l'envers, Edie.

— Il n'est pas impossible qu'il l'ait deviné, mais sans doute est-il trop poli pour le dire.

— Au lit, les hommes ne sont jamais polis, déclara Layla avec un grand geste, envoyant de la cendre sur les coussins. C'est toi qui l'es trop. Bon, faisons le point. Ce n'est plus aussi douloureux qu'avant. Pratiquez-vous la chose de manière régulière ?

Edie secoua la tête.

— Pas depuis le début de mes règles, il y a dix jours.

— Dix jours ? Non, ne réponds pas. Tu as l'air aussi horrifiée que lorsque je t'ai expliqué comment on faisait les bébés quand tu étais plus jeune.

— Vous m'avez raconté que c'était en mangeant du pudding à la mélasse.

— Je ne pouvais quand même pas te dire la vérité, n'est-ce pas ? Même au tout début de mon mariage, j'avais déjà compris que ton père était du genre sérieux. Tu voulais savoir et j'ai dû donner une explication qu'il ne réprouverait pas. Le pudding à la mélasse fait beaucoup grossir. Je te donnais un conseil utile pour ta vie d'adulte.

— C'est sans importance, soupira Edie en fixant la pointe de ses souliers. J'ai gâché mon mariage. Je ne veux pas passer le restant de mes jours à pousser des gémissements feints. En plus, je ne suis pas du tout douée. Je n'y crois pas moi-même.

— Revenons à ce que tu me disais au début, fit Layla qui jeta son cigare par la fenêtre.

— Layla ! Et si vous provoquez un incendie ?

— Je l'ai éteint, se justifia celle-ci en indiquant une marque noire sur le plancher.

Elle y regarda de plus près.

— Ne me dis pas que le duc a mis des tapis !

— Si.

Layla s'affala à nouveau dans son coin.

— Donc, ton époux s'active si longtemps que tu n'en peux plus.

— Il est juste trop... volumineux.

Un bref silence s'ensuivit.

— Je pourrais faire une remarque, mais je préfère m'en abstenir, soupira Layla. Ce serait indélicat.

— Depuis quand l'indélicatesse vous dérange-t-elle ?

— Je vieillis. Écoute, très chère, l'important, c'est que la douleur soit moins cuisante qu'au début.

Edie prit son courage à deux mains.

— Ce n'est pas le seul problème. La *petite mort* dont vous me parliez, eh bien, je n'ai rien ressenti de tel. Et je n'ai pas l'impression que la chose se produira de sitôt.

— Les sensations sont agréables, quand même ?

— Parfois. Mais elles s'évanouissent dès que j'y pense.

— Crois-moi, je sais de quoi tu parles, soupira Layla. Comme je regrette les jours insoucians – ou devrais-je plutôt dire les nuits – avant que je commence à trop penser aux bébés. Le cerveau est l'ennemi du bonheur dans la chambre à coucher.

— Que vais-je faire ? Je ne peux pas en parler à Gowan. C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Il réussit toujours tout ce qu'il entreprend. C'est à moi de résoudre le problème. Cet échec est le mien.

— Il ne s'agit nullement d'un échec, objecta Layla avec détermination. Ne te blâme pas, il y a de tristes précédents. Ce qui manque, c'est un souffle de romantisme. Une ambiance de boudoir. Une bouteille de champagne.

Les yeux d'Edie s'embruèrent de nouveau.

— Il a essayé. Il a commandé un souper en tête à tête et du champagne. Mais il y avait un valet pour le service. Et après le repas, alors que je commençais à me détendre, Gowan l'a appelé pour débarrasser. Sans oublier Bardolph qui me donnait l'impression de rôder en permanence dans le couloir. Gowan a passé la nuit dans ma chambre, et le matin, figurez-vous que son valet est entré sans frapper !

— Autant essayer d'avoir des relations intimes au milieu de Hyde Park, ma pauvre chérie. Tu sais, depuis le temps que je te connais, je ne t'ai jamais vue aussi passionnée, à part pour la musique.

— Gowan n'est jamais seul, poursuit Edie. Moi non plus, d'ailleurs. J'ai dû menacer de congédier tous ses serviteurs s'ils continuaient d'interrompre mes séances de travail. Mes *séances de travail*, Layla !

— Il faut simplement que tu aies ton mari pour toi toute seule.

— Impossible. Les gens vont et viennent autour de lui à toute heure de la journée. On dirait une volée de moineaux agglutinés autour d'un quignon de pain.

— Tu vas devoir imposer quelques changements. Ce n'est pas aussi facile que d'empêcher les valets d'entrer dans ta chambre, mais c'est à coup sûr possible. Il faut intervenir, tu n'as pas le choix.

— Il règle sur-le-champ le moindre problème qui se présente, expliqua Edie, inconsolable. Il n'a besoin de personne. Il est la perfection incarnée à tous points de vue, Layla. Je pourrais le détester.

— Sauf que tu l'aimes, observa posément sa belle-mère. Cela te dérange-t-il si j'en fume un autre ?

— Oui, beaucoup !

Layla prit ses cigares. Edie se redressa d'un bond.

— Je suis sérieuse ! Je déteste ces trucs. Je déteste l'odeur qu'ils laissent sur mes robes. Je déteste l'odeur qu'ils laissent sur vous, en particulier votre haleine !

Layla en resta bouche bée.

Edie faillit se reprendre pour arranger les choses, puis se ravisa.

— Inutile d'attendre des excuses, je n'en présenterai pas.

— Fort bien, dit sa belle-mère, prudente. Y a-t-il autre chose que tu souhaiterais me dire ?

— Non, je ne vois rien d'autre. Pour l'instant, ajouta-t-elle.

La mine renfrognée, Layla contemplait la boîte de cigares qu'elle tenait à la main.

— Mon *haleine* ? Voilà qui me déplaît au plus haut point.

— Nous sommes d'accord.

— Puisque c'est ainsi...

La boîte vola par la fenêtre.

— Dieu merci, la deuxième voiture n'est pas juste derrière nous, commenta Edie. Vous auriez pu estourbir un des chevaux.

— Si je devais estourbir quelqu'un, mon choix se porterait sur ce Bardolph, répondit Layla qui se cala à nouveau contre le dossier. Je n'aime pas sa façon de me regarder, comme si j'étais une sorte de mégère vieillissante venue voler la vertu du jeune prince.

— Attendez de voir comment il se comporte avec moi. Allez-vous vraiment arrêter de fumer, Layla ? Sur un coup de tête ?

— Je me suis mise au cigare dans le seul but d'agacer ton père. Pourquoi continuer si nous ne vivons plus sous le même toit ? Mais à quoi bon parler de mon misérable couple ? Revenons à nos moutons. Il te faut apprendre le romantisme à ton mari.

— Je pourrais lui demander de m'offrir des fleurs, je suppose, suggéra Edie, dubitative. C'est ce que vous voulez dire ?

— Imagine Sa Grâce le duc sur un genou, te tendant un bouquet de violettes orné de rubans. Quelle serait ta réaction ?

— Je ne serais pas franchement ravie. Les violettes sont si funèbres.

— Dieu que tu es compliquée, observa Layla d'un ton réprobateur. Si ton père m'offrait un bouquet de marguerites ramassées sur un cercueil, je serais aux anges.

— Lui avez-vous écrit ?

— Oui, et je lui ai annoncé que je te rendais visite. Il n'a pas répondu, ce qui n'est guère surprenant puisqu'il n'avait pas non plus répondu à mes deux premières missives.

Edie soupira.

— Bref, nous avons décidé que tu devais réformer la maison du duc, enchaîna Layla, et lui apprendre à protéger votre vie privée. Quoi d'autre ? Est-il incompetent au lit ?

Edie réfléchit.

— Je ne crois pas.

— Lui as-tu parlé de ce que tu avais particulièrement apprécié ?

Elle secoua la tête.

— Tu dois assumer quelques responsabilités en la matière, lui conseilla Layla. Les hommes aiment avoir une carte routière. Non : ils en ont besoin. C'est ma mère qui me l'a dit il y a des années et elle avait absolument raison.

Edie tentait de s'imaginer donnant des instructions à Gowan quand Layla se redressa d'un bond.

— Allons-nous rester dans cette voiture toute la journée ? Nous y sommes déjà depuis au moins deux heures.

Elle frappa au plafond. Un petit guichet s'ouvrit.

— Oui, Votre Grâce ?

— C'est lady Gilchrist ! Arrêtez cette voiture ! cria Layla. J'ai besoin de me dégourdir les jambes.

— Nous sommes tout près de la frontière de Sa Grâce, brailla le cocher en réponse.

Les chevaux ne ralentirent pas.

— La frontière de Sa Grâce ? répéta Layla en se laissant choir sur la banquette. As-tu remarqué qu'ils se comportent comme si ton époux était un monarque.

— Parce que c'en est un à leurs yeux. Ils lui baisent pratiquement les orteils chaque fois qu'il quitte une pièce.

— Cela ne me dérangerait pas qu'on me baise les orteils. Tu sais, je risque d'être un tantinet irritable pendant un ou deux jours, prévint Layla qui pianota du bout des doigts sur la banquette. Les cigares me donnent une sérénité qui semble déjà me manquer.

— Vous pouvez hurler tout votre soûl, tant que vous y renoncez, répondit Edie.

Layla soupira.

— Fort bien. Ma foi, ma chérie, il ne nous reste plus qu'à planter le décor pour une soirée romantique. Champagne, fleurs, poésie.

— Poésie ?

— J'instruirai ton mari en ce sens. J'ai vu toutes les pièces romantiques données dans le West End ces trois dernières années, figure-toi. Je suis une experte.

— Vous ne pouvez pas parler à Gowan de notre conversation !

— Pour qui me prends-tu ? se récria Layla d'un air offensé. Fais-moi confiance. Je suis rusée comme un renard.

À cet instant, la voiture bifurqua. Edie regarda par la fenêtre et en eut le souffle coupé. Sous ses yeux se dressait un château de conte de fées en pierre jaune pâle – la couleur de la bière d'octobre – dont les créneaux se dessinaient avec netteté sur le ciel d'un blanc laiteux.

Layla glissa sur la banquette et admira la vue à son tour.

— Seigneur, j'espère que ton mari a fait installer les commodités. Dans un château, il n'y a d'ordinaire que des latrines, sais-tu ? De simples trous qui se déversent droit dans les douves, j'imagine.

— Il n'y a pas de douves, fit remarquer Edie. Admirez plutôt le drapeau.

— Doux Jésus ! s'exclama Layla, impressionnée. Regarde un peu la taille du glaive de ce dragon. Soit ce drapeau est affreusement vantard, soit tu as une réelle raison de te plaindre.

Edie observa le glaive.

— Il est un tantinet disproportionné.

— Pas étonnant que cet homme soit si autocratique. Chaque fois qu'il rentre chez lui, il oublie sans doute qu'il est un simple mortel. Crois-tu que les trompettes vont retentir lorsque tu descendras de la voiture ?

— J'espère bien que non.

— C'est ce qui arrive dans les pièces de quatre sous quand la princesse épouse un porcher qui se révèle être un roi, expliqua Layla. Des trompettes en pagaille. Qui aurait imaginé que tu ferais un mariage pareil ? Je meurs d'impatience de te voir boire des perles dissoutes dans une coupe de vin et te comporter comme Cléopâtre. Vu la taille de ce château, Gowan devrait t'offrir

un diamant à chaque glapissement de douleur.

— Layla !

Edie descendit du carrosse, étreignant la poupée qu'elle avait achetée pour Susannah. Gowan l'attendait dans la cour d'honneur, entouré de ses gens.

— J'ai l'impression d'avoir remonté le temps et d'être dans un fief médiéval, murmura Layla en la rejoignant. N'était-ce pas la coutume que le seigneur du château soit accueilli par ses serfs qui accouraient des champs ?

Edie regarda d'autres gens, nombreux, entrer dans la cour.

— Je suppose.

Gowan vint se placer près d'elle, la mine grave comme jamais. Il l'avait aidée à descendre de voiture, inhabituellement taciturne. À présent il se tenait à ses côtés en silence, les mains croisées dans le dos. Le personnel réuni les salua d'une révérence avec un bel ensemble. Gowan leva la main. Le silence était tel qu'on aurait entendu une mouche voler.

— Je vous présente la duchesse de Kinross, dit Gowan d'une voix calme mais autoritaire. Elle est votre maîtresse. Respectez-la comme vous me respectez, obéissez-lui comme vous m'obéissez, et apportez-lui toute l'affection qu'elle mérite.

Nouvelle salve de révérences et de saluts.

— Merci, lança Edie à la cantonade, regardant chaque visage avec l'impression désespérante que jamais elle n'arriverait à connaître tous les gens qui travaillaient dans sa propre maison.

Pis encore, si elle ne parvenait pas à faire passer à Gowan son habitude de laisser ses serviteurs aller et venir à leur guise dans sa chambre et où bon leur semblait, elle aurait tous ces inconnus autour d'elle à longueur de journée.

Bardolph s'avança.

— Au nom du clan MacAulay, qui est désormais le vôtre, bienvenue au château de Craigievar, Votre Grâce.

— Euh, merci de votre gentillesse, répondit Edie, fasciné par les genoux cagneux du secrétaire qui dépassait de sous son kilt.

— Permettez-moi de vous présenter les personnes qui travaillent ici. Mme Grisle, la gouvernante.

Mme Grisle était une femme de haute stature dont les dents étaient si grandes qu'elles semblaient s'entrechoquer quand elle parlait. Elle ne

paraissait pas du genre à avoir besoin d'être supervisée en permanence, mais Edie préférerait réserver son jugement.

— Vous connaissez M. Rillings, M. Bindle, et le chef, M. Morney, enchaîna Bardolph.

Edie les salua.

— Les employés des cuisines.

Un groupe d'une vingtaine de personnes s'avança. Puis il y eut un flottement, tandis que la gouvernante rassemblait un bataillon de bonnes.

— Edie, où est ta fille ? demanda Layla. Ton père ne sera pas heureux s'il s'avère qu'elle était le fruit de l'imagination du duc. Moi non plus, même si, du coup, je pourrai manger le pain d'épice que je lui ai acheté.

Edie se tourna vers Gowan.

— Où est Susannah ?

Il leva le doigt. Bardolph se mit au garde-à-vous.

— Ma sœur, dit le duc à son secrétaire.

Il y eut une brusque animation à l'arrière et un autre groupe apparut.

— Mlle Pettigrew, la nurse, annonça Bardolph. Alice, Joan et Maisie, les bonnes d'enfants. Mademoiselle Susannah.

D'un gabarit plutôt imposant, Mlle Pettigrew était vêtue d'un uniforme de lin blanc immaculé, tout comme les trois bonnes alignées près d'elle. Sur le côté, les bras croisés sur son torse étroit, se tenait une fillette entièrement habillée de noir, du ruban dans ses cheveux à ses chaussures. Elle ressemblait à un petit corbeau entouré par quatre grandes cigognes.

Bardolph lui fit signe.

— Mademoiselle Susannah, vous pouvez saluer le duc et la duchesse, dit-il à l'enfant d'un ton un peu rude.

Lady Susannah effectua une flexion des genoux qui ne ressemblait que de très loin à une révérence. Elle gratifia Gowan d'un regard mauvais dont il ne parut pas s'étonner.

— Susannah, voici ma femme, la duchesse de Kinross, lui annonça-t-il.

Le regard peu amène de l'enfant se posa sur Edie. Ses cheveux roux ressemblaient à des flammes exubérantes qui contrastaient avec la sévérité de sa tenue. Edie se rendit alors compte que Gowan, lui, ne portait pas le deuil de sa mère. En fait, elle ne l'avait jamais vu en noir.

— Enchantée, dit-elle à la fillette.

Gowan croisa les bras sur son torse.

— Fais la révérence à la duchesse, je te prie.

Susannah recommença sa petite génuflexion.

— C'est votre portrait ! dit Edie à Gowan.

— Non, pas du tout ! protesta Susannah.

C'était incroyable qu'une enfant si petite puisse regarder un adulte de haut à ce point. Un trait de caractère familial, sans doute.

Edie jeta un regard un peu affolé à Layla.

— Baisse-toi, qu'elle n'ait pas à lever les yeux pour te regarder, lui

conseilla celle-ci.

Elle s'accroupit, en équilibre sur les orteils, et tendit à Susannah la poupée qu'elle avait apportée de Londres.

— J'ai un cadeau pour vous.

L'espace d'un instant, toutes deux regardèrent la poupée en silence. C'était une dame très distinguée avec des cheveux blonds peints et une robe bordée de dentelle véritable. Susannah ne fit pas un geste pour la prendre, puis braqua les yeux sur Gowan.

— Est-ce ma sœur ? demanda-t-elle en désignant Edie de l'index.

— C'est ta nouvelle *mère*, expliqua Gowan. Et une lady ne montre pas du doigt.

La fillette leva le menton.

— C'était une sœur que je voulais. Je vous l'avais dit. Je n'ai pas besoin d'une mère, protesta-t-elle d'une voix qui montait un peu plus dans les aigus à chaque affirmation. Je vous avais demandé de me rapporter une sœur plus petite que moi.

— Et je t'avais informée que c'était impossible, répliqua Gowan qui semblait sur le point de perdre son imperturbabilité coutumière.

— Je n'ai pas besoin d'une mère parce que j'en ai déjà eu une, insista la fillette qui se retourna vers Edie, laquelle s'était pétrifiée.

Elle s'approcha d'un pas, si près qu'Edie distinguait une nuée délicate de taches de rousseur sur son nez.

— Je suis désolée, répondit-elle, mal à l'aise. Je n'ai certainement pas l'intention de remplacer votre mère.

Les yeux de Susannah s'assombrirent.

— Personne ne peut remplacer ma mère parce qu'elle est *morte*. Vous ne me plaisez guère. Et cette poupée est laide, ajouta-t-elle en repoussant le jouet à deux mains.

En équilibre instable, Edie tomba à la renverse sur le gravier. Elle était tellement sidérée qu'elle ne bougea pas, alors même que ses jambes étaient étalées devant elle avec inélégance. Un murmure monta de l'assemblée des domestiques. Sans doute n'avaient-ils pas assisté à un drame familial aussi intéressant depuis le décès de l'ancien duc. Sans parler de voir les chevilles d'une lady, même recouvertes de bas de dentelle blanche.

— Bon sang, murmura Layla.

— Susannah ! beugla Gowan avant de se pencher pour aider Edie à se relever.

À cet instant, Mlle Pettigrew intervint. D'une main, elle attrapa la fillette par le coude et, de l'autre, lui asséna une claque sonore sur le postérieur.

— Présentez vos excuses immédiatement, siffla-t-elle.

La nurse était si furieuse qu'elle en avait des plaques rouges sur les joues et les yeux noirs comme des billes d'obsidienne.

— C'était un accident, assura Edie qui réprouvait la violente secousse avec laquelle la fessée avait projeté en avant le corps de Susannah.

— Non, pas du tout ! rétorqua la fillette avec vigueur. Je n'ai pas besoin de mère, je le lui avais dit. Je ne vous aime pas. Alors vous pouvez retourner d'où vous venez. Et emportez cette horrible poupée avec vous !

Elle tenta de se libérer, mais n'y parvint pas. Gowan s'avança vers elle. Ses yeux lançaient des éclairs. Edie se baissa en hâte devant la petite fille.

— Vous êtes vraiment désolée de m'avoir blessée, n'est-ce pas ?

— Pas du tout.

Mais le regard suppliant d'Edie dut porter, car l'enfant lâcha, finalement, la mine boudeuse :

— Je suis désolée.

— Si cette poupée ne vous fait pas envie, je suis sûre que quelqu'un ici a une petite fille à qui elle fera plaisir, insista-t-elle en présentant de nouveau le jouet.

Le regard de Susannah passa de la blonde chevelure de la poupée à celle d'Edie.

— Je n'en veux pas, dit-elle durement. Vous pouvez la jeter.

Edie se redressa et tendit la poupée un peu à l'aveuglette à Bardolph. Elle avait l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans l'estomac.

— Edie, voudrais-tu me présenter à Mlle Susannah, s'il te plaît ? intervint Layla avec douceur.

— Susannah, voici ma très chère belle-mère, lady Gilchrist. Veuillez lui faire la révérence, je vous prie, ajouta-t-elle avec une pointe de menace dans la voix.

La fillette s'exécuta. Layla s'agenouilla devant elle sans égard pour ses jupes.

— Bonjour, Susannah.

Edie luttait contre un cuisant sentiment d'échec. Les yeux baissés, elle s'efforça de regarder la mine engageante de Layla avec les yeux d'une petite fille. Comme par miracle, les épaules de Susannah se décrispèrent quelque peu.

— Bonjour.

— Moi aussi, je t'ai apporté un présent, même s'il n'est pas aussi joli que cette magnifique poupée.

Une lueur circonspecte s'alluma dans le regard de Susannah.

— C'est vrai ?

Layla hocha la tête.

— Il s'agit de quelque chose que j'adorais à ton âge.

Susannah s'approcha et Layla lui prit la main.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une princesse en pain d'épice. As-tu déjà mangé du pain d'épice ?

— Non. Où est-elle ?

— Dans la voiture, expliqua Layla en se relevant. Allons-nous la chercher ?

Mlle Pettigrew s'avança.

— Je regrette, mais c'est l'heure de la leçon de français de Mlle Susannah. Comme elle s'est extrêmement mal comportée ce matin – ce qui, vous m'en voyez navrée, n'est pas inhabituel chez elle –, elle aura droit à une double leçon, suivie d'une heure de maintien, après quoi elle restera allongée une heure de plus sur une planche. Sa posture est déplorable.

Susannah foudroya sa nurse d'un regard beaucoup trop aguerri pour son âge. Pourtant, Edie y discerna une lueur de vulnérabilité qui fendait le cœur.

— Susannah ! aboya Gowan.

— Edie, fit Layla très calmement.

Un seul mot, mais Edie comprit : cette Mlle Pettigrew n'était pas apte à occuper le poste de nurse. Si elle ne la congédiait pas, Layla risquait de s'en charger à sa place, bien qu'elle n'eût aucune autorité. Edie redressa les épaules. Désormais, elle était duchesse ; il lui fallait en assumer les responsabilités.

— Tu dois être polie avec ta nurse, expliquait Gowan d'un ton réprobateur. Et avec la duchesse.

Susannah effectua sa version personnelle d'une révérence – elle évoquait un bouchon de liège jeté dans l'eau.

— Je vous demande pardon, mademoiselle Pettigrew, dit-elle d'une voix neutre.

La nurse baissa le menton, mais cela ne ressemblait en rien à un acquiescement. Elle s'adressa à Edie :

— Comme vous le constatez, Votre Grâce, cette enfant a été affreusement gâtée. Elle ne parle aucune langue étrangère, ne joue d'aucun instrument et n'a pas la moindre notion de savoir-vivre.

Ce n'était pas l'avis d'Edie. Selon elle, Susannah semblait avoir appris très jeune que le dédain valait mieux que les larmes. Et en toute franchise, elle était d'accord avec elle.

— Moi-même, je ne parle pas le français, dit-elle à Mlle Pettigrew.

Cette dernière pinça les lèvres.

— En tant que fille de duchesse, Mlle Susannah devrait parler au moins trois langues couramment. Étant donné sa paternité discutable, son comportement se doit d'être exemplaire. Comme vous pouvez le constater, il reste encore beaucoup à faire.

Après pareil discours, Edie n'eut besoin d'aucune incitation de la part de Layla. Elle regarda la nurse droit dans les yeux.

— Mademoiselle Pettigrew, je vous remercie d'avoir servi la famille, mais je mets un terme à votre engagement avec effet immédiat. Bardolph, prenez les dispositions nécessaires. Mlle Pettigrew aura droit à une indemnité généreuse et à un moyen de transport pour la destination de son choix.

Sous le choc, la nurse ouvrit la bouche comme pour protester. Edie l'en dissuada d'un regard.

— Une indemnité généreuse, répéta-t-elle, mais pas de lettre de recommandation.

D'abord frappé de stupeur, Bardolph se ressaisit et entraîna Mlle Pettigrew à l'écart.

Susannah écarquilla les yeux, mais ne fit pas un geste, ni aucun commentaire.

— Bon, allons-nous chercher ce pain d'épice ? proposa Layla, qui lâcha son réticule et se pencha pour soulever la fillette dans ses bras.

Les jambes de celle-ci ressemblaient à des pattes d'oiseau contre les courbes généreuses de Layla.

Toutes deux échangèrent un long regard en silence, puis la petite fille sourit. Il lui manquait quelques dents de lait, ce qui, bizarrement, était adorable. Layla se tourna vers Edie.

— Susannah et moi allons chercher le pain d'épice dans la voiture. Nous revenons tout de suite.

Et elle s'éloigna, tenant l'enfant dans ses bras comme s'il s'agissait d'un précieux trésor.

Edie prit une profonde inspiration, puis ramassa le réticule de sa belle-mère.

— Je comprends pourquoi vous étiez soucieuse, observa Gowan d'une voix qui ne portait aucun jugement. De toute évidence, vous n'avez pas l'habitude des enfants. Contrairement à lady Gilchrist. Peut-être offrira-t-elle une solution au sujet de Susannah.

Edie le dévisagea avec incrédulité. Venait-il de proposer de donner sa sœur ?

— Lord et lady Gilchrist sont-ils brouillés de façon permanente ?

— J'espère sincèrement que non.

— Nous pourrions peut-être persuader lady Gilchrist de résider ici en attendant.

C'était tout Gowan. Quand une solution à un problème se présentait, il s'empressait de la mettre en œuvre.

Edie s'efforça de se concentrer. Elle se tourna vers les bonnes d'enfant.

— Avons-nous vraiment besoin de vous trois pour un seul enfant ?

— Les meilleures nurseries ont au moins une nurse et trois bonnes, parfois même une préceptrice, fit remarquer Bardolph sans avoir été sollicité.

Edie le remit à sa place d'un regard et il recula d'un pas.

— Laquelle d'entre vous a la préférence de Susannah ? demanda-t-elle aux bonnes.

Après une hésitation, une jeune fille aux joues pleines et au visage doux s'avança.

— Mon nom est Alice, dit-elle, l'air anxieux. Mais je ne parle pas un mot de français, Votre Grâce. Ni aucune autre langue à part l'anglais de la Couronne.

— Vous remplirez les fonctions de nurse pour le moment, décréta Edie. Susannah porte encore le deuil, les langues étrangères peuvent donc attendre. Le plus important est de lui trouver un professeur de musique. Plus elle

commencera jeune, mieux elle maîtrisera l'instrument.

C'était sa seule certitude. Elle-même avait débuté le violoncelle à peu près à cet âge.

Gowan semblait un peu amusé.

— Trouvez un musicien capable de former cette enfant, ordonna-t-il à Bardolph.

Les bonnes d'enfant prirent congé et le secrétaire fit avancer un groupe de femmes en blouses rouge foncé et tabliers blancs.

— Les bonnes à tout faire.

Il fit signe à un autre groupe.

— Les employées de la laiterie.

— Bonjour, les salua Edie.

Les femmes de chambre furent suivies par les filles de cuisine, puis les cirEURS de chaussures. Les derniers à s'avancer furent les porchers, étonnamment nombreux.

— Je suis très heureuse de faire votre connaissance, à tous, déclara Edie, une fois l'ultime groupe présenté. J'espère qu'avec le temps, je connaîtrai tous vos noms.

Sa remarque fut accueillie par des sourires.

— Bonjour à tous, lança Gowan.

Il y eut une vague de révérences et de saluts, puis ce fut terminé.

— Il y en a d'autres, confia-t-il à Edie. Les régisseurs et les intendants, le gardien de la tour, et j'en passe. Mais ils peuvent attendre.

Ils traversèrent la cour en direction d'une double porte monumentale en bois richement sculpté. Encore d'autres domestiques ? songea Edie, stupéfaite.

— Le gardien de la tour ? dit-elle. Quelle tour ? J'en ai vu plusieurs en arrivant.

— Je vous ferai faire la visite du domaine quand j'en aurai le temps. Les tours du château sont du ressort de l'intendant général, placé sous les ordres de Bardolph, bien sûr. La tour dont je parle est une structure indépendante bâtie au XIII^e siècle. Elle se trouve plus bas dans la prairie, sur la rive de la Glaschorrie.

— Voilà qui semble très romantique.

— Non, ça ne l'est pas, la détrompa-t-il résolument. Elle est source de problèmes constants, car des idiots ne peuvent résister à l'envie de l'escalader. Il y a deux ans, un gamin s'est fracturé le crâne, il a failli y laisser la vie. Depuis, j'ai nommé un gardien qui doit s'assurer que personne ne s'en approche.

Le hall d'entrée était si large qu'on aurait pu y faire rôtir quatre ou cinq cochons de lait et avoir encore de la place pour danser autour d'un mât enrubanné. L'acoustique devait y être calamiteuse, nota Edie par réflexe, les yeux levés vers le plafond qui disparaissait dans l'ombre, loin au-dessus de leurs têtes.

Bardolph attira aussitôt l'attention de Gowan et l'entraîna à l'écart. Layla entra à son tour avec Susannah qui trottnait à ses côtés. Edie profita de l'occasion.

— Savez-vous où se trouve la chambre à coucher de votre frère ? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit la fillette, comme elle s'y attendait. C'est à elle qu'il faut demander.

Elle désigna la gouvernante, Mme Grisle, qui discutait avec Bardolph et le maître des lieux.

— Alors essayons de la trouver nous-mêmes, suggéra Edie.

Elle s'engagea dans la vaste cage d'escalier en pierre, suivie par Susannah et Layla. Arrivée sur le palier, elle entreprit d'ouvrir les portes les unes après les autres.

— Aimez-vous vivre ici ? demanda-t-elle à Susannah.

— Je me sens seule. Ma mère est morte, répondit l'enfant, un léger vibrato dans la voix.

— La mienne aussi, lui confia Edie.

— Mais vous êtes grande.

— Ma mère est morte quand j'avais deux ans. J'étais plus jeune que vous.

— Oh !

Susannah réfléchit, puis :

— Votre mère aussi s'est noyée dans un loch ?

— Non, elle a pris froid et contracté une pneumonie.

— Vous étiez triste ?

— Je ne me souviens pas, mais j'en ai eu l'occasion depuis. J'aurais aimé avoir une mère.

— Elles ne sont pas si importantes, déclara Susannah.

Edie s'efforça de ne pas prendre cette remarque personnellement.

— Moi, je pense que les mères sont très importantes, au contraire, intervint Layla.

La porte suivante donnait sur une chambre à coucher spacieuse, mais sans salle de bains ni vestiaire attenant.

— Sans doute une chambre d'ami, commenta Layla. Vais-je devoir dormir ici, crois-tu, Edie ?

C'était une chambre sans charme, entièrement décorée en jaune moutarde, des rideaux aux tapis et tentures de lit.

— Si vous voulez, vous pouvez dormir à la nursery, maintenant que Mlle Pettigrew n'est plus là, proposa Susannah avant qu'Edie puisse répondre. Mais la chambre est petite.

Edie se crispa à cette idée, puis se reprit. Layla ne pouvait voir un bébé dans la rue sans lui faire des gazouillis et rendait des visites dans le seul but d'apercevoir des enfants qu'on ferait parader dans le salon. Bien sûr, elle adorait déjà Susannah, et il semblait que la fillette le lui rendait bien.

— J'aime les petites chambres, déclara Layla. Je les trouve douillettes, et toi ?

Layla n'était pas du genre à voyager léger ; elle avait apporté trois malles de vêtements. Dans l'esprit d'Edie, *douillettes* n'était pas le qualificatif approprié aux préférences de sa belle-mère.

La chambre du duc se révéla être au bout du couloir. Ici, tous les tissus étaient bruns. Susannah se planta au milieu de la pièce, les bras croisés sur la poitrine.

— Je préfère la nursery. Ici, c'est une mauvaise chambre. Quelqu'un y est peut-être mort.

— Il n'y a pas de fantômes dans mon château, assura Edie qui alla ouvrir une porte intérieure.

Elle donnait sur une grande salle de bains et des commodités attenantes.

— Il y a trois fantômes dans la tour, répliqua Susannah. La baignoire est si grande qu'on pourrait y nager, ajouta-t-elle.

Pour la première fois, elle semblait impressionnée.

— Comment est la salle de bains dans la nursery ? s'enquit Layla.

— Il n'y en a pas. J'ai juste un baquet en fer-blanc.

— Alors tu prendras ton bain ici ce soir, lui promit Layla.

La porte du fond ouvrait sur une autre chambre, celle de la duchesse. Tout y était bleu, y compris le plafond.

— Cette chambre donne l'impression que quelqu'un a vomi le ciel, commenta Layla au moment où Gowan entra par la porte du couloir.

Susannah gloussa jusqu'à ce qu'il la foudroie du regard.

— C'est plus pratique pour l'organisation des tâches du personnel si chaque chambre a sa propre couleur.

Edie était fascinée par l'uniformité du mobilier. Même le pare-feu était bleu.

— Le bleu était la couleur favorite de votre mère, j'imagine.

— Je n'ai aucune idée de la couleur que préférerait ma mère, répondit Gowan, le visage indéchiffrable. La pièce a été refaite il y a un an.

— Et vous avez dirigé les travaux ? Miracle, j'ai enfin trouvé un domaine où vous ne brillez pas ! s'exclama Edie, plutôt soulagée.

Il lui décocha le regard noir des Kinross.

— Puis-je voir la princesse en pain d'épice maintenant ? demanda Susannah qui sautillait d'un pied sur l'autre.

Layla sortit un biscuit plus grand que sa main d'un sac en batiste aux couleurs gaies.

— Nous allons garder la princesse pour après le dîner. Voici déjà un bonhomme en pain d'épice, même s'il serait plus approprié de dire un *gentilhomme* en pain d'épice parce qu'il a des boutons en or et un chapeau très élégant.

Susannah prit la friandise avec précaution.

— Il sent bon. Que dois-je en faire ?

— C'est ton premier bonhomme en pain d'épice ?

Elle hocha la tête.

— Tu dois le manger.

— Lui manger *la tête* ?

— Je commence toujours par les pieds, intervint Edie.

La fillette garda les yeux rivés sur Layla.

— Mais si je le mange, il sera mort.

— Non, il sera dans ton ventre, répondit celle-ci. Il y a une différence.

— Je crois que je vais d'abord lui manger la tête, décida Susannah comme le silence se prolongeait. Ainsi, il ne saura pas ce qui lui arrive.

— C'est très attentionné de ta part, approuva Layla.

Susannah grimpa sur le lit.

— Cette chambre n'est pas belle, dit-elle en grignotant son pain d'épice. Mais le lit est bien. Le mien sent la paille. Le vôtre est moelleux.

— C'est sans doute un matelas en plumes, fit remarquer Edie.

Gowan se racla la gorge et elle eut soudain une conscience aiguë de sa présence – sans parler de la proximité du lit.

Layla les regarda, puis s'approcha de la fillette.

— Tu m'avais promis de me montrer la nursery, Susannah chérie, lui rappela-t-elle en lui tendant la main.

La petite descendit du lit et toutes deux sortirent sans un regard en arrière.

Gowan connaissait ce genre d'émotion. Il l'avait ressentie enfant, quand son père était ivre. Elle exerçait sur lui un effet puissant, comme lorsque la pression atmosphérique fait déborder l'océan. Il l'avait rarement éprouvée à l'âge adulte.

Pourtant, c'était le cas maintenant.

À l'instant où Susannah sortit de la chambre avec Layla en caracolant, Edie lui lança un regard nerveux, marmonna quelques mots au sujet de la gouvernante et s'enfuit. Elle ne tenait visiblement pas à se retrouver seule dans une chambre avec lui.

C'était une émotion fulgurante, inexprimable qui lui rappelait l'époque où son père tombait de son tabouret près du feu, si imbibé de whisky qu'il clapotait en roulant sur le sol.

Chaque fois qu'il regardait Edie, un accès de possessivité le submergeait, qui lui était aussi naturel que le fait d'être écossais, mais n'appartenait pas au monde civilisé. Il l'avait épousée, l'avait mise dans son lit, et pourtant, une partie d'elle-même lui échappait. C'était de plus en plus évident, et cela le rendait fou.

Peut-être était-ce à cause de la musique. Il adorait que le corps de sa femme ait la forme de son instrument de prédilection. Mais c'était du violoncelle qu'elle jouait, et non de lui. Au lit, elle le touchait à peine. Et certes, à quoi s'attendait-il ? Une aristocrate n'était pas aussi lascive qu'une serveuse de taverne.

Gowan avait huit ans, quand son père l'avait agrippé par le poignet et lui avait appris les choses de la vie. Son haleine pestilentielle l'avait frappé au visage avec la force d'un coup de poing.

— Les ladies ne valent pas la paille sur laquelle elles s'allongent, lui avait-il déclaré, une lueur de jubilation dans le regard. Elles restent étalées là comme des crêpes du mardi gras. Trouve-toi donc une serveuse polissonne, mon garçon. Va au *Horse and Poplar* et demande Annie. C'est elle qui m'a tout appris. Elle fera ton initiation, à toi aussi.

Il avait dû laisser voir sa répulsion, parce que son père l'avait repoussé violemment, l'envoyant heurter le mur à l'autre bout de la pièce.

— Tu te trouves trop bien pour Annie, hein ? Tu auras de la chance si tu te dégotes une petite aussi délurée. Elle te fera n'importe quoi. Elle sait se

contorsionner comme un chat et te dévorera comme...

Voilà donc pourquoi cet exécrable souvenir lui était revenu : son père lui avait assuré que la fameuse serveuse le dévorerait comme un bonhomme en pain d'épice. Le haut-le-cœur qui lui tordit l'estomac était comme un vieux démon aussi familier qu'indésirable. Il détestait le whisky. Il détestait le pain d'épice. Sacrebleu.

Bardolph ouvrit la porte et entra.

— Votre Grâce, je vous apporte...

— N'entrez pas sans frapper, le rabroua sèchement le duc. C'est la chambre de la duchesse.

Le teint jaunâtre de Bardolph évoquait la chair d'une pomme de terre crue.

— Sa Grâce parle à Mme Grisle, répondit-il, affichant l'air offensé de celui qui sait précisément tout ce qui se passe dans chaque pièce du château à tout moment. Je voulais vous consulter au sujet de l'hébergement de lady Gilchrist.

Dans une maison dotée d'un personnel aussi nombreux, il n'y avait pas de secrets. Gowan avait su quand son père avait engrossé l'une des bonnes d'étage et quand elle avait perdu l'enfant. Tout comme lorsque sa propre mère avait insisté pour participer à une chasse à courre alors qu'elle était enceinte et avait, elle aussi, perdu son enfant. C'était après qu'elle avait commencé à boire, ce qui n'était pas un secret non plus.

— Pas la chambre jaune, décréta-t-il.

Pas question qu'il ait sa belle-mère dans la chambre voisine à entendre... eh bien... ce qu'il y aurait à entendre. Il sortit dans le couloir et gagna son bureau, Bardolph sur les talons.

— Mettez-la dans la chambre la plus proche de la nursery.

— La nursery ? Elle se trouve au troisième. Ce serait faire affront à lady Gilchrist, Votre Grâce.

— C'est à mon épouse que vous devriez poser ces questions, rétorqua Gowan d'un ton cassant.

Il sut à cet instant que ce serait pure folie de rejoindre Edie dans sa chambre après le dîner. S'il s'adressait à elle avec autant de hargne, elle ne ferait que le fuir davantage.

— Comme il vous plaira, Votre Grâce. J'ai trouvé un musicien.

— Pardon ?

— Votre Grâce m'avait demandé de trouver un professeur de musique pour Mlle Susannah. Son précepteur de français, François Védrines, est un parent de feu le comte de Genlis et prétend être violoniste. Lorsque nous l'avons engagé, il sillonnait l'Écosse pour recueillir des ballades populaires.

— Pourquoi me racontez-vous cela ? lança le duc en se retournant sur le seuil de son bureau.

La bouche de Bardolph se crispa en une moue qui évoquait un œil de pomme de terre.

— Vous souhaitez être informé en détail de toutes les entrevues importantes, Votre Grâce.

— Faites connaître ses références à Sa Grâce la duchesse, ordonna Gowan.

Puis il se souvint qu'Edie préférerait travailler son violoncelle plutôt que de s'entretenir avec Bardolph.

— Finalement, non. Faites juste venir cet homme ici dans les meilleurs délais.

— Il est déjà sur place, répondit Bardolph. Comme précepteur de Mlle Susannah.

Après le déjeuner, Gowan se réfugia dans son bureau où il travailla avec efficacité. Il avait réussi à chasser Edie de son esprit lorsque celle-ci passa la tête dans l'embrasure de la porte.

— Ah, vous êtes là ! s'exclama-t-elle. J'ai fait le tour du château avec Mme Grisle. Layla, Susannah et moi allons descendre jusqu'à la rivière. Voulez-vous nous accompagner ?

À l'instant où il la vit, son corps réagit au quart de tour. Il se leva et resserra les pans de sa redingote.

— Bien sûr.

— Voyez-vous un inconvénient à ce que Susannah renonce au noir ? demanda-t-elle, tandis qu'ils traversaient un dédale de pièces reliées entre elles sans être desservies par un couloir.

— Pas du tout.

— J'ai remarqué que vous-même n'observiez pas cette coutume.

Il jeta un bref regard à sa femme et détourna les yeux, effaré par sa réaction à la seule vue de ses lèvres. Il se ressaisit.

— J'ai décidé de ne pas porter le deuil de ma mère.

— Je suggère que nous considérions les trois mois de Susannah en noir comme suffisants.

Il se contenta de hocher la tête. Il n'osait parler de peur de laisser transparaître la colère diffuse qui s'emparait de lui lorsqu'il pensait à sa mère. D'une façon ou d'une autre, il lui faudrait faire comprendre à Edie que la simple évocation de feu la duchesse lui faisait l'effet d'une torche enflammant du bois sec.

Dans le vestibule, ils trouvèrent Layla occupée à pivoter sur elle-même comme une toupie en tenant Susannah par les poignets. Les jambes de la petite étaient presque à l'horizontale, et ses cheveux virevoltaient autour de ses épaules. Il va sans dire qu'elle hurlait de joie. Layla riait aussi, ainsi que les six valets alignés le long des murs, encore qu'ils reprirent leur sérieux dès qu'ils aperçurent leur maître.

Lady Gilchrist semblait avoir accompli un miracle, qui plus est en un tournemain : elle avait gagné le cœur de sa demi-sœur. Lorsqu'elle la reposa

sur le sol, les joues de Susannah, d'ordinaire si pâles, étaient toutes roses et ses yeux rayonnaient. Gowan se sentit coupable. Susannah n'avait pas remarqué leur arrivée. Accrochée à la main de Layla, elle la supplia de recommencer. Gowan s'avança.

— Je dois bientôt me remettre au travail. Nous ne devrions pas tarder.

Deux valets ouvrirent la grande porte avec empressement.

— Que savez-vous de la tour ? demanda Edie comme ils se dirigeaient vers l'entrée dont la herse était levée.

Sa voix était très calme ; elle n'avait pas du tout réagi à son irritabilité. Il ne savait qu'en penser.

— Elle est beaucoup plus ancienne que le château lui-même.

Susannah les dépassa en courant, ses petites jambes tricotant telles les pattes fines d'un bécasseau. « J'aurais dû me rendre dans la nursery plus souvent, se reprocha Gowan. J'aurais dû mettre cette enfant sur la liste de mes priorités. »

Ils s'engagèrent sur le long sentier en pente douce qui contournait la colline sur laquelle se dressait le château.

— C'est sans doute un vestige d'un château qui se trouvait là au XIII^e siècle, expliqua-t-il. Auquel cas, il s'agirait du donjon. Au fil des ans, cette tour a acquis la réputation d'être imprenable parmi les plus casse-cou des habitants du coin.

— Et Susannah prétend qu'il y a des fantômes, intervint Layla.

Gowan ricana.

— Balivernes. Trois idiots ont voulu escalader la tour pour impressionner leurs belles et se sont tués en tombant. Je ne vois pas pourquoi ce fiasco en ferait des revenants. Il va sans dire que je n'ai jamais vu la moindre apparition.

En contrebas coulait la Glaschorrie qui serpentait tranquillement à travers les terres fertiles du domaine de Kinross pour aller se jeter dans l'Atlantique.

— Il est rare de trouver une plaine de ce genre en Écosse, n'est-ce pas ? fit remarquer Edie qui contemplait les champs de blé.

— En effet. Raison sans doute pour laquelle un ancêtre a bâti un château ici, ou au moins une tour. Il voulait protéger son bien.

— Il doit y avoir une jolie vue de là-haut.

Gowan haussa les épaules.

— C'était une idée stupide. À chaque printemps, la plaine est inondée, et souvent aussi dans l'intervalle. La Glaschorrie se transforme en un torrent tumultueux qui dévale la vallée jusqu'à la mer.

— Pourtant la tour a tenu bon.

Il hocha la tête.

— Oui. Elle a résisté à l'eau et au feu.

Ils venaient de pénétrer dans le verger au pied de la tour. Layla et Susannah les parcouraient main dans la main, s'arrêtant de temps à autre pour

admirer un papillon ou une pierre intéressante sur le sentier.

— Ces arbres doivent subir des dégâts pendant les inondations, observa Edie.

Gowan pinça une feuille sur un pommier.

— Ils semblent résister. Une fois, quand j'étais enfant, je me rappelle avoir regardé la plaine depuis le château : on ne voyait plus que les plus petites branches. Le lendemain, l'eau avait disparu, emportée vers l'océan.

— Le phénomène paraît violent.

— Nous avons eu des noyés, malgré les évacuations que j'ai ordonnées. L'année dernière, nous n'avons perdu que trois chèvres, et cela par la faute d'un stupide métayer qui s'imaginait qu'il suffisait de faire monter les animaux à l'étage de sa maison.

— Ce n'était pas le cas ?

Gowan secoua la tête.

— L'inondation a emporté la maison et les chèvres. Le terrain par ici est si plat que lorsque la Glaschorrie se déchaîne, elle se creuse souvent un nouveau lit. Ce qui est sûr une année ne l'est plus la suivante.

Edie marchait à côté de lui en silence ; il était incapable de lire dans ses pensées. Ils atteignirent la base massive de la tour. La muraille était percée d'une porte en chêne, petite mais robuste. Gowan sortit une grande clé en fer de la poche de sa redingote. Après avoir fait travailler une nuée d'ouvriers plusieurs mois durant, la maçonnerie et les joints semblaient comme neufs. Lorsqu'il poussa la porte, une odeur douceâtre de pommes mûres s'échappa de la pièce. Au-dessus se trouvaient les greniers où était stockée chaque automne la récolte de pommes qui durait toute l'année.

Gowan ouvrit le battant en grand, se pencha pour passer sous le linteau et entra dans la petite pièce sombre. Après un rapide coup d'œil à la ronde afin de s'assurer que tout était en ordre, il fit signe à Edie de le rejoindre. Susannah se faufila entre eux et gravit au trot les marches étroites et irrégulières. Ses jupes noires disparurent au coin de l'escalier.

— Je n'aime pas trop les endroits exigus, avoua Layla qui hésitait sur le seuil.

— Les étages supérieurs sont beaucoup plus spacieux, la rassura-t-il.

Layla entreprit de monter les degrés de pierre, mais Gowan retint Edie par le bras jusqu'à ce que sa belle-mère ait disparu. Il contempla son visage, et le gouffre dans sa poitrine se creusa davantage. Elle était si belle. Elle était tout ce qu'il avait pensé le soir de leur rencontre, au bal : une créature éthérée et radieuse qui dansait au son d'une musique qu'elle seule entendait, mais aussi une virtuose qui, grâce à son talent, aurait eu le monde à ses pieds si elle était née homme. Étant ce qu'elle était, elle ne semblait pas s'en soucier. Elle vivait pour la musique... et il voulait qu'elle vive pour lui.

— Vous êtes mienne, articula-t-il avec force.

Elle écarquilla les yeux, puis eut une réaction inattendue : elle noua les bras autour de son cou. Elle ne l'avait pas touché délibérément depuis les

premiers jours de leur mariage, et voilà que...

Se hissant sur la pointe des pieds, elle lui effleura la bouche d'un baiser.

— Alors vous êtes mien aussi, souffla-t-elle, le sourire aux lèvres.

Il était à ses pieds depuis le premier regard et elle le savait. Le monde entier le savait, tout au moins les invités au mariage de Chatteris. Pourtant, il y avait une trace d'incertitude dans ses yeux. Alors il l'embrassa ; il mit tout dans ce baiser : son amour, son obsession, sa domination, sa propre incertitude, sa rudesse... tout.

Edie murmura quelques mots inintelligibles et resserra les bras autour de son cou. Leurs langues se mêlèrent et il sentit son cœur s'emballer à un rythme effréné. Quelques boucles se libérèrent de son chignon et il y glissa les doigts. Un instant, il fut parfaitement heureux, comme s'il lui suffisait de tenir quelques mèches de ses cheveux pour la garder auprès de lui.

Soudain, Edie s'arracha à son étreinte.

— Oh non !

Elle leva les mains une seconde trop tard. Le fragile édifice s'écroula et sa chevelure se répandit sur ses épaules.

— J'adore vos cheveux, dit Gowan, heureux de vivre pour la première fois de la journée. Même dans cette pièce sombre, ils brillent comme le soleil.

— Vous avez encore défait mon chignon, protesta-t-elle en plissant le nez. J'ai dû rester immobile presque trois quarts d'heure ce matin et je n'ai pas de patience pour ces choses-là.

— Je suis désolé, murmura-t-il.

Il captura de nouveau ses lèvres, puis se rendit confusément compte qu'il essayait juste d'imprimer son sceau sur elle, comme si cela pouvait faire une différence.

Ce n'était pas le cas, et il mit fin à leur baiser, déçu. Elle laissa échapper un petit soupir de protestation. Sa bouche était rouge et gonflée et plus pulpeuse que jamais. À peine deux semaines plus tôt, il se serait embrasé à cette vue, imaginant déjà ces lèvres se promenant sur son corps. Mais cela n'arriverait pas, il le savait à présent. Ce genre de jeux amoureux n'était pas dans la nature d'Edie. Elle lui manquait alors qu'elle se tenait là, juste devant lui, mais jamais au grand jamais il ne lui dirait une chose aussi stupide.

— Il faut que je vous parle, fit-il abruptement.

Il la vit avaler sa salive et son cœur se serra. Quelque part tout au fond de lui, il avait espéré que tout se passait dans sa tête, qu'en réalité elle vivait avec lui un bonheur sans nuages.

Mais ce léger spasme dans sa gorge était éloquent.

— Nous dînerons en tête à tête dans ma chambre, annonça-t-il, passant rapidement les possibilités en revue. J'interdirai la présence de tout valet.

Le regard d'Edie se troubla.

— Pas ce soir, alors que Layla dîne avec nous pour la première fois. Et puis, Bardolph m'a fait savoir qu'il pensait que le précepteur de français de Susannah pourrait lui enseigner la musique. Il est prévu qu'il dîne aussi avec

nous.

— Demain soir, alors.

Il ne pouvait rester avec elle ou il aggraverait son cas en se jetant à ses pieds pour la supplier de l'aimer.

— Je dois retourner travailler. Je suis en retard pour un rendez-vous.

Tout en haut, au-dessus d'eux, ils entendaient les rires étouffés de Susannah et de Layla parties en exploration.

Edie hocha la tête. Il lui tendit la clé, puis tourna les talons et sortit.

À cet instant, il n'avait qu'une envie : soulever sa femme dans ses bras et l'emporter près de la rivière, dans un endroit à l'abri des regards.

Mais son instinct ne le laissait jamais s'égarer. S'il y avait bien une chose qu'il détestait, c'était livrer bataille mal armé.

Mieux valait attendre le lendemain.

Edie monta les marches de la tour d'un pas pesant. Être mariée avec Gowan, c'était comme vivre avec une tornade. Une force centrifuge irrésistible l'étourdissait jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus penser et n'ait plus qu'une envie : s'accrocher à son cou et se perdre dans son regard.

Puis elle reprenait ses esprits et découvrait qu'elle n'était qu'un rendez-vous de plus dans sa vie. Un rendez-vous qui ne méritait pas, semblait-il, qu'il lui consacre davantage qu'un dîner. Une bouffée de colère l'envahit, suivie de près par un instant de lucidité : ni lui ni elle n'était prêt à sacrifier de son temps à l'autre. Elle protégeait ses heures d'exercice avec la même détermination que lui son travail.

Le premier étage était vide, mais, comme Gowan l'avait promis, beaucoup moins sombre. La tour possédait de charmantes fenêtres à meneaux, avec des petits carreaux en losanges. Elle s'arrêta un instant pour admirer la vue sur la rivière. Difficile d'imaginer la Glaschorrie en crue alors qu'elle serpentait paresseusement.

Un nouvel éclat de rire retentit au-dessus de sa tête et elle poursuivit son ascension. Elle atteignit une autre pièce, tout juste assez grande pour quatre personnes, qui avait dû autrefois servir de salle à manger. Il y avait une table en chêne noirci, mais pas de chaises. Elle en étudia la surface usée : en effet, il y avait des taches d'eau.

Elle monta à l'étage supérieur et émergea dans une chambre, identifiable au cadre de lit en bois poussé sur le côté. Assise dans un fauteuil à bascule devant la cheminée, Layla entretenait son balancement du bout du pied. Susannah était blottie dans son giron, le visage détourné si bien qu'elle ne pouvait voir Edie. Layla porta l'index de sa main libre à ses lèvres et Edie se laissa choir sur un tabouret dans un coin de la pièce.

— Des tas de gens sont sans doute morts dans le château, dit Susannah d'une voix ensommeillée. Des chats aussi, beaucoup de chats. La cour est sans doute pleine de tombes et nous marchons dessus tout le temps.

— À mon avis, répondit Layla avec gravité, les gens et les chats retournent à la terre au bout d'un moment. Donc, tu marches juste sur la terre, Susannah.

Comme la petite parlait avec son pouce dans la bouche, Edie ne comprit pas ce qu'elle dit ensuite.

— Je ne crois pas, fit Layla en réponse. Leurs âmes sont montées au paradis.

Puis le silence tomba dans la pièce, seulement brisé par les craquements du vieux fauteuil sur le dallage de pierre. Au bout d'un moment, Layla releva la tête et dit d'une voix calme :

— Cette enfant est à moi, Edie.

— C'est ce que je vois, répondit celle-ci avec un pincement au cœur. Elle a eu la vie dure, n'est-ce pas ?

— Pas tant que cela. Elle a eu le gîte et le couvert. Et je pense que les bonnes ont été gentilles avec elle. Son côté théâtral fait partie de sa personnalité. Je connais cela, ajouta-t-elle avec une ébauche de sourire.

Avec son penchant pour le drame, Layla était la personne idéale pour élever Susannah. C'était l'évidence même.

— J'aimerais tant que ton père soit là, ajouta-t-elle. Il l'adorerait.

Edie n'en était pas sûre. Son père pouvait se montrer d'une rigidité absolue face à une situation qu'il jugeait inconvenante. Que penserait-il d'une enfant qui pouvait être illégitime ? Qui semblait ne pas avoir de certificat de baptême ?

Layla devina ses pensées.

— Tu te trompes, Edie. Il l'adorerait, j'en suis sûre, parce qu'elle est intrépide et courageuse – comme toi.

— Je ne suis pas courageuse.

— La plupart des Anglaises auraient été terrifiées à l'idée d'épouser un inconnu et de le suivre au fin fond de l'Écosse. Et ton duc n'a rien d'une chiffre molle. Pourtant, tu as sauté le pas sans crainte.

— J'aurais sans doute dû me méfier. J'ai l'impression d'avoir épousé une tornade.

— Mais tu n'as pas peur de Gowan, n'est-ce pas ?

— Comment le pourrais-je après avoir grandi auprès de père ? Père qui prétend ne penser qu'en termes de logique, alors qu'au fond il n'est qu'émotion.

Les bras enroulés autour du corps frêle de Susannah, Layla continuait de se balancer.

— Comme tu as raison, soupira-t-elle avant de poser la joue sur le crâne de la fillette.

Edie s'éclipsa, redescendit les degrés de pierre, traversa le verger et remonta le sentier jusqu'à la herse. Là, elle se retourna. Vue d'ici, malgré sa taille, la tour paraissait trapue. Gowan avait raison de la conserver. Tout comme de dire qu'ils devaient parler.

S'ils avaient une discussion sérieuse, il lui faudrait avouer qu'elle avait simulé. Mais si elle essayait les suggestions de Layla pour une soirée romantique, peut-être n'aurait-elle pas à s'y résoudre. Dix jours s'étaient écoulés depuis leur dernière tentative. Avec un peu de chance, elle ne souffrirait plus.

D'une façon ou d'une autre, c'en était fini des faux-semblants.

Du cerfeuil sauvage poussait à l'abri de la muraille. Les tiges très longues et emmêlées explosaient en une nuée de petites fleurs blanches. Edie s'agenouilla et en cueillit une pleine brassée. Elles n'avaient pas la beauté irréprochable des fleurs achetées à Covent Garden, avec leurs tiges bien droites et leurs pétales réguliers. Celles-ci étaient rustiques et indisciplinées. Ses premières fleurs écossaises. Elle les crut d'abord inodores, puis distingua un léger parfum champêtre. Après un dernier regard à la tour, elle se redressa.

Non, contrairement à ce que Layla pensait, elle n'était pas courageuse, songea-t-elle en pénétrant dans la cour. Sinon, elle n'aurait pas laissé à Gowan le soin d'admettre qu'il y avait un problème entre eux, alors que celui-ci venait d'elle.

Lorsqu'elle entra dans le château, Bardolph traversait le vestibule, en direction sans doute du bureau de Gowan. Il s'arrêta.

— Ce ne sont pas des fleurs, mais des mauvaises herbes, Votre Grâce, fit-il remarquer.

Edie laissa le silence s'étirer juste assez longtemps pour qu'il comprenne qu'il avait outrepassé son rôle.

— Je vous serais reconnaissante de m'envoyer une bonne avec plusieurs vases. Je serai dans ma chambre. Oh, et, Bardolph, ma chambre doit être entièrement redécorée.

Il s'inclina, le dos raide.

— Je vais faire venir M. Marcy qui est chargé des rénovations dans le château.

— Ce M. Marcy s'est-il occupé de la chambre bleue, de la jaune et des autres ?

— Oui, en effet.

— Dans ce cas, il ne fera pas l'affaire. Je suis sûre que vous trouverez quelqu'un d'autre. Merci, Bardolph.

Sur ce elle se dirigea vers l'escalier, consciente de semer des fleurs dans son sillage. Une fois dans sa chambre, elle disposa de son mieux sa cueillette échevelée dans les vases. Ces bouquets sauvages apportaient une touche de gaieté bienvenue dans sa chambre si froide.

Mary avait vidé ses malles. Elle avait croisé le précepteur de français de Susannah, qui serait bientôt son professeur de musique.

— Il est beau comme un dieu, confia-t-elle à sa maîtresse. Il a les cheveux assez longs, mais les porte attachés. C'est le fils d'un marquis, paraît-il, ajouta-t-elle en pliant avec dextérité un jupon de dentelle. Il ne devrait pas travailler. Comment peut-il accepter de vivre ici, sous les ordres d'un duc écossais et d'enseigner la musique à une enfant de cinq ans ?

Elle glissa un regard à Edie.

— Et personne ne croit Mlle Susannah capable d'apprendre à chanter, et encore moins à jouer d'un instrument, Votre Grâce. De l'avis général, elle a mauvais caractère. À ce qu'on dit, elle a renversé son lait exprès plus d'une

fois. Que porterez-vous pour le dîner ?

— La robe bleu marine, répondit Edie.

Elle avait laissé toutes ses toilettes blanches à Londres.

— Celle en pongée de soie, précisa Mary qui sortit avec révérence la robe du soir de la garde-robe. Votre coiffure est une catastrophe. Je vais refaire votre chignon et y entrelacer des perles.

Edie soupira et s'assit. Sa journée entière avait été perdue.

— Demain, je travaillerai toute la matinée sans interruption, annonça-t-elle.

Mary hocha la tête.

— Sa Grâce a demandé qu'un valet monte la garde devant votre porte afin que vous ne soyez pas dérangée.

— C'est inutile. Je travaillerai dans la tour.

Mary plissa le nez.

— D'après Bardolph, personne n'est autorisé à s'approcher de la tour.

Tandis que sa femme de chambre déboutonnait sa robe, Edie contempla les fleurs, songeant combien leurs tiges enchevêtrées ressemblaient à une portée de musique très élaborée.

C'était comme si, en Écosse, la musique poussait à l'état sauvage juste au pied des murailles du château.

Le dîner fut un enfer.

Edie et le Français n'arrêtaient pas de rire des potins de Layla – que Gowan trouvait plutôt salaces, même si ses anecdotes ne tombaient jamais dans la pure vulgarité.

— D'après ce que j'ai entendu, continua-t-elle, être mariée à lord Sidyham, c'est être comme une chrétienne jetée en pâture à un tigre dans le Colisée. Un vrai sauvage enragé. À un dîner auquel j'assistais, il a accusé sa femme devant tous les invités de s'amouracher du premier ecclésiastique venu. La malheureuse conversait juste tranquillement avec l'archevêque de Canterbury et quiconque le connaît sait qu'il faut avoir le dévouement sacerdotal chevillé au corps pour le trouver séduisant.

— Une attaque plutôt cruelle, commenta Edie. Bien qu'étrangement précise.

— Exactement ce que je pense. Il s'est ensuite avéré que lady Sidyham avait placé son respect du clergé au-dessus des principes : figurez-vous que quelques mois plus tard, elle a disparu avec le pasteur de la paroisse. Aux dernières nouvelles, ils vivaient heureux aux Amériques.

Gowan ne pouvait se forcer à paraître un tant soit peu intéressé, pas avec les charbons ardents qui lui brûlaient l'estomac et l'acide qui lui tapissait le fond de la gorge. Un seul regard avait suffi lorsque Edie était entrée dans le salon, vêtue d'une robe sublime qui célébrait la beauté de son buste dans une explosion de rubans et de fanfreluches... Puis elle s'était tournée vers lui avec un sourire dans les yeux. Être marié à Edie, c'était comme se faire balloter par une mer déchaînée. Un instant, elle était à portée de main, celui d'après, elle devenait insaisissable. De fait, elle s'était tournée pour parler à Layla et il n'avait plus vu de son visage que la courbe délicate de sa joue.

Pour la première fois, il songea que la folie était peut-être héréditaire. Peut-être son père éprouvait-il les mêmes sentiments pour sa mère. Lorsqu'elle allait voir ailleurs, peut-être n'avait-il d'autre recours que de s'abrutir d'alcool et de trousseur les serveuses.

Certes, Edie ne le tromperait jamais. Pourtant, il avait l'effroyable impression d'être incapable de la garder à ses côtés. Loin de lui la volonté de l'arracher à sa musique, mais il ne pouvait réprimer la jalousie qui le rongait. Il aurait préféré qu'elle ne fût pas musicienne. Si seulement elle était une

jeune femme ordinaire comme lady Edith, chaste, mélancolique, qui ouvrait à peine la bouche...

Elle ne serait pas Edie, dut-il admettre en soupirant.

Assis en bout de table, à la place occupée par son père autrefois, il regardait sans mot dire Edie et Layla plaisanter avec Védrines, le violoniste que Bardolph avait fait apparaître comme un magicien sortirait un lapin de son chapeau. Ce Védrines était censé être le petit-fils du comte de Genlis qui, racontait-on, avait laissé sa tête sur l'échafaud. À en juger par l'élégant costume de velours noir qu'il arborait, un ou deux bijoux de famille avaient dû sortir clandestinement de France.

Layla attira l'attention de Gowan d'un signe de la main.

— Votre moustachu grincheux, ce Bardolph, n'a pas une bonne opinion de moi.

— Cela me paraît impossible à croire, déclara Védrines avec galanterie.

C'était un homme séduisant, ce Français, grand et svelte.

— Vous jouez du violoncelle ? demanda-t-il à Edie.

Il se pencha vers elle et Gowan dut se retenir pour ne pas le repousser contre le dossier de son siège.

— En effet, répondit-elle avec un sourire.

Védrines le lui rendit avec une condescendance que Gowan n'apprécia pas, déclarant qu'il pourrait certainement l'aider à améliorer son jeu, même s'il ne pratiquait pas lui-même le violoncelle.

— La viole de gambe possède un meilleur son, dit-il.

Edie le détrompa sans prendre de gants, ce qui était amusant. Mais ensuite, les deux musiciens se lancèrent dans une discussion qui dépassait Gowan.

— C'est inévitable chaque fois qu'on invite des musiciens à sa table, fit remarquer Layla avec un pétilllement amusé dans le regard. Edie et son père sont capables de discuter ainsi des heures durant.

— Avez-vous jamais essayé d'apprendre la langue ?

— Il est trop tard. Tous deux la pratiquent depuis trop longtemps.

Elle s'interrompit, juste assez longtemps pour que Gowan entende Védrines dire :

— M. de Sainte-Colombe...

— ... a ajouté la septième corde à la viole de gambe, termina Edie avec un hochement de tête.

— Vous voyez ? reprit Layla. Ils reviendront à un moment ou un autre dans le royaume des simples mortels. C'est comme une société secrète.

Gowan n'aimait pas qu'Edie appartienne à une société secrète, surtout pas avec un jeune Français séduisant.

— Je préfère jouer en plein air, continuait Védrines. Mon plus grand plaisir, c'est d'emporter mon violon dans les jardins.

— Je n'y avais jamais songé, avoua Edie qui se tourna vers Gowan et lui toucha la main. Et si nous donnions tous les deux un récital demain, rien que

pour vous, Layla et Susannah ? Nous pourrions nous produire dans le verger au pied de la tour, l'après-midi.

— Je serai occupé, dit Gowan sans réfléchir. Après le dîner, peut-être ?

Pourquoi diable Edie pensait-elle qu'il serait libre pour un récital l'après-midi ? Chaque heure de la journée était d'ores et déjà assignée à une tâche précise.

— Je doute que nous puissions jouer dehors après le dîner. Peut-être avec le temps, si nous parvenons à apprendre suffisamment nos rythmes mutuels pour jouer sans partition ou avec un éclairage insuffisant.

Il n'était pas question que sa femme apprenne les rythmes d'un autre homme ! Et aucun autre homme ne la verrait avec cet instrument entre les jambes. C'était inacceptable. Il le lui dirait plus tard, en tête à tête.

— Layla, vous serez notre public, poursuit Edie en adressant un sourire à sa belle-mère. Je vous promets que nous jouerons *Dona Nobis Pacem*.

La colère de Gowan grimpa d'un cran. Qu'avait donc écrit Edie à sa belle-mère pour que celle-ci la suive dans un pays inconnu ?

À la lueur des chandelles, la chevelure d'Edie avait la couleur du miel avec, de-ci, de-là, quelques éclats d'or. Les perles qui la parsemaient luisaient d'un bel argenté pâle parmi tout cet or, transformant Edie en joyau.

Son joyau.

Comme il lui tardait de la renverser sur son lit, d'enfouir les doigts dans ses cheveux de soie ! Pourtant, quelque chose en lui s'y refusait. Il ne semblait pas normal que ses orgasmes à lui fussent si dévastateurs alors que lorsqu'il ouvrait les yeux, il lisait du... soulagement dans le regard de sa femme.

Ils devaient d'abord parler, en privé. Dès demain.

Il se sentait seul.

Et la solitude, c'était l'enfer.

Après le dîner, Edie joua deux heures, puis s'allongea sur son lit, attendant que Gowan la rejoigne. En vain. Elle tendit l'oreille, entendit au loin son valet qui s'affairait, puis plus rien. Elle demeura éveillée longtemps.

Le lendemain matin, elle s'habilla, puis monta à la nursery, histoire de voir si Layla avait réellement dormi dans le lit étroit de la gouvernante. Elle la trouva assise par terre, les cheveux cascadeant sur les épaules, occupée à disposer un bataillon de soldats en ordre de bataille.

— Bonjour, dit Susannah qui se leva et se plaça près de Layla, comme si elle craignait qu'Edie ne la lui vole.

À l'évidence, c'était le grand amour entre la fillette et sa belle-mère, songea Edie. Et cela n'avait rien à voir avec le rôle de mère qu'elle était censée tenir. Ou plutôt son absence.

— Bonjour à vous aussi, répondit-elle à la fillette. Vous pouvez

m'appeler Edie si vous le souhaitez.

Puisque *maman* n'était pas possible.

Elle s'agenouilla et examina la disposition des soldats. Il y en avait une grande quantité ; Layla était, semblait-il, à la tête des rouges, et Susannah des bleus.

— Qui gagne ? s'enquit-elle.

— C'est la troisième bataille entre les Anglais et les Écossais, expliqua Layla en étouffant un bâillement. Par quelque miracle inexplicable, ce sont toujours les Écossais qui gagnent.

Elle avait glissé tout naturellement le bras autour de la taille de Susannah.

— Trois batailles ? s'exclama Edie. Et vous avez perdu chaque fois ? Ma pauvre Layla, nous autres Anglaises pouvons sûrement mieux faire.

— Cette Anglaise-ci est debout depuis l'aube, répliqua Layla, non sans dignité. Évidemment, les troupes de Sa Majesté remporteraient n'importe quelle bataille de nuit.

Layla n'avait rien d'une lève-tôt.

— Comment vous portez-vous sans les cigares ?

— J'ai l'impression d'avoir tout le temps faim. À ce rythme, je vais devenir aussi ronde qu'un navet.

Susannah s'esclaffa.

— Un navet ! Un navet !

Apparemment, elle avait décidé qu'Edie ne représentait pas un risque imminent, parce qu'elle tourbillonna à travers la pièce jusqu'à Alice qui cousait près de l'âtre.

— Vous êtes vraiment debout depuis l'aube ? demanda Edie.

Quoique fatiguée, jamais elle n'avait vu Layla afficher un air de si profond contentement.

— Les enfants sont matinaux, je suppose. Du moins Susannah. Elle m'a réveillée en me grimpant sur le ventre. Mon ventre rond comme un navet.

La fillette retraversa la pièce en courant et noua les bras autour du cou de Layla par-derrière.

— Susannah n'a cure de la rondeur de votre ventre, fit remarquer Edie.

— Qui est-ce ? s'écria Layla qui captura l'enfant et la chatouilla. Pas de nouveau cette créature infernale qui m'a réveillée alors qu'il ne faisait même pas encore jour !

Edie aurait cru à des hurlements de douleur, mais Layla savait à l'évidence faire la différence.

— Je pensais proposer à Gowan un dîner en tête à tête ce soir, dit-elle.

Les doigts de Layla se figèrent.

— Brillante idée !

Elle libéra Susannah qui se rassit près de ses soldats.

— Je suggère du champagne. En fait, Edie, arrange-toi pour être joliment pompette.

— Qu'est-ce que ça veut dire « pompette » ? intervint Susannah.

— Pompette, c'est quand on voit tout qui tourne, expliqua Layla qui l'attira sur ses genoux, comme si elle ne pouvait s'empêcher de la toucher. Venez ici, horrible enfant. Vous m'avez épuisée. Je refuse d'organiser une bataille de plus avec ces soldats.

— Vous croyez ? demanda Edie, un peu sceptique.

— Tu te souviens du bal chez lady Chuttle ?

— Bien sûr.

— J'avais bu plus de champagne que de raison.

— Vous étiez complètement ivre ! corrigea Edie en gloussant.

— Eh bien, ce soir-là, j'ai oublié tous mes soucis de bébés et je me suis juste amusée. Cesse de te faire du souci et tout se passera bien.

— Je l'espère. En tout cas, il faut que j'y aille. J'ai du travail.

— Joue pour lui, lui murmura Layla. Il n'y a rien de plus érotique. Quand ton père joue rien que pour moi, je fonds comme une guimauve.

Edith regagna le petit salon, réfléchissant à ce qu'elle pourrait jouer à Gowan. Bardolph s'y trouvait déjà pour l'informer que Sa Grâce avait demandé à la voir. Elle descendit au bureau de son mari où un valet au visage adipeux lui fit savoir qu'il devait d'abord s'assurer que Sa Grâce était disponible, car il avait donné des ordres stricts en matière d'interruptions.

Un instant plus tard, il apparut que Gowan était en mesure de la recevoir, si bien que, Bardolph sur les talons, elle emboîta le pas au valet. Étaient déjà présents un nouvel intendant et les maires de deux villages environnants. Gowan s'excusa un instant et entraîna Edie à l'écart. Les trois visiteurs eurent la bienséance de battre en retraite à l'autre extrémité de la pièce. Bardolph, en revanche, alla s'asseoir à son bureau, près de celui de Gowan, si bien qu'il pouvait parfaitement suivre leur conversation.

Edith prit une profonde inspiration. Le problème Bardolph ne pouvait être réglé pour le moment.

— Je vous ai convoquée..., commença Gowan qui s'interrompit et lui adressa un sourire charmeur. Excusez-moi. J'ai demandé à vous voir parce que nous devons discuter du récital de cet après-midi.

Edie cilla, surprise.

— Vous pouvez venir, finalement ? C'est merveilleux.

— Ma charge de travail ne me permet pas de perdre un après-midi, je le crains. Mais venons-en au fait, Edie. Je ne peux vous autoriser à jouer du violoncelle en public, surtout en présence d'un homme.

Edie était consternée, mais pas étonnée.

— Je possède un voile spécial que mon père a fait coudre tout exprès. Il est en soie plissée et entoure le violoncelle. Mais, en vérité, un véritable musicien ne s'intéresse qu'à mon jeu, pas à mon apparence lorsque je joue. J'ai bon espoir que Védrines en soit un, même si je ne le saurai avec certitude qu'en l'entendant jouer.

— Je suis désolé de vous décevoir, Edie.

— Vous ne me décevez pas, assura-t-elle.

— Je me réjouis de l'entendre.

Il la gratifia d'un de ces sourires caressants qui semblaient dire combien le souvenir de leurs ébats était agréable. Pour lui.

— Vous ne me décevez pas, répéta-t-elle, parce que je compte bien jouer quand et où il me plaira.

Son corps tout entier semblait avoir pris feu tant la colère qui s'était emparée d'elle était incandescente. Gowan étrécit les yeux. Elle leva la main avant qu'il ait le temps de dire un mot.

— Peut-être s'agit-il d'un malentendu : si vous croyez que mon père me dictait les circonstances dans lesquelles j'étais amenée à jouer, vous vous trompez. Je lui ai fait l'honneur d'accéder à son souhait de ne pas me produire en public. On m'a demandé de jouer avec les filles Smythe-Smith et j'ai refusé – même si, ajouta-t-elle scrupuleusement, ce n'était pas la seule raison de mon refus.

— Si nous parvenions à semblable accord, ce serait plus que satisfaisant.

— Un accord implique justement qu'on soit *d'accord*, Gowan, objecta Edie. Et je ne suis pas d'accord avec votre directive. En fait, vu votre présomption, je n'accepterai de votre part aucune règle quelle qu'elle soit ! Vous devrez vous laisser guider par mon sens des priorités, et si je choisis d'inviter tout le clan Smythe-Smith ici et de présenter un récital public dans l'hôtel de ville le plus proche, je ne m'en priverai pas !

Gowan s'était pétrifié, ce qui parut à Edie de mauvais augure. Elle abhorrait les altercations. En fait, elle évitait toute dispute quelle qu'elle fût – mais là, c'était différent. Il essayait d'empiéter sur son domaine : la musique, autant dire son âme.

— Et si j'assistais au récital cet après-midi ? dit-il entre ses dents.

Edie sentait pour ainsi dire le regard de Bardolph lui transpercer les omoplates.

— J'en serais heureuse.

— Mais vous ne consentirez pas à vous soumettre à ma requête de ne pas jouer en présence d'un homme.

— Je n'ai pas entendu une requête, mais un ordre, contra-t-elle.

— S'il vous plaît, vous absteniez-vous de jouer en présence d'un homme ?

— Je ne me produirai pas en public, si tel est votre souhait.

— Merci, dit Gowan.

Son visage était dépourvu d'expression, mais l'image d'un lac gelé vint à l'esprit d'Edie lorsqu'elle croisa son regard.

— Vous êtes le bienvenu au récital puisque, si j'ai bien compris, vous craignez que je...

Que craignait-il d'ailleurs ? Qu'elle ne se mette à badiner avec ce jeune Français ? Qu'elle ne jette son violoncelle pour se vautrer dans la luxure avec lui ? Pour qui la prenait-il donc ?

Le regard de Gowan se durcit.

— J'ai confiance en *vous*. Ce qui me déplaît, c'est que votre partenaire aura l'occasion de laisser libre cours à sa convoitise pendant que vous jouerez ensemble.

Edie secoua la tête, atterrée, et, contre toute attente, ressentit une pointe de compassion pour lui.

— Vous ne comprenez rien aux duos. Je n'accepte de jouer qu'avec un véritable musicien. Si je n'avais pas discuté deux heures hier soir avec Védrières, jamais je ne l'aurais envisagé. Je puis vous assurer qu'il ne pensera qu'à la musique. Nous jouerons cet après-midi dans le verger comme convenu. Si vous souhaitez vous joindre à nous, vous êtes le bienvenu.

Sur ce, elle exécuta une vague révérence et s'enfuit. Elle n'alla pas très loin. Mme Grisle l'intercepta et l'entraîna dans son salon où elle la pressa de questions. Deux heures s'écoulèrent. Bardolph les rejoignit et s'épancha un quart d'heure d'un ton monocorde sur le placard à linge du domaine des Highlands, près de Comrie. Il y avait des souris.

Des souris ? Il y en avait partout.

Elle parvint à faire comprendre à Bardolph que les souris – toutes les souris – la concernaient directement. Il lui fallut une heure de plus pour se rendre compte que si elle n'organisait pas mieux la maison, jamais elle n'aurait de temps à consacrer à son violoncelle.

Dans un domaine de cette taille, il y avait inévitablement toujours un problème à régler. Chaque fois qu'elle repensait à la lubie de Gowan, qui voulait lui interdire de jouer devant des hommes, une étincelle de rage s'allumait en elle, ce qui ne lui était encore jamais arrivé.

Lorsque Bardolph lui annonça que le déjeuner était servi, elle était à peu près certaine que le personnel avait compris comment la maison devrait fonctionner désormais.

Gowan abandonna ses visiteurs le temps d'une brève conversation avec Védrières. Il ne lui fallut que quelques minutes pour lui expliquer qu'il finirait en chair à pâté s'il osait poser les yeux plus bas que le cou de la duchesse.

— Jamais je ne me le permettrai, assura le Français. Quand un musicien joue, il ne pense qu'à la musique, Votre Grâce, ajouta-t-il, sur la défensive. Même si sa concentration dépend des capacités musicales de son partenaire.

Le sous-entendu impliquait qu'il n'était pas plus certain du talent d'Edie que l'inverse. Décidément, ces deux-là tenaient leur propre jeu en bien haute estime. Après un long regard à la mine indignée du Français, Gowan comprit que celui-ci ne représentait aucune menace pour son couple. Il ne considérerait pas Edie comme une femme. C'était une tout autre monnaie qui avait cours ici.

— Fort bien, dit-il, la main tendue. Je vous offre mes sincères excuses pour cet affront.

L'homme regarda sa main un moment, puis la serra. Ce fut l'instant préféré de Gowan. Védrines avait failli tourner les talons, mais il avait désespérément besoin de ses gages.

— Combien vous payons-nous ?

Védrines rougit et énonça une somme.

Gowan hocha la tête.

— Dorénavant, ce sera le double.

Védrines haussa les sourcils.

— En quel honneur, Votre Grâce ?

— Tout château qui se respecte se doit d'avoir un musicien attitré.

Le jeune Français se redressa de toute sa taille, ce qui amena son regard tout juste à la hauteur de l'épaule de Gowan.

— Je faillirais à mon devoir de gentilhomme si je ne vous faisais remarquer que vous portez atteinte à l'honneur de votre épouse.

— Comment cela ?

— En insinuant des bassesses. Sa Grâce n'est que raffinement et vertu.

Gowan se réjouit davantage encore, ravi d'avoir un employé qui témoignait de ce genre de respect envers sa femme.

— Attendez un peu de vous marier.

— Je ne manquerai pas de montrer une confiance inébranlable en mon épouse, répondit le Français avec froideur.

— Tout comme moi, lui assura Gowan.

Lorsqu'il quitta son bureau quelque temps plus tard pour aller déjeuner, Gowan ne savait trop à quoi s'attendre. Apparemment, il y avait eu du grabuge. Bardolph s'était permis de l'interrompre pour s'en plaindre, mais il l'avait arrêté net : la gestion de la maison relevait désormais de la responsabilité de la duchesse.

La première personne qu'il vit fut Layla.

— Avez-vous vraiment dormi dans la nursery ? lui demanda-t-il.

— Oui, et je peux vous dire que votre personnel dort sur des matelas durs comme des noyaux de pêche. J'ai dû demander à Barlumps de m'en apporter un autre, sinon je risque le tour de reins demain.

— Bardolph, corrigea-t-il.

Edie entra dans le petit salon et le salua. Son visage ne trahissait pas la moindre irritation malgré leur conversation de la matinée. En fait, il ne trahissait pas la moindre émotion, ce qu'il trouva agaçant. Cette ruse qui consistait à dissimuler ses sentiments, et qu'il s'appliquait à lui-même avec brio, il ne l'appréciait pas chez sa femme.

— Comment s'est passée votre conversation avec Mme Grisle ? s'enquit-il lorsqu'ils prirent place à table.

Edie sourit au valet qui lui servit une portion de soufflé au fromage.

— Je l'ai congédiée.

— *Pardon ?*

Jamais il n'aurait imaginé que sa femme mettrait à la porte une

gouvernante qui occupait ce poste depuis une décennie. Non pas que Mme Grisle fût particulièrement agréable, ou efficace d'ailleurs, mais elle ne volait pas l'argenterie.

À sa gauche, Layla engagea la conversation avec Védrières.

— Pourquoi avez-vous fait une chose pareille ? voulut-il savoir, se rappelant que le mariage impliquait un partage du pouvoir, du moins dans la gestion de la maison.

— Elle était incapable de prendre une décision toute seule, répondit Edie, imperturbable. Elle devait sans cesse solliciter mon avis et a été jusqu'à me demander de passer deux heures avec elle chaque matin. Je lui ai répondu que je serais heureuse de lui accorder quelques minutes le soir, mais que je ne souhaitais pas être interrompue dans la journée, ce qui l'a plutôt déconcertée. Lui accordiez-vous vraiment une heure ou plus chaque jour ?

Gowan opina.

— La gouvernante doit en référer au secrétaire, si elle doit absolument récapituler ses tâches du jour, décréta Edie. Votre temps est bien trop précieux pour le perdre à apprendre que le linge sèche correctement. Et, franchement, le mien aussi.

Gowan esquissa un sourire. Il aurait adoré assister à cette conversation.

— En fin de compte, nous sommes convenues que ce serait plus agréable si je trouvais quelqu'un capable de travailler à ma manière. Mme Grisle s'est mise dans tous ses états, ce qui n'a fait que confirmer la justesse de ma décision. Je ne supporte pas les gens qui haussent le ton lorsqu'ils sont en colère.

La raison même.

— Avez-vous congédié quelqu'un d'autre ? s'enquit-il.

— Deux bonnes, une fille de cuisine et un valet.

— Avez-vous chargé Bardolph de leur trouver des remplaçants ?

— Non. Je suis certaine qu'il sait prendre ce genre d'initiative sans que je l'y incite. Mais je lui ai demandé de donner à chacun une indemnité substantielle. La matinée a été assez perturbée, mais je pense que dorénavant les domestiques seront beaucoup plus autonomes.

Gowan se demanda quelle offense le valet avait bien pu commettre, mais il jugea qu'il n'y avait rien à gagner à s'en enquérir.

— J'espère en tout cas qu'ils n'auront pas besoin d'autre encouragement de ma part, ajouta-t-elle avec un sourire, comme si leur petite altercation de ce matin n'avait jamais eu lieu. Vous me trouvez sans doute intraitable, mais j'ai l'excuse d'avoir appris la gestion domestique auprès de Layla.

Elle lui effleura le dos de la main et il ressentit une chaleur embarrassante à son contact.

— Le personnel se calmera quand il se sera habitué à ma façon de faire.

Gowan songea que, d'ici là, il n'y aurait peut-être plus un seul domestique d'origine mais, comme l'avait fait remarquer Edie, c'était le problème de Bardolph.

Après le déjeuner, elle monta travailler son violoncelle, et Gowan invita Layla dans son bureau. Elle en faisait le tour, considérant d'un œil critique les piles de registres sur le bureau de Bardolph, lorsque le duc lui déclara sans détour :

— Il me semble que vous appréciez la compagnie de Susannah, et que ce soit réciproque.

Layla pivota vers lui, sérieuse comme il ne l'avait jamais vue.

— J'adore Susannah.

Elle se dirigea vers lui, le regard déterminé.

— Je...

Il l'arrêta d'un geste.

— Je suis d'accord, vous seriez la personne idéale pour prendre soin d'elle.

— Je ne veux pas me contenter d'être sa nurse, dit Layla avec fermeté. Je veux être sa *mère*.

— Voulez-vous dire que vous souhaitez l'adopter ?

— Évidemment.

Gowan réfléchit. Sa mère n'avait jamais pris la peine de lui parler de cette enfant, mais quand même...

— Je serais mal à l'aise si je n'étais pas responsable de son éducation, de sa garde-robe et autres dépenses. Et je ne veux pas la perdre complètement, ajouta-t-il après une hésitation.

Layla lui adressa un grand sourire d'où toute coquetterie était absente.

— Comment pourrait-il en être ainsi ? Edie est une des personnes auxquelles je tiens le plus au monde et l'être le plus cher à mon époux. Vous nous verrez beaucoup trop, j'en suis persuadée.

— Fort bien. Nous réglerons les formalités officielles à l'arrivée de lord Gilchrist.

Layla pinça les lèvres.

— Et si sa visite n'est pas prévue dans un avenir proche, je lui ferai expédier les documents, ajouta-t-il.

Le regard de Layla s'adoucit et elle s'approcha pour l'étreindre.

— Nous sommes parents désormais, déclara-t-elle. Nos liens ne s'en trouveront que resserrés.

— Bien sûr, approuva Gowan. Je suis certain qu'Edie sera du même avis.

Le sourire de Layla s'évanouit.

— Vous n'avez pas parlé avec elle avant de me proposer de m'occuper de Susannah ?

Il n'apprécia pas son ton.

— Je vous assure qu'Edie ne désapprouvera pas mon choix. Votre affection pour ma sœur est évidente.

— Edie doit être consultée. Hier encore, c'était elle qui était censée être la mère de Susannah, et aujourd'hui vous lui enlevez l'enfant ?

— Je crois que nous serons l'un et l'autre d'accord pour dire qu'Edie n'a guère montré d'aptitude maternelle face à Susannah. Comme elle m'avait déjà informé par courrier que le rôle de mère ne lui agréait pas, je n'ai pas été surpris.

— Edie sera une mère merveilleuse, objecta Layla d'un ton sec.

— Mais il faudrait être aveugle pour ne pas voir le lien qui vous unit, Susannah et vous.

Le visage de Layla s'éclaira.

— C'est l'enfant de mes rêves. L'incapacité à concevoir a été pour moi un déchirement. Mais aujourd'hui, je me réjouis de ne pas être devenue mère. Si j'avais eu des enfants, jamais je ne serais venue en Écosse, dit-elle, le regard un peu égaré. Jamais je n'aurais rencontré Susannah.

Gowan n'était pas du genre démonstratif, mais lui-même savait lorsqu'un simple salut ne suffisait pas. Il accepta donc à nouveau l'étreinte parfumée de Layla. L'épreuve ne fut pas aussi désagréable qu'il aurait pu le redouter.

Elle le libéra.

— J'ai un cadeau pour vous, lui annonça-t-elle, déposant un livre entre ses mains. Des poèmes d'amour. Ces recueils sont très en vogue en ce moment ; tout le monde en lit. Comme vous aviez cité *Roméo et Juliette* dans cette lettre proprement scandaleuse que vous avez écrite à Edie, j'ai pensé que vous les apprécieriez.

Des poèmes...

Il redressa brusquement la tête.

— Me suggérez-vous d'écrire des poèmes à ma femme ?

Layla fronça les sourcils.

— Pourquoi diable ferai-je une telle suggestion ? Avec tout le respect que je vous dois, Votre Grâce, je ne vois pas en vous un poète-né.

— Pardonnez-moi, fit Gowan en tournant le livre entre ses mains.

— Edie, en tout cas, n'entend pas grand-chose à la poésie. Sa gouvernante a bien essayé de lui en faire entrer quelques-unes dans la tête, mais c'est un vrai cancre dès qu'il s'agit d'écrits.

— Vraiment ?

— Sans doute le corollaire de son talent pour la musique. Edie n'aime pas la lecture, mais elle adore écouter des poèmes déclamés à voix haute.

— Toujours cet amour du son.

Sur la couverture du livre, relié de cuir estampé d'or, était écrit *Poèmes pour un soir solitaire*.

— Vous pourriez lui en lire quelques-uns.

— Fort bien.

Il avait à peine le temps d'embrasser sa femme, alors lui lire des poèmes... Il mit le recueil de côté et se replongea dans son travail dès que Layla eut quitté son bureau. Mais lorsque l'intendant du domaine des Highlands manqua l'heure de son rendez-vous, au lieu de se consacrer à la

centaine de choses qui réclamaient son attention, Gowan reprit le livre.

Il passa les sonnets de Shakespeare ; il les connaissait par cœur. Il y en avait beaucoup, écrits par un certain John Donne qui semblait avoir le sens de l'humour. *Je suis deux fois idiot, lut-il, la première pour aimer, l'autre pour l'avouer dans un poème aussi geignard.* Gowan s'esclaffa et tourna la page.

Le poème suivant, il le lut quatre fois, non cinq. Il suppliait le soleil de ne pas se lever pour faire sortir les amants du lit. *Brille ici pour nous, et plus rien n'est obscur ; ce lit est ton centre, et ta sphère ces murs.*

Ce qui manquait dans son couple était imprimé là, noir sur blanc. Le lit n'était pas le centre de leurs vies. *Elle est tous royaumes*, écrivait Donne, *et moi toutes altesses. Rien d'autre n'existe.* Gowan regarda autour de lui, en proie à un sentiment morne de futilité. S'il était un prince, Edie n'était pas son royaume. Il possédait des terres, des villages et des champs de blé. Pas une femme aussi insaisissable que le vent. Il avait échoué à la conquérir au lit et son cœur s'en serra de douleur.

Plus tard dans l'après-midi, il regarda par la fenêtre et assista de loin au récital. Layla et Susannah étaient assises sur une couverture bleue. Edie avait pris place sur une chaise à dossier droit, tournant le dos au château, et Védrines se tenait sur sa droite, son violon coincé sous le menton. Malgré la distance, il vit le corps d'Edie onduler dès les premières notes. Védrines, lui, était de biais, le regard rivé sur le pupitre devant lui. Sans doute avait-il conclu que son employeur était fou à lier, mais il tenait parole.

Le cœur de Gowan se mit à cogner dans sa poitrine. Un de ses intendants lui parlait, mais les mots n'avaient aucun sens. Il se saisit des documents légaux que Jelves avait préparés concernant Susannah.

— Messieurs, dit-il, si vous voulez bien m'excuser, je vais remettre en personne ces papiers à lady Gilchrist.

Peu après, il descendait la colline, longeant les arbres afin de passer inaperçu. Védrines affichait la même expression de joie transcendante qu'Edie lorsqu'elle jouait. Juste à cet instant, le Français leva son archet.

— Un do dièse est assez différent en plein air.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Mystère.

Edie, elle, le savait, bien sûr. Elle pinça une corde et une note tremblota avant de mourir.

— Je comprends ce que vous voulez dire.

Védrines tourna une page de sa partition avec un hochement de tête. Gowan reconnut le pupitre : c'était celui sur lequel était posée d'habitude la Bible des Kinross dans la bibliothèque du château. Puis ils commencèrent. Les notes graves et douces d'Edie soutenaient celles du violon, telle une vague qui mourait pour mieux se reformer. Par contraste, le violon sautillait comme une comptine, légère et enfantine.

Cette expression sur le visage d'Edie...

Gowan fit demi-tour et remonta le sentier avant la fin du morceau. Pour la première fois, il comprit qu'un homme pouvait renoncer à sa vie et quitter

sa femme. Il pouvait tourner le dos à son château et cesser d'être duc. Il pouvait marcher et marcher encore, jusqu'à ce que l'effroyable jalousie se taise enfin et que son cœur cesse de souffrir à la vue du visage aimé.

De retour au château, il tendit les documents à Bardolph et le chargea de les faire signer à lady Gilchrist. Que Susannah devienne anglaise ne lui plaisait guère. Mais leur mère s'était désintéressée de leur éducation, à sa sœur et à lui : sans aucun doute la nationalité importait-elle moins que l'amour de Layla pour Susannah.

En fin d'après-midi, le majordome l'informa que la duchesse avait demandé qu'ils dînent en tête à tête dans sa chambre. Peu après, l'intendant des Highlands se présenta – il avait été retardé par un essieu brisé. Gowan demanda à Bardolph d'informer son épouse qu'il arriverait tard.

Il fut toutefois étonné quand, levant la tête, il se rendit compte qu'il était 22 heures. Il quitta son bureau, le recueil de poèmes dans la poche, et tomba sur Bardolph, qui arborait une expression anxieuse.

— Le repas est froid, j'en ai peur, mais je me suis dit que Sa Grâce ne souhaitait pas que je la dérange, car elle joue.

Bardolph apprenait, comprit Gowan. D'une manière ou d'une autre, Edie avait réussi à inspirer la colère divine à son secrétaire bougon.

Edie jouait une pièce grave et langoureuse. Tandis qu'il gravissait les marches, il entendait les notes résonner dans le couloir. Il pressa le pas, aiguillonné par la culpabilité. Elle l'attendait depuis au moins deux heures. Peut-être trois. Il ne se rappelait plus quand Bardolph lui avait demandé pour la première fois s'il avait fini.

Telle était la vie d'un aristocrate. Son épouse devrait simplement s'en accommoder, tout comme lui. L'alternative – être un duc inconséquent comme son père – était inconcevable.

Il n'empêche, elle serait probablement fâchée. Les femmes n'aimaient pas voir leurs arrangements contrariés. Il s'immobilisa abruptement sur le seuil de la chambre. Celle-ci était métamorphosée. Les murs bleus étaient tendus de soie jaune safran qui chatoyait à la lueur des chandelles. Des chandelles, il y en avait partout – sur les consoles, la commode, le manteau de la cheminée, la table. Un éclairage superflu, jugea-t-il, car Edie se passait le plus souvent de partition.

Les paupières closes, elle jouait si doucement qu'elle donnait l'impression de murmurer. Il l'écouta sans bouger, chaque note évoquant une goutte d'eau qui tombait en tintinnabulant sur les cailloux d'un ruisseau. Puis il entra, alla posa le recueil de poèmes qu'il avait sorti de sa poche et se laissa choir dans un fauteuil. Edie n'ouvrit pas les yeux, mais elle avait sûrement conscience de sa présence.

Les tensions de la journée semblaient s'évanouir au gré de la musique. Celle-ci l'emportait dans un autre univers, loin des chiffres et des rapports ; il éprouvait cette sensation de plénitude rare qu'il ne ressentait que lorsqu'il pêchait à la mouche, debout dans les eaux du loch, là-bas dans les Highlands. Ses moments les plus heureux...

Ici aussi, il était heureux. Malgré leurs soucis d'ordre intime, il y avait entre Edie et lui un lien profond, plus vibrant encore que la musique.

Les coups d'archet s'accéléchèrent et il comprit qu'elle était passée sans interruption à une autre pièce, moins mélancolique.

— Était-ce joué allegro ? demanda-t-il lorsqu'elle releva son archet.

— Oui, ça l'était.

— Et le premier était largo. Celui-ci est-il de Vivaldi ? s'enquit-il, s'essayant à ce nouveau vocabulaire qu'il commençait à mémoriser.

— En effet ! s'exclama-t-elle, radieuse. Cette œuvre de Vivaldi est la première que j'ai apprise enfant.

— Les deux semblent du même compositeur, fit-il remarquer. Comme s'il essayait de capturer un chant d'oiseau.

— Quelle belle image.

Edie posa l'archet et souleva son violoncelle. Gowan se leva d'un bond pour l'aider.

— Attention ! s'écria-t-elle, se laissant retomber contre le dossier de sa chaise avec un sourire penaud, tandis qu'il rangeait avec précaution l'instrument dans son étui capitonné. J'adore mon violoncelle. Je ne sais pas comment je réagirais s'il était blessé.

Elle avait dit *blessé*, nota Gowan. Comme s'il s'agissait d'un être vivant.

— Y a-t-il des différences entre deux violoncelles ?

— Bien sûr. Le mien a été fabriqué par Ruggieri. Mon père et moi le considérons comme le meilleur luthier du monde.

— Est-il coûteux ?

La somme qu'elle énonça le laissa bouche bée.

— Pour ce prix, on peut acquérir une maison dans un beau quartier de Londres.

— Voilà pourquoi je suis si méticuleuse. Et pourquoi il voyage dans un étui capitonné.

— J'aurais dû m'en douter quand Bardolph m'a annoncé que le violoncelle devait voyager dans sa propre voiture.

— Avec un valet chargé de le tenir pendant le trajet, ajouta Edie. La musique est une passion coûteuse. Mais j'imagine que nous ne voyagerons pas pendant quelque temps.

Elle leva vers lui un regard dans lequel pétillait un sourire.

— Je dois vous prévenir, Gowan, il se peut que je passe le restant de mes jours à jouer dans le verger. C'est si tranquille, et l'acoustique est merveilleuse. C'est tout ce que j'ai toujours désiré.

Tout ce qu'elle avait désiré ?

Elle alla prendre une flûte de champagne et en but une gorgée.

— Puis-je vous offrir un verre ? Je me disais que nous pourrions fêter... eh bien, notre arrivée à la maison.

Elle lui servit une flûte. Il l'accepta, mais la posa sans y goûter. Il glissa la main derrière la nuque d'Edie et l'embrassa à pleine bouche. Son sexe était déjà dur – ces derniers temps, il l'était quasiment tout le temps. Lorsqu'il mit fin à leur baiser, elle tremblait et laissait échapper de petits bruits de gorge.

— Vous devriez manger, murmura-t-il, lui mordillant le cou.

Elle recula.

— Non.

Il y avait dans son regard une touchante incertitude qu'il s'empressa de chasser d'un baiser.

— Je ne veux pas suivre un plan établi, décréta-t-elle.

— Ah.

Se rappelant leur nuit de noces, Gowan l'enlaça et referma la main sur ses jolies fesses rondes.

— Dans ce cas, milady, verriez-vous un inconvénient à ce que nous fissions un détour par notre lit avant le dîner ?

— Je pense que vous devriez d'abord boire votre champagne, lui dit-elle avec une pointe de fébrilité.

Elle se tourna, prit sa flûte à tâtons et la vida d'un trait.

Comment pouvait-on aimer le champagne ? Pour Gowan, c'était inconcevable. Mais il pensait cela de la plupart des alcools. Il se força à en boire une gorgée.

Edie s'empara de la bouteille et remplit son verre. Il la regarda avec étonnement. Selon toute vraisemblance, il n'était pas le seul à avoir un plan concernant l'aspect intime de leur mariage. Après tout, pourquoi pas ? Avec un peu de chance, celui d'Edie s'avérerait plus efficace que le sien.

Lorsqu'elle se tourna vers lui, ses yeux brillaient anormalement.

— Je pensais jouer pour vous. Je veux dire, juste pour vous, puisque vous n'avez pu vous joindre à nous cet après-midi.

— J'adorerais cela.

— Mais j'ai oublié, et maintenant mon violoncelle est rangé.

— Je vous le sortirais volontiers.

— Merci, dit-elle avec un sourire radieux avant d'achever sa deuxième flûte.

Il jeta un coup d'œil à la bouteille, mais le verre était trop épais pour voir le niveau. Le majordome l'avait sans doute débouchée il y a trois heures. Tandis qu'il s'occupait de l'instrument, Edie tira une chaise devant le sofa.

— Asseyez-vous là, lui ordonna-t-elle, l'index braqué sur ledit sofa.

Il s'exécuta sans mot dire.

— Vous avez oublié votre champagne !

Elle lui tendit sa flûte, puis s'aperçut que la sienne était vide. Elle tendit la main vers la bouteille, mais Gowan bondit de son siège pour l'arrêter.

— Non. S'il vous plaît.

Il jura intérieurement. D'où diable lui venait ce ton geignard ?

— Vous croyez que je suis déjà pompette ? demanda Edie après un silence.

— Absolument.

Elle s'assit et prit son violoncelle.

— Bien. Oups !

Elle se releva vivement, tenant l'instrument par le manche.

— Voudriez-vous tenir ceci un instant ?

Mais il était déjà debout, tel un diable jailli de sa boîte, le savoir-vivre interdisant à un homme de demeurer assis lorsqu'une dame se levait. Edie dénoua son peignoir et s'en débarrassa. Dessous, elle portait une chemise de nuit de fine batiste dont le corsage, le bas des manches et l'ourlet étaient ornés

de dentelle. Elle se rassit. Le côté était fendu, révélant une jambe joliment galbée. Sa cuisse était appétissante...

— Puis-je récupérer mon instrument ?

Sa voix le tira de sa transe. Il fit ce qu'elle lui demandait. Lorsqu'elle écarta les jambes, il faillit bondir de nouveau et exiger le report du récital. Il se retint Dieu sait comment, et se cala contre le dossier du sofa sans rien laisser paraître tandis qu'elle positionnait correctement son violoncelle. Puis elle leva vers lui un regard timide.

— Je n'ai jamais joué ainsi pour personne.

— Je l'espère bien, morbleu !

Le sourire d'Edie s'élargit.

— Que souhaitez-vous entendre ?

— Une pièce courte.

Il était comme hypnotisé par le gros instrument serré entre ses cuisses ouvertes – la vision la plus érotique qui lui ait été donné de voir. Edie paraissait toujours métamorphosée quand elle jouait. Or, cette fois, c'était différent. Il était question de musique, mais aussi de *lui*. Elle ne cessait de lui glisser des coups d'œil furtifs entre ses cils tandis que ses doigts vagabondaient sur les cordes.

Gowan eut soudain une idée. Il s'était débarrassé de sa redingote et de sa cravate dans son bureau ; il se leva et entreprit de déboutonner son gilet. Les yeux d'Edie s'agrandirent un peu, mais elle continua de jouer, même lorsqu'il ôta sa chemise. Quand il se pencha pour enlever une botte, elle fit une fausse note. Il s'en rendit compte, car il avait mémorisé l'arpège. Il avait la nette impression que sa femme appréciait ses muscles. Du coup, il se pencha de nouveau, avec une lenteur calculée cette fois, et fit jouer ses muscles tel un athlète romain pour se défaire de l'autre botte. Edie ne le quittait pas des yeux... Bizarrement, le rythme de son morceau n'était plus allegro.

Les chandelles s'étaient presque entièrement consumées et la chambre était à demi plongée dans la pénombre, à présent.

Il s'attaqua au premier bouton de son pantalon

— Bizarre, dit-il en croisant le regard d'Edie. Cette note aurait dû durer plus longtemps, non ?

— Comment le savez-vous ? s'étonna-t-elle sans quitter ses mains des yeux.

Il défit un autre bouton et baissa un peu son pantalon, dévoilant son abdomen musclé.

— C'est le morceau que vous avez joué avec votre père.

Les notes étaient stockées dans son cerveau, comme tout le reste.

— Vous l'avez mémorisé aussi précisément après l'avoir entendu une seule fois ?

Vu l'état d'excitation dans lequel il se trouvait déjà, il descendit d'un coup le pantalon avec le sous-vêtement qui contenait à peine sa virilité. C'était étrangement libérateur de se tenir nu devant son épouse. Pas de

domestiques. Juste elle et lui.

Edie se leva et lui tendit le violoncelle. Il le rangea dans son étui. Elle se tourna vers le miroir et entreprit d'ôter les épingles qui retenaient son chignon. Gowan s'approcha par derrière, et emprisonna ses seins dans ses paumes. Son opulente chevelure ruissela le long de ses bras.

— Dieu que vous avez de beaux cheveux, murmura-t-il.

Elle lâcha les épingles qui s'éparpillèrent sur le parquet avec un léger tintement. Au lieu de les ramasser, elle posa les mains sur celle de son mari et se laissa aller contre lui.

— J'ai songé plusieurs fois à les couper.

— Ne les coupez *jamaïs*. Promettez-le-moi, Edie.

Elle hésita, les sourcils froncés.

— Et si j'en ai envie ?

Il resserra son étreinte. Elle ne lui appartenait pas. Elle n'appartenait qu'à elle-même. Il n'avait pas le droit...

— Oubliez ce que je viens de dire.

Il pencha la tête et lui caressa la joue du bout de la langue, une invitation sexuelle flagrante. Ses doigts s'étalèrent sur ses seins.

— Puis-je vous emmener au lit, madame mon épouse ?

Elle sourit et croisa son regard dans le miroir.

— Oui, faites.

Tant qu'elle disait *oui* au bon moment...

Durant leur brève vie conjugale, ils avaient fait l'amour quatre fois en tout et pour tout. Gowan allongea Edie sur le dos, songeant à la cinquième. Elle devrait être différente. Plus réussie.

— Je veux mon champagne, décréta-t-elle, se tortillant et repoussant ses mains.

Elle se releva et se servit un autre verre avant de lui lancer un regard lascif par-dessous ses cils.

— J'aimerais que ce soit *vous* qui vous allongiez.

— Pardon ?

— Sur le lit, dit-elle en indiquant ce dernier de l'index. Sur le dos. Vous êtes mon époux, donc...

Edie aurait ri de son expression, si la situation n'avait été aussi sérieuse. Elle sirota son champagne en priant pour que Layla ait raison. Elle avait la tête qui tournait, ce qui devait être bon signe. Il lui suffisait de se laisser aller.

Mais d'abord...

Un instant, elle crut que Gowan n'obéirait pas. Après tout, c'était l'homme le plus dominateur qu'elle connût. Mais il s'allongea sur le dos, perplexe. Elle grimpa près de lui et déposa un baiser sur sa bouche.

— Je n'aime pas votre expression, l'informa-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Parfois, vos yeux n'expriment rien. Êtes-vous certain de ne pas vouloir de champagne ? Il est très bon.

— Non.

Le mot claqua comme un aboiement. Les antécédents de Gowan avec l'alcool ne lui facilitaient pas la tâche.

— D'accord, dit-elle en posant sa flûte. À présent, je vais apprendre ce qui vous donne du plaisir.

— Ce qui me donne du plaisir ? répéta-t-il en s'appuyant sur les coudes, l'air incrédule. Tout ! Je vous touche et je suis déjà au paradis.

Edie regrettait presque ce cinquième verre. Elle n'avait plus trop l'esprit clair.

— Ah, très bien...

— Et si nous procédions dans l'autre sens ? proposa-t-il.

— Lequel ?

Elle avait son torse sous les yeux. Elle promena les doigts sur ses pectoraux.

— Qu'est-ce qui vous donne du plaisir, à vous ? répondit-il.

La seconde d'après, elle se retrouva sur le dos, les poignets cloués au-dessus de la tête.

— En aucun cas ceci, assura-t-elle.

Gowan la lâcha.

— À moins que vous n'en ayez envie, ajouta-t-elle avec un brusque frisson d'excitation.

Il inclina la tête.

— Il ne s'agit pas de *moi*. Cette fois, c'est *votre* volonté qui prime.

— D'accord, approuva Edie. Je vais vous donner des instructions. Une sorte de carte routière.

Gowan la débarrassa de sa chemise de nuit et, assit sur ses talons, admira ses courbes à la fois voluptueuses et délicates. Il lui fallut faire appel à tout son sang-froid pour ne pas se jeter sur elle et la dévorer de baisers.

— Dites-moi comment procéder, ma chérie.

À sa grande horreur, les yeux d'Edie s'embruèrent de larmes.

— Je n'en sais rien. J'ai oublié de demander. Vous étiez le premier, vous savez.

Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa doucement.

— Je sais, chuchota-t-il. Je sais.

Elle eut une moue si adorable qu'il ne put s'empêcher de l'embrasser de nouveau. Ils s'égarèrent un moment, puis il revint au fait.

— Sincèrement, je ne sais pas, confessa-t-elle.

Un lent sourire incurva les lèvres de Gowan.

— L'expérimentation est un de mes passe-temps favoris, et je connais déjà quelques-unes de vos préférences.

— Vraiment ?

Il hocha la tête.

— Vous aimez ceci.

Il passa les pouces sur les pointes de ses seins. Edie en eut le souffle

coupé.

— N'est-ce pas ?

Elle ne semblait pas vouloir répondre tant qu'il continuait. Il s'arrêta.

— Edie ?

— Oui, répondit-elle, un peu haletante.

Il se pencha et... oui, elle aimait cela aussi. Elle aimait à peu près tout, s'avéra-t-il, sauf les coups de langue sous le menton. Et elle protesta avec vigueur quand il lui lécha l'aisselle.

— J'adore, dit-il, la voix rauque de désir. Vous sentez si bon. Essence d'Edie, mon parfum préféré.

— Beurk ! Arrêtez !

Mais une expérience se devait d'être exhaustive, alors il persévéra et descendit jusqu'à son ventre, alternant coups de langue, baisers et délicats mordillements. Puis il lui écarta les jambes et s'arrêta un instant, ému par le souvenir ô combien sensuel de ses cuisses chevauchant son violoncelle, avant de se perdre avec délices dans les plis satinés de sa douce intimité. Il lui avait déjà dispensé ces cajoleries intimes afin de s'assurer qu'elle était prête à le recevoir. Cette fois, il s'agissait d'elle.

Chaque fois qu'Edie ressentait ce léger embarras qui menaçait de la faire trop réfléchir, elle laissait le champagne la ramener sur son petit nuage cotonneux. Les caresses que lui prodiguait Gowan étaient si délicieuses que sa respiration sortait en sanglots de sa poitrine. Il lui écarta les cuisses, et elle se sentit soudain si vulnérable... Seigneur, il voyait *tout*. Mais il semblait apprécier... à en juger par ses bruits de gorge. Et lorsqu'elle se risqua à jeter un coup d'œil, elle constata qu'il était toujours au garde-à-vous. Ainsi, il la désirait, même lorsqu'il faisait cela. Pour la première fois, elle se sentit... vide, comme si elle avait besoin d'être comblée par lui. Elle tenta de le tirer par les épaules, mais il ne prêtait pas attention à elle.

Peu à peu, une étrange sensation l'envahit, et ses jambes commencèrent à s'agiter de manière incontrôlée, comme si elle avait la fièvre. Gowan lui caressa le ventre du plat de la main, puis descendit plus bas... et glissa un doigt en elle.

Elle cria, et creusa les reins. Ce n'était pas assez, alors elle gémit et supplia. Lorsqu'il glissa un autre doigt et donna un coup langue à un endroit précis, ses mains lui lâchèrent les épaules et retombèrent sur le drap.

Un instant plus tard, une vague brûlante la submergea tel un raz-de-marée, à la fois magique et terrifiante. Elle s'entendit crier, d'une voix rauque qui l'effraya. Mais impossible de contenir cette lame de fond tant sa force était colossale. Elle se laissa emporter, balayée par une délicieuse douleur que son corps accueillit avec bonheur. Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle avait le souffle haletant et le visage baigné de larmes. Les doigts de Gowan n'étaient plus en elle et elle se remit à trembler. Elle en voulait encore. Sans réfléchir, elle se redressa et l'attira à elle. La mélodie qui vibrait dans ses veines, elle avait envie de la lui faire partager.

C'est alors qu'elle vit son visage.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-elle, réalisant que ses doigts tremblaient comme si un éclair l'avait transpercée.

Elle retira sa main.

— Ai-je fait quelque chose de mal ?

Le visage de Gowan était sombre.

— Vous avez joui, dit-il d'une voix cassante.

Edie replia les genoux sur le côté et parvint à s'asseoir.

— Ah... oui ?

Le mot semblait si dérisoire pour dire ce qui venait d'arriver. Son corps était parcouru de spasmes dans des endroits dont elle ignorait qu'ils puissent l'être.

Les mâchoires de Gowan se crispèrent.

— Était-ce la première fois ?

Edie se figea, comprenant son erreur. Le champagne... le plaisir... elle s'y était abandonnée avec une insouciance fatale. Elle hocha la tête.

D'abord l'incrédulité, puis la rage déformèrent les traits de Gowan.

— Alors que s'est-il passé les quatre autres fois, lorsque vous avez soi-disant eu du plaisir ?

Il avait asséné chaque mot comme autant de coups de marteau.

Le champagne faisait tourner la tête d'Edie et la première réaction qui lui vint à l'esprit fut de se cacher sous le drap. Elle se contenta de le tirer jusqu'à s'en couvrir les seins.

— Je croyais juste... Je peux vous expliquer.

Il croisa les bras.

— Faites donc. Expliquez-moi pourquoi vous avez simulé le plaisir entre mes bras.

Quel avait donc été son raisonnement ? À l'époque, elle ne connaissait pas Gowan. Pas comme maintenant.

— Je ne l'ai pas fait exprès, finit-elle par dire.

— Vous ne l'avez *pas fait exprès* ? Comment osez-vous ? Dites plutôt que vous m'avez menti au moment où je nous croyais au comble de l'extase ! Où je pensais que...

— C'était... douloureux, bredouilla-t-elle.

Incapable de poursuivre son explication, elle serra le drap contre son

buste, sentant les larmes lui piquer la gorge.

— Cette fois, c'était différent, reprit-elle.

— Cette fois, vous étiez ivre, dit-il d'une voix égale. Mon Dieu, Edie, jamais je n'aurais imaginé que vous étiez une menteuse.

— Je ne suis pas une menteuse !

— Je me doutais qu'il y avait un problème. Pas étonnant que j'aie eu l'impression de ne pas vous posséder.

Edie en eut le souffle coupé.

— Vous ne me possédez *pas*, rétorqua-t-elle, sentant la colère monter. Je m'appartiens et nos ébats au lit n'y changent rien.

— Donc, toute ma vie, je vais me demander chaque fois si les gémissements de ma femme étaient sincères ou si elle simulait.

— Vous êtes cruel.

Edie n'était pas d'un naturel querelleur. Peu douée pour la riposte, elle recourut à la méthode éprouvée grâce à laquelle elle avait appris à surmonter les tensions entre son père et Layla.

— Si vous vouliez vous montrer un tant soit peu raisonnable...

Gowan bondit du lit et se réfugia dans le recoin le plus sombre de la chambre, le dos tourné. À l'évidence, il luttait pour maîtriser sa colère.

— Je déteste quand vous utilisez ce ton avec moi.

— Quel ton ?

— Ce ton doucereux, conciliant. Vous êtes condescendante, or, vu les circonstances, ce devrait être le contraire.

Il fit volte-face.

— Vous m'avez menti et je déteste le mensonge !

— J'étais juste... J'étais vierge !

— Et alors ?

— Je me suis affolée ! C'était douloureux et vous persévériez. Et je ne savais pas comment vous faire arrêter.

Gowan rejeta la tête en arrière en lâchant un grognement comme s'il venait de recevoir un coup de poing au creux de l'estomac.

— Maintenant, vous dites que je vous ai forcée ?

— Non !

Mais Edie était si ébranlée par sa réaction que les mots justes ne lui venaient pas. Il la foudroyait du regard.

— Je... je ne cessais de penser que je n'étais pas à la hauteur de vos espérances. J'ai échoué lamentablement, avoua-t-elle, car il fallait que ce fût dit. Vous vous donniez tant de mal. Moi aussi, je vous le jure. Je ne voulais pas que vous pensiez...

Les yeux de Gowan lançaient des éclairs.

— Je me donnais *tant de mal* ? Comme une espèce d'animal en rut ? éructa-t-il. Si je vous comprends bien, j'ai failli à vous satisfaire et vous m'avez cru incapable de supporter la vérité ? Bon sang, Edie, comment avez-vous pu penser une chose pareille de moi ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta-t-elle.

D'un geste rageur, il ramassa son pantalon et l'enfila sans se préoccuper de ses sous-vêtements.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante qu'elle détesta.

Elle ne pouvait pas le laisser partir ainsi. Elle se glissa hors du lit.

— J'ai besoin de prendre l'air.

Elle voulut faire un pas, mais trébucha sur le drap et faillit perdre l'équilibre.

— Attention, dit Gowan d'un ton sec. Mon père avait l'habitude de s'asseoir sur un tabouret à trois pieds parce que ainsi il ne tombait pas de trop haut quand le whisky lui était monté à la tête.

Edie prit une profonde inspiration et enroula le drap autour de son buste. L'effet grisant du champagne s'était évaporé.

— Ne pourrions-nous pas en parler ? Je suis sincèrement désolée.

— De quoi parlerions-nous ? rétorqua Gowan, qui boutonna son pantalon en évitant son regard. J'avais l'impression de vous faire l'amour. Que vous partagiez avec moi un moment que j'imaginai... Mais à l'évidence, je me fourvoyais. Vous jouiez la comédie et j'ai été assez idiot pour y croire. Assez idiot pour imaginer que ce moment avait quelque chose de particulier.

Il laissa échapper un rire amer.

— Quelle parodie ! s'exclama-t-il. À chacun de vos prétendus gémissements de plaisir, je pensais avec fierté que nous étions parfaitement assortis. J'en étais persuadé malgré la lettre dans laquelle vous m'aviez avoué votre absence d'intérêt pour les plaisirs de la chair. Je m'imaginai vous donner tort.

Edie se tordait les mains.

— Je n'aurais pas dû simuler. Mais à l'époque, je vous connaissais à peine, et je trouvais la situation embarrassante.

— Eh bien, maintenant nous nous connaissons. Et comment diable suis-je censé vous faire confiance désormais ? C'est quand vous êtes ivre que vous vous montrez la plus honnête ! explosa-t-il en attrapant l'une de ses bottes.

Edie s'efforça de formuler une réponse, mais rien ne vint. Son estomac se souleva, et elle fut prise de panique à l'idée de vomir à ses pieds.

— J'avais espéré épouser une femme qui aimerait Susannah et prendrait soin d'elle, poursuivit-il. Je ne suis pas revenu sur ma décision, même quand vous m'avez avoué votre manque d'intérêt pour les enfants.

Il enfonça le pied dans sa botte si violemment que le talon claqua sur le sol comme un coup de feu.

— Vous m'aviez prévenu et j'ai ignoré la mise en garde. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même si ma sœur doit grandir dans cette fichue Angleterre !

Edie était si blessée qu'elle avait du mal à parler.

— Je voulais être sa mère, articula-t-elle d'une voix enrouée. Je le

voulais vraiment !

L'éclair d'incrédulité dans le regard de Gowan fut presque plus douloureux que sa colère. Il se détourna, à la recherche de sa seconde botte.

— Je l'aurais aimée, assura-t-elle. Mais Layla était là et...

Les larmes jaillirent.

Il haussa les épaules.

— Un seul regard a suffi pour que je cesse de penser rationnellement. J'ai fait irruption chez votre père et je vous ai achetée sans y réfléchir davantage que s'il s'agissait d'un cheval. Une bien mauvaise affaire, si vous voulez mon avis, car je n'ai pas l'impression d'en avoir pour mon argent.

Gowan enfila son autre botte tout aussi brutalement.

— Et pour couronner le tout, j'ai échoué au lit – sans parler du fait que j'ai été assez stupide pour ne même pas me rendre compte que tous ces *oh* et ces *ah* étaient de la pure bouffonnerie, l'œuvre de mon épouse, comédienne à ses heures !

Elle le vit frissonner.

— Vous ai-je dit *pourquoi* je n'ai jamais couché avec une femme avant le mariage ?

Il posa la question avec tant de hargne que les larmes d'Edie redoublèrent.

— J'avais l'idée, chimérique sans doute, que l'honneur exige l'honnêteté entre époux. *L'honnêteté* ! Traitez-moi d'idiot si vous le voulez, parce que c'est ce que je suis. Un idiot ! Je suis tombé amoureux de vous au premier regard, persuadé que vous étiez la femme parfaite pour moi, jusqu'à preuve du contraire !

— Vous ne me trouvez plus parfaite pour vous ?

La voix d'Edie se brisa.

— Ce pour quoi vous êtes parfaite, c'est le violoncelle. En vérité, il n'y a rien d'autre qui vous intéresse dans la vie. Votre père l'a laissé entendre, mais je l'ai ignoré, lui aussi. C'est à votre violoncelle que vous êtes mariée, pas à moi. Et moi, je suis marié à une femme qui a besoin d'être ivre pour apprécier les relations intimes.

— Ce n'est pas vrai, bredouilla-t-elle. Au début, je... j'aimais cela. Vous le savez. Et c'est *vous* que j'ai épousé.

Elle le scruta, à la recherche de cette chaleur qu'il y avait toujours dans ses yeux quand il la regardait. Elle avait toujours senti qu'il la désirait et, oui... qu'il l'aimait.

Mais il n'y avait plus rien.

— Vous disiez m'aimer ! s'écria-t-elle, détestant son ton suppliant. Votre amour n'a pas pu disparaître ainsi.

— J'aime la femme que j'ai créée, rétorqua-t-il sèchement. J'étais ivre comme mon père après une bouteille de whisky, mais par le pur produit de mon imagination !

— Je vous en prie, ne dites pas pareilles vilénies, sanglota Edie.

Soudain, Gowan paraissait épuisé.

— Je ne fais qu'admettre la vérité. C'est autant ma faute que la vôtre. J'ai précipité notre mariage avant que nous ayons le temps de vraiment nous connaître, et maintenant, nous devons vivre avec les conséquences. Par-dessus tout, j'ai failli de la pire façon qui soit pour un homme.

Il enfila sa chemise.

— J'ai besoin de revoir ma conception du monde. Une question de priorités. Tout finira par s'arranger.

Il avait articulé ces mots avec une précision féroce.

— Gowan !

Il se dirigea vers la porte.

— Le drame ne vous sied pas, lança-t-il d'une voix dure. Mon père m'avait prévenu, lui aussi. Il disait qu'il y a deux genres de femmes : celles qui donnent et reçoivent du plaisir, et les épouses qui restent étalées là comme des crêpes du Mardi gras.

À présent, les larmes ruisselaient sur les joues d'Edie.

Gowan avait ouvert la porte. Il fit soudain volte-face et revint sur ses pas. Il attrapa un livre posé sur une petite table. La colère lui déformait de nouveau les traits. Et pas seulement la colère. Il évoquait un guerrier trahi par ses propres troupes. Tel César, lorsque Brutus avait levé sur lui la dague fatale.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, apeurée.

Il pivota vers elle avec lenteur.

— Je ne suis pas le seul à savoir que je n'ai pas su vous contenter au lit, n'est-ce pas ?

Edie se sentit blêmir.

— Vous en avez parlé à lady Gilchrist. En fait, vous lui avez raconté mes défaillances dans cette lettre, je me trompe ?

— Je n'ai donné aucun détail, se défendit Edie dans un murmure.

Gowan éructa un blasphème caractérisé.

— Comment avez-vous pu ? L'intimité de notre chambre à coucher...

L'acceptation désolée de la trahison dans sa voix était pire que des cris.

— Vous vous méprenez sur mes intentions, se récria Edie qui courut vers lui et se jeta à son cou. Layla est comme ma mère. Je vous en supplie...

Gowan détacha ses mains et recula.

— Vous avez raconté à la femme qui va élever ma sœur que je vous faisais souffrir au lit. Vous avez raconté à l'épouse d'un des gouverneurs de la Banque d'Angleterre que vous en étiez réduite à feindre le plaisir... parce que j'étais incapable d'accepter la vérité.

Sa dernière phrase jaillit dans un grondement :

— Allez au diable ! Vous m'avez ravi ma virilité et couvert de ridicule !

Edie était secouée de sanglots irrépessibles.

— Gowan, non ! l'implora-t-elle. Layla n'en soufflera jamais mot.

— Que vous croyez, la détrompa-t-il avec un calme glacial qui

contrastait avec la férocity de son expression. Votre belle-mère a eu la gentillesse de me prêter un recueil de poèmes sur la copulation, figurez-vous. Je trouvais la chose singulière. Je comprends maintenant qu'elle voulait m'éclairer sur la façon dont je dois honorer ma femme.

Les jambes d'Edie se dérobèrent sous elle et elle tomba à genoux devant lui.

— Je vous en conjure, ne nous faites pas cela. Je vous aime. Et je suis sincèrement navrée.

— Et moi donc, lâcha Gowan avant de quitter la pièce.

Edie pleura longtemps. Elle pleura sur son mariage. Et pour avoir fait souffrir quelqu'un qui l'aimait. Parce que Gowan l'aimait. Il était tombé amoureux d'elle et elle ne s'en était même pas rendu compte.

Lorsque ses larmes se tarirent enfin, elle était si mal en point qu'elle tituba jusqu'aux commodités où elle rendit tout le champagne qu'elle avait ingurgité. Lorsqu'elle regagna sa chambre, elle tremblait encore, mais avait l'esprit plus clair. Elle s'assit au bord du lit pour réfléchir. Si elle était aussi désespérée, c'était parce qu'elle l'aimait, elle aussi. Sans doute était-elle tombée amoureuse tandis qu'elle le regardait discuter de ses dossiers, endurer les interminables descriptions culinaires de Bindle parce que cela faisait plaisir à ce dernier, ou écouter de la musique – cette musique dont il lui avait toujours dit que c'était une perte de temps, ce qui ne l'empêchait pas de respecter son amour pour le violoncelle au point de changer leur itinéraire...

Oui, il l'aimait.

Au réveil, le lendemain matin, elle se sentit comme une coquille vide. Gowan avait raison : elle était inapte en tant que femme et en tant qu'épouse. Elle était obligée de boire pour avoir un orgasme.

Elle refusait d'être cette femme.

Et il avait aussi raison au sujet de Susannah. Un regard avait suffi à la fillette pour se détourner d'elle. Cette enfant serait plus heureuse avec Layla, c'était l'évidence même. Celle-ci avait su exactement comment agir. Susannah ne l'avait pas repoussée, elle. C'était mesquin de pleurer alors que toutes les deux s'aimaient tant.

En vérité, elle n'avait aucun don pour tout ce qui faisait qu'une femme était une femme : pas d'instinct maternel, pas le moindre instinct non plus au lit. Elle ne comprenait pas vraiment ce qu'elle avait fait de travers, mais Gowan avait une expression dégoûtée lorsqu'elle avait ouvert les yeux. Elle en frémissait rien que d'y penser.

Oui, il lui avait bel et bien fallu une demi-bouteille de champagne pour apprécier ses caresses. Et plutôt se tuer que de passer des heures à diriger son château, comme tout le monde l'attendait d'elle.

Elle se leva avec précaution. Au fond, elle avait toujours su la vérité. La musique était toute sa vie ; elle n'avait toutefois pas imaginé combien l'admettre serait douloureux.

Son père ferait annuler le mariage. Il était riche et puissant, il interviendrait en sa faveur. Elle allait le prévenir et il viendrait la chercher. Elle luttait de nouveau contre les larmes, lorsqu'elle entendit des pas dans le couloir. Elle prit une profonde inspiration, attendant Mary – mais c'était Layla.

— Que diable s'est-il passé ? s'écria sa belle-mère en entrant.

Elle referma la porte derrière elle.

— Il paraît que ton mari est parti pour les Highlands, fou de rage. Le personnel est dans tous ses états, parce qu'il ne fait jamais un pas sans Bardolph qui est encore ici. Il a emmené deux laquais, six valets de pied, un avoué et son valet de chambre, mais tout le monde semble penser qu'il voyage léger.

Edie déglutit.

— Je pars, Layla. Je rentre en Angleterre.

— Tu pars ? Mais tu ne peux pas ! Tu es *mariée*, Edie. Tu n'as pas le droit d'abandonner ton mari. À moins...

Elle étrécit les yeux.

— Il souffre d'une perversion répugnante, n'est-ce pas ?

— Non ! C'est moi !

— C'est *toi* qui as une perversion ? s'écria Layla, déconcertée. N'aurais-tu pas...

— Mais non ! coupa Edie qui se détourna et serra le bord de la table avec force, le temps de se ressaisir. Je ne suis pas une bonne épouse, Layla. Ne pourrions-nous pas en rester là ? Gowan mérite mieux : une épouse douée au lit, qui ne lui ment pas et qui veut avoir des enfants.

— De quoi parles-tu ? Tu lui as menti ? À quel sujet ? Et que viennent faire les enfants là-dedans ?

— Je serais une mère pitoyable, comme il l'a fait lui-même remarquer, déclara Edie. Et je n'ai pas non plus envie de diriger un château. Je n'aurais jamais dû me marier. Je ne suis bonne qu'à une chose, nous le savons toutes les deux.

Layla prit place sur le sofa.

— Tu te trompes. Viens t'asseoir près de moi, ma chérie. J'ai toujours trouvé que ton père mettait trop l'accent sur votre jeu. Tu es tellement plus qu'une musicienne.

— Gowan ne serait pas d'accord avec vous, riposta Edie, qui se mordit la lèvre pour ne pas pleurer, refusant de s'apitoyer sur son sort. Je vais aller en Italie. Père me soutiendra, je le sais. Je changerai de nom et commencerai une carrière sérieuse. Publique.

— Mais Edie...

— Ma décision est prise. Mon mariage est brisé, Layla. Gowan a deviné que j'avais feint la jouissance et il était furieux. Vous savez combien je déteste que les gens se mettent en colère. Même si c'est mérité.

Layla l'attira dans ses bras.

— Ma pauvre petite. Il n'aurait pas dû. C'est une brute. Il te doit des excuses.

— À quoi bon ? Un homme qui vocifère recommencera. À propos, il a aussi deviné que vous étiez au courant.

— Seigneur ! Pas étonnant qu'il soit si furieux.

— Je l'ai trahi avec la seule personne qu'il ne peut éviter parce que vous allez élever Susannah. Je ne peux pas vivre ainsi, Layla. Je ne supporte pas qu'on me hurle après de cette manière.

Layla l'étreignit avec tant de fougue que c'en était presque douloureux.

— Je ne comprends pas. Cet homme t'*aime*.

— À l'en croire, il aimait la femme qu'il avait imaginé que j'étais, rectifia Edie qui se libéra et renifla sans élégance. Avez-vous un mouchoir ? J'ai utilisé tous les miens et bien failli déchirer les draps cette nuit.

— Tant pis pour mon jupon français, soupira Layla, mais la plaisanterie tomba à plat. Je doute que Gowan te laisse partir, reprit-elle un instant plus tard, après avoir donné un mouchoir à Edie.

— Il ne veut plus de moi. Il m'a dit qu'il avait fait une erreur en m'achetant, parce que je serais une mère épouvantable, vous vous rendez compte ? Il a dit qu'au lit, je restais là, étalée comme une crêpe.

Layla se leva d'un bond, les poings serrés, l'image même de la déesse vengeresse.

— Comment a-t-il osé tenir des propos aussi insultants ? Et condescendants ? Il n'est même pas anglais ! Il devrait plutôt s'aplatir à tes pieds, et être reconnaissant qu'une femme aussi belle et talentueuse que toi ait accepté de l'épouser ! Ne parlons même pas de ta dot ou de ton titre. Ton père va l'occire !

— C'est inutile. Mais je... je ne peux pas passer ma vie à me considérer comme une porcelaine de pacotille ébréchée, Layla. Et encore moins comme une vulgaire crêpe.

— Ton père va se charger de tout. Bardolph est pénible, certes, mais c'est un organisateur hors pair. Il nous mettra dans un carrosse en un tournemain.

— Nous ? Mais vous n'avez nul besoin de m'accompagner ! Vous devez penser à Susannah maintenant.

— Nous aurions regagné l'Angleterre d'ici à quelques semaines de toute façon. Nous allons juste avancer un peu notre départ.

— Et si Gowan se lance à nos trousses ?

— Il est en route pour les Highlands, il ne sera donc pas de retour avant au moins une semaine. Même s'il y a bien un petit risque, je suppose, qu'il reprenne ses esprits à trente kilomètres d'ici et se rende compte qu'il n'est qu'une brute épaisse doublée d'un poltron.

— Vous êtes trop dure.

— Non, c'est la réalité. Ton père a bien souvent perdu patience avec moi, mais jamais il n'a essayé de m'humilier, répliqua Layla en allant tirer le

cordon de la sonnette. Nous aurons quitté cette contrée reculée en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Edie contempla ses fleurs sauvages tout emberlificotées dans leurs vases.

— J'aime l'Écosse.

— Attends de voir le sud de la France. Ma mère m'y a emmenée quand j'étais enfant et je n'ai jamais oublié. Il me tarde d'y retourner.

Mais Edie secoua la tête.

— Non, je refuse de me sauver dans le dos de mon mari, comme une bonne qui s'enfuirait avec l'argenterie. Je dois parler à Gowan face à face. Je vais prévenir père, puis j'attendrai son arrivée. Je suis sûre que Gowan sera rentré d'ici là.

— Il n'est pas impossible que ton père t'ignore, parce qu'il sait que je suis ici, observa Layla d'un air malheureux.

— Ma chère Layla, répondit Edie, désormais déterminée à se montrer franche, vous devez cesser de badiner avec d'autres hommes, parce que vous brisez le cœur de votre époux.

— Mais je n'ai jamais...

— Ce ne sont pas des façons de se comporter, même si nous savons l'une comme l'autre que vous n'avez jamais été infidèle à père.

Un silence tomba entre les deux femmes.

— Je ne suis pas sûre d'apprécier la nouvelle Edie, observa Layla. D'abord, tu me forces à jeter mes cigares, et maintenant tu me dispenses tes conseils conjugaux.

— Quelle ironie, n'est-ce pas ? Une aveugle qui en conduit une autre.

— Un jour, tu rencontreras un homme qui éprouvera pour toi un amour si profond qu'il te pardonnera aussitôt ta farce idiote, déclara Layla avec sincérité. Cet homme changera ton point de vue sur l'amour charnel. Quand l'étincelle se produit, c'est comme si deux êtres ne formaient plus qu'un. Comme s'ils se parlaient sans avoir besoin de mots.

Edie se mordit la lèvre.

— Si c'est comme cela pour père et vous...

— Nous avons oublié, coupa Layla. Et j'ai l'intention de faire mon possible pour nous rapprocher. Tu as raison, Edie, j'ai gâché ce qu'il y avait entre nous.

— Il a sa part de responsabilité. Il doit apprendre à être moins catégorique dans ses jugements.

— Nous parlerons, je te le promets. Nous avons Susannah maintenant. Nous sommes des parents.

Edie sourit.

— Elle a tellement de chance de vous avoir comme maman.

— Et toi, comme tante, ajouta Layla. Une tante célèbre et exotique qui épousera un sublime et tendre Italien – un prince – et vivra dans une tour sur une colline.

Sur la route des Highlands, Gowan chevauchait à côté de la voiture qui transportait l'intendant et l'avoué avec lesquels il était censé s'entretenir. La rage l'habita des heures durant, doublée d'un lancinant sentiment de trahison.

Mais tandis que sa monture avalait les lieues, la colère s'évanouit, remplacée par une vérité bien plus cruelle : il avait échoué. Il n'était qu'un bon à rien au lit, comme le lui aurait reproché son père.

Il n'avait jamais vraiment connu l'échec auparavant. Certes, il y avait eu la rouille brune dans le blé ou la gale du mouton. Des erreurs ponctuelles, il en avait commis. Mais l'échec, c'était autre chose.

Il lui fallut deux jours, tout le trajet jusqu'au domaine des Highlands, pour comprendre une chose importante : jusqu'à présent, Edie non plus n'avait jamais connu l'échec. Voilà pourquoi elle n'avait pu supporter de lui avouer la vérité – parce qu'elle considérait ce qui s'était passé comme étant sa faute à *elle*.

Alors qu'il était manifestement le seul responsable. Bonté divine ! Toutes ces simagrées à propos de son honneur, alors qu'il aurait mieux fait de trousseur la serveuse comme son père le lui avait conseillé. Au moins, à l'heure qu'il était, il saurait quelle erreur il avait commise.

Il franchit le seuil de l'ancien manoir et monta droit dans sa chambre, ignorant le majordome, le personnel rassemblé et la suite qui l'avait accompagné depuis Craigievar. Son valet le suivit, mais il lui claqua la porte au nez.

Deux heures plus tard, il était toujours assis, la tête entre les mains. Mais un semblant de raison commençait à lui revenir. Il trouverait une solution. Il le fallait. Que diable s'était-il donc imaginé toutes ces années ? Depuis ses seize ans, il aurait mieux fait de consacrer chaque instant de sa vie à l'apprentissage de l'amour, comme les autres hommes. Mais non, il s'était comporté comme un arrogant guindé et obtus qui considérait les autres avec une froideur condescendante. Jamais il n'avait éprouvé un mépris aussi amer envers quelqu'un – à l'exception d'une seule personne.

Son père.

Il finit par redescendre, et alla chercher son matériel de pêche. Il refusa d'un geste l'aide d'un valet et se dirigea vers les eaux sombres du loch, non loin du manoir.

La conjonction d'un loch écossais et d'une canne à pêche faisait des miracles chez un homme enclin à la haine de soi. Deux heures plus tard, lorsqu'un poisson sauta à la surface dans un grand éclaboussement, Gowan avait retrouvé la paix. En rentrant au manoir, il était transi dans ses vêtements trempés et couverts d'écailles. Il lui fallut un jour de pêche supplémentaire pour finir de s'éclaircir les idées.

Il finit par conclure qu'il était la création de son père dépravé. Bannir le whisky, les femmes, les tabourets à trois pieds... Tout cela n'avait été que pure affectation de la part d'un enfant clamant à la face du monde que jamais il ne ressemblerait au seul représentant de la gent masculine qu'il connaissait. En d'autres termes, il n'avait jamais été question de vertu – juste d'une détestation tenace envers un mort.

Le troisième jour, il se surprit à remarquer que l'eau était d'un vert foncé luisant, mais argentée au bord. Une truite fila sous la surface, évitant sa ligne avec habileté. Un groupe de bruants aux pattes roses l'accueillit au détour de la haie de bruyère.

Cet après-midi-là, il réalisa qu'il ne voulait plus jamais s'infliger la description d'un vin. Pareillement, il en avait assez des anguilles. Et du blé.

Un balbuzard plongea dans l'eau non loin de lui, et remonta avec une truite entre les serres. Gowan jura en gaélique contre ce rival qui lui dérobait son poisson – un instant de bonheur qui le prit par surprise. Sauf qu'il était loin d'être heureux. Dès qu'il pensait à Edie, il avait l'impression d'avoir un trou béant dans le cœur. Et chaque jour la douleur empirait, de même que l'insupportable sensation de manque.

Un matin, avant de prendre la direction du loch, il établit une chaîne de commandements qui lui réservait seulement les rapports les plus significatifs. Dès le lendemain, il comprit qu'un secrétaire et deux régisseurs étaient incapables d'assumer leurs responsabilités sans son intervention permanente. Il les congédia.

Depuis qu'il avait hérité de son titre, à quatorze ans, il ne s'était jamais autorisé plus d'une heure de pêche par jour ; il y avait bien trop de choses importantes à régler. Il comprenait maintenant que presque rien n'avait d'importance, à part peut-être reprendre le contrôle de ses émotions. Pourtant, avec chaque jour qui s'écoulait, la retenue lui semblait de moins en moins un choix possible. Pas avec Edie.

Peut-être l'amour était-il la seule solution.

Il devait rentrer et mettre tout en œuvre pour donner une chance à leur mariage. Pas seulement au lit, même si c'était important. Il fallait qu'ils aient une discussion. Une discussion sérieuse. Ce ne serait pas chose aisée pour lui, car, au fond, il n'avait jamais eu de véritable interlocuteur.

Debout sur un promontoire, il observait sa ligne qui dérivait à la surface de l'eau quand un rayon de soleil illumina l'eau d'un reflet doré. Doré comme la chevelure d'Edie. Un instant plus tard, le chant d'un oiseau lui rappela les notes qui jaillissaient de son violoncelle. En bien moins beau.

Son cœur se serra. Ce loch, Craigievar, ses domestiques... tout cela n'était rien.

Seule comptait Edie.

Il sortit du loch et regagna le manoir où il demanda qu'on lui prépare un bain. Avant de regagner le château, il devait, en tant que juge de paix, arbitrer les plaintes en retard. L'après-midi, il se rendit donc à l'hôtel de ville, maudissant le temps qu'il avait perdu à pêcher au lieu de remplir ses obligations et retourner auprès de son épouse.

Il rendit la justice – plus ou moins – dans les quatre ou cinq premières affaires. Se présentèrent ensuite devant lui un brasseur et sa femme qui, incapables de vivre en harmonie, occupaient des domiciles séparés. La dot se montait à un certain nombre de cochons et elle voulait les récupérer. La femme, qui n'avait pas de menton, et son mari, qui en avait un en pointe, se foudroyaient du regard comme si leur vie dépendait de ces cochons qu'on imaginait presque fouissant le sol devant eux dans la salle.

De quel droit pouvait-il juger ces deux-là ? Gowan n'avait qu'une envie : partir. Mais il ne pouvait laisser dans les limbes les cochons innocents.

— Moitié moitié, aboya-t-il. Cinq chacun.

Le brasseur vira au rouge brique.

— C'est ma fichue femme et ce qui lui appartient m'appartient, protesta-t-il. Ces cochons sont à moi et je les mettrai dans la saumure sans lui en donner un seul pied.

Gowan s'approcha de lui, conscient de ressembler à un cerbère émergeant des portes de l'enfer. Il ne dormait plus, ne mangeait plus, n'exhalait plus le moindre souffle sans penser à Edie.

— Votre femme ne vous appartient pas ! hurla-t-il, contenant à peine sa fureur.

Le plaignant recula d'un pas.

— Une femme n'est la possession de personne. Vous avez de la chance que la vôtre vous ait supporté cinq minutes, espèce de caricature ratatinée de brute abâtardie !

— Hé ! fit une voix indignée derrière lui. Vous avez pas le droit de lui parler comme ça !

Le dos raide, les mains calées sur les hanches, la femme du brasseur le défiait du regard.

— D'accord, il est un peu nigaud, reprit-elle, ça oui, je dis pas le contraire. Mais vous avez pas le droit d'insulter mon mari juste parce que vous êtes duc.

Gowan la fusilla du regard jusqu'à ce qu'elle pâlisse, mais elle ne baissa pas les yeux. Il alpagua l'homme par le col et le secoua.

— Il y a peut-être une chance qu'elle vous reprenne, espèce de nigaud incapable.

Le brasseur avala sa salive. Gowan le lâcha.

— Les cochons sont confisqués jusqu'à ce que ces deux idiots aient

réglé leurs problèmes conjugaux.

Un murmure de protestation s'éleva dans la salle. Gowan regarda le brasseur.

— Aimez-vous votre femme ?

Sidéré, l'homme avala de nouveau sa salive, puis hocha la tête.

Gowan interrogea l'épouse du regard.

— Si c'est vrai, il le cache bien, s'écria-t-elle d'une voix perçante. Il reste à la taverne jusqu'à pas d'heure !

— Alors pas de cochons, dit Gowan à l'homme. Pas un seul cochon tant que vous n'aurez pas appris à garder vos fesses dans votre propre cuisine !

Et sur ces mots, il tourna les talons.

Le troisième jour, Edie comprit que Gowan ne rentrerait pas. Les deux premières nuits, elle s'était réveillée à chaque bruit dans le château, certaine de le voir surgir à tout moment. Le matin du troisième jour, elle se promena à l'extérieur des murailles pour la première fois depuis le départ de Gowan. Alors qu'elle se tenait au milieu du cerfeuil sauvage, qu'elle considérait un peu comme sa fleur fétiche, son regard se posa sur la tour, et l'idée lui vint.

Cette tour était abandonnée, mais elle y trouverait ce dont elle avait désespérément besoin : solitude, espace, silence, un endroit pour travailler.

Si elle y emménageait, Gowan ne la prendrait pas par surprise en faisant irruption dans sa chambre pour saccager son cœur. Elle rentra au château.

— Mary, pourriez-vous m'envoyer Bardolph ? demanda-t-elle à sa femme de chambre un instant plus tard. J'ai décidé de m'installer dans la tour et j'ai des dispositions à prendre.

Mary ouvrit de grands yeux.

— Dans la tour ? Il paraît que c'est dangereux. Les filles de cuisine affirment qu'elle est hantée. Il y a un chevalier noir qui s'y promène avec son heaume sous le bras, et sa tête est *dans* le heaume, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je prends le risque de croiser le chevalier noir.

— Sa Grâce en a interdit l'accès, lui rappela Mary. L'endroit est sans doute maudit, milady. Des tas de gens ont perdu la vie à tenter de l'escalader. S'il vous plaît, ne commettez pas une si grande imprudence.

— Vous ne verriez pas d'inconvénient à y venir deux fois par jour, n'est-ce pas ?

— Comme si je pouvais vous laisser seule ! s'indigna Mary. Je vais m'y installer aussi, décréta-t-elle, affichant la mine tourmentée mais courageuse d'une martyre dans l'arène.

— Il n'y a pas assez de place pour vous, fit remarquer Edie.

— Vous quittez le duc, n'est-ce pas, milady ? risqua la femme de chambre. Vous vous retirez dans la tour à cause de lui ?

— J'ai déjà envoyé une lettre à mon père pour lui demander de venir. Je prévois de rentrer à Londres avec lui, expliqua Edie. J'imagine que ce sera un choc pour le personnel.

— Un *choc* ? Ils n'y croiront pas. Ils considèrent cet homme comme

Dieu en personne descendu parmi les simples mortels.

Edie parvint à rire, comme si cette pensée ne lui avait pas traversé l'esprit.

Choqué ou pas (elle n'aurait su le dire), Bardolph mit à contribution un grand nombre d'hommes qui entreprirent de transporter des meubles au pied de la colline, tandis qu'une armée de bonnes munies de seaux et de serpillières s'attaquait à la poussière et aux toiles d'araignée.

L'après-midi, une fois la table du déjeuner débarrassée, Layla annonça qu'elle allait s'allonger un peu ; Susannah l'avait réveillée à l'aube et elle avait besoin de faire une sieste. Lorsqu'on lui demanda si elle souhaitait regagner la nursery ou rester avec Edie, la fillette indiqua celle-ci du doigt.

Edie l'emmena donc dans sa chambre. Elle s'assit et sortit son violoncelle. Au bout d'un moment, Susannah s'approcha d'elle.

— Que faites-vous ?

— Je nettoie les cordes de mon violoncelle.

— Pourquoi ?

— Pour éliminer la résine qui s'y est accumulée.

Susannah renifla et fit la grimace.

— Ça sent mauvais.

— J'utilise de l'alcool distillé.

Edie n'entra pas dans les détails, déterminée à ne pas faire d'avances embarrassantes à la fillette. Après le fiasco de la poupée, elle avait essayé de lui sourire, de la complimenter sur ses cheveux. Elle s'était mise à genoux pour jouer avec elle. En vain. Elle comptait bien en rester là.

Susannah la regarda sans mot dire passer un chiffon doux sur les cordes. Puis elle se mit à lui poser des questions, et avant même de s'en rendre compte, Edie lui jouait des notes et lui montrait comment les reproduire. Elle se souvenait encore de son père qui faisait de même avec elle.

— Pourriez-vous me jouer quelque chose ? demanda la fillette, appuyée contre son genou.

— Qu'aimerais-tu entendre ?

— *Trois souris aveugles.*

Edie lui montra comment pincer les cordes correctement pour jouer la comptine.

— C'est ma préférée, déclara Susannah.

— Pourquoi ?

— Parce que la femme du fermier leur coupe la tête. Et après, elles sont mortes. Toutes les trois, et voilà.

Edie se demanda un instant si elle devait s'inquiéter d'une telle réaction et s'en ouvrir à Layla, puis décida que c'était sans doute normal. Après tout, Susannah avait perdu sa mère, il était logique qu'elle pense à la mort. C'était la même chose pour son couple brisé... Elle s'empressa de penser à autre chose.

Ce soir-là, le dîner fut servi de bonne heure, puis Bardolph escorta Edie,

Layla et Susannah jusqu'à la tour.

— Vous avez fait un travail extraordinaire, Bardolph ! s'exclama Edie lorsqu'elle entra dans la première pièce habitable.

Celle-ci avait été transformée en une salle à manger confortable avec un petit buffet rempli de vaisselle aux armoiries du duché. À l'étage suivant, elle découvrit un salon, avec un joli tapis d'Aubusson recouvrant le sol et des fauteuils tendus de brocart.

— C'est tellement plus beau que ma chambre au château !

— Ce sont les affaires de feu la duchesse, lui apprit Bardolph, que ce compliment inattendu dégela quelque peu. Elles étaient rangées au grenier depuis son départ prématuré.

Edie lui glissa un regard de biais. Se pouvait-il que Bardolph n'appréciât pas non plus la décoration du château ?

Sa nouvelle chambre, au niveau supérieur, était aussi charmante que le salon. Un grand lit occupait presque toute la pièce, mais il restait assez de place sur le côté pour un fauteuil confortable, une chaise à dossier droit et son violoncelle – qui l'attendait sur son socle.

— Oh, Bardolph, merci de tout cœur ! s'exclama-t-elle, sincèrement reconnaissante.

— Je ne te demande même pas si tu souhaites de la compagnie demain pour le déjeuner, intervint Layla. Sa Grâce va sans aucun doute travailler toute la journée, Bardolph. Vous lui enverrez un valet avec un repas léger. Je la rejoindrai le soir pour dîner, une fois Susannah couchée.

Edie eut un pincement au cœur, mais mieux valait ne pas passer trop de temps avec la petite. À quoi bon ?

— Mais nous te rendrons visite chaque matin, enchaîna Layla. Et tu devras poser ton violoncelle pour nous accueillir.

— D'accord, approuva Edie, le cœur plus léger.

Elle s'habituerait à vivre seule mais, pour l'instant, savoir que Layla lui rendrait visite la rassurait.

— Tu n'auras pas peur, toute seule ici la nuit ? s'inquiéta sa belle-mère alors qu'elle s'apprêtait à redescendre avec Susannah.

— Non, je serai parfaitement heureuse.

Ce n'était là qu'un mensonge de plus.

— Il peut y avoir des vagabonds, fit remarquer Bardolph. Je me sentirais plus tranquille si vous m'autorisiez à laisser un valet près de la porte d'entrée, Votre Grâce.

— Certainement pas, répliqua Edie d'un ton ferme. Et maintenant, dehors, vous tous. Bardolph, si vous pouviez m'envoyer Mary. Je suis pressée de me coucher.

— Nous pourrions rester avec vous, fit la petite voix de Susannah. Nous pourrions tenir toutes les trois dans ce grand lit.

Pour la première fois de la journée, le visage d'Edie s'éclaira d'un vrai sourire. Spontanément, elle alla s'agenouiller devant la fillette.

— J'apprécie beaucoup votre offre.

Susannah recula d'un pas. Un seul. Elle craignait visiblement encore qu'Edie ne la sépare de Layla. Soucieuse de ne pas l'effaroucher, Edie se releva et posa l'index sur le bout de son nez.

— Si vous venez me voir demain, nous travaillerons une nouvelle comptine.

Elle sourit à Layla.

— Connaissant votre piètre opinion des musiciens, je suis désolée de vous le dire, mais cette petite a une charmante voix de soprano.

Susannah, qui n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait dire, décocha un sourire radieux à Layla.

— C'est vrai.

Layla la souleva dans ses bras.

— Mais pour l'instant, c'est l'heure d'aller au lit. Bonne nuit, ma chérie, ajouta-t-elle en soufflant un baiser à Edie. Oh, écoutez ! Il s'est remis à pleuvoir.

— Des valets attendent en bas avec des parapluies, intervint Bardolph. Il se peut que le sol se détrempe, dit-il à Edie. Mais vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Cette tour tient debout depuis 1248, et même en cas d'inondation, la rivière ne l'a jamais menacée. Quoi qu'il arrive, elle résistera. Sa Grâce a fait renforcer les fondations, et les joints de la maçonnerie sont tout neufs.

Gowan veillait toujours à tout. Edie insista pour les raccompagner jusqu'en bas où elle étreignit brièvement Layla et Susannah avant de regagner sa nouvelle chambre. Il y avait des lampes partout, ainsi qu'une belle flambée dans la cheminée. Mais à part le craquement occasionnel d'une bûche, le silence était total.

— C'est exactement ce qu'il me faut, dit-elle à voix haute pour se rassurer.

Dès le lendemain matin, elle reprendrait le travail qui l'avait rendue si heureuse en des temps moins troublés. En attendant, elle ouvrit la fenêtre qui faisait face au château. Perché sur la colline, dans la pénombre du crépuscule, il ressemblait plus que jamais à un château de conte de fées. Quantité de fenêtres brillaient, signe qu'une multitude d'âmes s'affairaient entre ses murs. Elle aperçut Mary qui trottinait sur le sentier.

Il était faux de dire qu'elle n'aimait pas les domestiques ou n'appréciait pas les services qu'ils lui rendaient. Mais cette pièce minuscule était paisible, et si calme qu'elle entendait chaque note du chant d'un oiseau perché dans un arbre du verger, en contrebas.

Pourtant, toutes ses pensées étaient tournées vers Gowan. Elle ne doutait pas qu'il serait furieux lorsqu'il découvrirait qu'elle avait enfreint son ordre au sujet de la tour.

Elle serait claire, directe, adulte. Calme, compatissante et néanmoins résolue.

Des heures plus tard, allongée dans son lit, elle y réfléchissait encore. Lorsqu'elle lui aurait annoncé qu'elle le quittait, Gowan lui crierait après. Mais les intendants, avoués et tous les domestiques l'attendraient. Il finirait par retourner au château et, un jour ou l'autre, il épouserait une robuste Écossaise qui lui ferait dix rouquins.

Cette idée la rendait malade, mais c'était prévisible. Il était impossible d'oublier un mariage, si bref eût-il été, en quelques jours. Gowan était si... entier, si intelligent. Si passionné.

Cette façon qu'il avait de tout attaquer de front, de régler un problème à la minute sans jamais renoncer était proprement fascinant. À coup sûr, il consacrerait toute cette énergie à leur couple dès son retour. En fait, mieux valait qu'elle lui interdise l'accès à la tour. Sinon, il mettrait en œuvre un plan destiné à assurer le bonheur de son épouse au lit. Elle en frissonnait rien que d'y penser.

S'il voulait discuter, ce serait par la fenêtre.

C'était l'homme le plus viril qu'elle ait jamais rencontré et, sans le vouloir, elle l'avait blessé dans sa masculinité. Il ne reculerait devant rien pour que sa *possession* reste là où était sa place et qu'il puisse faire ses preuves entre les draps.

Eh bien, qu'il les fasse avec une autre ! Elle descendit avec la clé que Bardolph lui avait remise et la glissa dans la serrure. Il lui fallut utiliser les deux mains pour la tourner, mais elle y parvint.

Puis elle remonta, fière de sa détermination.

Elle le fut moins de fondre en larmes, mais à quoi d'autre s'attendre lorsqu'on avait le cœur brisé.

Épuisée d'avoir trop pleuré, elle sombra dans le sommeil. Et fut réveillée très tôt par le chant des oiseaux. Elle sauta de son lit et alla ouvrir la fenêtre pour accueillir le jour nouveau. Il ne devait guère être plus de 6 heures, mais Layla et Susannah descendaient déjà du château, main dans la main. Sa belle-mère portait une robe en cotonnade à fleurs dont le corsage était très décolleté. Mais un fichu dissimulait désormais ses appâts plantureux.

La main calée dans son menton, Edie les regarda approcher.

— Tu as meilleure mine ! lui lança Layla.

— Je me porte comme un charme, assura-t-elle.

Ce qui était loin d'être vrai. Le chagrin avait laissé une douleur à vif à peine supportable. Mais elle apprenait à l'emprisonner dans une boîte qu'elle fermait à clé.

— Que faites-vous ? cria Susannah qui sautillait d'un pied sur l'autre.

— Pas grand-chose.

— Tu ressembles à une princesse de conte de fées, commenta Layla.

Edie ne parvint pas tout à fait à sourire.

— Comme Ponce, ajouta Susannah.

— Qui ?

— Ponce !

— Oh, elle veut dire Raiponce ! s'exclama Layla. À cause de ta chevelure.

Mary lui avait tressé les cheveux pour la nuit, comme avant son mariage – avant qu'elle ne découvre qu'avoir un mari signifiait garder les cheveux emmêlés toute la nuit. Un autre avantage à la vie de célibataire, conclut-elle, l'ajoutant à une bien courte liste. Elle fit passer son épaisse natte par-dessus le rebord de la fenêtre. Elle descendait à peine en dessous.

— Un prince ne peut pas y grimper, fit remarquer Susannah avec dédain. Dans mon livre, la jeune fille a des cheveux si longs qu'ils touchent le sol.

— Vous ne préférez pas passer par la porte au lieu d'escalader ma pitoyable tresse ?

— Mary nous rejoint avec un valet ou deux pour nous apporter le petit-déjeuner, lui annonça Layla.

Edie dévala l'escalier pour aller leur ouvrir.

À son grand soulagement, Gowan ne rentra pas ce jour-là. Ni le suivant ni celui d'après.

Si elle parvenait à enfermer son chagrin dans la journée, la nuit c'était différent. À peine avait-elle délaissé son violoncelle que le gouffre dans son cœur se rouvrait. Mais la discipline de fer héritée de l'enfance reprenait vite le dessus. Si son père se précipitait séance tenante en Écosse – ce qu'il ferait sans aucun doute lorsqu'il recevrait sa lettre –, il devrait arriver d'ici à une semaine, dix jours tout au plus.

Il lui faudrait juste survivre d'ici là.

Il fallut deux jours à Gowan pour dénicher un homme digne d'être nommé juge de paix. Il avait aussi trouvé un nouveau régisseur pour remplacer celui qu'il avait congédié. Celui-ci était jeune – en fait, il avait le même âge que lui. Il commettrait des erreurs, mais saurait en tirer les leçons.

Tout en lui le poussait à retourner vers Edie, mais il était parvenu à la conclusion qu'il ne pouvait rentrer. Pas encore. Il lui restait une dernière chose à régler.

Ce soir-là, il prit un bain, traitant son corps avec le dégoût qui l'habitait depuis son départ du château. Il demanda une voiture et, peu après, se retrouva dans la pénombre étouffante du *Devil's Punchbowl*, la taverne locale.

Ici, personne ne le connaissait. Il avait troqué ses habits élégants pour de robustes lainages écossais, parfaits contre la pluie et la neige fondue. Il était sorti sans suite, et avait envoyé son cocher se réchauffer avec les chevaux dans l'écurie.

— Qu'est-ce que ce sera ? s'enquit le tavernier avec un regard indifférent.

— Un whisky, répondit-il, et il se rappela aussitôt que la chevelure d'Edie prenait les reflets ambrés de l'alcool à la lueur des chandelles.

Il chassa ce souvenir. Cet endroit enfumé n'avait rien à voir avec Edie. Il avait l'impression de se trouver sur la rive d'un immense loch, tandis qu'elle était de l'autre côté, hors de portée.

Après son deuxième whisky, il commença à se réchauffer. La solitude était plus facile à supporter lorsqu'on voyait trouble.

— Je sais qui vous êtes ! s'exclama soudain le paysan à côté de lui. Le duc ! Votre père tout craché.

Gowan se détourna avec un grognement. Il y avait des serveuses, bien sûr. De jolies filles aux joues roses et aux rires suaves, dont la gorge luisait comme du beurre.

Tel un prédateur, il sourit à la plus belle de toutes. Une vingtaine d'années. Pas d'alliance. De toute façon, il se moquait qu'elle soit mariée. L'idée le traversa qu'il était en train de s'infliger une pénitence ; il la repoussa.

Finies les bourdes. Il ne retournerait auprès de son épouse que lorsqu'il connaîtrait le corps d'une femme aussi sûrement que les méandres d'un loch.

La serveuse s'approcha sans résister, telle une truite au bout de sa ligne. Elle se faufila jusqu'à lui à travers la foule et s'immobilisa devant lui. Elle sentait la bière renversée et la sensualité. Une convoitise enjouée se lisait dans son sourire. Elle fit remonter sa main le long de sa cuisse. Il avait toujours été persuadé qu'aucune femme ne résisterait à son titre et se refusait donc à succomber à toute avance. Il se rendait à présent compte que son raisonnement était bancal. Cette femme ignorait tout de lui. Ce qui l'intéressait, c'était les muscles fermes qu'elle caressait. Son sourire s'élargit.

— Je m'appelle Elsa, lui apprit-elle, tandis que ses doigts s'aventuraient à l'intérieur de sa cuisse.

— Gowan.

Il s'adossa au bar et la laissa agir à sa guise.

— T'es du genre ténébreux, pas vrai ? souffla-t-elle. Ça me plaît. Ténébreux et baraqué.

Sa main remonta vers l'aine et, d'instinct, celle de Gowan jaillit pour l'intercepter.

La fille sourit de plus belle.

— Y a du monde, ici. Ça te dirait de monter faire un peu de sport ? Je peux me libérer un petit moment.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et lui mordilla l'oreille. Ses seins opulents lui frôlèrent le torse. Elle tourna la tête pour l'embrasser et il eut un sursaut de recul.

— Pas de baisers.

— Je pourrais peut-être te faire changer d'avis, gloussa-t-elle.

Il la prit par la main.

— Tel père, tel fils, marmonna son voisin.

Gowan le foudroya du regard.

— Ouais, et il avait un regard fêlé, tout comme vous.

Il se pencha de nouveau sur son verre, et Gowan suivit la croupe rebondie de la serveuse à travers la salle.

Edie commençait à accepter l'idée que Gowan ne rentrerait peut-être pas avant des semaines. Il ne voulait pas la voir. Elle représentait à ses yeux un échec si total qu'il ne supportait pas de revenir. Il avait compris qu'elle ne serait jamais à la hauteur de ses attentes au lit. Ou qu'il ne pourrait plus lui accorder sa confiance.

Elle avait la gorge douloureuse à force de pleurer et perdu l'appétit. Pour oublier, elle jouait du violoncelle des heures durant, même lorsque son bras droit était douloureux. Elle redoutait le silence ; ses pensées étaient trop bruyantes.

Son père arriverait d'ici à une petite semaine. Dans l'intervalle, les domestiques allaient et venaient entre le château et la tour, telles des fourmis laborieuses. Elle se prit d'une affection inattendue pour Bardolph. Jamais il ne laissa paraître qu'il désapprouvait sa nouvelle résidence, peut-être, comme le prétendait Layla, parce qu'il désapprouvait tout par principe.

Il chargea un valet de monter la garde au pied de la tour dans la journée afin qu'elle puisse facilement envoyer un message ou appeler Mary. Et il lui rendait visite deux fois par jour. Un matin, il lui apprit qu'il y avait eu une querelle au sujet des tours de garde.

— Pourquoi cela ? s'étonna Edie.

Bardolph pinça les lèvres.

— Les Écossais ne sont pas des philistins, Votre Grâce. Ils aiment votre musique.

Plus tard, Layla l'informa qu'il y avait souvent un groupe sous sa fenêtre. Un groupe qui s'étoffait de jour en jour. Ainsi Edie avait-elle son premier public. Comme ces gens ne faisaient pas le moindre bruit, elle les ignorait, répétant encore et encore quelques mesures jusqu'à ce qu'elle en soit satisfaite et se lance dans l'exécution de l'œuvre entière.

Un jour, elle entendit Layla l'appeler, essoufflée. Elle ouvrit la fenêtre en hâte. Sa belle-mère dévalait le sentier, une main sur le flanc, agitant une lettre.

— C'est ton père ! lui cria-t-elle. Il arrive !

À ces mots, le cœur d'Edie manqua un battement. Il l'emmènerait, bien sûr. C'était ce qu'elle voulait.

— Oui, je lui avais demandé de venir.

— Non, non... il ne semble pas avoir reçu ta lettre ! Il devait être déjà

parti lorsqu'elle est arrivée. Il dit qu'il vient parce qu'il veut... Je lui manque ! s'exclama-t-elle, radieuse. Il ne lui reste plus que trois ou quatre jours de voyage.

— C'est merveilleux ! Il va être si heureux de faire la connaissance de Susannah.

— Oh que oui !

Layla reprit son souffle, puis se regarda avec horreur.

— J'ai encore grossi !

Edie s'esclaffa.

— Vous êtes sublime, la rassura-t-elle.

Avec ses courbes voluptueuses et son teint de rose, Layla ressemblait à une jeune matrone qui adorait sa fille et son mari et ne se préoccupait plus le moins du monde de dénommées Winifred.

Elle relut encore la lettre.

— Il vient me chercher, dit-elle, écrasant une larme. Il dit qu'il a fallu que je parte pour qu'il comprenne combien il m'aime.

Edie courut lui ouvrir la porte.

— Mon Dieu ! Et s'il change d'avis ? s'inquiéta Layla.

— Il n'en changera pas. Père vous adore, Layla. Il lui a certes fallu du temps pour s'en rendre compte, mais c'est la vérité.

— Nous allons rentrer tous ensemble. C'est comme dans un rêve, s'extasia Layla qui pressa la lettre contre sa poitrine. J'ai lu cette lettre au moins dix fois avant de venir. Je n'arrivais pas à y croire. Il dit qu'il n'y a pas de Winifred, qu'il n'y en a jamais eu. Je me sentais abandonnée, ajouta-t-elle en reniflant. Il n'y a rien de pire dans un couple quand l'autre vous méprise au lieu de vous aimer.

Le cœur d'Edie tressauta méchamment.

— Oh, ma chérie, je ne parlais pas de toi ! Tu es si courageuse !

Ces derniers jours, elles avaient passé des heures à disséquer Gowan. Layla le détestait. Edie, elle, était plus désespérément amoureuse que jamais. La nuit, elle se réveillait dans un brouillard sensuel, revivant cette soirée où elle avait joué pour lui. Son corps puissant et musclé, ses caresses enivrantes, son regard brûlant de désir qui ne voyait qu'elle... Et, inévitablement, elle fondait en larmes.

À cet instant, Bardolph apparut au détour du sentier et les rejoignit.

— Comme lady Gilchrist vous en a informé, j'en suis sûre, mon père arrivera à d'ici quelques jours, lui dit Edie. Je suppose qu'il voyage avec son valet.

Bardolph s'inclina.

— Je ferai préparer une chambre pour lord Gilchrist.

— Il restera peu de temps. Dès qu'il sera reposé, nous partirons tous. Il nous faudra deux voitures supplémentaires, une pour mon violoncelle et une autre pour les femmes de chambre et la nurse de Susannah.

Le secrétaire en resta bouche bée. C'était la première fois qu'Edie voyait

une expression sur son visage d'ordinaire si imperturbable.

— Pardon, Votre Grâce ?

Elle haussa un sourcil.

— Vous sentez-vous bien, Bardolph ?

Il se ressaisit et s'inclina.

— À mon avis, il faudra trois voitures supplémentaires, et non deux, intervint Layla. J'ai beaucoup de bagages et Susannah des tas de jouets qu'elle ne voudra pas abandonner derrière elle.

Edie sourit.

— Le village est un endroit si agréable pour se promener l'après-midi, dit sa belle-mère d'un air coupable. Et comme Susannah avait besoin de robes neuves, je me suis dit que c'était plus facile d'y descendre que de faire venir la couturière au château.

Edie se tourna vers Bardolph.

— Trois voitures, si vous pouvez vous en passer. Bien sûr, nous vous les renverrons dès notre arrivée à Londres.

Le teint du secrétaire avait pris une drôle de couleur, comme une feuille de parchemin jauni.

— Êtes-vous certain d'aller bien ? insista Edie.

— Oui, Votre Grâce, répondit-il de ce ton cassant qu'elle n'avait pas entendu depuis un certain temps.

Elle hocha la tête, et il prit congé.

— Juste quand je commence à trouver cet homme un peu plus humain, le voilà qui se transforme en reptile, commenta Layla en le suivant du regard. À sa décharge, je dois reconnaître que je n'ai jamais vu quelqu'un travailler autant. Il est debout à l'aube et ne dort jamais.

La pluie recommença à tomber. Les deux femmes se réfugièrent à l'intérieur et gravirent l'escalier.

— Qui aurait imaginé que l'Écosse était si humide ? s'exclama Edie. Je n'ai jamais vu autant d'eau de toute ma vie.

— C'est très douillet dans ta tour, commenta Layla. Si tu savais comme il fait froid parfois dans la nursery. J'ai déplacé la plupart des jouets de Susannah dans une autre pièce pour...

Tandis qu'elle continuait de discourir, Edie s'efforça de s'imaginer montant dans une voiture. Abandonnant la tour, Bardolph, les domestiques qui peuplaient le château. Et Gowan.

Qu'il n'ait pas jugé utile de revenir ni même d'envoyer un message rendait sa décision plus facile. Si son mari, qui se faisait toujours fort de résoudre tous les problèmes, avait voulu régler le leur, il serait rentré.

Layla ne cessait de lui répéter quelle rencontrerait un autre homme un jour. Mais chaque fois qu'Edie tentait d'imaginer la situation, elle voyait les yeux de Gowan lorsqu'il la regardait.

Elle savait, tout au fond d'elle, que jamais elle n'aimerait un autre homme que lui.

Désormais, il n'y aurait plus que la musique.

Il était temps de rentrer. Sous la pluie cinglante, les rives du loch se couvraient d'une écume mousseuse brassée par un vent tempétueux. Toute cette eau dévalerait les collines jusqu'aux basses terres, songea Gowan distraitement. C'était sans importance. Son plan d'évacuation des villages bordant la Glaschorrie était prêt. Bardolph veillerait à ce qu'il soit mis en œuvre, le cas échéant. Il prendrait la route le lendemain matin.

La porte s'ouvrit et Gowan releva vivement la tête. Le rapport quotidien était arrivé. Cette semaine, Bardolph n'avait pas écrit un mot sur Edie ou Susannah, ni même lady Gilchrist – qu'il se surprenait malgré lui à appeler Layla. Difficile de la détester, même en sachant qu'elle le considérait comme moins qu'un homme. « Elle est comme une mère pour moi », ne cessait-il d'entendre Edie sangloter. Pouvait-il la condamner pour s'être confiée à sa mère ?

Sur le moment, ce mot n'avait fait qu'attiser sa colère. Mais il n'était pas raisonnable de détester une mère. Il le savait. Stupide, franchement.

Après la lecture du rapport de Bardolph, Gowan fit venir le messenger qui l'avait apporté. Ce dernier raconta qu'au château, on ne parlait que de la musique de la duchesse.

Gowan fronça les sourcils, perplexe.

— L'entend-on du couloir ?

Le messenger n'avait passé qu'une heure au château avant de repartir, mais à ce qu'il avait compris, Sa Grâce donnait un récital tous les après-midi, ailleurs qu'au château. Au bord de la rivière, lui semblait-il. Tous ceux qui étaient libres allaient l'écouter.

Edie jouait devant les domestiques ? Un gouffre béant s'ouvrit dans sa poitrine.

Le sentiment n'était pas nouveau. Un soir, alors qu'il avait six ou sept ans, son père l'avait agrippé par le bras, le serrant si fort qu'il s'était mis à pleurer, alors qu'il savait pourtant qu'il valait mieux ne pas montrer la moindre faiblesse devant lui. Comme il s'y attendait, ce dernier était entré dans une rage noire. Il avait serré encore plus fort, lui tordant le bras jusqu'à ce qu'il crie. En réaction, sa chienne, sa brave et fidèle Molly, avait aboyé et bondi à sa rescousse, mordant le duc à la joue. Ce n'était qu'une égratignure, mais la blessure avait mal guéri et Sa Grâce avait arboré la cicatrice jusqu'au

jour de sa mort.

Gowan n'oublierait jamais le moment où son père avait attrapé Molly par les pattes arrière pour la jeter dans la rivière tumultueuse. Il l'avait vue, emportée par les flots, puis plus rien. Le lendemain, il avait parcouru les rives des heures durant. Jeune valet à l'époque, Bardolph avait été chargé de garder l'héritier à l'œil. Ils avaient marché encore et encore. Jamais Bardolph n'avait suggéré de rebrousser chemin, pas plus qu'il n'avait raconté avoir vu son jeune maître tituber en pleurs.

Ils n'avaient jamais retrouvé Molly. Elle avait pu être emportée jusqu'à la mer. Ou s'échouer, encore vivante, quelque part en aval... Mais il n'y croyait pas. Malgré son jeune âge, il n'avait jamais vraiment cru aux contes de fées.

Ce souvenir fit remonter la douleur, même si c'était assurément un sacrilège de comparer sa femme à un chien. Molly avait été une compagne vaillante et loyale qui l'adorait. Aucune ressemblance avec son feu follet d'épouse qui n'était pas sienne et ne le serait jamais.

Pourtant, il était comme possédé. Peu importait ce qu'Edie avait fait. Il l'aimait. Et de ne plus la voir, c'était comme d'être amputé d'une partie vitale de lui-même.

Il se détournait de la fenêtre martelée par la pluie lorsque le majordome réapparut.

— Votre Grâce, une missive urgente de M. Bardolph.

Gowan frémît de la tête aux pieds. Rien n'était urgent, à part la mort. Il décacheta la lettre avec tant de précipitation qu'un coin se déchira. Il la lut, puis recommença. Et une troisième fois encore. Bardolph devait faire erreur. Edie ne pouvait pas le quitter. Que s'imaginait-elle donc ? Ils étaient mariés.

Certes, il avait songé à la quitter. Mais il n'avait pas quitté le château depuis vingt minutes qu'il en avait abandonné l'idée. Même la première nuit, dans une auberge sur la route des Highlands, il lui avait fallu faire appel à toute sa volonté pour ne pas rentrer et la supplier de l'accueillir de nouveau dans son lit.

Il se concentra de nouveau sur la lettre. Layla, Susannah et Edie le quittaient. Sa famille. *Non !* Il jeta le papier et sortit de la pièce à grands pas.

— Bien sûr, Votre Grâce, dit le majordome un instant plus tard en s'inclinant. Les voitures seront prêtes à la première heure demain matin.

Gowan regarda par la fenêtre. C'était encore l'après-midi, mais le ciel était d'un gris de plomb.

— Je pars sur-le-champ.

Le majordome battit des paupières, pris au dépourvu.

— Je pourrais en avoir une de prête d'ici à deux heures... une heure... sans votre valet ? dit-il d'une voix suraiguë, mais Gowan fonçait déjà dans le couloir.

Il avait des chevaux à l'écurie tout le long du trajet. En changeant régulièrement de monture, il pouvait être à Craigievar dans une trentaine

d'heures.

Un quart d'heure plus tard, chaudement habillé, il regardait non sans agacement son palefrenier vérifier sa selle.

— Il n'aime pas la pluie. Il pourrait s'effaroucher, alors faites attention, Votre Grâce, lui suggéra celui-ci.

Gowan n'avait cure de ses conseils. Jamais il n'était tombé d'un cheval. Jamais.

Au bout de trois jours, Edie n'y tint plus et demanda à Bardolph s'il avait informé le duc de leur départ. D'un hochement de tête, le secrétaire réussit à laisser entendre qu'il désapprouvait l'absence prolongée de son maître – une consolation, bizarrement.

Le lendemain matin, le sol était gorgé d'eau du haut de la colline jusqu'à la tour. Le lit de la rivière s'était élargi et son débit, accéléré. Ce n'était plus un gros serpent paresseux, mais un torrent tumultueux. Son murmure s'était mué en conversation bruyante qui se mêlait à la musique comme un contrepont.

Le carrosse de lord Gilchrist arriva vers midi. Edie l'aperçut de la tour, mais décida que Layla et son père avaient besoin d'intimité. Ils la rejoindraient lorsqu'ils seraient prêts. Elle ajouta une petite prière pour que son père aime autant Susannah que Layla et elle.

Deux heures plus tard, elle entendit des rires et regarda par la fenêtre. Tous trois descendaient le sentier. Susannah tenait la main du comte, sautillant auprès de lui tel un petit bouchon dans l'eau. Edie n'avait plus de raisons de s'inquiéter. Layla était radieuse – tout comme son père.

— Il regrette, murmura celle-ci, tandis que lord Gilchrist montrait à Susannah comment jouer *Frère Jacques* au violoncelle. J'ai répondu que je l'étais aussi. Qu'il était le seul homme que j'aie jamais aimé et aimerais jamais. Et ensuite...

Edie l'arrêta d'un baiser.

— C'est entre vous deux, chuchota-t-elle.

Layla l'étreignit.

— Tu es ma meilleure amie. Et la plus sage.

Ils retournèrent tous ensemble au château. Sur le sentier, Susannah entraîna Layla devant.

— Je suis sincèrement navré, murmura lord Gilchrist à Edie. J'ai commis une terrible erreur en acceptant la demande en mariage de Kinross.

Les yeux d'Edie s'embuèrent de larmes.

— Non, pas du tout. Je l'aime.

Il secoua la tête.

— Tu rentres à la maison et je ferai annuler ce mariage, dussé-je parler au roi en personne. D'ailleurs, c'est ce que je ferai. Et je ne doute pas qu'il accédera à ma demande.

— Vous devez vous reposer après un si long voyage, objecta-t-elle, s'accrochant à l'espoir de revoir Gowan une dernière fois.

— Je me reposerai en route. Il est temps de rentrer, ma fille.

Cette décision lui brisait le cœur, mais elle l'accepta. C'était ridicule de rester barricadée dans cette tour pour se protéger d'un mari qui ne daignait pas frapper à sa porte.

Ils dînèrent de bonne heure, puis elle regagna son refuge. Elle gravit l'escalier avec l'impression d'avoir des semelles de plomb, tant elle était épuisée. Layla et son père étaient éperdument heureux. De toute évidence, ils avaient eu une conversation – une *vraie* conversation. Et puis, Edie avait la nette impression que Susannah contribuerait à renforcer le lien entre eux.

Malgré la pluie, elle entrouvrit la fenêtre, puis se glissa entre les draps. Il n'était que 21 heures, mais elle s'endormit aussitôt, bercée par le grondement de la rivière.

Gowan entra dans les écuries vers 21 heures. Il descendit de sa monture et tendit les rênes à un palefrenier, puis gagna le château. Il y pénétra par les cuisines afin de ne pas être vu par les valets qui ne manqueraient pas de prévenir Bardolph. Il s'empara d'une lampe, l'alluma, puis rejoignit la chambre de la duchesse par l'escalier de service.

La pièce était plongée dans l'obscurité. Les rideaux étaient tirés et il n'y avait pas de feu dans l'âtre. La chambre était froide, beaucoup trop froide. Et vide. À l'odeur, elle semblait même ne pas avoir été habitée depuis un moment. Il posa la lampe sur le manteau de la cheminée, notant distraitemment que sa main tremblait.

Elle était partie.

Le lit était défait et toutes ses affaires avaient disparu. Il ne restait rien d'autre que ce satané recueil de poèmes. Écœuré, il se saisit du volume et le fourra dans sa poche. Il ne comprenait pas. D'après ses calculs, il aurait dû réussir à l'intercepter avant son départ pour l'Angleterre. S'il se fiait à la poussière sur le foyer, elle était partie depuis des jours. Lorsqu'il se précipita au rez-de-chaussée, le visage fermé, deux valets bondirent de leurs chaises.

— Quand la duchesse est-elle partie ? gronda-t-il.

— Partie, Votre Grâce, partie ? répéta l'un d'eux, tandis que l'autre restait bouche bée.

Les idiots.

— Quand est-elle partie pour l'Angleterre ? mugit-il. Quand ma femme m'a-t-elle quitté ?

Edie rêvait que les eaux rugissantes de la Glaschorrie l'appelaient. L'impossibilité de la chose l'arracha à son sommeil. Pourtant, même réveillée, elle entendit de nouveau son prénom. Elle alla se pencher à la fenêtre. Il pleuvait encore, mais beaucoup moins que lorsqu'elle s'était couchée. Gowan se tenait en contrebas, drapé de ténèbres.

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— La porte est fermée à clé ! cria-t-il. Pouvez-vous descendre m'ouvrir ?

Edie se ressaisit. Elle s'était préparée à cet instant.

— Je refuse de vous parler au milieu de la nuit. Allez vous coucher. Nous aurons une conversation demain matin, avant mon départ.

— Edie, vous ne pouvez pas... vous ne pouvez pas me quitter.

Il ne hurla pas, mais elle entendit chaque mot avec clarté. Son duc d'époux ne daignait lui parler qu'une fois qu'il sentait qu'elle échappait à son emprise. Le message de Bardolph avait dû être convaincant.

— Bonne nuit, Gowan.

— Vous comptiez repartir en Angleterre sans même m'avoir parlé ?

Son incrédulité aurait fait rire Edie, si la situation n'avait été si dramatique.

— Nous aurions pu parler à n'importe quel moment au cours des deux dernières semaines si vous aviez choisi de revenir.

— Il était évident que j'allais revenir, voyons. Je pensais que nous pourrions avoir une discussion. Une vraie discussion.

— Eh bien, la prochaine fois que vous souhaitez parler à votre épouse, il vous faudra lui accorder plus d'une heure au dîner ou une visite quand cela vous chante. Je parle, bien sûr, de votre *prochaine* épouse.

— Je ne veux pas d'une autre épouse !

— Nous parlerons demain matin. Je suis sûre que mon père acceptera de retarder notre départ d'une journée.

— Vous ne pouvez pas me quitter ! répliqua-t-il d'une voix tranchante.

Edie se força à lâcher le rebord de la fenêtre auquel ses doigts étaient agrippés.

— C'est fini, Gowan. Je pars.

Elle referma la croisée et mit le loquet.

Gowan fixait la fenêtre, interloqué. Déjà épuisé par des heures en selle, il avait été désarçonné et avait atterri dans un fossé. Son cheval s'était enfui et il avait dû marcher une heure jusqu'au village le plus proche où il avait fait panser ses côtes et acheté une nouvelle monture – pour environ le triple de sa valeur. Il avait encore chevauché cinq heures, et tant pis pour ses côtes.

Il regagna le château au pas de charge et secoua la pluie de sa cape comme un chien qui s'ébroue. Dans l'escalier, il tomba nez à nez avec Layla.

— Bonsoir, dit-il, réprimant un frisson d'humiliation.

Cette femme savait. Il n'eut pas le temps de s'attarder sur cette pensée. Elle planta un index rageur sur son torse.

— Vous ! Je voulais justement vous parler.

Elle le précéda dans son bureau, remontée comme un ressort, et pivota vers lui tandis qu'il refermait la porte.

— Mon mari aussi aura deux mots à vous dire !

Décidément, ses exploits conjugaux semblaient de notoriété publique.

Elle fondit sur lui tel un ange vengeur.

— Comment avez-vous osé vous comporter d'une manière aussi

méprisable envers votre épouse ? Une jeune femme si charmante, si aimante. Vous êtes un misérable, Kinross ! Un misérable !

Gowan l'observa avec perplexité. On aurait dit une Furie de la Grèce antique qui se déchaînait dans son bureau.

— Edie et moi avons à parler.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Je tiens à souligner que je n'apprécie pas le rôle que vous avez joué dans mon couple, riposta-t-il.

Une lueur de culpabilité passa dans le regard de Layla.

— Il y a certaines choses que je n'aurais jamais dû apprendre à Edie. Je vous présente mes excuses.

— Ce n'était guère avisé, commenta-t-il, choisissant ses mots avec soin. Mais après réflexion, j'ai compris qu'Edie vous considère comme sa mère. Je suis certain qu'elle et moi saurons forger un nouveau...

— Espèce d'idiot ! s'exclama Layla, qui semblait avoir déjà remisé sa culpabilité. Vous n'avez aucune idée du mal que vous lui avez fait, n'est-ce pas ?

— Nous nous sommes disputés. Cela n'a rien d'exceptionnel dans un couple, se défendit Gowan, qui commençait à sentir la moutarde lui monter au nez. Vous-même connaissez certaines difficultés de cet ordre, me semble-t-il.

— Mon époux et moi ne nous sommes *jamais* dit les choses que vous avez lancées au visage d'Edie. Croyez-moi, Jonas pourrait m'humilier s'il le voulait. Mais il ne descendrait jamais aussi bas non seulement parce qu'il m'aime, mais parce que c'est un homme *bien*.

Un silence pesant tomba entre eux, le calme avant la tempête.

— Comment osez-vous ! hurla Gowan qui en oublia tout semblant de savoir-vivre.

Layla croisa les bras sur sa poitrine.

— Je vois maintenant l'homme qu'Edie m'a décrit. Vos éclats ne m'impressionnent pas. J'ai mes défauts, mais jamais je n'infligerais à un être humain ce que vous avez fait subir à Edie. *Jamais*.

— Bon sang, de quoi parlez-vous ? À vous entendre, je l'aurais frappée. Je n'ai rien fait à Edie !

Layla le transperça du regard.

— Pardon ? Vous n'avez rien fait ? La malheureuse que j'ai trouvée, dépouillée de toute estime de soi, persuadée d'avoir échoué en tant que femme et en tant que mère, n'est-ce pas là votre œuvre ? À mon avis, plutôt deux fois qu'une !

Il soutint son regard sans mot dire.

— Elle a simulé la jouissance. Et alors ? Vous étiez si inattentif que vous ne vous en êtes pas aperçu. Quel est le plus grand crime ?

Comme si elle lui apprenait quelque chose.

— Espèce de misérable...

— Vous vous répétez.

— Elle connaît enfin le premier orgasme de sa vie et vous lui faites croire qu'elle a commis un acte répugnant ! Maintenant, elle s'imagine qu'elle n'éprouvera plus jamais de plaisir sans s'enivrer – grâce à *vous* ! Pire, vous l'avez convaincue qu'elle est incapable d'être mère. Edie, l'être le plus aimant, le plus généreux que je connaisse !

— Dans sa lettre, elle m'a confié de pas vouloir d'enfants, se défendit Gowan, conscient que ce n'était pas tout à fait exact – elle avait écrit : pas tout de suite. Avec Susannah, il m'a semblé évident...

— Edie n'avait pas la moindre chance ! Elle n'a jamais tenu un bébé dans ses bras, figurez-vous. Son père, soucieux de préserver son talent, ne la laissait pas jouer avec d'autres enfants. Avec le temps, elle aurait réussi à gagner le cœur de Susannah. Mais non, il a fallu que vous vous sépariez de cette enfant sans même lui en parler ! Non que je m'en plaigne – Susannah est un amour.

Elle fonça sur lui et lui planta de nouveau l'index dans le torse.

— Comble de l'ignominie, vous avez abandonné Edie en pleurs en la traitant comme une moins-que-rien. Vous, un bureaucrate assommant et stupide, qui ne lui arrivez même pas à la cheville. Vous qui ne saviez même pas ce qu'était un violoncelle !

Gowan ne répliqua pas.

— Vous n'êtes qu'un philistin, enchaîna Layla d'une voix sourde. Vous avez épousé la femme la plus adorable de toute l'Angleterre – et de toute l'Écosse aussi – et vous n'avez rien trouvé de mieux à faire que de la blâmer pour votre propre incompétence. Ne vous leurrez pas, monsieur le duc, si celles qui ont précédé Edie dans votre lit ne vous en ont jamais fait le reproche, c'est uniquement grâce à votre titre. Le problème, c'est *vous* !

Gowan nota vaguement qu'Edie n'avait pas parlé de son manque d'expérience à sa belle-mère. Non pas que cela ait une quelconque importance.

La lèvre inférieure de Layla tremblait.

— Depuis votre départ, elle noie son chagrin dans la musique. Elle a tellement maigri qu'elle a l'air d'être malade. Elle est convaincue qu'elle sera une mère épouvantable et qu'aucun homme ne pourra jamais l'aimer. Vous pouvez être fier de vous, espèce de misérable...

La fin de sa phrase se perdit dans ses sanglots. Interloqué par la noirceur de ce portrait, Gowan était cloué sur place. La porte s'ouvrit et, après un temps d'arrêt, lord Gilchrist se rua vers Layla qu'il prit dans ses bras. Il lui murmura quelques paroles apaisantes et nicha sa tête contre son épaule. Les Gilchrist étaient de nouveau réunis, apparemment, songea Gowan. Pour ce qu'il s'en souciait...

S'était-il vraiment montré aussi odieux avec Edie ? Était-il le monstre que lady Gilchrist venait de dépeindre ?

Lord Gilchrist fit asseoir sa femme doucement dans un fauteuil, puis se tourna et, sans préavis, décocha dans la mâchoire de Gowan un coup de poing

si violent que ce dernier s'effondra sans avoir eu le temps d'esquiver.

— Pour venger ma fille, cracha-t-il, debout au-dessus de lui. Ne vous imaginez pas vous en sortir à si bon compte, parce que je suis tout à fait en mesure de faire annuler ce mariage. Je dirai au roi qu'à cause d'un maudit Écossais ma fille est devenue l'ombre d'elle-même en quelques semaines. N'oubliez pas non plus conserver sa dot. Et ne vous montrez plus jamais à un bal anglais en quête d'une nouvelle épouse. Je veillerai à ce que tous les pères du pays préfèrent envoyer leur fille aux Amériques plutôt que de vous la donner en mariage.

Le corps endolori par cette nouvelle chute, Gowan s'aperçut à peine que Gilchrist sortait avec sa femme. Il souffrait tant qu'il avait du mal à respirer, et son bras gauche l'élançait comme s'il était marqué au fer rouge du coude jusqu'aux doigts.

Ce n'était pas juste la souffrance physique. Il se rendait compte à présent du mal qu'il avait fait à Edie. Il avait blessé la personne qu'il aimait le plus au monde. Il l'avait traitée avec mépris...

À peine eut-il réussi à s'asseoir que Bardolph entra. Gowan prit une inspiration et ses côtes fêlées lui embrasèrent les flancs.

— Aidez-moi à me relever, ordonna-t-il.

Bardolph s'approcha. Gowan leva les yeux vers lui. C'était la première fois qu'il lisait la réprobation sur son visage.

— Je pars, lui annonça son secrétaire sans bouger le petit doigt pour l'aider. Considérez cela comme ma démission.

Bardolph s'avança et flanqua un coup de pied dans le bras sur lequel Gowan s'était hissé. Ce dernier s'affala de nouveau en grognant de douleur.

— Je ne voulais pas, dit-il, fixant les pieds de la chaise devant lui. Je l'aime.

Silence.

Pour la première fois depuis que Molly avait disparu dans la rivière en furie, il perdit le contrôle. Au désespoir, il cria :

— Je l'aime tellement ! Plus que tout au...

Une main lui agrippa le bras gauche sans ménagement et le remit debout. La douleur fut si aiguë qu'il hurla.

— Jésus, Marie, Joseph, vous avez l'épaule démise ! s'exclama Bardolph.

— Des côtes fêlées. Mon cheval m'a désarçonné.

— Piètre excuse pour une absence de deux semaines, répliqua le secrétaire qui recula et croisa les bras sur son torse.

Gowan se détourna.

— En vérité, Edie est mieux sans moi. Je deviens comme mon père.

— Votre mère était une alcoolique bien avant d'épouser votre père. Le personnel l'a su dès la première semaine. C'est un miracle que vous ne soyez pas né avec la cervelle aussi brouillée qu'un œuf.

Gowan encaissa sans broncher.

— Il vous reste une chance. Elle n'est pas encore partie. J'ai agi de mon mieux dans votre intérêt, misérable ingrat. J'ai gagné du temps en aménageant la tour. N'importe quel homme de ce château serait allé à genoux jusqu'en Palestine pour un seul baiser de cette femme, et vous l'avez abandonnée en pleurs.

Le cœur lacéré par les regrets, Gowan gagna l'entrée et franchit la porte principale du château sans même remarquer le valet qui la lui ouvrit.

Parvenu à la tour, il s'appuya contre la pierre pour s'abriter de la pluie et s'efforcer de mettre de l'ordre dans ses pensées. Edie était la seule personne au monde qui comptait pour lui. Elle l'aimait. Elle le lui avait dit et il devait la croire. Si elle l'aimait, peut-être parviendrait-elle à lui pardonner. Sa vie si ordonnée dissimulait des ténèbres, mais il s'employait à les chasser. Il devait lui parler. Déposer son cœur à ses pieds.

Leur vie intime avait tourné au fiasco parce qu'il s'était obstiné à suivre un plan voué à l'échec. À vouloir satisfaire son épouse à tout prix, il avait tout gâché. S'il s'était contenté d'admettre son ignorance, Edie lui aurait fait confiance. Ils auraient appris ensemble. Mais il avait eu trop peur qu'elle ne le méprise, comme son père.

Gowan recula d'un pas et leva les yeux vers la masse sombre de la tour, que des hommes avaient vainement tenté d'escalader pour impressionner leurs bien-aimées. Le seul qui avait franchi le deuxième étage était le chevalier noir qui, selon la légende, hantait encore les remparts.

Edie n'était pas retournée se coucher. Une faible lueur tremblotait derrière sa croisée qu'elle avait entrouverte après son départ.

S'il l'appelait de nouveau, elle la refermerait.

Il inclina la tête en arrière et la pluie lui mouilla le visage. Roméo avait bien grimpé jusqu'au balcon de Juliette, n'est-ce pas ? Bon, sans doute avec deux mains valides et des côtes intactes. Il ferma le poing gauche. Malgré la douleur, sa main lui obéissait.

Il s'élança avec fougue, mais ralentit presque aussitôt. La pluie avait rendu les pierres glissantes et les prises étaient beaucoup plus délicates qu'il ne l'avait imaginé. À mi-hauteur, il se rendit compte qu'il n'atteindrait peut-être pas la fenêtre d'Edie. Mais il n'avait aucun moyen de redescendre, à part se laisser tomber. Survivrait-il à une nouvelle chute ? Rien n'était moins sûr.

À cet instant, sa main droite glissa et son bras gauche supporta seul le poids de son corps le temps qu'il se rattrape. Un cri rauque lui échappa ; jamais il n'avait ressenti une douleur pareille. Une seconde plus tard, Edie se penchait à la fenêtre.

— Gowan ! cria-t-elle. Vous êtes fou ! Descendez immédiatement !

La joue plaquée contre la pierre froide, il reprit son souffle, puis leva la tête.

— Je vous aime !

Il y eut un silence, puis elle l'implora :

— Je vous en conjure, Gowan, descendez ! Je vais vous faire entrer,

mais par pitié, descendez. J'ai si peur !

— Je ne peux pas. Je vous aime, Edie. Plus que tout au monde...

Il reprit son escalade avec une détermination farouche.

— Vous êtes si belle. La plus belle femme que j'aie jamais rencontrée. Une fée. Une déesse.

« Plein comme une outre », l'entendit-il marmonner.

Il poursuivit son ascension, se moquant du vide au-dessous. Il ne voyait plus que la chevelure dorée d'Edie qui cascadaient le long de la pierre. Il dut se reposer un instant, le poignet et les flancs en feu.

— Vous ne pouvez pas me quitter, lança-t-il, mi-ordre, mi-prière, avant de se hisser un peu plus haut. Je ne vaud rien au lit, je sais, continua-t-il sans lever la tête de crainte de basculer en arrière. Mais je peux m'améliorer, je vous le promets. Nous garderons la chambre un an et un jour, s'il le faut. Rien que nous deux, sans valet pour nous déranger. Edie, je suis votre faucon !

— Gowan, vous avez perdu l'esprit ! s'écria-t-elle, penchée par la fenêtre jusqu'à la taille.

— Ne tombez pas !

— Ne craignez rien. Je vous en prie, Gowan, encore un petit effort. Vous êtes tout près.

— C'est ce maudit poignet. Il est peut-être cassé.

Il l'entendit réprimer un cri et, dans un suprême effort, reprit son ascension. Il fut bientôt juste au-dessous d'elle, presque à portée de main.

— Vous n'êtes pas mienne ! C'est moi qui suis à vous. Vous êtes le rets dans lequel je suis pris.

— Assez de poésie, protesta-t-elle.

Elle tendit le bras vers lui et il sentit ses doigts sur ses cheveux.

Encore un effort. Un dernier.

Il bascula par-dessus le rebord.

Le duc de Kinross avait réussi ce qu'aucun homme n'était parvenu à faire en six siècles : il avait conquis la tour imprenable. Sous la pluie. Avec plusieurs côtes fêlées et un poignet cassé. À la seule force de son cœur brisé et de l'opiniâtreté héritée de ses ancêtres écossais.

Peut-être avaient-ils été à ses côtés pour l'aider à franchir les derniers mètres. Ou peut-être était-ce la blonde chevelure d'Edie qui l'avait attiré irrésistiblement telle la pluie d'or de Danaé. Ou sa voix de rossignol.

Ou alors juste Edie. Tout simplement.

Gowan avait dû s'évanouir un instant, car il revint à lui à genoux sur le sol, Edie dans ses bras, sanglotant contre son épaule.

— Ne pleurez pas, *mo chridh*, je suis désolé. Je ne voulais pas vous faire souffrir.

Elle redressa la tête, et le cœur de Gowan se fendit en deux lorsqu'il croisa son regard. Il avait tellement mal partout qu'il était incapable de se relever. Pour l'instant.

— Vous êtes trempé ! s'écria Edie.

Elle se libéra de son étreinte et revint presque aussitôt avec une serviette. Puis elle entreprit de le dévêtir, et se figea en découvrant le bandage qui lui entourait le torse.

— J'ai fait ami-ami avec un fossé, expliqua-t-il.

Il parvint à se lever et acheva de se déshabiller.

— Est-ce douloureux ? voulut-elle savoir.

Il secoua la tête et lui prit la serviette des mains. Edie le regarda en silence se sécher les jambes, le torse et les bras. Pour finir, il leva les mains avec une grimace et se frictionna les cheveux avant de nouer la serviette autour de ses hanches, dissimulant sa glorieuse virilité.

Lorsqu'il avança d'un pas, Edie eut un mouvement de recul.

— Je n'ai jamais voulu dire que vous ne feriez pas une bonne mère, Edie. Vous serez une mère merveilleuse. Il me suffit de penser à notre enfant dans vos bras et mon cœur fond.

Elle avait fermé les yeux si bien qu'il n'avait aucun moyen de savoir ce qu'elle pensait.

— Jamais je n'aurais dû prendre de dispositions pour Susannah sans vous en parler d'abord. Mais l'issue me semblait inévitable. Quand bien même. Dorénavant, je vous consulterai dès lors que vous êtes concernée, j'en fais le serment.

— Susannah et Layla, et maintenant mon père, sont heureux, dit Edie en rouvrant les paupières.

Le son de sa voix l'emplit de joie. Il ne put s'empêcher de faire un autre pas vers elle.

— Je vous en supplie, pardonnez-moi. Je ne suis qu'un idiot exalté et j'étais sous le coup d'un cuisant échec. Je me déteste de m'être montré si

cruel.

— Vous n'avez fait que dire ce que vous pensiez. Même si, je crois, vous vous trompez sur mes capacités en tant que mère, répondit Edie avec un petit sourire au fond des yeux. Susannah et moi avons appris à nous apprécier ces deux dernières semaines.

La nouvelle fit à Gowan l'effet d'un coup poignard en plein cœur. Pourquoi n'avait-il pas été présent ? Il s'agissait de sa *famille* ! Quel imbécile d'être resté dans les Highlands, alors que sa raison de vivre se trouvait ici.

Il se racla la gorge, peinant à trouver ses mots.

— Il n'y avait rien de révoltant dans la façon dont vous avez pris du plaisir, Edie. Le problème, c'est que j'ai compris aussitôt que je n'avais pas réussi à vous satisfaire les fois précédentes. J'en suis tellement *navré*.

Elle baissa les yeux.

— Je n'ai pas envie d'en parler, Gowan.

— Il le faut, insista-t-il, au désespoir. Je ne peux pas vous laisser partir, Edie. Je ne le peux pas.

— Je sais.

— Vraiment ?

Elle hocha la tête.

— Vous réussissez tout ce que vous entreprenez. Et maintenant, vous devez réussir à me donner du plaisir parce que vous ne supportez pas l'idée de l'échec. Ou, ajouta-t-elle, les sourcils froncés, celle de ne pas en avoir pour votre argent.

— C'était une chose épouvantable à dire. J'aurais dû me jeter à vos pieds et vous remercier d'avoir accepté de m'épouser. Je ne vous mérite pas. Je vous ai blâmée parce que j'avais honte de moi.

Au bout de ce qui parut une éternité à Gowan, Edie s'approcha de lui et posa la main sur sa joue.

— Ce n'est pas votre échec, Gowan. Vous ne devez pas raisonner ainsi. C'est juste que nous ne sommes pas compatibles.

— Bien sûr que si, s'entêta-t-il.

— Il faut parfois être raisonnable et accepter que les choses ne se passent pas comme on le souhaiterait, observa-t-elle avec douceur.

Il faillit hurler. Être raisonnable ? Il songea à ses parents... à son chien qui semblait être devenu une obsession... à tout ce travail sans fin. Sans Edie, chaque jour de dur labeur était comme une condamnation à dix mille ans de noire solitude.

— Je vous en conjure, la supplia-t-il d'une voix rauque. Accordez-nous une autre chance. Par pitié.

Il y eut un long silence.

— Pourquoi avez-vous escaladé cette tour ? finit-elle par demander.

La réponse était simple.

— Vous ne m'auriez pas laissé entrer, et je devais être avec vous.

Les coins de la bouche d'Edie s'incurvèrent imperceptiblement, et

Gowan eut envie de l'embrasser.

— Si vous partez en voiture, je vous suivrai dans une autre, déclara-t-il d'un air buté. Et si, une fois à Londres, votre père me barre la porte, j'escaladerai le mur jusqu'à votre chambre. Cela n'a rien à voir avec le lit conjugal. Vous êtes tout pour moi, Edie. Je l'ai su à l'instant où j'ai posé les yeux sur vous dans cette salle de bal.

Il lui prit les mains.

— Je ne peux vivre sans vous. Vous êtes mon nord magnétique. Mon étoile polaire.

Avec une douceur infinie, il porta ses paumes à ses lèvres et les embrassa l'une après l'autre.

Edie avait l'impression d'être enfermée dans l'œil d'un cyclone. Quelle femme résisterait ? Elle s'efforça de se remémorer toutes ces choses affreuses qu'il lui avait dites et qui lui avaient brisé le cœur. Elle ne parvint pas à se les rappeler – à l'exception d'une seule.

Les paupières baissées, elle chercha un moyen d'exprimer l'indicible.

— Non, ne me repoussez pas, murmura Gowan avant de l'attirer à lui.

— La vérité doit être dite.

— Quelle vérité, *mo chrìdh* ?

Edie se jeta à l'eau.

— Je ne crois pas que je serai un jour capable de combler vos désirs au lit. Peut-être si je suis ivre, mais en toute sincérité, je ne tiens pas à boire trop d'alcool. Après votre départ, j'ai été malade, et le lendemain je n'étais pas bien du tout. Dans cet état, je suis incapable de jouer.

Il l'enveloppa de ses bras.

— J'ai fini par comprendre que mon attitude envers l'alcool est pour le moins pervers, avoua-t-il. Vous voir éméchée m'a rappelé ma mère, ce qui m'a mis hors de moi.

C'était si bon de se retrouver dans les bras de Gowan. Edie avait l'impression que le monde tournait de nouveau normalement.

— Je déteste boire à l'excès, et si c'est la seule façon d'apprécier nos ébats... je ne peux pas. Désolée.

— Si vous ne voulez plus jamais coucher avec moi, je l'accepterai, murmura-t-il avant de déposer un baiser sur le sommet de son crâne. La seule chose que je ne pourrais accepter serait que vous me quittiez.

Sans doute était-il sincère, mais il se trompait. Edie connaissait son Écossais. Il passerait le restant de ses jours à essayer de lui donner du plaisir au lit. À cette pensée, elle ne put s'empêcher de sourire. C'était là un entêtement dont peu de femmes se plaindraient.

Elle avait conscience d'être blottie contre un corps nu, masculin, puissant. Et tout portait à croire qu'elle ne le laissait pas indifférent. Elle enroula les bras autour de sa taille sans toutefois oser aller plus loin et faire une promesse qu'elle ne pourrait tenir.

Il lui frotta doucement le dos.

— N'ayez crainte, souffla-t-il. Rien ne nous oblige à faire quoi que ce soit. Ce ne serait même guère conseillé avec mon poignet blessé.

— Et vos côtes fêlées.

— Elles ne me font pas trop souffrir. Bardolph m'a prévenu que vous partiez. Il fallait que je vienne. Et si besoin était, j'escaladera de nouveau cette tour sans hésiter, Edie, lui jura-t-il en lui soulevant le menton pour plonger son regard dans le sien.

Un profond sentiment de paix envahit Edie. Gowan n'était pas mort dans un fossé ou désarticulé au pied de la tour. Qu'aurait-elle fait s'il était tombé ? Cette pensée était si terrifiante que son cœur s'affola. Elle nicha le visage au creux du cou de son mari.

— Vous m'avez reproché de rester étalée comme une crêpe du Mardi gras, vous vous souvenez ? Pour être honnête, Gowan, c'est *vous-même* qui vouliez que je reste allongée ainsi.

— Je pourrais me tirer une balle pour avoir fait une remarque aussi désobligeante. C'est ainsi que mon père parlait des femmes. J'étais si furieux qu'un instant je suis devenu lui.

— Je ne veux pas que votre attention se concentre sur moi. Je ne veux pas avoir à m'inquiéter de parvenir ou non à la *petite mort*.

— Que voulez-vous alors ?

— Vous explorer. Sans que vous me touchiez. Juste pour cette nuit. Je vous en prie. Sinon, l'angoisse est trop forte.

— Je n'ai jamais souhaité que vous ressentiez autre chose que du plaisir.

— Alors laissez-moi décider de ce que nous allons faire. Que je n'aie pas à me soucier de réussir.

Gowan encadra son visage de ses mains.

— Il ne s'agit pas de réussir ou d'échouer, Edie. L'amour vrai ne se mesure qu'en tendresse, et en la matière j'ai été au-dessous de tout.

— Bien sûr que non, chuchota-t-elle. Je vous aime.

La joie qui illumina le regard de Gowan fut telle que, spontanément, Edie se hissa sur la pointe des pieds pour capturer ses lèvres. Lorsqu'ils mirent fin à leur baiser, elle avait le souffle court et frémissant.

— Je devrais d'abord prendre un bain, dit-il d'une voix rauque. Je vais retourner au château et...

Edie le gratifia d'un regard enjôleur et indolent.

— Vous sentez la pluie et le cuir. Et aussi un peu la sueur. J'aime votre odeur. Plus que le savon au lait d'amande. Vous sentez... l'homme. Cela me donne envie de couvrir votre corps de baisers. Partout.

Gowan dut faire un effort de volonté pour se retenir de hurler de joie et se jeter à ses pieds. Edie enfonça le clou.

— Vous ne me toucherez pas avant demain soir.

— Une nuit et une journée entières ?

— Pas avant que je vous en donne la permission.

Il baissa les yeux, mais elle eut le temps de voir, crut-elle, une lueur de

satisfaction dans son regard.

— Pas cette nuit en tout cas insista-t-elle. Je promets d'essayer à nouveau demain. Mais pour l'instant, c'est non.

— Comme il vous plaira, dit-il avec une réticence feinte, suivie du sourire le plus heureux qu'elle lui ait jamais vu. Faites de moi ce que vous désirez.

Un frisson d'excitation parcourut Edie. C'était comme si ses rêves devenaient réalité. Ceux dans lesquels c'était elle qui faisait l'amour à Gowan.

Il se tenait à présent immobile devant elle, les mains sur les hanches, un petit sourire aux lèvres. En dépit de son regard flamboyant de désir, elle savait qu'il ne bougerait pas avant qu'elle ne l'y autorise. Elle s'amusait comme une folle. Elle recula lentement sans se priver d'admirer son corps d'athlète, notant au passage le gros bleu sur son épaule, ainsi que divers hématomes et égratignures. Une fois près du lit, elle s'y assit. C'était l'expérience la plus érotique qu'elle ait jamais vécue. Savoir que cet homme sublime était à son service la grisait. Involontairement, elle se passa la langue sur les lèvres et vit le regard de Gowan se fixer sur sa bouche. Une chaleur délicieuse irradiait jusque dans ses cuisses ; elle serra les genoux. Que faire maintenant ?

La voix enrouée de Gowan l'arracha à ses pensées.

— Qu'aimeriez-vous que je fasse ? demanda-t-il. Peut-être ôter ceci ? ajouta-t-il en désignant la serviette.

Edie prit une brève inspiration, puis hocha la tête. Il s'exécuta et le spectacle lui plut davantage encore que dans son souvenir.

— Je suis à vos ordres, milady. Demandez-moi tout ce que vous voulez.

La voix de Gowan était aussi caressante que du velours, mais dans le même temps, elle sentait ses propres méninges s'activer et interférer avec son désir. Et maintenant ?

Devinant sans doute son incertitude, Gowan gagna l'autre côté du lit et s'y étendit avec nonchalance.

— Vous voyez, je ne vous touche pas.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Peut-être voudriez-vous enlever votre peignoir ?

Elle n'en était pas sûre.

— Je ne vous toucherai pas. À moins que vous ne me le demandiez, ajouta-t-il avec malice.

Edie parvint à se ressaisir. Autant ôter son peignoir. Il y avait un certain malaise à être habillé auprès d'un homme nu, son mari de surcroît. Elle enleva donc ledit peignoir. Puis, sans se laisser le temps d'y réfléchir à deux fois, elle se dévêtit complètement.

À sa grande horreur, la flamme du désir s'éteignit dans les yeux de Gowan, qui lâcha un juron.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta-t-elle.

— On voit vos côtes !

Il bondit du lit pour la rejoindre et l'attira contre lui.

— Jamais plus je ne vous abandonnerai, lui jura-t-il en l'étreignant avec fougue. Layla m'a dit que vous aviez perdu l'appétit.

Edie s'écarta pour le regarder, et s'amusa de la panique qu'elle lut dans son regard. Elle n'avait guère prêté attention à son poids, même si elle avait remarqué que son buste s'était un peu aminci. Aujourd'hui, les robes de Layla ne lui iraient certainement plus.

— Je dois vous nourrir. Y a-t-il des victuailles en bas ?

— Bardolph en laisse toujours en cas d'inondation, si jamais les valets ne pouvaient accéder à la tour.

Gowan la lâcha et disparut dans l'escalier, nu comme un ver.

— Encore heureux que je n'autorise la présence d'aucun domestique, marmonna Edie.

Elle alla s'asseoir dans un fauteuil près du feu et croisa les jambes qu'elle trouva également plus fines. Qu'allait-il se passer à présent ? Elle n'eut pas longtemps à s'interroger : Gowan fit irruption dans la chambre avec une assiette. Il la posa le temps de soulever Edie dans ses bras et de l'asseoir sur ses genoux. Elle était nue, à l'exception de ses pantoufles ornées de ravissants rubans roses. Elle tendit la jambe et agita le pied.

— Que pensez-vous de mes nouvelles pantoufles, Votre Grâce ? C'est Layla qui me les a offertes.

Gowan ne daigna pas les regarder.

— Ouvrez la bouche, ordonna-t-il.

Contre toute attente, Edie s'amusait de plus en plus.

— Qu'est-ce donc ?

— Je l'ignore. J'ai trouvé cette assiette sur le buffet.

— Des aumônières aux pommes ! s'exclama-t-elle. Ne sont-elles pas jolies avec leur fleur sur le dessus ?

— Ouvrez la bouche.

Elle s'exécuta docilement et il y introduisit un gâteau. Puis il reposa l'assiette et attira Edie contre lui. Layla avait dit vrai – pendant l'absence de Gowan, elle avait perdu l'appétit, mais elle le sentait revenir à toute allure.

— Vous aviez promis de ne pas me toucher sans ma permission, lui rappela-t-elle.

— Nous ne faisons pas l'amour, se défendit-il en s'emparant d'une autre aumônière. Je ne vous laisserai pas mourir de faim.

Le ton était de nouveau autoritaire et possessif mais, d'une certaine manière, il convenait à la situation.

Après avoir avalé trois petites pâtisseries, Edie se déclara rassasiée. Elle quitta les genoux de Gowan et lui désigna le lit. Il se leva, les lèvres pincées. Elle venait de découvrir quelque chose au sujet du duc de Kinross : lorsqu'il avait peur, il explosait de rage.

Mais, en colère ou effrayé, il ne l'en aimait pas moins.

Elle n'eut cependant guère le loisir d'y réfléchir, car il la parcourait à présent d'un lent regard.

— J'aime beaucoup vos pantoufles. Et vous avez les plus belles chevilles que j'aie jamais vues. Puis-je vous embrasser, Edie ?

Elle fit non du chef, s'amusant au plus haut point.

— Les jambes ? insista-t-il, un peu désespéré.

— Certainement pas.

Elle désigna à nouveau le lit d'un index déterminé, en profita pour lorgner ses fesses musclées et ses longues jambes tandis qu'il traversait la chambre. Il s'allongea sur le lit avec la nonchalance d'un homme habitué à s'offrir aux femmes. Elle se rassura : il avait beau se montrer incroyablement possessif à son endroit, Gowan était aussi à elle. Et à elle seule. Jamais il n'avait touché une autre femme.

Elle grimpa sur le lit, s'agenouilla près de lui et déposa des baisers légers sur son front, ses joues, son nez, sa bouche, avant de goûter du bout de la langue sa mâchoire hérissée d'une barbe naissante. Elle entreprit ensuite de promener les doigts sur les endroits qui attisaient sa curiosité : la colonne puissante de son cou, ses larges épaules, son torse de guerrier qu'elle couvrit de baisers avant de s'aventurer vers son ventre.

L'épreuve arracha des frissons à Gowan, mais il demeura immobile et se laissa explorer comme un nouvel instrument, du bout des doigts, puis des lèvres. Des paroles inintelligibles et, pour finir, quelques jurons lui échappèrent, mais même lorsqu'elle promena sa bouche sur ses cuisses, il ne broncha pas, les poings crispés sur les draps.

À chaque caresse, à chaque baiser, à chaque coup de langue ou mordillement, l'excitation d'Edie montait d'un cran, son cœur s'emballait, son souffle se faisait haletant.

Elle s'enhardit, referma la main sur sa virilité qu'elle découvrit tout à la fois dure et douce.

— J'en rêvais, confessa Gowan, la voix éraillée.

— C'est vrai ?

Elle raffermir son étreinte, et il arqua le dos.

— Diable, lâcha-t-il dans un murmure. C'est si bon.

Edie se sentait gagnée par une avidité irréprensible, comme si son corps vibrât à un rythme qu'elle avait peine à comprendre.

— Si je ne peux vous toucher, rien ne vous en empêche, vous, lui suggéra Gowan d'une voix ensorceleuse.

Elle se renfrogna. Il essayait de renverser les rôles. Avant qu'il ne tente une nouvelle manœuvre, elle se pencha et captura son sexe entre ses lèvres, reprenant le contrôle de la situation.

Gowan lâcha un cri. Ravie, Edie le caressa de la langue, et découvrit que ses caresses avaient le pouvoir de lui arracher des gémissements de plaisir. Des gémissements si sensuels qu'elle en était tout excitée.

— Edie, par pitié, arrêtez ! C'est au-dessus de mes forces, articula-t-il.

Elle leva les yeux. Il était tendu comme un arc, et si beau...

— J'adore me savoir capable de vous contraindre à me supplier,

chuchota-t-elle en remontant près de lui. Êtes-vous en train de me supplier ?

— Oui. J'ai besoin de vous toucher ! s'écria-t-il. Ce n'est pas censé se passer ainsi. S'il vous plaît, Edie, par pitié.

Les mains de Gowan sur elle... L'attente était une telle torture qu'elle en avait l'esprit presque aussi confus que si elle avait bu une bouteille entière de champagne. Elle inclina la tête et lui titilla un téton du bout de la langue.

— Edie !

Évidemment, elle accèderait toujours aux désirs de cet homme qu'elle aimait plus que tout au monde.

— Comme il vous plaira.

Elle avait à peine fini sa phrase que Gowan la renversait sur le lit. Avec tant de célérité que ses cheveux pirouettèrent autour de ses épaules et retombèrent en un nuage vaporeux.

— Dieu que vous êtes belle, Edie, souffla-t-il.

Il referma la main sur son sein, en caressa la pointe durcie, puis descendit plus bas, sur son ventre plat, avant de plonger entre ses cuisses.

Edie tressaillit violemment. Elle était déjà tout humide, elle le sentait, et les doigts qui s'activaient entre les replis de son intimité lui arrachaient de voluptueux frissons qui, vague après vague, la submergeaient. Son corps entier vibrait, et elle serrait les cuisses en laissant échapper des gémissements qui voulaient dire encore.

— Dans les Highlands, j'ai décidé d'apprendre à donner du plaisir aux femmes, murmura Gowan contre ses lèvres.

Concentrée sur ses caresses, Edie pressa le visage contre son épaule sans prêter attention à ses paroles.

— Edie !

La main de Gowan s'immobilisa et elle leva les yeux vers lui.

— Hmm ?

— J'ai un aveu à vous faire. Je suis allée dans une, taverne à la recherche d'une serveuse capable de m'enseigner les secrets du corps féminin.

Un silence, puis Edie cria :

— *Quoi ?*

— Je suis monté avec une serveuse.

Elle bondit hors du lit.

— Vous n'avez pas osé !

— Si, confessa Gowan qui ne paraissait guère contrit.

Il se leva à son tour et se planta devant Edie. Le souffle court, les poings serrés, elle essayait de comprendre.

— Vous avez tenté de résoudre le problème à votre façon, murmura-t-elle, blessée, quand bien même elle savait que son mari se faisait toujours un devoir de trouver une solution à tout.

Il acquiesça, puis l'entoura de ses bras, et posa la joue sur sa tête.

— Je n'ai pas pu. Je n'ai jamais eu l'intention de coucher avec elle, mais j'avais dans l'idée de lui demander ce qu'elle aimait... peut-être même de me

faire une... démonstration.

Un frisson de dégoût secoua Edie, mais elle garda le silence. Gowan resserra son étreinte.

— Très vite, j'ai compris que je me moquais de savoir ce qui l'excitait. Et je n'avais nulle envie de lui demander une quelconque démonstration. Avant que j'aie pu l'arrêter, elle avait ouvert son corsage.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai détourné les yeux.

Edie eut l'impression d'entrer dans une pièce chauffée après être restée sous une pluie glaciale. Une chaleur bienfaisante l'inonda.

— Comment a réagi la serveuse ?

— Elle en a conclu que je préférerais les hommes, répondit Gowan, vexé. J'ai eu droit à un sermon et elle m'a dit qu'elle ne pouvait rien pour moi. Je lui ai offert un peu d'argent, mais elle a affirmé être trop navrée pour moi pour l'accepter.

Edie glissa les bras autour de sa taille, s'efforçant en vain de réprimer son hilarité.

— Ce que j'essaie de vous dire, Edie, c'est que je suis peut-être un bon à rien, mais je suis le *vôtre*. J'ignore encore ce que j'ai fait de travers, mais je vous en supplie, accordez-moi une nouvelle chance. Vous... vous êtes l'élue de mon cœur, et vous le resterez à jamais. Et si vous m'y autorisez, je passerai ma vie entière à tenter de vous rendre heureuse.

— Mon Dieu, Gowan, je vous aime tant, murmura Edie, qui passa instantanément du rire aux larmes.

Il lui caressa le dos.

— Même si je suis un idiot ?

Elle s'écarta juste assez pour croiser son regard.

— Nous sommes tous deux des idiots, décréta-t-elle. J'aurais dû être honnête avec vous depuis le début mais, par habitude, j'ai tenté d'arranger les choses. C'était stupide.

Il s'empara de ses lèvres et lui donna un baiser d'une infinie tendresse.

— Je sais combien la vie conjugale de votre père peut être tumultueuse.

— Je ne suis pas à l'aise face à la colère, admit Edie avant de l'embrasser à son tour. Et je ne le serai jamais.

Les yeux rivés aux siens, Gowan mit un genou en terre, comme dans le salon à Fensmore, et porta les mains d'Edie à ses lèvres.

— Plus jamais je ne m'emporterai contre vous, je vous en fais le serment.

Un flot de joie envahit Edie, qui tomba à genoux à son tour.

— Je vous promets de ne jamais mentir. Et de ne jamais en aimer un autre que vous.

Elle se pencha vers lui.

— Je vous aime, Gowan. Tel que vous êtes : un génie des problèmes à résoudre, intelligent, dominateur, beau comme un dieu, poète à ses heures —

quand vous ne menez pas vos intendants à la baguette.

— Moi aussi, je vous aime, Edie. Vous êtes mon cœur, ma vie.

Les larmes roulaient sur les joues d'Edie, et il les cueillit du bout de la langue, puis, sans savoir comment, ils se retrouvèrent sur le lit.

— Je ne vous mérite pas, dit-il, sans chercher à dissimuler son émotion. Comment pouvez-vous m'aimer alors que je suis un vrai...

Edie le fit taire d'un baiser.

— Je vous aime tel que vous êtes, parce que vous avez non seulement survécu, mais triomphé. Tous ces gens dépendent de vous, Gowan. Vous auriez pu devenir comme votre père et leur tourner le dos, mais vous n'en avez rien fait. Et vous ne le ferez jamais.

Il ne l'écoutait pas. Peut-être qu'un jour, d'ici à cinquante ou soixante ans, lorsqu'elle le lui aurait répété deux ou trois cents fois, il comprendrait enfin.

— Puis-je vous faire l'amour, Edie ? demanda-t-il d'une voix rauque, le regard brûlant de désir.

Son cœur débordait de tant d'amour et de tendresse qu'elle n'hésita pas une seconde. Avec un sanglot étranglé, elle attira Gowan à elle. En appui sur les bras, il s'insinua lentement entre ses cuisses...

Elle n'eut pas mal. Pas la moindre douleur. Juste une enivrante sensation de plénitude. Et pourtant, c'était *Gowan* qui était en elle.

Il ne bougeait pas, attendant sa réaction.

— Est-ce douloureux ? murmura-t-il.

Et Edie sut qu'à la moindre plainte de sa part, il renoncerait. Elle secoua la tête. Il se retira alors, et plongea en elle avec tant de fougue qu'elle lui agrippa les bras et ouvrit la bouche. Il étouffa son cri d'un baiser. Et soudain, l'exquise sensation – chaleur et passion mêlée – la balaya. Elle s'y abandonna sans retenue.

S'arrachant à sa bouche, Gowan la contempla avec stupéfaction. Elle était cambrée contre lui, le corps parcouru de frissons, les paupières serrées.

Émerveillé, il poursuivit ses va-et-vient en redoublant de vigueur. Encore et encore et encore. Edie ouvrit brusquement les yeux.

— Sentez-vous lorsque je fais ceci ?

Oh oui, il le sentait !

— Bon sang, Edie, non !... Je vais perdre le contrôle.

Elle rit et s'empressa de lui désobéir. À chaque coup de reins, les cuisses enroulées autour de sa taille, elle creusait le dos pour venir à sa rencontre et contractait ses muscles intimes. Gowan accéléra le rythme, la pilonnant follement, se précipitant vers quelque chose de presque effrayant dans son intensité.

Edie ouvrit de nouveau les yeux, ses magnifiques yeux émeraude.

— Gowan... lâcha-t-elle dans un souffle.

Il fléchit les bras et effleura ses lèvres d'un baiser.

— Ma bien-aimée, dis-moi...

Elle laissa ses mains descendre sur ses fesses pour le plaquer contre elle, se contracta de nouveau autour de lui comme un poing qui se serre et se desserre. Son corps entier trembla sous le sien et elle poussa un cri.

Elle est tous Royaumes, et moi toutes Altesses. Rien d'autre n'existe.

Comme libéré, Gowan s'enfonça une dernière fois en elle, avant de basculer à son tour dans l'abîme de plaisir où elle se trouvait déjà.

Brille ici pour nous, et plus rien n'est obscur ; / Ce lit est ton centre, et ta sphère ces murs.

Edie se réveilla, déconcertée par le fracas de l'eau. Puis elle se rendit compte qu'elle n'était pas seule. Allongée sur le flanc, elle tournait le dos à l'homme dont le bras reposait sur sa taille. Et elle sut d'instinct qu'au moindre mouvement, elle le réveillerait.

— N'y songe même pas, marmonna Gowan d'une voix ensommeillée avant de refermer la main sur son sein. Hmm, je crois que c'est la partie de ton corps que je préfère.

Elle rit.

— Certes, j'aime aussi beaucoup ici, ajouta-t-il en glissant la main entre ses cuisses avec une tendre affection. Quelle délicieuse façon de se réveiller.

— Les aristocrates ne sont pas censés dormir dans le même lit, lui rappela-t-elle en se retenant de rire. C'est pour les paysans, qui doivent se tenir chaud.

La paume de Gowan lui emprisonna de nouveau le sein.

— J'adore la chaleur de ton corps. Je doute d'avoir jamais envie de dormir sans toi, observa-t-il après un silence, comme s'il avait lu dans ses pensées. Toutes ces heures interminables à cheval lorsque je rentrais des Highlands sous la pluie, lorsque mon cheval m'a désarçonné et que je me suis retrouvé dans le fossé...

— Et quand tu as escaladé la tour de nuit, par une pluie battante, coupait-elle en se retournant vers lui. J'ai bien failli te perdre.

Elle déposa un baiser sur le gros hématome qui lui bleussait l'épaule. Gowan l'attira contre lui.

— Et moi, je croyais t'avoir perdue. J'étais terrifié. Comme si la lune était tombée du ciel ou que le soleil ne se levait plus.

Edie glissa la jambe entre les siennes, ravie de sentir la respiration de Gowan s'emballer.

— Fini d'escalader les tours.

Il la gratifia de ce sourire espiègle qu'il semblait ne réserver qu'à elle seule.

— Connais-tu la devise du clan MacAulay ? *Dulce periculum* – doux est le danger. Va donc te barricader dans une autre tour, Edie, et tu verras ce qu'il adviendra. Le danger est doux, mais tu es plus douce encore.

Il l'embrassa tendrement.

— Je t'aime, souffla-t-elle lorsqu'il s'écarta.

Du coup, il recommença aussitôt.

— Il faudra bien t'habituer à dormir seul, dit-elle un peu plus tard, mi-taquine, mi-sérieuse. Je ne peux pas constamment voyager avec toi de domaine en domaine.

Il haussa les épaules.

— Dans ce cas, je ne voyagerai plus. J'ai beaucoup réfléchi pendant mon absence. Les décisions que je suis le seul à pouvoir prendre sont rares. Et le monde est plein d'hommes intelligents. Je les placerai sous les ordres de Bardolph. Et moi, je serai sous les tiens.

Edie esquissa un lent sourire.

— Votre Grâce, veux-tu dire par extraordinaire que tu as l'intention de moins travailler ? Que tu pourrais trouver une petite place pour ta femme dans ton emploi du temps en plus de l'heure du dîner ?

— Je veux être avec toi, répondit Gowan avant de l'embrasser sur le bout du nez. Je veux te regarder travailler ton violoncelle. Je veux que tu joues nue pour moi.

Elle éclata de rire.

— J'en serais incapable !

Il n'était pas d'accord et la renversa sur le dos. Après avoir échangé des baisers ardents, il roula sur le côté et elle se retrouva à califourchon sur lui. Il était grand temps d'essayer toutes ces choses dont il avait rêvé, maintenant que sa femme était aussi sûre de sa sensualité que de son amour pour lui...

Plus tard, Edie s'approcha de la fenêtre, suivie par son mari. Repoussant sa chevelure de côté, il lui lécha le cou.

— Essence d'Edie, murmura-t-il. Et transpiration.

Ce mot lui arracha une grimace, puis elle s'écria :

— Gowan !

— Hmm ?

— La rivière !

Durant la nuit, la Glaschorrie était sortie de son lit et les eaux en furie coulaient désormais de part et d'autre de la tour. Bonne nouvelle toutefois : il ne pleuvait plus.

— Tu imagines, dit Gowan en ouvrant grand la fenêtre. Nous n'allons pas pouvoir quitter la tour de la journée. Au moins.

Edie écarquilla les yeux.

— Nous sommes pris au piège !

Jamais Gowan n'avait été aussi heureux.

— Dieu merci, Bardolph a laissé un jambon et une tourte au poulet en plus des aumônières aux pommes.

Edie se pencha à la fenêtre, comme hypnotisée par les flots qui atteignaient les fenêtres les plus basses.

— Attention, la prévint Gowan. Tu risques de basculer.

— Tu es mal placé pour me faire la morale, rétorqua-t-elle en riant.

Enroulant les bras autour de sa taille, il l'éloigna de la fenêtre.

— Il va falloir que tu cesses de faire cela, dit-elle en lui lançant un regard espiègle par-dessus son épaule.

— De faire quoi ?

— D'essayer d'avoir toujours le dernier mot.

Il avait de nouveau les mains sur ses seins.

— J'ai une idée, dit-il en écartant les longues mèches blondes pour l'embrasser sur la nuque.

— Tu as décidé d'écouter ta femme, de toujours lui demander conseil et de ne jamais la contrarier en aucune façon ?

Le duc de Kinross se garda bien de faire des promesses qu'il ne pourrait tenir.

— Non, c'est une bien meilleure idée, assura-t-il d'une voix suave, en plaquant les fesses d'Edie contre son érection.

— Gowan !

Étonnant comme une femme était capable d'être tout à la fois scandalisée, intriguée et excitée !

Six ans plus tard, 37, Charles Street, Londres. Hôtel particulier du duc de Kinross.

À onze ans, Susannah était déjà une violoniste accomplie. En fait, elle était une sorte de prodige et le savait, même si sa mère faisait toujours taire son père lorsqu'il le confirmait. Sa mère trouvait en effet plus important d'être une bonne personne qu'un génie.

Personnellement, Susannah pensait qu'on pouvait être les deux. Son professeur, M. Védrines, lui fit signe de son siège au piano et elle leva son archet.

Elle savait son morceau par cœur. Et elle connaissait toutes les personnes présentes. En plus de ses chers parents, il y avait, entre autres, lady Arnaut, qui jouait du violoncelle, même si ces derniers temps elle se plaignait d'en être empêchée à cause de son gros ventre de femme enceinte. Une piètre excuse, selon Susannah ; Edie, elle, avait joué tout au long de ses deux grossesses.

Le piano attaqua les premières notes, et le pouls de Susannah s'emballa. Elle ne voyait pas pourquoi elle était aussi nerveuse, sinon peut-être à cause de la présence de Jamie Arnaut, assis près de ses parents. Il avait treize ans et faisait terriblement adulte.

Ce fut à son tour et son archet se posa juste au bon endroit...

Lorsqu'elle eut terminé, elle était souriante et ravie. Mais il restait encore un morceau à jouer, une surprise pour Edie. Ils gardaient le secret depuis une éternité, au point qu'elle se demandait si Edie n'était pas au courant, mais feignait de ne pas l'être. Les adultes étaient coutumiers de ce genre d'attitude.

Jamie s'approcha avec son père. Susannah s'adjura de ne pas rougir et exécuta une révérence. Elle s'empourpra quand même, parce que Jamie lui sourit et déclara qu'elle était une merveilleuse violoniste. Il n'ajouta pas *pour une fille* et ne donna même pas l'impression de le penser.

Edie vit Susannah rosir tandis que Jamie la complimentait, et réprima un sourire. Ils n'avaient jamais réussi à établir si la mère de Susannah s'était remariée, et une personne craintive aurait pu redouter que cette dernière ne soit pas acceptée plus tard dans la haute société. Mais à seulement onze ans,

encore tout anguleuse, il était évident que Susannah deviendrait un jour une vraie beauté. Et son frère était l'un des hommes les plus puissants d'Angleterre *et* d'Écosse. Bref, Edie n'était pas inquiète.

Layla se matérialisa à ses côtés et l'entraîna jusqu'à un fauteuil au premier rang.

— Le récital n'est pas fini ! s'exclama-t-elle. Il y a encore une surprise pour ton anniversaire.

De nombreux rires fusèrent parmi les amis et parents rassemblés sans qu'Edie en comprît la raison.

M. Védrines se rassit au piano. Un valet plaça une chaise à dossier droit près de celui-ci.

— Un duo pour mon anniversaire ? demanda-t-elle à Layla.

Les yeux de sa belle-mère pétillaient de malice et elle ne pouvait s'empêcher de glousser, au risque de réveiller l'un de ses jumeaux qui dormait sur son épaule, et dont Edie ne voyait qu'un nuage de cheveux blonds.

— Tu verras, répondit Layla.

— Je devine, sourit Edie. Je ne vois pas père. Il va interpréter un nouveau morceau, n'est-ce pas ?

— Tu brûles.

Edie soupira d'aise.

— Quel charmant cadeau d'anniversaire. Où est passé Gowan ? Je ne veux pas qu'il manque cela.

Layla jeta un vague regard à la ronde.

— Il n'est pas loin, j'en suis sûre.

À cet instant, le père d'Edie s'avança sur la scène improvisée, son précieux violoncelle à la main. Il prit place sur la chaise.

— Nous allons jouer le *Concerto en ré mineur* de Vivaldi en l'honneur de l'anniversaire de ma fille, annonça-t-il.

Il sourit à Edie avant de placer sa partition sur le pupitre.

— Il doit avoir préparé un arrangement spécial, murmura Edie à Layla. Cette œuvre est écrite pour deux violons, un violoncelle avec accompagnement de cordes.

— J'imagine que le piano va se charger de l'accompagnement.

Avant qu'Edie ait pu faire remarquer qu'il manquait encore deux violons, Susannah rejoignit le comte, son instrument à la main.

Un murmure parcourut le salon quand le duc de Kinross fit son entrée. Il n'avait fait que gagner en séduction avec les années. Son autorité naturelle s'était assagie, tempérée par l'amour profond qu'il vouait à son épouse et à ses enfants, et qui faisait soupirer toutes les femmes.

Mais ce n'était pas son visage qu'Edie regardait. Elle était comme hypnotisée par le violon coincé négligemment sous son bras, comme s'il en avait l'habitude. Il rejoignit les autres musiciens, sourit à sa femme et commença à jouer.

Edie était pétrifiée. Si le toit s'était envolé pour dévoiler un ciel rempli

de cochons ailés, elle n'aurait pas été plus sidérée qu'à la vue de son mari jouant Vivaldi.

Il ne se contentait pas de suivre les notes. Il contournait toutes les difficultés avec éclat. C'était l'évidence même que s'il l'avait voulu, il aurait pu rivaliser avec les meilleurs musiciens.

Et elle comprit au même instant qu'il n'en avait cure. Il avait appris cette œuvre parmi les plus difficiles *pour elle*.

— Trois ans de travail, lui chuchota Layla. Le pauvre Védrines a failli en perdre la raison.

Le morceau à peine terminé, l'assemblée explosa en applaudissements enthousiastes. Lord Gilchrist se tourna vers le public et salua.

— C'est avec un regret sincère que je vous annonce que le duc de Kinross, comme il me l'a assuré, vient de donner son premier et dernier récital en public.

Applaudissements nourris.

Gowan s'avança de quelques pas.

— Ces trois dernières années ont vraiment été très heureuses. J'ai eu un immense plaisir à apprendre l'art du violon grâce à l'incalculable M. Védrines, et avec l'aide de mon beau-père, lord Gilchrist.

Nouvelle salve d'applaudissements.

Gowan s'inclina.

Une voix s'éleva au fond du salon :

— Vous n'allez *réellement* plus jamais jouer ?

— Je compte jouer encore, si, répondit Gowan. Mais je me limiterai à des duos privés, ajouta-t-il en regardant sa femme.

Celle-ci n'avait pas bougé. Elle le fixait, les joues ruisselantes de larmes. Gowan tendit son violon à sa sœur, s'approcha d'Edie et la souleva dans ses bras.

— Veuillez accepter nos excuses, lança-t-il à la cantonade. Mon épouse ne se sent pas bien.

Sur ces mots, il quitta la pièce.

Susannah haussa les épaules. Puisque son frère le lui avait confié, elle joua quelques notes sur son Stradivarius. Il produisit un son divin.

— Vous ne trouvez pas un peu étrange que le duc abandonne ses invités à sa propre réception ? demanda Jamie, qui apparut à ses côtés.

— Mon frère est ainsi. Il est fou de sa femme et rien d'autre ne compte. Enfin, à part ma nièce et mon neveu, bien sûr. Voudriez-vous que je joue quelque chose ? demanda-t-elle, rêvant d'essayer le Stradivarius.

Il repoussa la mèche qui lui barrait le front.

— Nous pourrions jouer un morceau ensemble si vous acceptez de me prêter votre violon. Je ne suis pas aussi doué que vous, mais je me défends. Connaissez-vous *Les Quatre Saisons* de Vivaldi ? J'apprends la partie du premier violon.

Susannah lui décocha un sourire rayonnant.

— C'est l'œuvre que je travaille en ce moment ! Je sais jouer l'une ou l'autre partie.

Ils se faisaient face, ignorant ce que l'avenir leur réserverait. Mais lorsque la mélodie de Susannah s'entrelaça avec celle de Jamie, une petite voix intérieure leur en donna un aperçu.

C'est ce duo qui est à l'origine de tout, se diraient-ils, des années plus tard. En dépit de leur jeune âge, ils entendaient l'écho lointain de la musique qu'ils seraient amenés à partager.

À l'étage, dans la chambre ducale, Edie n'arrêtait pas de pleurer.

— Tu me rends si heureuse, hoqueta-t-elle. Tu m'as offert tout ce que j'ai toujours désiré.

Gowan sécha ses larmes d'une nuée de baisers.

— Tu es tout ce que j'ai toujours désiré, murmura-t-il.

Cette nuit-là, leur duo fut silencieux... mais par la suite, leurs enfants entendirent souvent se mêler les notes d'un violoncelle et d'un violon. Ces quatre enfants avaient l'oreille absolue, et l'un d'eux devint même l'un des plus talentueux violonistes d'Europe. Une seule déclara qu'elle détestait la musique.

À l'époque, elle avait quatorze ans. Ceci expliquait sans doute cela.

Note de l'auteur sur la littérature – anglaise, allemande, perse – et les violoncelles

Ce roman doit beaucoup à deux œuvres fort différentes : *Roméo et Juliette*, de Shakespeare, et *Raiponce*, des Frères Grimm. La passion de Gowan fait écho à celle de Roméo – la scène du balcon emprunte des fragments au texte de Shakespeare. Gowan a aussi une dette envers les poèmes de jeunesse de William Butler Yeats et ceux de John Donne.

Si j'ai eu un problème évident à adopter le dénouement de *Roméo et Juliette* (Edie et Gowan sont jeunes, mais certainement pas maudits par le sort, ni suicidaires), *Raiponce* représentait un autre défi. Ses cheveux, pour commencer ! Gowan grimpe au balcon à l'aide d'une échelle en crin de cheval, mais à la fin il escalade la tour sans recours à une quelconque crinière, équine ou autre.

Le grand musicien Yo-Yo Ma a également beaucoup apporté à cette histoire. En l'écrivant, j'ai écouté ses interprétations des *Suites pour violoncelle* de Bach et son arrangement du canon traditionnel *Dona Nobis Pacem*. Si vous souhaitez la liste de toutes les pièces citées par Edie, il vous suffit de consulter mon site Web, www.eloisajames.com. Pour les mordues d'histoire, j'ajouterai que les concertos de Vivaldi ont été publiés en 1725 et abondamment repris et transcrits. Bien sûr, le violoncelle était un instrument assez nouveau à l'époque, et la plupart des œuvres jouées par Edie (dont les *Quatre Saisons* de Vivaldi) ont été arrangées pour l'interprétation soliste par un musicien passionné tel que Robert Lindley (1776-1855), considéré comme l'un des plus grands violoncellistes de son temps.

Je tenais à ce que Layla ait un prénom exotique, un prénom qui inspirait la passion, et je l'ai trouvé dans l'histoire d'amour *Leyli o Majnun*, écrite par le poète persan Abd-Allah Hatefi. Elle fut publiée par sir William James en 1788, puis traduite en anglais par Isaac D'Israeli sous le titre *Les Amours de Mejnoon et Leila*.

Dernière précision littéraire : Julia Quinn et moi-même sommes de grandes amies, ce qui nous a amenées à écrire, avec Connie Brockway, deux romans à six mains, *The Lady Most Likely*¹ et *The Lady Most Willing* 1. Un

jour, alors que nous bavardions au téléphone, nous avons eu l'idée d'incruster deux de nos personnages dans nos romans respectifs, juste pour le plaisir de notre lectorat commun. Pour celles d'entre vous qui n'ont pas encore eu le bonheur de lire *Just Like Heaven* de Julia – et n'ont donc pas encore rencontré le séduisant comte de Chatteris en dehors de ces pages –, une délicieuse surprise vous attend !

1. À paraître aux Éditions J'ai lu.

Net actu ebook

Eloisa James

Diplômée de Harvard, d'Oxford et de Yale, spécialiste de Shakespeare, elle est aujourd'hui professeur à l'université de New York. Également auteur d'une vingtaine de romances Régence traduites dans le monde entier, elle est ce que l'on appelle une « femme de lettres ». Son dynamisme fascine les médias comme ses lecteurs, et elle se plaît à introduire des références à l'œuvre de Shakespeare au sein de ses romans.

Remerciements

Mes romans sont comme de jeunes enfants ; il leur faut tout un village pour les instruire. Je souhaiterais exprimer ma plus sincère gratitude à mon village personnel : mon éditrice, Carrie Ferron ; mon agent, Kim Witherspoon ; ma partenaire d'écriture, Linda Francis Lee ; les créateurs de mon site Web, Wax Creative ; et mon équipe personnelle : Kim Castillon, Franzeca Drouin et Anne Connell. Je remercie aussi une aimable lectrice, Ann M., qui m'a donné l'idée de l'échelle en crin à un moment crucial de mon intrigue inspirée de *Raiponce*. Merci également à Jeffrey Ericson Allen, violoncelliste talentueux et d'une immense culture du Chronotope Project, qui m'a fait partager ses compétences sur le violoncelle et son histoire. Son aide m'a été précieuse, même lorsque je me suis écartée de la vérité historique.